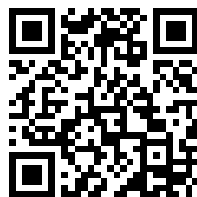

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



2v 30

11/11/07

THE LIBRARY
OF THE



CLASS 054
BOOK R3217

[Handwritten scribbles]

REVUE DU MIDI.

JANVIER. — FÉVRIER. — MARS

1855.

IMPRIMERIE D'AUGUSTIN MANAVIT,
à Toulouse.

REVUE DU MIDI.

TOME PREMIER.

JANVIER. — FÉVRIER. — MARS.



TOULOUSE,
J.-B. PAYA, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
PLACE ROUAIX, N.º 43.

M DCCC XXXIII.

654

R3217

INTRODUCTION.

C'est une entreprise bien hardie, nous le savons, que la fondation d'une Revue en province. Nous sommes loin de nous en dissimuler les difficultés, mais aussi, nous espérons n'en avoir pas exagéré les avantages. S'il est vrai, comme on paraît enfin l'espérer généralement, que les jours d'ilotisme intellectuel soient près de finir pour la province, c'est-à-dire pour la France proprement dite, il faut bien qu'il se présente à l'avant-garde quelques aventureux champions qui engagent le combat ; nous serons ces enfans perdus de la grande armée nationale. Jeunes pour la plupart, attachés au sol que nous habitons par les sentimens qui ennoblissent les intérêts, et les intérêts qui soutiennent les sentimens, nous n'avons pas dû hésiter à nous jeter au devant de l'avenir. D'ailleurs, avant de tenter le sort, nous avons consulté les augures, et certains d'éveiller tôt ou tard dans la généreuse jeunesse des départemens de vives sympathies, il nous a semblé que le moment et le lieu étaient propices. Nous allons dire franchement quelles sont nos craintes et nos espérances : voyons si le public, juge suprême en pareille matière, pensera aussi que les dieux sont pour nous.

Le plus grand obstacle que nous ayons à vaincre, c'est la défiance de la province envers ses propres forces. Par un préjugé bien naturel, puisqu'il n'a été jusqu'ici que

418032

2 vol.

4.20

MILBORN

SEP 27 '28

l'expression de la supériorité réelle de la capitale, tout ce qui vient de Paris est reçu en province avec une déférence marquée, tout ce qui vient des départemens est traité au contraire par les départemens eux-mêmes avec une dédaigneuse prévention. Il ne faut pas s'emporter contre ce fait, car la colère est toujours impuissante contre les faits, il faut le reconnaître seulement et l'expliquer. Or, il est incontestable que jusqu'à ce jour, bien peu d'exceptions sont venues contredire la règle posée du consentement général. Foyer de toutes les industries et de toutes les lumières, Paris avait le monopole du savoir et du talent et conséquemment celui de l'autorité. Il n'y avait d'instruction, de publicité, de renommée que là, et de tous les points du territoire national, artistes et savans venaient y faire foule : le reste en était donc dépeuplé.

Tout est changé aujourd'hui. En exploitant les provinces, on les a éclairées. Si des idées fortes, vivaces, jaillissent tous les jours du sein de cette population savante de Paris, la presse, avec ses mille journaux qui semblent les rayons d'un nouveau soleil, les porte sur-le-champ, ces idées, à des distances infinies. La sténographie qui fixe la parole de l'orateur, la lithographie qui reproduit le crayon même de l'artiste, le télégraphe qui trompe les lois de l'espace et du temps, le perfectionnement des postes, la concurrence des moyens de transport, le progrès des communications en tout genre, les révolutions même, tout sert à répandre en quelque sorte Paris sur la province. Nos villes sont pleines de jeunes gens qui viennent d'y passer leurs années d'études ; nos voitures publiques regorgent de voyageurs qui y vont ou qui en retournent. Certes, Paris sera toujours la capitale de la France, mais ce n'est déjà plus la France tout entière ; là sera toujours le cœur du grand corps national, mais ses moindres battemens retentissent désormais dans les membres les plus éloignés, et le sang qui vient d'y passer circule rapidement, libre-

ment, pour porter de tous côtés la chaleur, le mouvement et la vie.

Il y a plus. A force de faire des réputations légitimes, la capitale a cru qu'elle pourrait aussi en créer de factices. Encouragée par l'extrême facilité de l'impression, dans une ville de librairie comme Paris, la médiocrité s'est ruée sur la presse comme sur une proie. Une foule de publications sans portée, sans talent, sans conception, sans style, s'accumulent à toute heure sur le pavé de Paris; la camaraderie des journaux répète à grands fracas l'éloge banal, et des ballots du nouvel œuvre partent en poste pour les départemens. Voici déjà bien des fois que nous nous sommes vus, nous autres provinciaux, cruellement mystifiés; ou plutôt, la littérature actuelle de la capitale n'est qu'une grande mystification, où les auteurs, les imprimeurs et les libraires se moquent de concert du bon public qui veut bien acheter et lire leurs livres. Il en est résulté un inextricable chaos: plus de bannière, plus de conviction, plus de cette probité consciencieuse qui fait le génie parmi les écrivains. D'un autre côté, le public, que tant de voix confuses appellent à la fois, ne sachant pas comment distinguer d'avance les bons livres des mauvais, prend insensiblement le parti de n'en plus lire aucun. Ainsi, les talens s'oblitérent et s'étiolent par leur trop grande agglomération sur un seul point, et chose étrange, la publicité est détruite par l'excès même de la publicité.

Le meilleur moyen de remédier à cette nouvelle plaie d'Egypte qui menace la France du dix-neuvième siècle, toute brillante et policée qu'elle est, d'un véritable retour à la barbarie, c'est de créer au plus vite dans les provinces d'autres foyers intellectuels. Là, du moins, pour réussir, la persévérance et la foi, ces belles qualités du génie, sont d'indispensables conditions. Le charlatanisme n'y est pas encore aussi facile qu'à Paris, et l'homme de

talent s'y trouve dans la position la plus favorable pour un esprit vraiment bien trempé, la nécessité de triompher par sa propre force des obstacles qui gênent son essor. Les médiocrités ne pullulent point en pareil cas, elles meurent bientôt à la peine, et la place alors devient libre aux forts.

Les moyens de publicité sont difficiles en province, mais aussi, les artificieux secrets de la littérature commerciale y sont à peu près ignorés. La critique y est envieuse et prévenue, mais aussi les masses y sont moins blasées, moins indifférentes, moins fatiguées par le bruit que font des milliers d'écrivains. L'apparition d'une Revue, par exemple, est un véritable événement à Toulouse, à Rouen, à Avignon. La REVUE DU MIDI sera certainement attaquée, vilipendée, tournée en ridicule par ceux qui veulent passer pour habiles, mais elle sera lue de beaucoup, et cela suffit. Si elle est bonne, elle résistera ; si elle est mauvaise, elle succombera. Mais au moins, elle aura été jugée, quoiqu'avec des préventions défavorables, et il n'en est pas ainsi des nouveaux recueils, des livres nouveaux, dont l'annonce vient mourir tous les jours dans les vastes colonnes des journaux de Paris et qui se détruisent par leur nombre. Pour augmenter cette publicité qui nous est assurée dans le lieu même où paraît la REVUE DU MIDI, nous avons étendu au loin le cercle de nos relations. Tous les journaux méridionaux, quelques-unes des feuilles de Paris, ont bien voulu accepter le lien de fraternité que nous leur avons offert, et grâce à ces nombreux échos, nous pouvons offrir à nos collaborateurs le meilleur encouragement de la pensée, une renommée qui ne se borne pas à l'étroite enceinte d'une cité.

Il faut en convenir cependant : malgré ces considérations, la province ne pourrait encore de long-temps lutter contre la capitale, si celle-ci, comme tous les vainqueurs, n'avait imprudemment divisé ses forces. Pour ne point

parler de la multitude de journaux qui s'impriment tous les jours dans cet immense atelier de la pensée, les Revues y sont déjà nombreuses et menacent incessamment de s'y multiplier. Chacune de ces publications simultanées a ses rédacteurs habituels ; chacune prend sa part dans cette masse flottante d'écrivains distingués qui fait la supériorité de Paris sur toutes les villes du monde. La question se réduit donc à savoir si, en formant faisceau, les littérateurs et les savans d'une partie quelconque de la France pourront rivaliser avec chacune de ces fractions parisiennes prises en particulier. Or, nous croyons que le Midi par exemple, représenté par Toulouse, qui fut toujours une ville d'art et d'étude, peut très-facilement, si on le veut bien, atteindre cet important résultat.

Et ceci n'est point une vaine et ridicule forfanterie : ce n'est au contraire que l'expression d'un fait que tout le monde peut constater en jetant un regard rapide autour de soi. Du reste, quand même il serait vrai que la pénurie de talens reconnus se fit sentir pour le moment, il ne faudrait pas oublier que la REVUE DU MIDI, qui est un résultat du mouvement actuel des esprits, doit être en même temps pour ce mouvement lui-même une cause d'accélération. En réunissant dans un seul foyer toutes les lumières éparses au milieu de nous, elle tend à former un nouveau moyen de renommée, une sorte d'association mutuelle pour faire connaître ce qui est caché et développer ce qui est en germe. C'est une œuvre qui a encore plus d'avenir que de présent. Une publicité toujours active éveillera l'émulation, excitera le talent et détruira cette malheureuse apathie qui fait tant de mal aux départemens. Au lieu d'aller tenter les hasards de la capitale, le jeune écrivain restera dans sa province dès qu'il trouvera sous sa main ce qu'il aurait péniblement cherché à Paris. L'intelligence et la morale publique gagneront égale-

ment à voir diminuer cette conscription dévorante que la cité despote lève tous les ans sur la patrie.

Il est d'ailleurs un avantage qui ne peut être disputé aux publications des provinces : c'est l'intérêt local. Paris n'en saura jamais autant sur le Midi que le Midi lui-même. Le présent et le passé, les hommes et les choses, tout est vierge et inexploré dans ces belles contrées. Bien plus, le génie lui-même des populations y est distinct et original, le sentiment y est plus vif, l'imagination plus ardente, toutes les facultés de l'intelligence plus actives et plus spontanées que dans le Nord. S'il n'y avait imprudence et fatuité à mettre à nu dès le premier pas nos plus secrètes espérances, nous dirions que le temps est peut-être venu pour l'esprit méridional de rajeunir toutes les questions vieilles, de raviver toutes les inspirations éteintes, de substituer enfin sa nature chaude et passionnée à la froide et matérielle civilisation que l'esprit qui meurt nous a faite. En littérature, en philosophie et en histoire, une rénovation est généralement attendue : heureux le pays qui l'accomplira, car une telle mission est évidemment au-dessus des forces d'un seul homme.

Mais, sans nous jeter déjà dans ces prévisions hardies qui passeront encore long-temps pour des chimères, n'y a-t-il pas autour de nous d'innombrables objets d'étude dont l'existence ne saurait être contestée ? Nous dirons avec le poète, le savant et l'industriel, les mœurs originales, les trésors géologiques, les souvenirs glorieux de notre beau pays. Des magnifiques usines d'Alais ou du Saut de Sabo, des forges de Firmy ou des mines de Vicedessos, nous passerons en un clin d'œil aux arènes de Nîmes et d'Arles, aux frais paysages du Bigorre ou aux rochers pittoresques de la Méditerranée. Des flots de richesse et de poésie sortiront alors de nos plaines, de nos montagnes et de nos mers. L'historien surtout aura tant de choses à raconter, que son intelligence en sera comme étourdie

et confondue : Grecs de Marseille, Romains de Narbonne, Visigoths de Toulouse, invasions normandes, arabes et franques, comtés féodaux, puissantes communes du moyen âge, guerres de religion du treizième et du seizième siècles, littérature et chevalerie provençales, traditions de gloire, de domination ou de malheur : jamais contrée plus intéressante ne sollicita l'attention, l'amour et les travaux de ses habitants.

Nous n'oublierons pas d'ailleurs que, pour dissiper les préventions routinières qui s'élèveront contre nous, le meilleur moyen est de faire aussi bien ou mieux que Paris. Nous essaierons donc de nous tenir en garde contre les petitesse de l'esprit provincial. Nous qui venons combattre une camaraderie, nous n'essaierons pas d'en créer une autre. La REVUE DU MIDI ne sera point l'apanage d'une coterie exclusive et superbe, mais bien une arène libre, large, ouverte à tous les talents sans exception. Nos collaborateurs sont déjà nombreux : nos actives correspondances les multiplieront encore. Pour varier de plus en plus nos matières, dans un cadre qui admet l'universalité des connaissances humaines, nous ne repousserons aucune spécialité. Il y a deux manières d'être local, par les personnes et par les choses ; nous admettrons donc et les étrangers qui traiteront des sujets méridionaux, et les méridionaux dont l'esprit sera porté vers des idées générales. Nous irons chercher à Paris même des collaborateurs, car il n'est pas mal d'avoir des intelligences dans le camp ennemi.

Mais, sous les apparences de cette variété infinie, se cachera toujours une intime et forte unité. Toutes ces voies diverses mèneront à un même but, la réhabilitation des provinces, grande pensée qui sera comme le lien de nos plus capricieuses excursions. Écoutez le cri d'alarme que poussent de toutes parts les jeunes talents dont s'honore la France : ils se plaignent tous de n'avoir pas un symbole qui les rapproche, une pensée qui les rallie et

les exalte par le sentiment d'une coopération commune. La voilà cette pensée-mère, qu'ils la suivent où elle les conduit. Ce n'est pas une doctrine critique, une froide et stérile théorie qu'il leur faut, car la critique n'a jamais rien créé; c'est un but social qui enflamme leur génie, et qui, sans gêner aucune originalité, les fasse toutes servir à une grande œuvre en dehors de la science et de l'art. C'est ainsi qu'ont été produites les grandes époques de l'esprit humain, car l'intelligence ne se ment pas par elle-même, elle a besoin d'une forte impulsion extérieure qui la sollicite à agir.

Deux faits nous ont surtout frappés, deux faits patens, incontestables, éclatans comme le soleil. Le premier, c'est le développement vraiment inouï depuis quelque temps de la presse départementale; le second, c'est l'abandon presque universel des préoccupations exclusivement politiques et le retour vers d'autres idées plus hautes et plus paisibles à la fois. De là, les deux principaux caractères de notre publication: intérêt éminemment provincial, exclusion absolue de la politique. Dans les jours de révolutions, les hommes généreux ne se combattent que parce qu'ils ne s'entendent pas; en les rapprochant sur un terrain neutre, où les appellent leurs intérêts et leurs plaisirs communs, nous aurons préparé la fusion de tous les esprits élevés, dans un but noble, moral et patriotique comme eux. Affranchissement départemental, développement pacifique, ce sont là maintenant les cris de la France, et nous tenons à honneur de leur créer de nouveaux échos. Quel que soit donc notre avenir, nous avons la conscience d'avoir tenté une bonne œuvre.

De même que les journaux quotidiens étaient l'expression de la société fiévreuse qui vient de s'éteindre dans des convulsions, de même les Revues mensuelles sont naturellement les organes du mouvement intellectuel que nous venons de signaler. En effet, leur périodicité en même

temps active et calme, est le meilleur indice d'un progrès continu mais sage. Une Revue est d'ailleurs en même temps un journal et un livre : un journal, en ce qu'elle apporte, à intervalles réguliers, un aliment à la curiosité publique ; un livre, en ce qu'elle fournit des documens complets, étendus, dont la réunion constitue à la longue une véritable bibliothèque. Toute Revue est essentiellement littéraire, en ce sens que la grâce de l'expression y est requise pour tous les sujets. Il en résulte que des publications semblables sont les plus puissans moyens de civilisation : car tel qui recule devant la lecture d'un traité spécial, tout hérissé d'expressions techniques, parcourt volontiers un recueil élégant et varié qui parle tour à tour à sa raison, à son imagination et à son cœur, et qui l'intéresse de plus en plus par l'heureuse diversité des idées et le charme continu du style.

Mais l'élégance de la forme n'exclura pas la solidité du fond. Au lieu de dépenser les qualités de leur esprit aux luttes improductives de la politique, les jeunes gens s'exerceront de bonne heure à devenir plus tard des citoyens, par la culture de l'art, de la science et de l'industrie, ces trois branches du perfectionnement universel. Le beau, le vrai, l'utile, voilà ce que nous rechercherons avant tout. Après une poésie ou un petit roman, nous donnerons un bulletin commercial ou un traité philosophique ; après un récit d'histoire ou de voyage, la description d'une découverte industrielle ou le compte rendu d'une nouvelle théorie économique. Notre publication se divise en deux parties bien distinctes : la première, destinée à contenir des articles de longue haleine, des compositions littéraires originales, des traités complets sur des questions importantes ; la seconde, ouverte, sous le nom de *Chronique*, aux nouvelles des arts, de la science et de l'industrie en Europe et particulièrement dans le Midi de la France, à l'analyse des ouvrages nouveaux dans toutes les branches

des connaissances humaines, aux travaux des académies méridionales, à la revue des théâtres du Midi, à l'analyse des cours publics qui présenteront quelque intérêt, etc., etc. Nous pouvons affirmer, et ce fait ressortira d'ailleurs de la série de nos livraisons, que les hommes les plus distingués du Midi, dans tous les genres, nous ont promis leur concours. Il n'est pas de réputation ni de position sociale qui puisse se croire au-dessus de notre Revue, telle que nous la concevons et que nous espérons la rendre bientôt. Telles sont nos ressources.

Rouen, Rennes, Strasbourg, Avignon, avaient fondé leur Revue : nous sommes venus, nous, offrir au public celle de Toulouse et des pays dont cette ville est le centre. La publication de la REVUE DU MIDI est matériellement assurée pour plus d'une année : le temps pourra donc prouver si nous avons trop préjugé de nous-mêmes et des habitants du Midi. Nous n'avons rien négligé pour l'exécution typographique, la publicité au-dehors, la variété et la spécialité des collaborateurs. Ce que nous avons commencé, nous le poursuivrons en l'améliorant ; nous croirons toujours n'avoir rien fait tant qu'il nous restera quelque chose à faire. Déterminés que nous sommes à savoir une bonne fois s'il n'y a réellement pas d'avenir pour les provinces, nous ne reculerons devant aucun effort, devant aucun sacrifice. A nous donc, vous tous dont les intérêts se confondent avec les nôtres, car si nous succombons dans notre labeur, si nous ne pouvons arracher le Midi et vous-mêmes à cette obscurité, à cette inaction qui détruit tout, il sera bien constaté que vous ne l'aurez pas voulu !

Pour les Fondateurs de la Revue,

Le Directeur,

J. - B. PAYA.

Toulouse, le 4.^{er} Janvier 1833.

JANVIER 1833.

LE SAULE*.

En la saison d'été , lorsqu'au fond des forêts,
A l'heure de midi, les chênes les plus frais
Ne sèment plus qu'une ombre vaine,
Au bord de l'eau souvent, insouciant, rêveur,
Je vais ~~sous le manteau~~ d'un beau saule pleureur
Arrêter ma course incertaine:

Car le saule est un arbre où vont toujours mes yeux,
Soit qu'autour d'un tombeau son front religieux
Se fonde en larmes de verdure,
Soit que penché sur l'ondé, en son tremblant miroir,
Comme une jeune fille avide de se voir,
Il suspende sa chevelure.

* Cette pièce, d'un genre dans lequel l'auteur est peu connu, a été composée à Toulouse pendant que M. Auguste Barbier y étudiait en droit.

(Note de l'Éditeur.)

Là, d'un état plus doux le ciel me suit en paix ;
Là, je sens sur mon front mieux s'étendre le frais
De l'onde pure et fugitive ;
Là, mille souvenirs de douleur et d'amour,
Mille tristes pensers me prenant tour à tour,
Bercent mon âme inattentive.

Sa coupole flottante est tout mon horizon ,
Et tout autour de moi , ciel , campagne et gazon ,
A son reflet prend mille charmes ;
Et derrière son voile un rayon du soleil
Est pour moi quelqu'enfant au front jeune et vermeil ,
Qui me rit à travers ses larmes.

Puis, quand le vent se joue et brouille ses rameaux ,
Une feuille qui tombe et se perd sous les eaux ,
Soudain me rappelle Ophélie ,
Et je l'entends encor , toute folle et sans pleurs ,
Avec sa déraison, sa jeunesse et ses fleurs ,
Chanter sous l'onde ensevelie.

Puis enfin, à mes yeux s'en viennent voltiger
Des fantômes charmans , au pied souple et léger ,
Aux yeux bleus et remplis de flammes ;
Et tout en écoutant leur murmure plaintif ,
Je sens passer dans l'air un baume fugitif
De violettes et de femmes.

Saule mélancolique, arbre saint du malheur,
Que le ciel a courbé pour charmer la douleur
Et pour inspirer le poète ;
Arbre si doux le soir, le jour arbre si beau,
Puisses-tu, grandissant au bord d'un frais ruisseau,
Voiler ma dernière retraite !

Que d'autres, quand la mort ira fermer leurs yeux,
S'enferment sous le marbre et fassent autour d'eux
Frissonner un sombre feuillage ;
Moi je veux qu'on me mène en un vallon désert,
Là, je veux une pierre, un peu de gazon vert
Et la pâleur de ton ombrage.

Alors, comme un ami, veillant à mon repos,
Sur ma pierre agités, loin d'elle tes rameaux
Balayeront l'herbe flétrie ;
Et peut-être oublié, du moins quelque passant,
Sur le coin de ma tombe un jour se reposant,
Ne croira pas que l'on m'oublie.

AUGUSTE BARBIER.

LE LORGNON*.

HISTOIRE MARTINICAISE.

I.

Aujourd'hui c'est une mode de mener voyager la pensée dans des climats qu'on ne connaît pas, de fabriquer des peuples, de bâtir des villes à sa guise, d'expliquer des coutumes qu'on invente, et de prodiguer des mensonges comme de la couleur locale ; c'est une grande mode, il faut en convenir. Aujourd'hui nombreux sont les faiseurs de couleur locale. Et sans aller chercher bien loin, que d'histoires qui courent brûlantes et échevelées sous le ciel bleu de l'Italie, et qui pourraient également se perdre dans les brouillards de l'Ecosse, si, en place des citronniers et des orangers, on faisait surgir des chênes au feuillage austère et des sapins qui tendent de longs bras chargés de neige ! que de héros castillans que nous serions surpris de reconnaître pour de bons parisiens, s'ils ne volaient

* Cette nouvelle fait partie d'un recueil intitulé : *les Tamarins*, que M. Louis de Maynard se propose de publier.

(Note de l'Éditeur.)

à l'Espagne la dague et la guitare ! que d'andalouses qui ne savent pas un mot d'espagnol, pas même le mot le plus doux dans toute langue ! que de créoles qu'on arrache à leurs îles et qui n'ont jamais entrevu le plus petit flot ! — Ainsi du reste..... Mais peut-être demanderez-vous où tend mon début ? Hé ne voyez-vous pas que j'imité certains colporteurs honnêtes, qui, n'osant vanter l'excellence de leurs marchandises, font sonner bien haut leur unique mérite, celui de venir d'un pays lointain ! En effet, c'est le seul mérite que pourrait revendiquer l'histoire que je vais vous conter. — Elle a été écrite sous les palmiers de la Martinique.

Saint-Pierre est la ville qu'habitait Hersilie. Or, si vous ignorez, ce qui est plus que probable, quelle est cette cité de Saint-Pierre, écoutez : — Elle semble avoir échoué un beau matin sur le sable doré de l'île, mais avoir choisi auparavant une place où l'ouragan ne pourrait troubler son sommeil. Là elle dort paisible, car des bruits de voitures s'y élèvent rarement : la mer seule lui chante un éternel et monotone refrain. Ses rues sont tortueuses, ombragées de tentes et partagées par des canaux qui rafraîchissent le pavé en feu. Derrière elle, des mornes, en se groupant, forment une espèce de manteau d'émeraudes qu'il fait beau de contempler du pont de quelque navire qui vogue loin de la rade. A vous ainsi placé, elle offre un aspect moitié Europe, moitié Orient. Vous la voyez qui se développe, se développe, comme un serpent qui court. Ses toits sont plats et rouges, et presque au-dessus paraissent d'autres maisons, et sur celles-là d'autres encore. — On dirait un escalier de géans. — Ça et là, ces maisons sont coiffées de palmiers, comme de panaches verts, et il y a quantité d'énormes *tamarins* qui livrent aux folles bouffées du vent d'ineffables harmonies.

Mais le spectacle en s'agrandissant acquiert encore plus de charme et de majesté. Sur le penchant et au faite de

ces *mornes* ou de ces collines, comme dirait un Français; à travers des bosquets d'arbres en fleurs; sur un gazon toujours vert, il faut voir tous ces jolis pavillons, nos kiosques à nous, il faut les voir s'élancer et s'ébattre comme une troupe d'enfans! — Du côté du *Carbet* la verdure de la côte est interrompue par le chemin du Fort-Royal, qui s'y dessine en une longue ligne blanche. On y rencontre les ruines d'un ancien fort: les canons sont sur leurs affûts et servent à saluer les vaisseaux étrangers; et ce même drapeau tricolore qui flotte sur le dôme des Tuileries, se déroule à dix-huit cents lieues de distance sur une mauvaise baraque de bois. — De l'autre côté, c'est-à-dire le long de la pointe du *Prêcheur*, s'étendent de larges plaines plantées de cannes à sucre. Au fond, elles sont bornées par des montagnes qui se dressent, ondulent, s'unissent, s'écartent et retombent en cascades que les vapeurs et le soleil font bleuir et étinceler tour à tour. Du sommet des plus élevés de ces monts, les autres paraissent comme des vagues de pierre. La *Montagne-Pelée* les domine du front: on la prendrait pour un roi au milieu de courtisans agenouillés, surtout si elle avait gardé son aigrette de feu, car autrefois c'était un volcan. Ce site est un des plus magnifiques qui puissent arrêter l'œil de l'homme. Aux deux extrémités de l'île, il y a deux énormes rochers que les flots séparent de la terre ferme. L'un, placé au *cap Salomon*, s'appelle le *Diamant*; l'autre, vis-à-vis le *Macouba*, s'appelle la *Perle*: en effet, il ressemble à une perle détachée d'un collier. — Mais pour compléter la magie du spectacle sans l'ôter de son cadre splendide, transportez-vous sous ce ciel éclatant, où les nuages ne passent qu'au vol; suspendez aux bornes de l'horizon, sur le dos de la vague veloutée, ce beau soleil du tropique; au front de cette vague, ouvrez encore les ailes du goéland ou de l'alcyon; figurez-vous toute cette mer rougie par la pourpre du couchant, comme un lac de

sang; et si c'est un jour de départ, voyez les canots des esclaves qui la sillonnent en tout sens, voyez partout les navires qui déploient leurs voiles blanches, se croisent comme des éclairs, et jettent par la bouche du canon un dernier adieu à la ville silencieuse. — Pour bien peindre ces tableaux, oh! trouvez-nous, s'il se peut, un peintre grand comme eux!

A Saint-Pierre, les promenades sont charmantes, une surtout! aux pieds du morne d'Orange, entre l'église de Notre-Dame-de-Bon-Port et le cimetière. Elle est là entre deux pensées bien graves, comme ces villes d'Egypte, rieuses et épanouies entre une mer d'eau et une mer de sable. Elle aussi folâtre, elle aussi à ses femmes de toutes couleurs, qui viennent respirer le vent frais du soir; et elle est curieuse à voir, je vous jure, quand se roulent et se heurtent, égaux un instant, les triples rangs de chapeaux, de madras et de mouchoirs des Indes.

C'est là que je rencontrai Hersilie quand elle était encore toute jeune fille. C'était bien l'enfant la plus naïve, la plus obligeante et la plus spirituelle. Jamais on ne vit, je crois, sur visage de femme des yeux et une bouche semblables; le reste de ses traits n'offrait rien de remarquable. Elle était pâle comme le sont toutes les créoles, mais de cette pâleur aristocratique qu'on préfère à l'ennuminure des joues d'une métayère. Et notre soleil, vous dis-je, avait échangé avec ses yeux noirs d'innombrables éclairs, et le ciel ou sa mère, comme pour tempérer leur feu, avait déposé sur les roses de ses lèvres un sourire d'ange. Quand elle parlait, vous auriez cru qu'on secouait près de vous une branche d'oranger, et sa taille était si svelte, que j'entendis bien souvent des esclaves la comparer naïvement à un jeune bambou. Oh! non, jamais plus une jeune fille aussi belle ne se baignera dans nos limpides torrens et ne foulera les hautes herbes de la savane!

Quand je la quittai, elle n'avait pas encore dix-sept ans. Bientôt après, on la maria; et quand je fus de retour, neuf mois ne s'étaient pas encore écoulés, je ne trouvai ni l'époux, ni l'épouse: l'un, disait-on, voyageait aux Etats-Unis; l'autre, dans un pays où nous devons tous aller. — Pauvre Hersilie! le voile nuptial avait pu lui servir de linceul!

Grâces à sa beauté et à sa dot, qui se composait d'une *habitation - sucrerie* où travaillaient trois cents nègres, M.^{lle} Hersilie avait épousé le comte Auguste de Guerrecy. On l'en félicita grandement, parce qu'aux colonies le blason n'a été balaféré par aucun sabre, les titres n'ont rien perdu de leur vieille auréole; et l'on y est toujours bien aise, quand cela se peut, de réunir deux aristocraties, celle de la naissance et celle de la couleur. Celle de la couleur surtout est avantageuse. — Aux colonies, il y a trois couleurs bien distinctes: le blanc, le rouge et le noir. Au noir, l'esclavage et le fouet; au rouge, encore l'esclavage avec un morceau de papier qui le déclare libre, mais toujours le mépris. Si les sentimens pouvaient avoir une couleur et se personnifier là-bas, le mépris serait jaune et mulâtre: un mulâtre est méprisé même d'un nègre, c'est une nation sans roi, disent-ils. — Au blanc, le pouvoir et la richesse; au blanc, les femmes aux longs cheveux et aux cheveux tordus; au blanc, la vie qui se délecte à table et se repose sur des sofas satinés! Entre le blanc et le mulâtre, même différence qu'entre l'argent et le cuivre. Et gardez-vous de croire que c'est un préjugé qui ne règne qu'au golfe du Mexique! Partout où il y a du *sang mêlé* il règne; il règne dans cette république si vantée que l'Europe nomme la république-modèle, sans doute parce qu'elle ne la connaît pas. Dans certaines parties des Etats-Unis il y a infamie pour la femme blanche qui mène à l'autel un *homme de couleur*.

Mais revenons au comte. Lui, il était blanc, et des plus blancs : ce qui ne veut pas dire que son teint fut d'albâtre, mais que le jeune créole était aimé, estimé et respecté de tous.

Il épousa donc Hersilie, et la lune de miel se leva si radieuse, que d'aucuns voulaient gager qu'elle n'aurait ni terme ni nuages. Hélas ! hélas ! qui peut sonder le cœur de l'homme et deviner ce qu'il fera demain !.... Trois mois après leur union le bonheur avait déjà fui de leur toit. Auguste devint fantasque ; une tristesse indéfinissable inondait son front par momens : il avait l'air d'un homme qui se réveille d'un songe d'or et branle la tête parce qu'il a été trompé. Hersilie, de son côté, passa bien des heures la tête penchée, à se demander si c'était là le mariage, à regarder les arbres se balancer et la pluie tomber. Elle cherchait quelque moyen ingénieux d'éclaircir cette figure sévère de son mari et d'enlever à son regard cette expression de férocité froide sous laquelle elle tremblait involontairement ; et elle ne trouvait qu'un sourire, mais un sourire plus capable d'attrister que d'égayer. Adieu la confiance qui ouvre les replis du cœur, adieu l'intimité qui s'effare de l'absence, adieu tous ces enivremens de la passion et de la jeunesse qui font vivre et mourir, adieu les heures : les douces heures passées la main dans la main à se répéter, Tu m'aimes, n'est-ce pas ? Place, chimères décevantes, place à la gêne aux vêtemens d'acier ! Elle s'est assise au foyer et elle a brisé en deux l'anneau nuptial que le prêtre avait béni....

Parfois, le soir, dans une même chambre, le comte redevenait encore tendre, il disait encore à celle qu'il étreignait : Hersilie, Hersilie ! Mais elle ni lui ne s'abusaient ; tous deux savaient que cette brise parfumée qui glissait à travers les vertes jalousies avait de puissans secrets pour réveiller les sens, et que ces nuits des

colonies, si vives, si diaphanes, si pailletées d'étoiles, distillaient un vague et irrésistible besoin de volupté !

II.

— J'ignorais, Madame, que vous portiez un lorgnon.

— Et depuis quand le savez-vous, Monsieur ?

— Depuis que j'en ai trouvé un sur votre toilette, ce matin. Je vous félicite sur votre nouvelle acquisition..... Il vous a coûté cher, ce lorgnon ?

— Mais Auguste, vous ne me parlez pas du concert de M.^{me} d'Erolles.

— Parlons d'abord du lorgnon. Vous me disiez donc qu'il vous avait coûté beaucoup ; je le crois sans peine : de l'or, des diamans ! un travail merveilleux ! puis une chaîne bien longue et bien lourde ! — J'aime beaucoup ce manche... Ce chiffre sied bien à cet ivoire, c'est fort tendre ; il n'y manque qu'un cœur percé d'une flèche... Ce lorgnon est précieux, sur ma foi ! Les gens de France sont bien habiles, car ce bijou vient de France je suppose ?

— Auguste !

— Mais qu'avez-vous donc, Madame, je vous vois pâlir et chanceler ?

— Rien, Monsieur, rien. La tête me fait mal, l'air est si pesant !... et le ciel, comme il est sombre !

— En revanche, il était bien bleu la nuit dernière ! bien bleu, bien rayonnant !... Cette nuit d'hier, je ne l'oublierai jamais. Vous dormiez, vous ; mais moi qui veillais, je puis en parler. La lune, qui semblait heurter aux nuages que le vent précipitait contre elle, ces grands angles de lumière aux façades obscures des maisons, ce gémissement continu du canal, ces voix qui s'éteignaient au loin dans le silence, les pas cadencés des patrouilles...

— Vous nous faites de la poésie, comte.

— Croyez-vous, en effet, que ce soit une fiction, comtesse?... J'étais appuyé sur ma fenêtre, je vis le long du mur se glisser l'ombre d'un homme. Je ne sais, mais j'aurais parié qu'il allait commettre une mauvaise action : il se cachait, il avait peur de la lune ; deux fois il leva les yeux en l'air comme pour conjurer cette lumière, qui le gênait, de se voiler. Je n'ai pas aperçu ses traits.... Peut être si j'avais eu votre lorgnon..... Il détourna la rue et tout redevint calme, tout, excepté moi ; car moi je me disais : Cet homme, quel qu'il soit, s'il va voler l'honneur à quelque père, à quelque mari, cet homme est un infâme ! infâme aussi le monde qui l'a accoutumé à prendre en raillerie les choses les plus saintes, et qui vient après nous demander compte de notre patience à supporter l'affront ! Monde imbécile ! je te maudis. Pourtant il a raison, morbleu ! le nom c'est plus que l'homme, car l'homme meurt et le nom reste. Et la première coquette qui vous aura dupé à force d'œillades, qui se sera cachée sous ce nom, parce qu'un soir ou un matin elle sera tombée amoureuse d'une cravatte d'élégant, cette femme, cette fille, aura pouvoir de le salir, de le flétrir, comme elle s'est flétrie elle-même ! Toute cette belle page d'une belle vie qu'on ne lisait qu'avec respect, désormais, en l'achevant, on éclatera de rire ! Certes, il y a des mots risibles, je le sais ; mais insensé qui ne riait pas ces mots avec la lame d'une épée et ne couvre pas le rire du bruit d'un pistolet ! Ils ont été faits pour ça. Comme si ce n'était pas assez d'avoir un ulcère dans sa vie, d'avoir morte une moitié de vous, puisqu'ils appellent ça *votre moitié*, le ridicule par-dessus le marché ! Où noyer le ridicule ? dans le sang ! Eh bien ! du sang ! — Voilà ce que je disais : qu'en pense Madame la comtesse ?

— Monsieur, par pitié pour tous les deux, finissons ce discours.

— Finir ! et pourquoi donc ? Mais je ris des maris

dupés; c'est très-plaisant, c'est très-drôle, n'est-ce pas ? Outre que je m'amuse en me moquant d'eux, c'est qu'en même temps je m'applaudis de mon sort, à moi. Oh ! j'ai pris un très-bon numéro à la loterie sociale ! je n'ai pas à me plaindre, moi. Mon Dieu ! que de gens qui envient ma place ! témoin mon pauvre avocat. Mais c'est un sot celui-là ! aller faire l'Othello, saisir sa femme par les cheveux, jouer du poignard ! c'est une pitié ! Quelle femme, je vous prie, vaut un coup de poignard ?.... Doralice ! Doralice !

— Monsieur, me voilà.

— Je crois que votre maîtresse se trouve mal, voyez un peu....

III.

En 1829, il existait aux colonies une singulière rivalité entre les créoles et les Européens. On avait chassé nos magistrats, attaqué nos privilèges. De nouvelles ordonnances nous condamnaient sans cesse à de nouvelles fournées de juges, de procureurs du roi, de procureurs-généraux et de conseillers. L'Egypte n'avait pas dû être aussi malheureuse à l'époque des nuées de sauterelles. Nous étions enfin le gâteau de miel que la restauration jetait au cerbère de la philanthropie. Le mécontentement bientôt fut général ; d'autant plus, que ces débarqués d'hier semblaient entrer en possession d'une terre conquise, glosant de tout et à tout propos, ne faisant jamais faute de froncer, la tête en l'air, les préjugés de *couleurs*, qu'un créole respecte, comme l'espagnol fait la Vierge et les Saints ; et c'était vainement que le gouverneur, vieillard d'esprit et de cœur, s'efforçait d'amortir les rivalités, de concilier les intérêts divers et de faire comprendre à tous que l'avantage de chacun était dans la paix et l'union.

Un jour, le matin léger glissait à peine sur la surface

de la mer, l'horizon n'était pas encore cet autre Océan où le soleil s'élançait comme un vaisseau d'or aux voiles de pourpre, et déjà une grande foule était rassemblée sur la partie du rivage du Prêcheur que traverse la *rivière blanche*. — (Elle se nomme ainsi parce qu'elle roule toujours une sorte de craie). — Un duel devait avoir lieu. Ça et là des groupes s'agitaient, des cavaliers montaient et descendaient de chevaux, tous les yeux couraient sur la route qui vient de Saint-Pierre. Les combattants tardaient. Pendant ce temps, les conversations se pressaient, se coudoyaient. L'un blâmait, l'autre approuvait; celui-ci contait le défi d'une façon, celui-là d'une autre. Les cris, les juremens, les démentis se froissaient dans l'air comme des lames d'épées.

— Vous êtes un fou.

— Et vous, un négrophile.

— A bas les négrophiles, répondit la foule.

— Pourquoi les nègres ne sont-ils pas libres, demanda un européen ?

— Achetez-les, Monsieur, et ne faites pas de la philanthropie à nos dépens.

— Et voilà justement ce que disait M. de Guerrecy à M. Fabre, le juge-auditeur...

— Écoutez ! écoutez !

— M. Fabre, l'homme qui se croit important, l'effronté conteur des plus scandaleuses aventures, noir comme sa robe, quant à l'âme.

— Vous avez raison, Monsieur, c'est bien lui, insolent comme un européen et lâche comme un nègre. Cette nuit, au bal qui dure encore, il insultait le pays qui l'a reçu....

— Un de nos riches négociants lui a prêté mille doublons. Ces Européens, que Dieu les confonde ! ils viennent ici, s'imaginant qu'on ramasse l'or dans les ruisseaux ; ils nous chassent de nos places, lisent le *Constitutionnel* à nos esclaves, donnent le bras à des négresses et la main

à des gueux de mulâtres; puis, ouvrez-leur vos salons, accordez-leur vos filles, et les voilà plus créoles que nous: ils écorcheraient un nègre tout vif!

— C'est vrai! c'est vrai! à la porte!

— Ah! si vous aviez vu le comte de Guerrecy! En voilà un qui aime son pays! Comme il s'est présenté à ce Monsieur, comme il l'a souffleté de son gant! A son âge pourtant, riche, considéré et maître d'aller vivre en France! Sa pauvre femme! elle ignore son malheur! elle danse, elle!

— Oh! c'est un brave que le comte! reprit un des interlocuteurs.

— Vive le comte! à bas Fabre! à bas!

Mais quelqu'un cria: Silence! silence! les voici!

C'était d'abord le comte. — Il arrivait dans un char-à-banc traîné par quatre superbes chevaux. Sa figure était plus pâle encore qu'à l'ordinaire, mais elle était belle et calme, comme la mer. Il salua avec noblesse la foule qui l'accueillait avec transport. Par intervalles il échangeait quelques mots avec les deux témoins. Son chirurgien était à ses côtés.

— Docteur, lui dit-il, la matinée est charmante; je vous laisse le soin de parler de la soirée, il se peut que je ne la voie pas.

— C'est au juge-auditeur que je conseillerais plutôt de bien respirer cet air; son procès est jugé à lui; mais vous, mon cher Auguste, vous irez reprendre M.^{me} la comtesse au sortir du bal. On dansera jusqu'à huit heures. Ah! voici votre adversaire! vous avez un grand avantage sur lui, n'oubliez pas: il est miope.

— Oh! je le sais bien, moi, répondit le comte, et j'ignore si ce qui desserra ses lèvres peut s'appeler un sourire: en tout cas, Satan doit sourire ainsi.

Après avoir marché quelque temps; les deux champions s'arrêtèrent. Mais le lieu, sur ma parole, était mal choisi

pour un meurtre. Les arbres étincelaient de rosée, chaque branche était chargée de fleurs, il en pleuvait partout, sur le gazon, sur le ruisseau, qui les emportait en jouant avec elles. Le soleil dorait déjà les mangues résineuses; et les merles babillards, au faite des palmiers, avaient achevé leur prière : c'est ainsi que les nègres, qui sont dévots avant tout, appellent leur ramage du matin. C'était là que le sang devait couler; et pourtant je suis bien sûr que l'héco y avait répété plus de baisers que de coups de pistolet!

Un européen, témoin de M. Fabre, proposa un combat à vingt pas. — Une balle suffit, ajouta-t-il.

— C'est une mort d'outre-mer qui n'est pas adoptée ici. A dix pas, un pistolet dans chaque main et au gré des adversaires. C'est un duel à mort, songez-y, Monsieur.

— A mort, comme vous avez dit, Monsieur.

Le juge-auditeur, pendant ce colloque, affectait une grande gaité, mais il était facile de s'apercevoir qu'elle était feinte : on ne rit pas au nez de la mort. En effet, l'abattement de ses traits décelait l'anxiété de son âme. Peut-être, hélas ! qu'en regardant un navire qui louvoyait dans le lointain, d'amères réflexions le mordaient malgré lui. Oh ! sa sœur, sa bonne sœur, qui lui avait dit : Reviens vite ! son père qui n'avait pas voulu le laisser partir, et sa mère en larmes qui s'était écriée : Je ne te reverrai plus ! Puis ce navire si paisible, là-bas, sur un gouffre, et lui, si exposé là où tout était calme, où tout paraissait à l'abri du danger ! Involontairement, mais soudain, il s'établissait comme un rapport sympathique entre ce navire et lui. Il se disait que ce bâtiment, malgré les voiles et le vent, n'aurait peut-être pas doublé cette pointe, que lui il serait étendu froid sur la terre froide; et il tourna entre ses doigts ces pistolets de Mortimer, si brillants et si terribles ! Mais bientôt, comme un homme

qui s'est décidé à vendre chèrement sa vie, il s'avança, en disant : Allons !

On les plaça.

La foule, groupée sur un escarpement de morne, fit un profond silence. Ce silence était comme celui qui règne sur les vagues un instant avant l'orage. C'était triste et grand. La haine jetait face à face deux hommes que le destin avait placés au bout du monde ; l'un enfant de l'Europe, l'autre de l'Amérique. Leur duel avait pour témoin l'Afrique, représentée par les nègres. — Pour ces esclaves, c'était là le fruit le plus apparent de la civilisation, le pistolet au lieu du poing.

Le signal fut donné. — Des deux adversaires, ni l'un ni l'autre ne se pressa de tirer. L'européen pourtant ayant abaissé ses deux pistolets, ajusta, et les deux coups partirent à la fois. Le vent balaya la fumée, et le juge-auditeur put voir son ennemi debout encore devant lui, immobile et calme ; il put voir toujours tournées contre sa poitrine ces gueules menaçantes qu'il n'avait pas su en écarter.

— Vous n'êtes pas adroit, Monsieur le français, dit le comte en ricanant : vous auriez dû prendre votre lorgnon.

— La plaisanterie est déplacée, Monsieur le créole : tirez, n'insultez pas.

— Volontiers, mais auparavant je désire vous parler.

Et s'étant approché, d'une voix basse et sourde : Si tout ce monde s' imagine que je me bats pour mon pays, toi, tu ne le penses pas, dis-moi ? Tu devines pourquoi j'ai besoin de ta mort ; n'est-ce pas, tu le devines ? Me croirais-tu assez niais pour t'en vouloir d'être français ?... Et il continua encore plus bas. Le juge-auditeur l'écoutait avec un sang-froid remarquable, et personne ne sait à quelle interrogation il fit cette réponse assez bizarre et que beaucoup n'entendirent pas.

— Oui, je l'ai laissé sur le lit de ta femme.

Le comte regagna tranquillement sa place, et une troupe d'oiseaux ne tarda pas à s'envoler d'un franchipannier, effrayée par l'explosion d'une arme à feu.

.

— Y a-t-il quelque espoir ? demanda au docteur un des témoins du jeune magistrat.

— De l'espoir ? répondit l'autre : la balle a traversé le cœur....

Le navire ne doublait pas encore la pointe.

IV.

M.^{me} de Guérrecy s'évanouit lorsque la fatale nouvelle du duel de son mari parvint à ses oreilles. On la transporta jusqu'à sa chaise entre deux rangées de curieux, qui blâmaient le comte de troubler si mal à propos les plaisirs de cette enfant. Elle était tombée au milieu de la contre-danse, comme une rose du front d'une danseuse.

Auguste revint à son logis. Il pensait que son nom le mettrait à l'abri des poursuites judiciaires. Quand il fut rentré, son mulâtre Joseph, qui le servait depuis longtemps, vint lui annoncer que Madame était au lit, entourée d'amis et de connaissances. Beaucoup de ces gens étaient attirés par la curiosité, quelques-uns par un intérêt sincère, quelques autres par le désir d'examiner l'entrevue des deux époux. Ceux-là croyaient peu au patriotisme du comte, et murmuraient entr'eux que le sang du juge-auditeur n'avait pas coulé tout exprès pour venger la colonie. Quoi qu'il en fût, ils n'aperçurent rien qui pût confirmer cette opinion, car le mari s'avança avec une galanterie d'amant, se pencha sur la malade et l'embrassa aux lèvres ; puis il se mit à la rassurer, à lui faire serment qu'il n'était pas blessé, et qu'à l'avenir il saurait mettre un frein à sa

colère; et il ajouta mille autres choses, toutes très-tendres et très-affectueuses. On sortit enfin pour ne pas gêner davantage l'effusion de leurs cœurs.

La porte se fermait à peine, que la comtesse épouvantée cacha sa tête sous les draps. Son mari marcha vers la fenêtre, fit tomber le rideau, et se plaça aux pieds du lit, les bras croisés, le regard terne comme du plomb. Les rideaux de soie, gonflés par le vent, amollissaient les rayons du soleil, tout en les diaprant de splendides couleurs; et à travers ce prisme elle ressemblait à une de ces jeunes fées que le moyen âge y voyait courir. Le comte la regarda, son visage roide s'adoucit peu à peu, la colère se fondit en mélancolie, ses lèvres se dégonflèrent, et deux larmes enfin mouillèrent les cils de ses yeux. Il fallait qu'il souffrit bien, pour ainsi pleurer comme une femme, celui-là même qui tout à l'heure versait du sang en riant d'aise! Mais à présent il ne riait plus, il était comme un homme arrêté devant le tombeau d'une jeune fille morte avant l'âge. Que se disait-il? que c'était mal au ciel d'avoir permis qu'un de ses ouvrages aussi parfait fût souillé à jamais, qu'il fallait pleurer cette jeune et belle fleur qui, comme les autres, avait livré sa corolle d'émail à la bave du vice; pleurer aussi sa folie à lui de s'être fait une idole d'une chose périssable, d'avoir été emboîter son existence dans ce qu'on nomme mariage, et de s'être cru plus sage que ses compagnons qui refusaient de l'imiter. Il se disait que ces fous avaient raison de bafouer le monde et ses coutumes, de ne chercher qu'au fond d'un bol de punch la solution de tout problème; et que ce qu'il avait cru vertu jusqu'ici, pourrait bien n'être au bout du compte que farce et déception. Et il rit dououreusement, et il s'arracha les cheveux. Chaque plaisir dont il s'était séparé autrefois le narguait à présent et le repoussait à son tour. Qui lui rendrait, à lui, mari ridicule, les courses à cheval, les fêtes de nuit et les

longues parties de jeu ! Rentre dans ton ménage, vénérable père de famille ! savoure les baisers d'une femme qui n'est à toi que de corps, tandis que d'autres caressent les seins éblouissants de maîtresses qui les adorent. M. le maire et M. le curé ont posé le *nec plus ultra* à ton existence. Il essuya ses deux larmes, les dernières qu'il pleura. Ces deux larmes, c'était à la fois un adieu et un tribut à son bonheur passé.

Et il rompit brusquement ce monologue en saisissant la comtesse par le bras ; mais elle s'était laissé déjà glisser de sa couche aux genoux de son mari, et quoique chaque heure actuellement lui dévorât une année et un charme, elle était bien éloquente encore dans sa détresse ! Sa gorge et ses cheveux sans arrêt, ses épaules nues, ses bras nus, ses pieds nus, ses pieds qui étaient blancs et légers comme la neige ! des larmes à ses paupières, qu'elle essuyait avec une tresse de sa chevelure ! — On eût dit une belle statue antique de la Prière.

— Que voulez-vous, dit le comte, ce n'est pas ma faute s'il est mort.

Elle poussa un petit cri plaintif et comme un paquet de hardes elle tomba à terre. Auguste la contempla ainsi : Pâle comme l'autre, dit-il ! elle était fort jolie autrefois. Et il s'étendit sur un sofa, chiffonna les bouts de sa cravatte et tira de sa poche un poignard. Un calme infernal régnait sur ses traits : il était devenu insensible comme l'acier avec lequel il jouait.

Hersilie vint à lui hardiment : — Monsieur, vous avez déjà fait plus que de me tuer.

— Oh ! la tuer ? Et qui pense à vous tuer, Madame ? quel serait le barbare ? Allons donc, vous croyez-vous au cinquième acte d'une tragédie ? Je porte ce poignard par précaution ; les rues de Saint-Pierre ne sont pas sûres la nuit.... Donnez-moi cette jolie main et venez à la place.

Regardez, qui voudrait vous tuer? me priver d'un pareil trésor? Vous êtes un ange, Madame.

— Oh! si vous vouliez m'écouter et quitter ce ton cruel! Oh! il est plus mortel que votre poignard! N'est-il pas de voie au repentir? Vous m'aviez repoussée, rappelez-vous, abandonnée, vous ne m'aimiez plus; et moi qui vous adorais, qui vous aime encore....

— Vous m'en voyez dans l'enchantement, comtesse.

— J'ai voulu, faible et inaccoutumée aux périls du monde, vous ramener à moi, comme il y a long-temps; je voulais vous séduire encore, faire renaître les jours que je regrettais; mais quelquefois nous sommes victimes de nos ruses, nous tombons dans les pièges que nous tendions aux autres. Pitié! si le passé ne nous appartient plus, nous avons l'avenir, l'avenir qui est si long! Hé bien, un repentir sans borne, une vie d'expiation....

Le comte haussa les épaules : Ces femmes les voilà toutes!

— Auguste! Auguste! écoute-moi.

— Je n'ai pas le temps, Madame.

— Dis un mot de pardon, dis un mot qui me fasse revivre. Ce mot !...

Dans cet instant, le comte se leva. Une horloge sonnait. Vous me demandez un mot, je crois, répondit-il : écoute, deux heures! Eh bien! chaque fois que sonnera cette heure, puisse-t-elle te répéter ce que je te dis maintenant : Haine jusqu'à la mort!

Doralice entra. Doralice est une jeune mulâtresse que le comte a achetée à sa femme depuis un mois. Elle est grande, elle est svelte, marche pieds nus, étale sur sa tête un madras fastueux, suspend à ses oreilles deux cercles d'or; et Doralice est charmante ainsi. On court aux portes pour la voir. Puis, ce costume des mulâtresses est si lascif! Des plis de leurs jupes bigarrées, la volupté semble passer dans l'air qu'elles remuent!

M. de Guerrecy l'appela ; d'un bras il entourra son corps , de l'autre il la pencha doucement sur le sofa où il était revenu s'asseoir et il s'amusa à jouir de sa surprise et de sa terreur. La pauvre enfant avec ses grands yeux montrait la comtesse... La comtesse ! elle était en face d'eux , pétrifiée d'un affront inoui aux colonies ; l'œil et les mains en l'air , incapable , je pense , d'un seul mouvement , car elle aurait saisi infailliblement le poignard qui était sur la table pour venger ses droits et son honneur. Mais on l'aurait prise plutôt pour un meuble de la chambre que pour un être doué de vie. Ce qui lui en restait flamboyait dans ses regards.

— Ma servante ! une mulâtresse ! une esclave !

Elle ne put continuer , elle râlait.

— Doucement , comtesse. Une servante d'abord peut être jolie , et je n'approuve pas vos dédains ; celle-là est fort de mon goût. Secondement , une mulâtresse : mais n'est-ce pas vous qui disiez si poétiquement un jour que le genêt d'Espagne rehaussait le plus beau bouquet de lis. Quant à l'esclave , ma foi , je cours le risque ; cependant , s'il vous restait quelque scrupule , nous la ferions déclarer libre.

— Oh ! je dirai cette infamie au monde entier.

— Bah !... Et que lui direz-vous du lorgnon ?

V.

Le matin du jour où le comte devait être arrêté , Hersilie et quelques-unes de ses compagnes visitaient le magasin d'un riche bijoutier de la *Grand'Rue*. Auguste les avait suivies.

— Hersilie , lui dit tout haut M.^{me} d'Erolles , prends donc ce collier ; il est bien beau et ton cou est bien blanc ! Puis , à voix basse : Tiens , j'en suis sûre , ton mari est

prêt à te l'offrir ; mais demande-le au moins, regarde-le donc. Il a l'air de tant t'aimer ! Tu es heureuse, toi !

— Et toi, Louise, toi qui viens d'épouser un homme qui t'adorait ?

— Ecoute, je le cache à tout le monde ; mais pour toi, Hersilie, mon cœur est un livre ouvert : jamais je n'ai tant désiré être fille que depuis que je ne la suis plus.

— Hé bien, Madame d'Erolles acceptera-t-elle cet éventail ? Son mari a bien voulu me charger de le lui présenter, prit le comte, qui désirait interrompre leur tête-à-tête.

— Un éventail !

— Oui, Madame, un sceptre de plus dans vos mains.

— Qu'offrirez-vous donc à la comtesse ?

— A ma femme ? ce qu'elle demande sans cesse, ce lorgnon.

— Il est digne d'elle, en vérité !

— Voyez-vous, continua Auguste, comme il orne bien son cou !

— Silence ! Monsieur, silence ! vous la faites rougir.

— Oh ! ne vous inquiétez point, cette rougeur, c'est un charme de plus. Quand on rougit ainsi, c'est que le cœur est pur. Un cœur bien pur que celui de Madame !

— Comme ces diamans, ajouta M.^{me} d'Erolles, un peu surprise du ton du comte.

— Aussi, je veux qu'elle porte ce lorgnon. C'est un gage d'amour, de mon amour.

.....

Des ordres avaient été dépêchés pour l'arrestation du comte. Le gouverneur, obligé de donner quelque satisfaction à la colère de ses conseillers, les uns amis du mort, les autres adversaires déclarés de tout créole, ordonna d'agir comme si son intention était de sévir contre le duelliste ; mais le procureur du roi avait reçu en même temps

que l'ordre de l'arrêter, une prière de le relâcher immédiatement. Ces prières-là ne prient guère, vous le savez.

M.^{me} d'Erolles quittait à peine Hersilie, après lui avoir observé qu'elles pouvaient se lier de grande amitié, car il y avait, prétendait-elle, sympathie entre leurs caractères et conformité entre leurs sorts. Elles s'étaient comprises, ces deux femmes; et ce n'est pas ainsi chez les hommes, il faut l'avouer. Une femme lit plus long dans le regard d'une compagne que nous n'en comprenons souvent même dans les paroles d'un ami. C'est un tact qui résulte de la finesse de leur organisation, peut-être bien aussi de la contrainte où elles vivent dans le monde. Elles se forment à la longue on dirait une sorte de sténographie morale, qui supplée à l'insuffisance et à la lenteur du langage habituel.

Auguste accompagna M.^{me} d'Erolles jusqu'au seuil de l'appartement, et puis il se tourna vers Hersilie et lui parla ainsi :

— Je gage que cette femme se plaint de son mari. Ne vous a-t-elle pas conté, en froissant quelques milliers de dentelles, qu'on la laissait manquer du nécessaire? Oh! je n'en serais pas étonné!... On l'aimait celle-ci à la folie, elle s'est fatiguée de cette passion décente, comme d'une robe, et je me doute qu'elle aura entamé quelque roman. Mon Dieu! qu'une femme ne veuille pas prendre un principe pour règle de conduite! Ecouter toujours leur cœur! Encore si leurs fautes avaient quelque excuse, la passion, par exemple : la passion est délire, et l'on pardonne beaucoup au délire; mais le plus souvent elles jouent notre honneur contre une fantaisie, leur avenir par curiosité. Ah! Mesdames, vous êtes bien les filles d'Eve! Il est singulier pourtant qu'elles ne comprennent pas qu'elles sont trop faibles pour n'être pas vertueuses!

Au beau milieu de ce sermon, Joseph entra d'un air contrit : Monsieur, on vient vous arrêter.

- M'arrêter ! et qui donc ?
- Des gendarmes.
- Faites-les entrer.
- Les voilà , Monsieur.

Un sous-lieutenant de gendarmerie se présenta ; il avait avec lui un sergent et un huissier. Ces trois figures formaient un ensemble passablement grotesque. Le sergent était un de ces types de mouchards qu'on rencontre partout et qui n'en ont pas moins le privilège d'être toujours invisibles : c'est comme Dieu. L'huissier immatriculé semblait un procès-verbal incarné : ses yeux étaient louches et jaunis, par ses excès d'ivrognerie. Quant à l'officier, il cherchait à polir son ton et ses manières, à lécher son poil, pour ainsi dire ; mais il avait beau faire, il y avait toujours en lui plus de l'ours que du chat. Cette trinité satanique s'inclina devant Auguste, qui n'avait pas daigné la saluer, et lui présenta un ordre bien clair, bien cacheté, bien paraphé, de l'appréhender et de le conduire en la geôle de la dite ville de Saint-Pierre. On daigna pourtant lui expliquer que c'était sous le poids d'une accusation d'homicide volontaire et prémédité ; on lui promit même que M. le procureur du roi s'empresserait de venir l'interroger.

Le comte haussa les épaules, selon son habitude : Je vous suis, Messieurs les gens du roi. Hersilie, jusqu'ici ne croyait pas aimer son mari ; il lui semblait qu'il était aussi coupable qu'elle de la faute qu'elle avait commise ; qu'il n'avait pas su résumer, comme elle l'avait espéré, le triple caractère d'amant, d'époux et de père. L'amant avait duré le premier mois, tendre, confiant, sans exigence, sans soupçon ; mais peu à peu le ton s'était fait impérieux, la voix, de mielleuse, était devenue fielleuse, les bouderies n'avaient pas toujours été suivies de tendres embrassements, l'époux enfin avait paru : l'époux qui gronde, qui n'a pas d'amour, qui raisonne ses caresses ; mais jamais le père qui conseille, montre l'écueil et le port, et

sauve le dépôt que l'époux lui avait confié. Cependant à ce coup imprévu le cœur de la créole se serra violemment d'abord, par un sentiment d'égoïsme bien facile à comprendre. Qu'allait-elle devenir? Le comte voudrait-il lui confier le soin de gouverner sa maison? Une idée de meurtre, qu'avait réveillée sans doute le mot d'homicide volontaire et prémédité, traversa sa pensée. Ou si elle le suivait, quelle torture à subir! Un tête-à-tête de six mois! Plus de monde pour l'en distraire! Pendant six mois que pouvait durer ce procès, expirer sous ce regard indéfinissable, sous ce regard de serpent, sensation terrible qu'elle traduisait par recevoir de minute en minute, pendant une éternité, une goutte d'eau glacée sur la poitrine. Ensuite, elle fut douloureusement frappée par un retour de tendresse conjugale. Ce *barbe-bleue* d'un genre nouveau l'avait chérie si vivement autrefois!

Sans tarder davantage, elle s'élança au cou du comte, et l'ayant saisi dans ses bras, elle le regarda de tous ses yeux, en s'écriant : Auguste ! mon Auguste !

L'officier s'interposa aussitôt pour calmer l'agitation qu'il avait excitée. Il jura avec sa galanterie de corps-de-garde qu'il ne serait fait aucun mal à M. de Guerrecy, et qu'il serait traité avec les égards qui lui étaient dus.

— Auguste, répéta-t-elle non moins troublée, il faut que je te suive!

Le comte tourna son regard railleur sur elle et fit signe à Joseph d'avancer.

— Joseph, je sors avec ces Messieurs, vous recommanderez à Doralice de ne pas quitter Madame un seul instant, un seul, vous m'entendez? Cet événement l'affecte trop vivement pour que nous ne la laissions qu'en compagnie de ses angoisses. Adieu, mon Hersilie, embrasse-moi et sois courageuse.

Joseph et l'escouade avaient déjà franchi le seuil du salon que Madame de Guerrecy était encore à la même

place, dévorant en silence ce nouvel affront ; et ces farouches alguazils se disaient entr'eux : Comme ils s'aiment ! c'est dommage de les priver l'un de l'autre.

— N'importe, s'écria-t-elle en se précipitant de nouveau, la honte, le mépris, la mort ; mais que je te suive ! Auguste ! qui pourra nous séparer ?

— Ce lorgnon, Madame.

Et il le lui montra.

VI.

Elle pleurait, elle pleurait la pauvre enfant ! Elle regrettait toutes ses forces que le mariage avaient dispersées avec sa main de fer et elle disait souvent en remuant la terre avec son joli pied : Ah ! si la mort ne faisait pas tant de mal !... Elle avait peur !

Mais dans le monde, quand le salon s'ouvrait à la foule des joyeux amis, elle était obligée de paraître. Il fallait sourire. Un sourire, comtesse, aux fleurs que le vent incline à ton passage ; un sourire à ces femmes qui viennent danser sur ton pavé de marbre et qui n'iront peut-être pas pleurer sur ta tombe ; un sourire à ces gentilles demoiselles qui t'envient ton époux et ta robe de bal ; un sourire à ces vieillards ; ces vieillards voyant passer ton cercueil, diront : Comment est-elle morte la jeune épouse ? Un sourire à ces élégans papillons qu'attire toute lumière : entends-les murmurer en te regardant, que le plaisir sème de lis les joues de la beauté. Un sourire à toute cette foule qui roule comme un flot à tes côtés, mais sans laver le sang de la plaie ; qui roule comme un ouragan et emporte en riant quelques nouvelles feuilles de ta vie flétrie. Un sourire encore ! c'est pour ton époux ! Oh ! ce n'est point pour ta mulâtresse ! Tu l'as caressée tout le jour, tout le jour tu l'as suppliée d'implorer ta grâce. Ta grâce serait d'aller mourir dans un coin de

l'île. Supplier celle que tu as achetée ! celle que tu as payée ! celle qui t'a coûté deux mille francs ! Ah ! comtesse, il eût mieux valu jeter cet or dans la mer ! Ce soir au moins tu lui commandes ; et pour lui être agréable et parce que viendra demain où elle sera reine, tu la vantes à ton cercle, tu t'estimes heureuse de la posséder, tu parles de sa fidélité, tu t'émerveilles de la candeur de ses mœurs. O ciel ! o ciel ! je ne m'étonne pas que tes cheveux blanchissent !

Elle était donc là qui travaillait à grimacer la joie. Souvent elle s'écriait : Dansez, dansez donc ? Pourquoi cette musique languit-elle ? souvent elle s'écriait : Comme ces lustres pâlissent ! tandis que c'était en elle que régnait une véritable obscurité, l'obscurité de la tombe. Puis elle détachait son bouquet et le distribuait à ces jeunes filles qui en se pressant autour de sa chaise formaient, elles aussi, un bouquet dont elle eût été la fleur la plus belle, si elle n'en avait été la plus pâle. Et elle allait et courait au milieu de ce pêle-mêle de folles têtes qui se balançaient comme des roses alors que le zéphir échevèle les jets-d'eau dans l'air.... Souriez donc, Hersilie ! Sous un sourire, on ne devine pas des pleurs !

On parlait de belles robes moirées venant de France, de bracelets, de dentelles d'Angleterre, de madras que l'Inde attache comme un auréole, au front des mulâtres ; on parlait de tout, excepté de ce qui aurait pu calmer son cœur. Pour la sauver, il fallait lui parler de Dieu.

Hersilie s'était échappée du salon seule dans sa chambre ; elle s'approcha d'une fenêtre entr'ouverte, et elle oublia sa fête à la vue de celle que donnaient les cieux. Les étoiles étaient comme des larmes d'argent sur le velours indécis de l'éther ; le vent fraîchissait, la mer devait être calme, car on l'entendait soupirer à peine. De loin son mugissement ressemblait à la respiration

monotone et bruyante d'un géant qui dort. Au fond, entre deux mornes la lune se balançait.

— Comme la lune gravite la bas, dit-elle, en joignant ses deux mains....., blanche et sereine ! Et moi aussi j'ai été sereine, il y a bien long-temps ! Qu'elle harmonie ! reprit-elle avec un soupir, quelle harmonie !

Le comte qui l'avait suivie, ajouta entre ses dents : sauf certaine dissonnance.

Hersilie tressaillit. Un ruban qu'elle avait dans les cheveux s'envola emporté par le vent : elle sourit mélancoliquement et se reprit à regarder l'astre.

— Vous serez content, Monsieur, vous serez content. Le flot court à qui court à lui. Que faut-il souvent pour rendre l'accord à une harpe ? changer une corde. Je vous dis que vous serez content.

Puis elle poursuivit dans une presque folie, sans prendre garde au comte.

— Cette lune si paisible, comme j'allais la voir quand j'étais enfant ! je lui souriais dans le ruisseau !.... Oh ! c'était un beau temps ! J'étais reine d'un bel avenir !... J'étais sans chagrin, je plantais des fleurs, des arbres..... Tout cela s'est flétri ; j'ai été les regarder hier, hélas ! tout cela a eu la durée de mon bonheur..... Mon Dieu ! qui peut dire : je serai ? Les jeunes gens meurent, et moi... je ne suis plus jeune, je ne suis plus belle, mais je suis innocente. Je le jurerais par les cheveux blancs de ma mère ! Cette lune n'est pas plus pure que mon âme ; elle le sait elle qui voit tout..... Ma mère me répétait souvent : ma fille, il ne faudra pas vous fier aux apparences. Oh ! ma mère ! je suis victime ! Qu'on mette sur ma tombe la couronne que j'avais le jour de mes nœces ! Ses roses ont eu de bien cruelles épines !.... On vous trompe, Monsieur le comte ; vous vous trompez vous-même..... Ils sont là qui chantent et dansent ; leur joie me poignarde. J'ai la fièvre, une fièvre terrible, là, dans l'âme. Le chagrin est

un couteau; il fait de larges blessures, mais on n'en voit pas couler de sang; et le sang, c'est tout pour leurs yeux miopes! Je suis sortie épouvantée, je voyais danser des fantômes, je prenais leurs romances pour des versets de morts.... M. de Chanallay m'a abordée; il tournait entre ses doigts un lorgnon, il me l'a montré en souriant, et j'ai rougi. Il s'en est allé confus, le pauvre jeune homme! Il a bien fait : qui sait si on ne disait pas déjà : *c'est lui!* c'est son amant! Je ne veux plus qu'on parle de moi.... Je me cacherais sous un linceul... Ah! je me rappelle aussi qu'on m'a félicitée d'être heureuse; mais pourquoi pas! Je suis heureuse ou je le serai du moins, si ce bonheur est le pouvoir d'accomplir son désir; ce soir je me sens le courage d'être heureuse. On m'appelle, je crois.... Non, tant mieux! Que me veulent-ils? je suis déplacée dans une fête. Moi je suis comme cette étoile qui est là-bas, loin des autres; mais la voilà qui file..... elle file et s'éteint dans l'infini.... Mon Dieu, je t'ai compris!

— Quant à moi je ne vous comprends pas, s'écria le comte qui l'écoutait.

— Ah! vous étiez là, Monsieur?

— Hersilie, si vous n'êtes pas coupable, expliquez-moi....

— Il est trop tard, Auguste, il est trop tard!

— Madame, je puis réparer.

— Ah! vous voulez rire, Monsieur! On ne répare pas ce qui est brisé, brisé pour toujours!

Tout d'un coup les rideaux frémirent comme au toucher d'une robe. Un rayon de lune allait s'ébattre au fond de l'appartement sur le poignard du comte. Une ombre traversa ce rayon.

— On nous écoute, s'écria la comtesse.

— C'est moi, Madame.

— Vous! ah oui, vous! Je dormais, vous m'avez réveillée.

— Je venais vous prier de descendre au salon , ces dames vous réclament.

— Auguste!

— Il faut descendre, Madame.

— Adieu donc, Monsieur.

V I I.

C'était le lendemain de ce bal. La table était encore garnie de nombreux convives. Des esclaves chassaient les mouches avec de longues branches diaprées de fleurs.

Doralice passa dans la salle.

M. de Chanallay prit la parole : Comte, une dame m'a chargé de lui acheter une jolie servante. Trois mille francs de celle-ci, les voulez-vous ?

— Cette dame, c'est Monsieur.

— Tu ne l'auras pas, Chanallay, la comtesse en raffole.

— Silence, Messieurs ! Auguste, me la donnez-vous ?

— Pas pour un million.

.....

— Mon cher, ta femme est-elle remise du bal ?

— Joseph, dit le comte, allez prendre des nouvelles de la santé de Madame.

.....

— Oui, votre chien de soleil, reprit le capitaine Burne. N'ai-je pas raison de me fâcher ? il m'a crevé les yeux, ce soleil ; je n'y vois plus.

— Prenez des lunettes, mon cher.

— Vous avez raison, comte ; votre lorgnon me plaît, il ne vous est pas utile, jouons-le au brelan. Mon enjeu sera de cinquante doublons.

— Non, Monsieur, quand il serait d'un million !

— Est-il original, s'écria M. de Chanallay, avec ses millions!

Joseph entra pâle et défait : Monsieur! Monsieur! Madame est morte!

.

— Monsieur de Chanallay, demain je vous passerai la vente de cette mulâtresse : Joseph, je te donne ce lorgnon.

LOUIS DE MAYNARD.

Toulouse, le 1.^{er} Juillet 1832.

PLANTES VOYAGEUSES

DE NOS CONTRÉES.

Je mettais la dernière main à la nomenclature d'une Chloris toulousaine. Fatigué d'étudier les plantes dans les livres, de comparer à des figures souvent peu exactes des échantillons desséchés, j'éprouvais le besoin de suspendre d'ennuyeuses recherches, pour revenir à l'étude des végétaux, non plus secs et décolorés comme on les conserve dans les herbiers, mais riches de leurs formes vivantes, et parés de brillantes couleurs, tels qu'on les trouve enfin au milieu des scènes variées de la nature, dont ils font le plus bel ornement. Oubliant toute classification systématique, je les groupais diversement selon que j'étais frappé de leurs mœurs, de leurs habitudes, de leurs rapports entre eux et avec les êtres qui les entourent. Je recherchais ces innombrables harmonies que fournit le règne végétal. En un mot, aux principes positifs des Linnée et des Jussieu, je préférais les vagues rêveries de Bernardin de Saint-Pierre.

Que de fois je me suis arrêté aux mœurs sociales des plantes ! Tribu nombreuse et utile à l'homme, le besoin semble les réunir : séparées, on dirait que leurs racines deviennent incapables de modifier le sol qu'elles sillonnent, tandis que réunies elles végètent avec vigueur : ainsi

l'on voit les graminées et les légumineuses, dont les nombreuses espèces constituent nos prairies.

Puis venaient les plantes aux antipathies marquées : la scabieuse dont le voisinage étouffe le lin, le coquelicot, ami des moissons, qui ne marie jamais ses fleurs écarlates aux panicules de l'avoine cultivée.

A l'exemple de Linnée, j'eus bientôt mon calendrier de Flore ; comme le botaniste d'Upsal, je lisais les heures de la journée dans l'épanouissement d'une corolle, tandis que véritables hygromètres vivans, d'autres fleurs me donnaient des avertissemens certains sur l'état de l'atmosphère. Plus d'une fois aussi, effrayés par les folioles repliées du trèfle et de l'oxalide, qui semblaient, craintives de l'orage, se presser timidement autour de leur tige, nous suspendîmes au milieu du jour des excursions commencées le matin par un ciel pur et sans nuages : comme si le long des chemins la nature avait jeté ces plantes pour dire au voyageur qu'il est temps de chercher un asile.

Les plantes aquatiques s'offraient à mes regards, tantôt flottantes comme les potamos et les nénuphars, dont les feuilles en se retirant sous les eaux annoncent l'approche de l'hiver ; tantôt submergées comme la vallisnérie, si connue par ses étonnantes amours.

Mais j'étudiais surtout avec une sorte de prédilection, les végétaux étrangers que des causes fortuites ont disséminés dans nos campagnes, sur les bords des eaux, et jusque sur les vieux monumens de nos villes. Ces plantes voyageuses m'inspiraient un vif intérêt : je voulais connaître leur première patrie, les accidens qui les avaient déplacées et jusqu'à l'époque de leur migration. Je comparais leurs voyages à ceux de ces nombreux oiseaux qui, tous les ans, à des époques déterminées, quittent nos climats et des retraites chéries, pour passer dans des contrées lointaines. Bien qu'une loi puissante, impérieuse, leur impose ce périodique exil, il faut avouer que leur instinct sert admi-

ablement cet ordre de la nature. Tandis que seul le hasard préside au déplacement des végétaux, leurs graines prises par les vents, confiées aux flots de la mer, roulées par les torrens, emportées par divers animaux ou mêlées accidentellement aux denrées commerciales *, sont répandues au loin. Ainsi la vergerette du Canada a été bientôt disséminée dans toute l'Europe, et de nos jours l'on voit des germes nombreux, attachés aux laines apportées du Levant à Montpellier, se répandre sur les rives du Lez, et donner naissance à une série de plantes africaines, riche moisson que les botanistes s'empressent d'y recueillir.

Le thé du Mexique, aux suaves odeurs, s'est naturalisé sur les bords sablonneux de la Garonne et de l'Ariège. Peu après l'établissement de la navigation sur le canal du Midi, le laiteron délicat vint des Pyrénées-Orientales et du Bas-Languedoc, décorer les corniches de nos édifices. Cette plante ne s'est pas encore répandue au-dehors de Toulouse. Il en est de même de la conyze ambiguë, d'abord signalée à Narbonne par le savant et modeste Pourret, et que depuis peu seulement nous retrouvons aux environs de notre ville. L'apparition de la centaurée solstitiale, si préjudiciable aux moissons, originaire des mêmes contrées, ne date que de quelques années. D'abord très-rare, elle désole aujourd'hui nos récoltes. Nul doute que le vent

* Me promenant un jour sur les bords du canal du Languedoc, non loin de son embouchure, je vis flotter sur les eaux une coquille qui m'était inconnue; je parvins à l'atteindre. Je restai étonné en rencontrant le *bulimus undatus*, décrit par M. de Lamarck, et que cet auteur donne comme originaire des Antilles. Je fus long-temps à pouvoir expliquer sa présence dans les environs de Toulouse; j'ai su depuis qu'il est apporté avec le bois de campêche: il se loge dans les cavités qu'offrent les tiges de cet arbre, et c'est de là qu'il était tombé dans le canal pour arriver dans mes mains.

Si cette pièce n'est pas une des plus rares de ma collection, elle est sans contredit la plus intéressante sous le rapport de la circonstance heureuse qui me l'a procurée.

du sud-est ne nous ait apporté ce funeste présent, l'aigrette qui couronne ses semences ayant rendu leur dispersion facile.

La vallisnérie spirale, comme tout le monde le sait, est assez abondante dans le canal du Languedoc pour en rendre la navigation difficile, si on n'avait d'ailleurs le soin presque chaque année de la détruire du moins en partie; mais personne, que je sache, ne s'est encore occupé de rechercher l'origine de cette plante étrangère à nos contrées. Long-temps en France elle ne fut signalée que dans les eaux rapides du Rhône; c'est là aussi que nous retrouverons sa première patrie; et pour déterminer son itinéraire, il nous suffira de dire que portée dans le bassin de la Méditerranée par les nombreuses bouches du fleuve, elle fut rejetée par la mer, avec d'autres productions venues des mêmes lieux, sur la plage, et de là dans le réservoir où elle semble se complaire aujourd'hui*.

Il est sans doute fâcheux pour nous que dans les temps reculés on n'ait point tracé la liste des plantes particulières à notre sol: plus sûrement nous pourrions distinguer celles que le hasard a ajoutées à notre Flore, ou qui lui ont été ravies par les nombreux changemens apportés à la culture de nos contrées; car on ne saurait nier que des végétaux autrefois abondans dans certaines localités, à des époques données ne s'y retrouvent plus. La Flore de Paris, si souvent illustrée par les travaux de nos grands

* On trouve sur la plage de la Méditerranée, depuis les bouches du Rhône jusqu'au dessous de Montpellier, divers galets qui ne peuvent avoir été roulés dans la mer que par les eaux de ce fleuve. Telle est l'opinion du savant M. Marcel de Serres. Le célèbre Astruc avait déjà avancé que les attérissemens qui ont comblé certains ports de nos côtes méridionales, devaient être attribués au Rhône. Enfin, le même cours d'eau, selon M. Jules de Christol, aurait dispersé dans le bassin de Montpellier, l'antique population qui lui est particulière.

botanistes, en offre une preuve remarquable. On ne voit plus aux environs de la capitale toutes les plantes énumérées par les Tournefort et les Vaillant; mais en revanche, des espèces inconnues à ces naturalistes s'y montrent abondamment.

Ainsi que je l'ai établi, la nature emploie plusieurs moyens pour opérer la dispersion des végétaux, mais sans contredit les cours d'eau sont les plus puissans. Voyez de combien de plantes se trouvent embellis les bords de nos rivières qui naissent des Pyrénées. Il est hors de doute que la plupart sont descendues de ces monts; nous remarquerons néanmoins que parmi les nombreuses semences ainsi déplacées, un très-petit nombre trouvent la vie au sein de la terre végétale si féconde que les eaux rejettent avec elles sur le rivage: c'est que pour beaucoup de plantes leur place est invariablement marquée. On n'a pour s'en convaincre qu'à parcourir les grandes chaînes de montagnes, seuls points de l'Europe que le génie de l'homme n'ait pas entrepris de soumettre. Tout dans ces lieux paraît être livré au désordre, lorsqu'on ne s'arrête qu'aux apparences; mais là seulement règne une nature vierge et indépendante. De même que le géologue se rend compte du soulèvement de ces énormes masses pierreuses, et de l'inclinaison variée des bancs étendus qui les forment, le botaniste explique à son tour la disposition des plantes qui peuplent ces vastes amphithéâtres, en s'élevant du fond des vallées placées à peine au-dessus du niveau de la mer, jusqu'à ces pics décharnés se perdant dans les nues. Qui oserait nier qu'un ordre admirable préside chaque jour à la distribution de tant de végétaux divers? Le hêtre se trouve placé plus haut que le chêne, les sapins aux feuilles découpées, qui résonnent au vent comme des cordes de harpe, habitent des régions supérieures et sont dépassés par les rosages et quelques saules faibles et rampans; puis viennent encore quelques petits arbustes comme les daphné et les passeri-

nes, toujours vertes. Enfin, les nombreuses saxifrages, les gentianes non moins variées et quelques graminées viennent former comme une dernière ceinture autour des neiges éternelles. Ainsi l'on voit les plantes des montagnes tracer différentes zones correspondant aux degrés de température particuliers à chacun des climats que l'on observe à la surface du globe.

En appliquant aux Pyrénées ces données rendues positives par les recherches des Linnée, des Humbolt, des Ramond, nous ne serons plus surpris de rencontrer sur les sommets de ces monts des végétaux de la Suède, de la Norvège, et jusqu'à ceux de la Laponie. Car en parvenant à la région des glaces, nous avons parcouru rapidement la série des variations de température caractérisant chaque climat, depuis le voisinage des tropiques jusqu'aux pôles.

Qu'une cause fortuite vienne donc à disséminer dans nos plaines des semences prises dans ces lieux, elles ne s'y développeront point, car ce sol nouveau ne pourra suffire à toutes leurs conditions d'existence. A peine si les soins les mieux entendus suffisent à conserver chétives et dans un état maladif ces saxifrages qui choisissent la région des neiges perpétuelles, ces aréties qui croissent dans les fentes des rochers. Il faut à la parnassie des marais les bords des sources glacées des montagnes, et jamais on n'a vu le rosage qui forme une des zones naturelles de la végétation des hauts lieux, venir se mêler à nos élégantes lysimachies. Quelques végétaux pourtant habitent indifféremment les sommets des montagnes et les points les plus bas de nos plaines. Tel est la linare couchée, que l'illustre Ramond avait nommée des Pyrénées, et que ce savant naturaliste avait cueillie à dix-huit cents mètres de hauteur. Cette petite plante croît abondamment dans les sables aux environs de Toulouse.

Parmi les plantes voyageuses que nous retrouvons le long des eaux, quelques-unes s'y reproduisent en abon-

dance et formeraient même l'essence de la végétation particulière à ces localités, si la main de l'homme ne prenait le soin de les détruire. Tels sont les saules nombreux, arbres élégans lorsqu'on leur laisse leur forme naturelle, s'élevant en hautes pyramides comme le saule blanc et celui dont les fleurs ne portent que trois étamines, tandis que les osiers ramifiés au voisinage du sol forment des touffes élégantes le long des prairies, avec le saule pourpré aux rameaux flexibles, et le saule blanchâtre dont les feuilles cotonneuses en dessous, étroites comme celles de la lavande, l'avaient fait comparer à cette plante. L'aune glutineux et le peuplier noir sont communs dans nos oseraies, où l'on rencontre rarement le hêtre aux graines ailées, ressemblant à des insectes lorsque le vent les agite sur leurs pédoncules allongés.

D'autres plantes aussi végètent avec vigueur dans les lieux où leurs graines ont été délaissées : oubliées, elles étalent loin de leur première patrie tout le luxe d'une riche végétation et laissent après elles une postérité nombreuse. Sur nos graviers croissent l'immortelle à tête dorée, l'astragale, dont les racines sont sucrées comme celles de la réglisse; la sarriette cultivée dans nos jardins rustiques, le thym, l'armoise champêtre, la scrophulaire des chiens, la marguerite des montagnes, la gypsophile des murailles et la vermiculaire brûlante, qui cache de ses épais gazons les cailloux laissés à découvert. Quelquefois je l'ai vue en fleur former la limite d'un ancien débordement en traçant au loin une longue ligne dorée.

Les terres sablonneuses dues aux dépôts alluviens ont aussi leur population étrangère; les mélilots à fleurs jaunes et blanches, la mauve à odeur de musc, dont les feuilles sont découpées comme celles de quelques géranions; l'ibéride pinnée, avec ses fleurs blanches; la chironie élégante, l'ansérine à odeur de bouc, et le thé du Mexique, déjà cité, dont la douce et suave odeur lui fit donner le

nom d'ambrosie. On y trouve la chélidoine glauque, dont les fleurs jaunes ressemblent à celles du coquelicot, à côté du réséda blanc et de la dauphinelle voyageuse; tandis que dans les prairies croissent l'euphorbe pileuse, et l'hé-racée aux immenses feuilles, dont les ombelles blanches dépassent en hauteur les herbes qui l'entourent.

On ne retrouve que sur les escarpemens abruptes qui bordent nos rivières le grand mufler aux épis rouges, et le genêt d'Espagne que ses fleurs odorantes et ses bouquets d'un vert agréable ont fait transporter dans les jardins paysagistes.

Mais c'est surtout au milieu des saussaies naturelles qu'il faut chercher les végétaux nombreux apportés par les eaux; le houblon qui grimpe en se roulant aux branches du saule et dont les tiges flexibles s'entrelacent à celles du liseron des haies; la menthe des bois qui marie ses longs épis non-interrompus à ceux des salicaires. Sous ces ombrages frais se montre la cardamine impatiente aux siliques élastiques; là croissent l'angélique sauvage, la reine des prés aux feuilles d'orme; la verge d'or s'y montre quelquefois à côté de la julienne odorante.

Ces mêmes lieux voient arriver d'autres plantes; mais semblables à des proscrits qui ne peuvent oublier leur premier ciel, elles n'offrent qu'une végétation languissante; quelquefois, comme la teucrète dorée, elles ne se couvrent jamais de fleurs. D'autres ne laissent après elles qu'une faible génération pour disparaître bientôt des rives où le sort les avait jetées. Telles sont la linaria aux feuilles d'origan, le doronic en cœur, l'épilobe des montagnes, et l'églantine aux fleurs pendantes.

Souvent les fleuves qui ont disséminé ces charmantes productions, les reprennent dans leurs débordemens, les arrachent à leur patrie nouvelle pour les détruire sans retour, image d'un monde où les jeux de la fortune sont si puissans pour le bonheur et le malheur des hommes.

Ajoutons qu'en continuant la dispersion des espèces végétales, la nature lutte sans cesse contre l'industrie humaine, qui tend à favoriser l'extension des plantes utiles aux dépens de celles que nous n'avons pas encore appliquées à nos besoins. Cette admirable prévoyance rétablit l'équilibre, et malgré nos efforts continuels s'accomplissent les grandes fins de cette sage puissance qui a voulu que la surface du globe fut partout recouverte de végétaux, puisque l'existence des plantes est intimement liée à celle de l'homme.

J. - B. NOULET.

CHANSON,

Sur un air des montagnes de l'Ariège.

Ma Naïs, viens, hâtons-nous :
De feux le ciel se colore,
Voici l'aurore ;
Courons vers le chemin si doux
Du rendez-vous.

Nous allons revoir les champs ,
Et ces bords où l'eau murmure
Toujours si pure,
Vieux témoins des aveux touchans
De nos penchans.

Sois jolie et sans apprêts ;
Que ta mise ne déploie
L'or ni la soie :
Par les atours, va, tu nuirais
A tes attraits.

Et puis, ces parures d'or
Et ces dentelles mobiles
Aux points fragiles,
Tu le sais, du plus vif transport
Génent l'essor.

D'ailleurs mes doigts tresseront,
Avec des roses d'automne,
Une couronne :
Suaves fleurs, qui pareront
Bien mieux ton front.

Ainsi j'ornai tes cheveux,
Durant cette matinée
Si fortunée,
Où le culte des plus doux feux
Reçut tes vœux.

De ces fleurs l'heureux secours,
Effaçant de trois années
Les fleurs fanées,
Nous croirons être aux premiers jours
De nos amours.

Aucun regard envieux
Ne doit de notre tendresse
Glacer l'ivresse ;
Rien ne trahira dans ces lieux
Nos pas joyeux.

Un pâtre nous a-t-il vus ?
D'une histoire amplifiée,

A la veillée ,
Nous voici les héros confus
Mais inconnus.
Les amours puissent-ils voir
A la voix du jeune pâtre
Tous les cœurs battre,
Et chacun d'eux former, le soir,
Rêves d'espoir !

Comme le verre agité
Qui dans l'espace promène
Lueur soudaine,
Au loin nos feux auront porté
La volupté.

Mais pourquoi cet air boudeur ?
Ta figure si riieuse
Devient rêveuse ;
Pourtant l'image du bonheur
Plait à ton cœur.

Ma Naïs, point de courroux !
Ce beau jour qui nous invite
Fuir si vite !
Courons vers le chemin si doux
Du rendez-vous.

Les frimats vont tout flétrir ;
Dans peu les dernières roses
Seront écloses ;
Viens, pour l'hiver allons cueillir
Un souvenir.

M. - J. DUTOUR.

FRAGMENTS HISTORIQUES.

I.

MORT DU DUC DE MONTMORENCY.

DÉCAPITÉ A TOULOUSE, LE 30 OCTOBRE 1631.

..... Louis XIII arriva à Toulouse le 22 Octobre, avec la reine, le cardinal, le 'maréchal de Schomberg et le garde-des-sceaux Châteauneuf. L'entrée de la cour ne donna lieu à aucune réjouissance : une seule et sinistre pensée préoccupait tous les esprits. Près de frapper le plus grand coup d'état qui ait marqué sa domination, Richelieu ne perdit pas un moment pour répandre autour de lui la terreur dont il avait besoin. La ville fut occupée par les troupes royales, au nombre d'environ dix mille hommes. Les Suisses envahirent l'arsenal et même l'Hôtel-de-Ville, d'où les magistrats municipaux furent chassés. Le régiment des gardes s'empara des portes, dont les clefs furent remises au roi, et le régiment de Navarre campa dans les faubourgs. Enfin, tous les habitans furent contraints, sans distinction, de loger chez eux des soldats, ce qui était une violation inouïe de leurs privilèges.

Le parlement étant venu en grande pompe saluer le

roi, Louis prit à part le premier président, et lui déclara qu'il avait fait choix de sa compagnie pour juger le duc de Montmorency, sous la présidence du garde-des-sceaux. Cela ne s'était jamais vu, qu'un parlement fût présidé par un autre que par un chancelier. Les anciens essayèrent de faire des représentations; mais le roi répondit qu'il le voulait, et tout fut dit. Ainsi disparaissait partout le vieil esprit de liberté, devant cette puissance nouvelle de la monarchie, comprise et exercée par un ministre inflexible. C'est en brisant l'indépendance d'un parlement et d'une antique municipalité, que Richelieu préludait au supplice du plus grand seigneur de France, abattant d'un seul coup au pied du trône tel qu'il l'avait fait, la noblesse, la bourgeoisie et la magistrature, ces trois grands pouvoirs de l'état.

Il avait soin d'écarter en même temps de la personne du roi tous les amis et parens de l'illustre accusé. Le duc de Ventadour, neveu de Montmorency, fut exilé dans ses terres. La princesse de Condé, sa sœur, qui accourait en toute hâte, reçut l'ordre de s'arrêter aux portes de Toulouse. Le prince de Condé garda un lâche silence, et le duc d'Angoulême ayant osé écrire en faveur du maréchal : *De quoi se mêle M. d'Angoulême*, dit fièrement Richelieu ; *il s'agit ici du service du roi et non d'une affaire de famille*. Pour faire taire les courtisans, il leur distribua, avant le jugement, les dépouilles du malheureux duc. Le maréchal de Schomberg, qui l'avait pris à Castelnaudary, reçut pour sa part le gouvernement du Languedoc. Le marquis de Brézé, qui avait été choisi pour l'aller chercher au château de Lectoure, obtint le bâton de maréchal. Ce n'était pas la première fois que Louis XIII récompensait de pareils services par la plus haute dignité militaire : Vitry l'avait déjà obtenue pour l'assassinat de Concini, et Thémynes, pour l'arrestation du prince de Condé.

Tout était donc prêt, le roi circonvenu, la ville tenue en respect, le parlement réduit au silence., quand le duc de Montmorency arriva, le 27, sous l'escorte de huit compagnies de cavalerie, le pistolet au poing. M. de Brézé l'avait trouvé regardant par la fenêtre du château les jeux bruyans des vendangeurs. Il ne demanda que le temps de faire panser ses blessures, et partit. Le marquis monta dans le même carrosse que son prisonnier ; mais arrivé aux portes de la ville, il en descendit, fit fermer les portières et suivit à cheval. Les mousquetaires du roi attendaient le carrosse, mèche allumée, ils l'environnèrent et le conduisirent à l'Hôtel-de-Ville par des rues bordées de troupes. Là, le duc fut remis à de Launay, lieutenant des gardes-du-corps, et le nouveau maréchal alla rendre compte de sa mission au roi, ou plutôt au cardinal, dont il était le beau-frère. Ce Brézé joue dans toute cette affaire le rôle le plus vil et le plus odieux.

En entrant à l'Hôtel-de-Ville, Montmorency aperçut d'abord les cadavres de deux officiers aux gardes, qui s'étaient tués en duel. L'un était son ami, et l'autre son parent. La terrible justice du cardinal, sans pitié pour les duellistes, les avait fait porter là, pour procéder judiciairement contre leurs corps inanimés. Le duc les reconnut ; il passa devant eux sans paraître effrayé de cette image du sort qui l'attendait. On le conduisit dans une petite chambre, meublée avec soin aux frais de la ville, et dont la cheminée et les fenêtres avaient été grillées. Les commissaires du parlement s'y rendirent le même jour pour l'interroger. *Messieurs*, leur dit-il, *vous n'êtes point mes juges naturels, et je pourrais refuser de vous répondre ; mais puisqu'il plait au roi que je réponde, je le ferai. Je m'appelle Henri de Montmorency, duc, pair et maréchal de France, et filleul du feu roi. J'ai été pris en portant les armes contre Sa Majesté.*

Toutes ses paroles marquèrent un grand cœur. Il avait

déjà dit, en déchirant un mémoire justificatif qui lui avait été adressé par sa sœur : *Mon parti est pris, je ne sais pas chicaner ma vie*. Cette soumission chevaleresque aux volontés du maître servit merveilleusement les projets du cardinal, qui savait se faire arme de tout contre les gens qu'il voulait perdre. Pour exalter à la fois dans l'âme du maréchal les sentimens d'honneur alors communs à toute la noblesse française, et la puissance d'abnégation qu'un vrai chrétien emprunte, dans les jours d'épreuve, aux leçons sublimes de sa religion, Richelieu fit donner pour consolateur spirituel à la victime désignée, un jésuite nommé Arnoux, qui avait été confesseur du roi. Cet homme, avec toute l'astuce de son ordre et la complaisante servilité d'un prêtre de cour, exécuta fidèlement la mission qu'on attendait de lui. La mort de Montmorency en devint plus belle, mais elle fut aussi plus sûre, et peu importait au ministre que son ennemi mourût avec gloire, pourvu qu'il mourût.

Le 28, le prisonnier fut confronté avec les témoins. Parmi eux étaient les officiers qui l'avaient fait prisonnier, Guitaut et Saint-Preuil. Ces braves gens versaient des larmes : il les consola. *En le voyant*, répondit Guitaut, *tout couvert de feu, de sang et de fumée, j'ai d'abord eu de la peine à le reconnaître ; enfin, quand je l'ai vu rompre six de nos rangs et tuer encore des soldats dans le septième, j'ai bien jugé que ce ne pouvait être autre que lui, mais je ne l'ai su certainement que lorsque son cheval étant mort sous lui, il est tombé au milieu de nos compagnons*. Saint-Preuil disait de son côté que s'il avait prévu le sort qu'on réservait à M. de Montmorency, il l'aurait tué sur place d'un coup de pistolet, plutôt que de le livrer à ses assassins.

Mais la constance du duc l'abandonna quand on le mit en présence du greffier des états. Ignorant que ce malheureux n'était venu l'accuser que par force, il lui adressa

de sanglans reproches et le traita de faussaire et de calomniateur. Sa colère ne fut pourtant que d'un moment, car, quand les commissaires attendris lui demandèrent s'il ne voulait pas avoir recours à la clémence du roi : *Ma faute est bien grande*, répondit-il, *mais s'il plaisait au roi de me faire grâce de la vie, je la consacrerai uniquement à sa défense et à celle de l'état.*

L'interrogatoire fini, il demanda, sur le conseil du Père Arnoux, que son jugement fut différé d'un jour, pour qu'il eût le temps de se préparer à la mort. *Monsieur*, lui dit Launay, à qui il s'était adressé pour en parler au roi, *ne demanderai-je pas aussi la grâce entière?* Le jésuite sollicita alors de son pénitent, au nom de l'humilité chrétienne, que la même prière fût portée au cardinal : le duc eut assez de piété pour y consentir. Ainsi, par la plus habile des flatteries, l'orgueilleux Richelieu eut encore le plaisir de voir se courber devant lui cette noble tête qu'il allait abattre. La vie fut refusée, et l'insidieux confesseur le savait bien, mais le sursis fut accordé. *Allons, mon père*, dit tranquillement Montmorency, *puisqu'il n'y a plus rien à espérer sur la terre, mettez-moi sur le chemin du ciel.*

La fin de cette journée fut remplie, ainsi que la suivante, par des exercices religieux. *Lorsqu'on a en soi l'auteur de la vie*, s'écria le duc après la communion, *on ne craint plus la mort.* Dans les intervalles de ses actes spirituels, il reçut la visite du cardinal de la Valette, le seul de ses amis qui fut assez hardi pour venir voir le prisonnier de Richelieu. Il écrivit aussi ses dernières volontés, où il donna de nouvelles preuves de sa générosité bien connue. Il y a quelque chose d'effrayant à voir ce héros de trente ans, environné de tout l'éclat d'un sang presque royal et d'une belle gloire militaire, accompagné dans sa prison de l'intérêt du peuple et de la cour, près de comparaître devant un tribunal qui n'avait pas le droit

de le juger, pour une faute qui n'en était pas une et qu'il avait d'ailleurs partagée avec le frère du roi, disposer tout pour sa mort prochaine, avant même d'avoir été condamné, et employer l'étonnante énergie de son âme à céder sans regrets devant la volonté d'un seul homme. C'est que Montmorency avait su y voir l'inflexible arrêt de la destinée. La royauté avait alors besoin de frapper un grand coup. Le jour des expiations approchait d'ailleurs pour la vieille féodalité; et entraîné par la fatalité de sa race, il lui convenait de tomber à son rang, le premier d'un immense holocauste. Les desseins profonds de la Providence se révélèrent quelquefois à ceux qui vont mourir.

Il légua au cardinal un magnifique tableau du Carra-che, représentant la mort de saint Sébastien. Faut-il voir encore dans ce présent une preuve de résignation pieuse, ou n'est-ce pas plutôt une sanglante ironie, un moyen de rappeler à son bourreau, pour l'heure du remords, l'horreur d'un injuste martyr et la tranquillité toute chrétienne de la victime dans ce fatal moment? L'enseignement eût été grand et vrai, car, si un crime est trop souvent nécessaire dans l'ordre général de l'humanité, l'homme qui le commet volontairement n'en est pas moins coupable.

Quoi qu'il en soit, le seul souvenir qui parut le poursuivre dans le sein de Dieu, fut celui de la duchesse de Montmorency, son épouse. *Mon cher cœur*, lui écrivit-il, *je vous dis adieu avec la même affection qui a toujours été entre nous. Je vous conjure, pour le repos de mon âme, que j'espère être bientôt au ciel, de modérer vos ressentimens et de recevoir de la main de notre doux Sauveur cette affliction. Je reçois tant de grâces de sa bonté, que vous devez avoir tout sujet de consolation. Adieu, encore une fois, mon cher cœur.*

Marie-Félicité des Ursins, duchesse de Montmorency, était digne de cette naïve et touchante tendresse. Quoique atteinte à Béziers d'une maladie jugée mortelle, elle avait

voulu quitter sa retraite, pour aller se jeter aux pieds du roi, mais un ordre formel l'avait contrainte de rester dans le Bas-Languedoc. De là, dévorée d'inquiétudes, elle multipliait sans relâche ses lettres et ses instances auprès de tous ceux qui pouvaient servir son mari. Le duc d'Orléans, le lâche et ingrat Gaston, qui avait entraîné le maréchal dans la révolte, ne put se défendre d'envoyer au roi un de ses gentilshommes, pour implorer du moins la grâce du malheureux qu'il avait trahi. Mais ce fut en vain que toute la tour, amis comme ennemis de la maison de Montmorency, joignit ses supplications à celles du messager de MONSIEUR; on ne put jamais obtenir du roi que cette réponse si froidement cruelle: *M. de Montmorency est entre les mains du parlement.*

Richelieu avait saisi sa proie: il n'épargnait rien pour la garder entre ses mains. A une lettre de la reine-mère, qui conjurait son fils d'épargner le duc son neveu, il répondait par le souvenir des troubles que Marie de Médicis avait fait naître dans l'état. Si Anne d'Autriche montrait le désir d'intercéder à son tour auprès de son royal époux, le cardinal lui laissait entrevoir comme un châtiment la jalousie du roi, passion mesquine dont il s'était fait contre elle une arme si puissante. Quand Saint-Preuil, simple capitaine aux gardes, désespéré de voir tant de hautes interventions inutiles, osa se jeter aux pieds de Louis pour implorer lui-même la grâce de son prisonnier: *Saint-Preuil*, dit le formidable ministre, *si le roi vous rendait justice, il vous ferait mettre la tête où vous avez les pieds.* Pontis, qui rapporte le fait dans ses mémoires, ajoute que ce *compliment à la Richelieu*, comme il l'appelle, *lui parut fort cavalier pour un évêque.* Le brave Saint-Preuil ne porta pas loin en effet cette tête qu'on avait surnommée de fer, elle roula bientôt sur un échafaud, après celle de Montmorency qu'il avait voulu sauver.

La princesse de Condé était toujours aux portes de Tou-

louse, attendant avec anxiété la permission de voir le roi. Richelieu changea de masque pour l'éloigner; il eut recours à cette hypocrisie ironique qu'il affectait quelquefois, et qui était plus terrible encore que sa colère. Il alla lui-même, avec Bullion son confident, rendre visite à la sœur de Montmorency. Dès que la princesse l'aperçut, oubliant les droits de la naissance et la sainteté du malheur, elle se prosterna en pleurant devant l'assassin de son frère. Le cardinal versa des larmes avec elle; on dit même qu'il se mit aussi à genoux, et qu'il déplora comme un malheur public l'inflexible sévérité du roi. La princesse fut éloquente à force de douleur; elle offrit en otage pour son frère, ses deux fils: l'un d'eux devait être plus tard le grand Condé. *Oui, Madame*, répondit le cardinal après bien des gémissemens, *je vous promets de tenter un dernier effort auprès de Sa Majesté; mais afin de mieux réussir, je vous conseille de vous éloigner davantage de la ville.* La fausse clémence de Richelieu fit ce que n'auraient pu faire ses menaces: la princesse ne voulut pas avoir l'air de braver un ennemi qui semblait fléchir, et elle se retira à deux lieues de Toulouse, chez le baron de Saint-Jory.

La consternation était universelle. M. de Montchal, archevêque de Toulouse, fit exposer le Saint Sacrement dans toutes les églises, et ordonna des prières de quarante heures, comme dans les jours de grandes calamités. Les autres évêques de la province suivirent son exemple. Les confréries religieuses firent des processions publiques. Les autels furent assiégés de fidèles, qui, à défaut du roi de la terre, demandaient à Dieu la vie du duc de Montmorency. Malgré les précautions militaires du cardinal, il y eut des mouvemens parmi le peuple. Une multitude tumultueuse se porta sous les fenêtres du palais, en criant *grâce! grâce!* *Sire*, dit alors le maréchal de Châtillon, *que Votre Majesté ait compassion de ce pauvre peuple qui implore votre clé-*

menne en faveur de M. de Montmorency. Monsieur le maréchal, répondit l'indigne fils d'Henri IV, si je suivais les vœux du peuple, je n'agis pas en roi.

Louis eut encore le courage de plaisanter dans un pareil moment. *Je pense*, dit-il, en se tournant vers un des courtisans, *que M. du Châtelet voudrait perdre un bras pour sauver M. de Montmorency. J'en voudrais perdre deux*, Sire, repartit le fidèle serviteur, *et vous en garder un qui vous a gagné des batailles.* Enfin, les rangs de la cour s'ouvrirent, et l'on vit paraître le duc d'Epemon. C'était un vieillard de quatre-vingts ans, débris vivant de l'autre siècle et de l'ancienne noblesse, qui était venu exprès de Bordeaux pour sauver ce qui restait du plus pur sang de France. Sa venue fut accueillie par un silence solennel ; il tomba aux genoux du roi, mouilla ses mains de larmes vénérables, rappela les services du maréchal et de son antique famille : *Moi-même*, s'écria-t-il, *et M. de Richelieu aussi, quand nous suivions le parti de la reine votre mère, nous avons eu besoin de cette clémence que j'invoque aujourd'hui.* Mais à ce nom de Richelieu, le roi fixa les yeux vers la terre, et ne répondit rien. Sire, dit alors le noble vieillard, en se relevant avec une respectueuse indignation, *je vous demande la permission de rentrer dans mon gouvernement.* Volontiers, reprit le roi, *je ne compte pas moi-même faire un long séjour ici.* A ces mots, chacun vit bien qu'il n'y avait plus d'espoir, et que le duc était perdu.

Le 30, dès trois heures du matin, les troupes royales vinrent se ranger silencieusement sur les places publiques et le long des rues qui conduisaient de l'Hôtel-de-Ville au palais du Parlement. Montmorency dormait cependant du plus paisible sommeil. A sept heures, il se réveilla pour mourir. *Voici un grand jour*, mon père, dit-il à son confesseur en ouvrant les yeux, *mettez la main sur mon cœur et voyez s'il palpite. Je crains d'être indigne de la*

grâce que Dieu me fait d'avoir un si grand mépris de la mort. Son chirurgien se présenta pour bander ses blessures. *Non, mon ami, lui dit-il, une seule les guérira bientôt toutes.*

Avant de partir pour le palais, où il devait être jugé, il prit le père Arnoux à part, et lui demanda ce qui serait le mieux pour le salut de son âme, ou de confesser franchement que son crime ne méritait pas de pitié, ou de s'excuser sur ses intentions et sur les conseils qu'il avait reçus. Nul doute que si la voix d'un Montmorency eût déclaré en plein parlement, qu'il y avait eu gloire et devoir à prendre les armes pour sauver le roi de la tyrannie d'un ministre, il aurait réveillé dans l'âme de ses juges des sentimens qui n'étaient que comprimés. Mais l'habile jésuite détourna encore le coup, et la religion triompha de nouveau des intérêts terrestres. *Cette chair voudrait bien se soulever, dit le maréchal, mais avec la grâce de Dieu, nous la comprimerons.*

Sur les dix heures, le comte de Charlus, capitaine des gardes, vint le prendre pour le conduire au parlement. Toutes les chambres étaient assemblées dans la grande salle, sous la présidence de Châteauneuf. Quand le duc parut, la plupart des magistrats, qui étaient environ au nombre de cent, ne purent contenir leurs sanglots et leurs larmes. Il salua la cour avec beaucoup de grâce, et alla s'asseoir, la tête nue, sur la sellette, au milieu du parquet. Son interrogatoire ne dura pas plus d'un quart-d'heure ; il répondit avec toute la repentance d'un coupable aux questions qui lui étaient adressées. Seulement, le garde-des-sceaux, qui avait été page de son père, lui ayant d'abord demandé son nom, selon l'usage : *Mon nom*, répondit-il, *vous devez le savoir, vous avez mangé assez long-temps le pain de mon père.* Ce fut là son dernier retour vers l'orgueil du sang et le sentiment de son droit. Dès ce moment, il fut tout entier à son Dieu.

Il sortit. Puis ayant demandé la permission de rentrer, il fit une réparation publique au greffier des états, qu'il avait insulté la veille. Quand il se fut de nouveau retiré, les juges allèrent aux opinions. Châteauneuf, qui avait déjà condamné à mort le maréchal de Marillac, opina le premier. Les autres ayant approuvé du bonnet sans mot dire, le duc de Montmorency fut condamné à perdre la tête sur la place des exécutions, et ses biens furent confisqués au roi. Après cet arrêt, les membres du parlement se retirèrent en toute hâte, et allèrent chez eux cacher leur honte et leur douleur. Ils avaient compris qu'ils venaient de voter, avec le supplice du premier baron de France, la destruction de leurs libertés pour plus d'un siècle.

Cependant, le maréchal était rentré dans sa prison, où il avait adressé ses derniers adieux à la princesse de Condé et au cardinal de la Valette. Ce fut Saint-Preuil qu'il choisit pour lui confier son testament. Il se dépoilla ensuite de l'habit magnifique qu'il portait, et se revêtit d'une simple chemise de toile blanche qu'il avait fait faire à Lectoure pour entendre son arrêt de mort. Ce fut alors que le comte de Charlus, les larmes aux yeux, vint lui demander de la part du roi, le bâton de maréchal de France et le cordon de l'ordre du Saint-Esprit. Il remit avec soumission ces nobles insignes de sa grandeur passée.

Le roi jouait aux échecs avec M. de Liancour, quand M. de Charlus revint. Tout le monde pleurait autour de Louis, qui paraissait seul insensible à la douleur générale. En lui remettant le cordon de l'ordre et le bâton de maréchal, M. de Charlus tomba à ses pieds et demanda grâce en fondant en larmes; tous ceux qui étaient présents, en firent de même. Le roi répondit, d'un ton dur, qu'il n'y avait point de grâce, et qu'il fallait qu'il mourût. Quand on lui apporta l'arrêt à signer, il supprima la confiscation des biens, et décida, sur l'avis de Richelieu, qui craignait un mouvement, que l'exécution

se ferait dans la cour de l'Hôtel-de-Ville, et non sur la place publique. Il ajouta qu'il permettait au bourreau de ne pas mettre la corde sur les épaules du duc, *et qu'il ne ferait seulement que lui couper le col*, disent les mémoires de Puységur.

Ce fut dans la chapelle de l'Hôtel-de-Ville, que les deux commissaires du parlement firent lecture de l'arrêt au condamné. Il était midi. *Messieurs*, dit-il aux deux conseillers, *priez Dieu qu'il me permette de souffrir chrétiennement ce que vous venez de me lire*. Monseigneur, répondirent-ils, *nous allons faire ce que vous nous commandez*. Il se remit ensuite en prières. Quand le bourreau parut, *fais ton devoir*, lui dit-il. Il ne voulut pas jouir de la faveur que le roi lui avait faite. *Je dois être traité comme les autres criminels. L'innocent Jésus a été lié avec des cordes*. Et il marcha d'un pas ferme vers l'échafaud, assisté du père Arnoux et de deux autres jésuites.

La première cour del'Hôtel-de-Ville, ou Capitole, de Toulouse est encore aujourd'hui la même qu'alors. Un échafaud de quatre pieds de hauteur avait été dressé au milieu. Des deux côtés, étaient rangés les archers du grand prévôt et les magistrats municipaux, à qui Richelieu avait intimé l'ordre de se trouver à l'exécution. Les portes étaient fermées. Un morne silence, qui n'était interrompu que par quelques gémissements, régnait dans l'enceinte. Une statue du roi Henri IV, parrain du duc de Montmorency, présidait d'une niche élevée à cette lugubre scène. A l'entrée de la cour, le grand prévôt reçut le maréchal des mains de Charlus et de Launay. Mais l'exécution fut différée quelque temps, Launay étant allé chercher les derniers ordres du roi. Le duc s'assit en face de l'échafaud ; il avait un crucifix à la main. Ses moustaches et ses cheveux avaient été coupés ; il portait sur son front un calme sublime, en conversant de matières religieuses avec les jésuites

qui l'accompagnaient. Comme il était fort peu couvert, on jeta sur ses épaules une méchante casaque de soldat. Le peuple mugissait au-dehors ; mais lui, sans prêter l'oreille à ces clameurs, disait pieusement : *je ne veux plus vivre, je renonce de grand cœur à tous les délais.*

Au retour de Launay, l'exécuteur eut main-levée. En mettant le pied sur l'échafaud, le duc jeta un dernier regard sur la figure bienveillante de Henri IV, qui semblait lui sourire du haut des cieux. Il prononça quelques paroles qui ne furent pas entendues, et nul ne sait ce qui se passa dans son âme, pendant qu'il considérait l'illustre père de l'ingrat qui l'avait sacrifié. Puis, se tournant vers les assistans, il déclara d'une voix haute et assurée qu'il mourait avec le regret d'avoir offensé le roi. Il se mit à genoux, baisa le crucifix, reçut la dernière absolution du père Arnoux, chercha tranquillement sur le fatal billot la place la plus commode pour y placer sa tête, car il souffrait encore beaucoup des blessures qu'il avait reçues à la gorge, et donna lui-même le signal par ces mots : *Jesu accipe spiritum meum.* Il était environ deux heures.

Les portes de l'Hôtel-de-Ville s'ouvrirent alors. Le peuple s'y précipita à grand bruit ; mais les premiers venus de la foule vinrent se heurter contre l'échafaud sanglant. Audessus, était debout un homme, son coutelas à la main, et tenant par les cheveux une tête coupée *. Les capitouls

* Le récit de Puysegur, sur les derniers momens de Montmorency, diffère de tous les autres ; en voici les propres termes : *Il se fit jeter une corde sur les bras, et s'en alla à son échafaud, sur lequel il entra par une fenêtre qu'on avait ouverte, qui conduisait audit échafaud, dressé dans la cour de la maison de ville, sur lequel était un bloc où on lui fit mettre la tête. En ce pays-là, on se sert d'une doloire, qui est entre deux morceaux de bois ; et quand on a la tête passée sur le bloc, on lâche la corde, et cela descend et sépare la tête du corps. Comme il eût mis la tête sur le bloc, la blessure qu'il avait reçu au*

en robes rouges s'enfuyaient le désespoir sur le front. La douleur de la multitude tint de la frénésie. Le sang de Montmorency dégouttait encore sur le sol : il fut soigneusement recueilli dans des mouchoirs; des soldats y trempèrent leurs épées; on ramassa tous les cailloux qui en avaient été colorés; quelques-uns allèrent jusqu'à en boire. On a montré long-temps, sur un des murs de la cour où se termina ce drame terrible, quelques taches rougeâtres : c'était, selon la tradition populaire, des gouttes de ce sang précieux qui rejaillirent jusque-là et qui s'y imprimèrent, comme celui de Rizzio dans les planchers d'Holyrood.

Les Suisses sortirent sur-le-champ de l'Hôtel-de-Ville, dont les clefs furent remises aux magistrats municipaux : de honteuses dévastations avaient marqué le passage de ces troupes désordonnées. Des ecclésiastiques vinrent enlever les restes de la victime. Son cœur fut déposé, comme il l'avait ordonné, dans la Maison-Professe des jésuites. Son corps, embaumé par les soins des dames de la miséricorde, fut admis, par une exception unique, à reposer au milieu des saints, dans l'abbaye de Saint-Sernin de Toulouse. Le roi partit le lendemain même pour Paris : il avait hâte de quitter cette ville où il n'avait paru qu'en bourreau. Comme il demandait au père Arnoux les détails des derniers instans du maréchal : *Sire, dit le religieux, votre justice en a fait un martyr sur la terre, et la grâce de*

col lui faisait mal, il remua et dit : Je ne remue pas par appréhension, mais ma blessure me fait mal. Le père Arnoul était à côté de lui, qui ne l'abandonna point. On lâcha la corde de la doloire, la tête fut séparée du corps, l'un tomba d'un côté et l'autre de l'autre. Suivant cette version, qui est en opposition avec la tradition locale et tous les documens historiques, Montmorency serait allé sur l'échafaud par une fenêtre, comme Charles I^{er}, et il aurait été réellement guillotiné, comme Louis XVI. Quelque invraisemblables que soient ces détails, ils m'ont paru assez curieux pour être rappelés.

Dieu en a fait un saint dans le ciel. Mon père, répondit le roi, j'aurais voulu le lui ouvrir par des voies plus douces. Ce fut là le seul mot de regret dont il accompagna cette triste mort. On dit qu'il s'en repentit plus tard : ce remords inutile ne fait qu'aggraver ses torts. Roi gentilhomme, comme son père, il ne comprenait pas les hautes raisons politiques qui portaient Richelieu à décimer sa brave noblesse, et il ne cédait que par lâcheté.

Sept ou huit jours après, Richelieu, qui ne savait rien faire à demi, et qui poursuivait alors jusqu'au nom de Montmorency, comme il poursuivit plus tard les cendres même de la reine-mère, fit signifier à la duchesse, par un exempt des gardes, l'ordre de quitter la province et de se rendre prisonnière à Moulins. *Grand Dieu !* s'était écriée l'inconsolable veuve, en apprenant les refus inflexibles du roi, *et après cela, on ose encore l'appeler le Juste !* Elle fut long-temps retenue captive au château de Moulins, n'ayant conservé pour tous biens, que la prière et les pleurs. *Je n'aimais que lui dans le monde,* disait-elle quelquefois, *et vous me l'avez enlevé, ô mon Dieu, pour que je n'aime plus que vous !* Dès que sa liberté lui fut rendue, elle prit le voile dans un couvent, où elle fit élever à son mari un magnifique mausolée ; le corps lui fut envoyé de Toulouse, et, semblable à cette veuve célèbre dont l'histoire nous a transmis la presque fabuleuse douleur, elle s'éteignit dans les larmes, auprès de ces restes chéris.

Henri de Montmorency était duc, pair, maréchal et autrefois amiral de France, gouverneur du Languedoc ; il était filleul du feu roi, petit-fils de quatre connétables et de six maréchaux, beau-frère du premier prince du sang, neveu de la reine-mère, allié à toutes les familles royales de l'Europe. Brillant de tous les dons de l'esprit et du corps, il s'était encore illustré par ses services militaires et principalement par deux grandes victoires, l'une sur mer, qui assura la prise de la Rochelle, et l'autre sur terre, à Veillane, contre

l'Espagne, l'Italie et l'Empire. Il parut ému quand les juges lui demandèrent s'il avait des enfans : c'est qu'en effet il mourait le dernier de sa branche, et presque le dernier de son illustre race. En lui disparut toute une société. Dès ce moment, la noblesse française n'exista que de nom ; il n'y eut plus que le roi et son ministre. Le duc d'Orléans s'exila à Bruxelles, le prince de Condé fit publiquement l'éloge de Richelieu aux états de Bourgogne, les antichambres des Tuileries se remplirent de valets titrés, une dernière et faible résistance fut brisée par la mort du jeune Cinq-Mars, et le regard profond du cardinal put voir se lever derrière tant d'échafauds l'éclatant soleil de Louis XIV.

Mais les plus habiles forfaits politiques ne demeurent jamais impunis. Si le succès les couronne d'abord, leur souvenir se réveille tôt ou tard dans la conscience du genre humain, pour demander de terribles expiations. Cette hache qui, aux mains des rois, avait tranché la tête de Marie Stuart et de Montmorency, c'est le peuple qui l'a ramassée et qui s'est chargé de la dérouiller. Après Elisabeth, Cromwel ; après Richelieu, Robespierre. Parmi les messages des puissances étrangères en faveur du prisonnier de Castelnaudary, tardives manifestations qui n'arrivèrent qu'après son supplice, tant Richelieu savait se servir du temps, on remarqua une lettre du roi d'Angleterre. Ce roi s'appelait Charles I^{er}. Ainsi l'histoire presse ses enseignemens ; et pendant que la monarchie s'élevait en France par l'ingratitude et l'iniquité, le billot sanglant de Toulouse était près de reparaitre à White-Hall.

Voici déjà deux siècles, jour par jour, écoulés depuis ce fatal événement. Des révolutions sans fin se sont accomplies dans le monde social. Il n'y a plus à Toulouse ni capitouls, ni parlement, il n'y a plus même ce peuple qui buvait le sang d'un supplicié, comme pour se mieux verser dans les entrailles une haine éternelle contre les bourreaux et

leurs complaisans. Les progrès d'une liberté commune ont adouci les mœurs des uns, et fait descendre les autres du siège élevé, où ils avaient jadis déshonoré leurs toges. La petite chambre, qui fut la prison de Montmorency, est devenue un asile pour des vieillards infirmes. Tout est changé. Mais dans un coin obscur et retiré de l'Hôtel-de-Ville, au fond d'une vieille armoire bien poudreuse, il y a encore un coutelas qu'on montre aux étrangers. Sa forme élégante et commode, son manche curieusement travaillé, sa lame forte et bien affilée, annoncent une rare perfection dans la fabrication des armes. Le poids total a été calculé pour assurer le coup sans fatiguer la main, et l'acier brillant jette des éclairs, quand on le manie aux rayons du soleil. Ce coutelas est peut-être d'hier, son origine historique est du moins contestée; mais le peuple, si grand poète dans ses souvenirs, affirme que c'est là tout ce qui reste du passage de la cour de France à Toulouse, en Octobre 1632; il a été, dit-on, fabriqué exprès pour frapper un coup, un seul; et depuis ce jour il s'est conservé, symbole en même temps de crime et de vengeance.

Toulouse, 30 Octobre 1832.

LÉONCE DE LAVERGNE.

PAQUITA.

SOUVENIR DES PYRÉNÉES.

Connaissez-vous la vallée d'Aran, d'où sort la Garonne, et qui se prolonge pendant plusieurs lieues, derrière Saint-Béat, entre les cîmes les plus hautes des Pyrénées? Il y faisait bien chaud un jour de Septembre 182.... Je le sais, moi, car ce jour-là je la parcourais à pied avec un de mes amis. Le soleil était insupportable. Les serpens recourbaient leurs anneaux sur les pierres embrasées. Rien ne troublait la morne solitude de la vallée, rien que quelques villages assis comme des nids d'aigles au plus haut des rochers; le bruit léger de la Garonne que nous entendions sans la voir; et cinq ou six paysans espagnols qui se reposaient à l'ombre d'un arbre et qui se moquèrent de nous en nous voyant passer. On n'apercevait dans la campagne la trace d'aucune habitation.

Nous avions dépassé la petite ville de Lez, où sont des eaux minérales, et dont on aperçoit à peine les toits à gauche du chemin. Nous avançons sans guide dans cette contrée inhospitalière. Des nuages de plomb descendirent lentement le long des hauteurs, des coups de tonnerre retentirent dans les montagnes comme une artillerie lointaine; enfin, l'air de plus en plus étouffant,

annonçait l'approche d'un violent orage, quand nous arrivâmes à Bososte, où nous avions dessein de nous arrêter.

Ce bourg est à peine à deux lieues de la frontière, il a des rapports continuels avec Saint-Béat et Bagnères-de-Luchon ; il est séparé de la Catalogne et de l'Aragon par des hautes montagnes couvertes de neige, car la vallée où il est situé appartient tout entière au versant français des Pyrénées ; et cependant, il y a dans cette nationalité espagnole quelque chose de si opiniâtre, que le costume, la langue et les mœurs, tout change à vue d'œil, quand on a franchi le point indivisible qui sépare les deux peuples. La différence est déjà sensible à Bososte ; ce lieu porte un aspect étranger qui nous frappa. Il était midi. Un repos absolu y régnait : les rues étroites et irrégulières étaient désertes ; seulement quelques femmes, à demi-couchées sur le seuil de leurs portes, peignaient leurs longs cheveux bruns. Les maisons silencieuses, avec leurs petites fenêtres fermées avec soin, avaient cet air de mystère qui excite l'imagination. On pressentait la terre du repos, de l'amour, de la jalousie, la terre des siestes, des sérénades et des coups de poignard. Au milieu des feux dévorans qui pleuvaient du ciel, nous aurions pu nous croire en Andalousie.

Le premier objet qui frappa mes regards, quand je fus entré dans la grande salle de l'auberge ou *posada* qui nous avait été indiquée, ce fut une grande et belle fille, à genoux par terre, et employée à je ne sais plus quel travail de ménage. Elle se leva en nous entendant, et appela son père. Celui-ci parut. Nous demandâmes des rafraîchissemens : on ne put nous servir que d'excellent vin d'Espagne qui sentait encore l'outré de peau de bouc où il avait été transporté.

Augustin, c'était le nom de notre hôte, était un catalan magnifique. Il avait dans les traits, le port et la démarche, toute la gravité fière de sa nation. Sa taille était

aussi haute que forte. Il portait le bonnet et la ceinture de laine rouge, une veste et une culotte de velours bleu, des bas blancs qui dessinaient une jambe vigoureuse, et des sandales blanches, que bordait un ruban bleu fané. Son pas lent et solennel ébranlait le plancher. La franche rondeur de ses manières, le ton impérieux de sa voix quand il commandait, et surtout le sourire de bonhomie qui animait par momens son visage calme, tout annonçait dans cet homme une espèce de patriarche révérend dans sa maison, quoiqu'il parût à peine avoir dépassé cinquante ans. Il se tint familièrement debout auprès de nous, et parut nous considérer avec plaisir, pendant que nous essayions de tremper dans son vin quelques mouillettes de pain dur pour nous désaltérer.

Sa fille Paquita pouvait avoir une vingtaine d'années. Elle avait des formes superbes et fortement développées; de grands yeux bien ardents, de longs cheveux bien noirs, une figure d'une admirable régularité, un teint légèrement bronzé, un sein large et arrondi, et les plus beaux bras du monde, qui se mouvaient avec une grâce infinie. Elle allait et venait en silence dans la salle où nous étions, occupée de mille petits soins. Je ne me lassais pas de l'admirer, soit qu'elle lançât sur nous en passant un de ces regards vifs et rapides qui étincelaient sous ses longues paupières, soit qu'en essuyant la longue table de bois ou en remettant à leur place les ustensiles épars du foyer, elle nous montrât par intervalles et comme à la dérobée le profil harmonieux de son visage ou les beaux contours de son corps. Chacune de ses attitudes révélait une puissance et un bonheur de formes qui auraient fait envie à un statuaire.

— Hé bien, jeunes gens, nous dit Augustin d'un ton amical et dans un mauvais jargon qui tenait à la fois de l'espagnol et du patois des frontières françaises, comment trouvez-vous ce vin-là?

Mon compagnon répondit pour moi, car j'étais trop occupé de la belle catalane. Tout ce que je sais de cette réponse, c'est qu'elle fut assez flatteuse pour décider notre hôte à s'asseoir gaiement à côté de nous et à demander un verre à sa fille. Je me rappelai en souriant ces aubergistes sans façon qu'on ne trouve plus qu'en Espagne, et qui venaient autrefois, en France même, aider les voyageurs à épuiser le vin de leur cave. Je fis de mon mieux à Augustin les honneurs de notre bouteille.

Je fis plus. Je portais, dans mes courses à pied, une petite gourde pleine d'eau-de-vie. Je lui en offris; il accepta. Notre cordialité l'ayant mis de bonne humeur, il se mit à causer et à rire haut avec nous. Il nous conta les histoires de la vallée, et s'offrit à nous donner ses propres fils pour nous servir de guides dans les montagnes.

Cependant, le jour devenait de plus en plus sombre, et des éclairs multipliés traversaient le ciel. En peu de momens la grande salle de l'auberge fut remplie d'étrangers: des colporteurs espagnols enveloppés de leur manteau pittoresque; des montagnards français qui revenaient de Vielle à Saint-Béat, et que la crainte de l'orage avait contraints de s'arrêter. Chaque nouveau venu annonçait en entrant que la tempête serait terrible. Nous nous levâmes. L'hôtesse et ses deux filles s'empressaient de servir tout le monde; les espagnols se promenaient dans la salle ou venaient serrer les larges mains d'Augustin; les français causaient entr'eux appuyés sur leurs bâtons; les uns et les autres jetaient de temps en temps un coup d'œil sur les nuages qui s'abattaient pesamment comme une volée d'oiseaux gigantesques.

L'orage éclata avec une violence effrayante. Un coup de vent ouvrit à l'improviste toutes les fenêtres de la maison; la pluie et la grêle le suivirent de près et inondèrent toute la salle. Les femmes se jetèrent sur les croisées en poussant de grands cris. Toutes furent fermées avec rapidité, jusqu'aux volets. Nous eûmes grand'peine à disputer la nôtre,

que l'on voulait fermer aussi, mais nous finîmes par l'emporter, et nous pûmes enfin examiner à notre aise la grande et horrible scène qui se passait au-dehors.

Jamais je n'avais vu un bouleversement pareil. La pluie tombait si épaisse, qu'elle nous cachait tout l'horizon; si forte, qu'elle courbait les arbres jusqu'à terre. De temps en temps un vent impétueux tourbillonnait dans l'air, poussant la grêle dans tous les sens, emportant au loin les branches brisées et dépouillées de leurs feuilles. La Garonne, qui n'est qu'un torrent à Bososte, mugissait déjà, tant elle avait été rapidement gonflée par le déluge qui tombait des nues. Le tonnerre tournait le long des pics et s'engouffrait avec d'horribles hurlemens dans les cavités des montagnes.

Autour de nous, le jour n'entrait que par l'ouverture que nous avions conservée, dans cette salle immense, pleine d'étrangers. C'était un tableau digne des plus grands peintres, que cette foule muette, bizarrement groupée, à demi cachée dans les ténèbres, surtout quand un éclair éblouissant passait sur ces figures fortes et brunies, qui semblaient alors briller d'un reflet surnaturel. Au milieu du silence des hommes, s'élevait la voix de Paquita, de sa mère et de sa sœur, qui invoquaient Marie et tous les saints. Ces cris se mêlaient au sifflement du vent et de la grêle.

Un prêtre parut alors dans l'auberge; c'était le curé du lieu. Ses larges vêtemens et son long chapeau dégouttaient de pluie. Il frappa sur le plancher avec son bâton; et, après quelques mots que nous n'entendîmes pas, Augustin le suivit avec tous les espagnols dans une chambre voisine. Peu d'instans plus tard, le bruit des verres et des éclats de rire nous annonça que le bon pasteur se consolait gaiement, avec ses paroissiens, de la destruction qui menaçait les récoltes. C'était pour remplir ce digne ministère qu'il était ainsi accouru au milieu de l'orage. Il faut avouer que nos prêtres français entendent un peu mieux la dignité de leur caractère et la grandeur de leurs devoirs.

Nous étions demeurés près de notre fenêtre, les yeux fixés sur le dehors. Peu à peu, la violence de l'orage diminua, les plus hauts sommets des pics commencèrent à se dessiner vaguement au milieu des nuages noirs qui enveloppaient la vallée. La pluie tombait toujours, mais elle était moins pressée et moins tumultueuse; elle cachait moins les objets. Tout-à-coup, une forme humaine passa à quelques pieds au-dessous de nous, au travers du jardin de l'auberge, et se perdit dans l'épais brouillard. J'entendis près de moi un soupir qui me fit tressaillir, et tournant la tête, j'aperçus Paquita qui s'éloignait à pas lents et furtifs, avec une affectation d'indifférence qui trahissait son émotion. Je laissai échapper un sourire qui ne signifiait pas grand'chose, mais qu'elle trouva sans doute fort expressif, car elle rougit jusqu'au blanc des yeux, et posa un doigt sur les lèvres avec un air suppliant qui m'amusa beaucoup.

Le soir arrivait. Il n'était plus question de continuer notre voyage, car il continuait à faire un temps affreux. La plupart des montagnards qui étaient venus chercher dans l'auberge un refuge momentané, déclarèrent aussi qu'ils y passeraient la nuit. Augustin paraissait en même temps satisfait et embarrassé. Il prit enfin sur lui de nous déclarer que peu habitué à recevoir chez lui tant de monde, il n'avait pas assez de lits dans sa maison, et que si nous voulions y rester, il fallait nous résoudre à coucher deux à deux. Cette proposition fut acceptée. Nous passâmes la soirée autour du foyer, avec le curé et la famille de l'hôte. La conversation fut intéressante, quoique nous ne puissions comprendre qu'imparfaitement ce qu'on disait : on parla guerre, amour, religion, contrebande; les uns racontaient quelque nouvel exploit des révoltés de la vallée voisine, les autres, quelque bon tour d'un berger espagnol à une jeune fille des frontières; Paquita nous dit deux ou trois légendes fort merveilleuses sur la montagne maudite

et la petite chapelle de Saint-Antoine; et le plus jeune des enfans d'Augustin, beau garçon d'environ quinze ans, remarquable par sa vivacité, l'agilité de ses membres, l'éclat de ses yeux et de son teint, nous dépeignit avec une énergie et un enthousiasme extraordinaires, quelques combats des contrebandiers de sa nation avec les douaniers français, au fond des défilés les plus sauvages des Pyrénées. Toutes ces narrations étaient animées par l'expression mobile des physionomies et des gestes. Augustin surtout nous étonnait par la solennité et même l'emphase qu'il mettait toujours dans ses récits. Pour le curé, il fumait imperturbablement le cigarre national.

L'heure du coucher était venue, tout le monde se sépara. Paquita me jeta en se levant un regard dont je ne pus comprendre le sens; quand son père nous prit par la main pour nous conduire, mon ami et moi, à l'appartement qui nous était destiné, je la vis encore qui nous suivait des yeux, avec une inquiétude indéfinissable.

Augustin nous fit monter par un escalier de bois, qui tremblait sous nos pas, et dont la première marche était de plein-pied avec la salle où nous avions passé une partie de la journée. Arrivé à l'étage supérieur, il s'arrêta dans une petite chambre, et déposant la lumière sur une table, il nous dit d'un ton de franche cordialité :

— Tenez, jeunes gens, vous ne serez pas les plus mal couchés de la maison. Ceci est la chambre de Paquita, et il n'y manque rien : Paquita couchera avec sa sœur, cette nuit. Voici un crucifix qui vous gardera, mes enfans, des mauvais rêves et des dangers nocturnes; voici de l'eau bénite pour vous signer avant et après vos prières; n'oubliez pas de vous recommander à Dieu et à saint Antoine. Il pleuvra peut-être toute la nuit, mais dormez tranquilles, et ne vous laissez pas étonner par le bruit de la rivière. Bonne nuit.

Il sortit, et nous laissa seuls. Après avoir examiné le

modeste ameublement de la chambre, et surtout les mille petits ornemens dont on avait environné une mauvaise estampe coloriée de saint Augustin, nous poussâmes les verroux de la porte ; un quart-d'heure après nous étions au lit.

— Avez-vous remarqué, dis-je à mon compagnon, les regards singuliers que nous lançait la belle Paquita ? Cent fois j'ai voulu lui parler, et j'ai toujours trouvé son père entre elle et moi ; devinez-vous ce qu'elle me voulait ?

— Non, me dit-il ; mais vous, à votre tour, avez-vous remarqué avec quel feu cet enfant nous racontait des histoires de brigands ? Est-ce du courage ou de la férocité qui brillait dans ses yeux ?

La conversation en resta là ; j'essayai de dormir, mais je ne pus pas. J'étais inquiet et attentif : il me semblait à chaque instant voir paraître à mon chevet la jeune catalane, à demi nue, ou un assassin le couteau levé ; une bonne fortune ou un guet-apens, singulière incertitude. Un bruit sourd, continu, effrayant, semblable au mugissement des tempêtes, prolongeait mon insomnie. J'avais beau me dire que ce murmure était celui de la Garonne, dont les eaux débordées bouillonnaient entre les rochers : mes oreilles n'en étaient pas moins assourdies et mon imagination en mouvement. Si je m'assoupissais, un rêve soudain me montrait une tête penchée sur moi, tantôt avec le sourire lascif du désir, tantôt avec l'horrible ironie du crime, et je m'éveillais en sursaut.

Cela dura près de deux heures. Enfin, au moment où je commençais à m'endormir véritablement, un bruit étrange se fit entendre à notre croisée, qui donnait sur le jardin ; j'écoutai : un pas léger effleurait le plancher et se dirigeait avec précaution vers notre lit ; j'ouvre mes rideaux, je regarde..... c'était un homme !

Une exclamation lui échappa à mon aspect, et soudain, je vis briller la lame d'un poignard aux rayons de la lune qui entraient dans notre appartement par la fenêtre ou-

verte, car la pluie venait de cesser et les nuages se dissipaient. Je m'élançai pour lui arracher son arme, et nous commençâmes une lutte désespérée.

J'avais affaire à un homme jeune et vigoureux. Il fut tellement ébranlé du choc, qu'il tomba, mais en m'entraînant avec lui; nous fîmes deux ou trois tours en roulant sur le plancher, attachés et entortillés l'un à l'autre comme deux serpens. Mais bientôt, se dégageant de mes étreintes par un violent effort, il me mit un genou sur la gorge, et les yeux étincelans, les dents serrées, il voulut m'enfoncer le couteau dans le cœur. Une main forte arrêta son bras: quand il aperçut derrière lui le nouveau combattant, qui n'était autre que mon camarade de lit, il s'arrêta d'un air étonné, en jetant un regard d'indécision sur notre couche abandonnée. Ce moment nous suffit pour le désarmer et nous assurer de lui, d'autant plus qu'il n'opposa aucune résistance.

J'avais armé mes pistolets, auxquels j'aurais peut-être dû songer plutôt, et je m'apprêtais à faire subir à ce jeune homme un interrogatoire militaire, le canon tourné vers lui, quand nous entendîmes gratter à la porte.....

— Au nom de sainte Marie, ouvrez, ouvrez-moi, dit une voix tremblante. C'était Paquita; j'allai ouvrir.

Le coup d'œil qu'elle échangea, dès en entrant, avec notre prisonnier, nous mit au fait sur-le-champ. Je replaçai les pistolets sur la table, et feignant de ne rien comprendre, je me vengeai du danger que j'avais couru, en prolongeant tant que je le pus, l'embarras des deux amans.

— Hé bien, m'écriai-je, en effectant une bruyante colère, voilà donc les surprises que vous réservez aux voyageurs? Savez-vous bien que ce misérable a failli m'assassiner? Demain matin, je vous en réponds, le gouverneur de la vallée en saura des nouvelles, et les *mozos de las escuadras* * rendront visite à l'auberge d'Augustin.

* Gendarmes espagnols.

La pauvre fille devint pâle comme la mort. Mon père ! dit-elle d'un ton suppliant, n'en parlez pas à mon père.....

— Qu'est-ce à dire, s'il vous plaît ? Ce n'est pas moi qui lui parlerai, c'est la justice, et nous verrons s'il est permis d'attirer ainsi les gens dans un coupe-gorge.

Je fis mine de m'habiller pour sortir, car tous ces petits événemens s'étaient passés si vite, que mon ami et moi nous en étions encore au simple appareil de la nuit. Paquita elle-même, dont le bruit de notre lutte avait soudain frappé l'oreille inquiète, avait à peine pris le temps de se couvrir, et son désordre attestait assez le trouble de son âme.

Le jeune montagnard se leva, et nous regardant d'un air tranquille, il nous dit, avec cette éloquence du geste et du regard que donnent toujours les mœurs simples et les fortes passions :

— N'essayez pas de me tromper, Messieurs. Vous devinez parfaitement par quel motif j'ai voulu vous tuer. J'aime Paquita ; elle m'aime : de temps en temps, j'escalade cette fenêtre pour la rejoindre en secret. Cette nuit j'ai cru vous voir sortir de son lit, et je ne conçois pas bien encore comment vous y avez couché. C'est la jalousie seule qui m'a mis le couteau à la main ; et quoique mon métier soit la contrebande, je ne suis, croyez-moi, ni voleur ni assassin ; je suis même français comme vous.

A ces mots, qui furent prononcés en mauvais français, et dont je n'ai pu rendre que le sens, il nous tendit les mains : nous les serrâmes, et l'explication fut achevée.

— Maintenant, dit-il en souriant, qu'il n'est plus question du gouverneur et de ses gendarmes, veux-tu me pardonner aussi, Paquita ?

Elle rougit et ne répondit rien.

Revenu du trouble des premiers momens, j'observai en silence ce couple amoureux. Les magnifiques cheveux noirs de Paquita se répandaient sur sa gorge et ses épaules.

Les; ses longues paupières étaient baissées; une piquante confusion colorait ses joues et même son cou; une de ses mains essayait de retenir sur son sein le voile léger qui ne le cachait qu'à demi, et l'autre, qui portait une lumière, l'éloignait à dessein et la cachait comme pour laisser à sa pudeur la sauve-garde des ténèbres. Eclairée ainsi par côté, une ligne de lumière dessinait le profil gracieux de son visage et de son corps. J'enviais le bonheur du jeune contrebandier, dont les bras robustes, la taille forte, les traits grossiers mais ouverts et empreints d'une certaine noblesse mêlée de franchise, se montraient pleinement dans la partie de la chambre éclairée par la lune.

Tout-à-coup, un pas lent et grave fit gémir le plancher, dans le corridor qui conduisait vers nous; c'était Augustin: éveillé sans doute par le bruit, il s'était levé, et déjà l'on apercevait, au travers des fentes de la cloison, le reflet de la lampe qu'il portait. Il n'y avait pas un moment à perdre. Le jeune homme s'élança; dans un saut, il fut près de la fenêtre, qu'il franchit avec rapidité. Paquita effrayée éteignit la lumière, et se blottit derrière les rideaux du lit; je ressaisis mes pistolets, et mon compagnon retenant fortement la porte pour laisser à la coupable le temps de se cacher, demanda d'une voix retentissante: Qui est là?

— Qu'avez-vous donc, mes enfans, dit Augustin en paraissant? Je n'avais jamais entendu tel vacarme dans ma maison à pareille heure. Pourquoi ces armes? avez-vous été attaqués?

Je lui montrai du doigt la fenêtre ouverte, les meubles renversés, et un grand bonnet de laine brune, que dans sa précipitation le fugitif avait oublié par terre.

— Ce n'est rien, dit mon ami; ce sont des voleurs des environs qui ont cru nous surprendre; mais ils nous ont trouvés sous les armes, et, malgré leur nombre, ils se sont enfuis.

Cette petite gloriole de narrateur, qui grossissait le nombre des ennemis pour augmenter d'autant l'honneur de la résistance, m'aurait beaucoup diverti dans un autre moment; mais le sort de Paquita m'inquiétait, car Augustin avait l'air d'un homme ferme, quoique bon, et, pour le dépayser un peu, je lui racontai à mon tour, sur notre aventure, une histoire de ma façon.

— Des voleurs, dit-il enfin, en ramassant le bonnet et en l'examinant avec soin, des voleurs ici? vous m'étonnez, Messieurs. Mais je ne puis pas douter de la vérité des indices que vous me donnez.

Il s'approcha de la fenêtre, et tous ses traits prirent une expression violente de mécontentement.

— Je n'avais jamais remarqué que cette fenêtre fût si facile à ouvrir du dehors. Voyez : ne dirait-on pas que les voleurs avaient des intelligences dans ma maison?

Je me hâtai de lui dire que nous ne doutions pas de son caractère, et que bien certainement de si légères preuves ne nous suffisaient pas pour le soupçonner.

— Jeune homme, répondit-il d'un ton sévère, ce n'est pas cela que j'ai voulu dire. Je ne crains rien. La réputation d'Augustin est faite depuis quarante ans. Ce n'est pas la déposition de deux enfans qui pourra la détruire. Si vous m'accusiez, toute la vallée croirait plutôt que vous n'avez pas été attaqués, et que vos voleurs n'ont existé que dans votre imagination.

Je me tus. Un mot imprudent aurait pu compromettre sans retour la malheureuse fille, qui tremblait de tous ses membres, à trois pas de moi.

— Hé bien, Messieurs, reprit Augustin en refermant la fenêtre avec soin et affectant une gaité qu'il n'avait pas, je ne vois qu'un malheur dans tout cela : c'est une alerte qui aura troublé votre sommeil; mais vous vous levez demain matin un peu plus tard. Recouchez-vous et ne craignez rien : je vais mettre un de mes fils en sentinelle dans

le jardin. Je vous assure que votre repos ne sera plus interrompu.

Pendant qu'il laissait tomber ces mots un à un, d'un air distrait et préoccupé, ses regards soupçonneux parcouraient l'appartement. Le vent qu'il avait produit en fermant la croisée, avait agité les rideaux, et ce léger mouvement continuait encore quoique la cause en eût cessé. Il fit un pas en avant, mon sang se glaça; mais soudain, rien ne bougea plus, et son allocution finie, il sortit.

Nous allâmes retirer de son coin Paquita, plus morte que vive; elle nous remercia d'un coup d'œil éloquent.

Après nous être assurés que le corridor était bien solitaire, nous la laissâmes sortir, et elle regagna sa chambre sans accident. Nous entendîmes un moment après la voix mâle d'Augustin qui donnait des ordres à son fils, au bas de la fenêtre. Bientôt, le silence ne fut plus troublé que par ce jeune homme qui fredonnait, pour se désennuyer, une bourrée montagnarde; et, tout en riant de l'inutilité de cette vedette, nous nous remîmes au lit. Au bout de quelques minutes, nous dormions tout de bon.

Le lendemain matin, quand nous descendîmes dans la salle, il faisait jour depuis long-temps. Un spectacle inattendu nous frappa. Augustin était assis sur un banc, à côté d'une longue table, la tête appuyée sur ses mains. En face de lui, le curé complètement déguisé occupait l'autre banc; ses larges traits avaient pris un air de gravité qui ne leur était pas habituel. Paquita debout, immobile, rouge de honte, semblait comparaître devant eux. La mère, abattue, joignait les mains dans l'attitude de la prière, et des larmes dans les yeux, regardait tour à tour son mari et sa fille, comme dans l'attente d'un arrêt. Appuyé sur un des montans de la porte, le jeune contrebandier dont la brusque visite avait troublé notre sommeil, se distinguait par sa tête haute, son teint animé, son regard presque menaçant. Des passions violentes s'agitaient tumultueuse-

ment dans son sein ; ses lèvres contractées révélaient le combat intérieur qui le tourmentait, et ses bras croisés se serraient contre sa poitrine, avec une force convulsive qui aurait brisé un corps moins robuste.

Etonnés de le trouver là, et devinant à peu près par les acteurs que pouvait être le sujet de cette scène de famille, nous ne pûmes retenir une exclamation de surprise et d'intérêt. Tous les yeux se tournèrent vers nous ; ceux de Paquita étaient suppliants ; ceux de son amant étaient terribles : il nous accusait, sans doute, de l'avoir trahi. Le curé ne changea ni d'attitude ni d'expression ; mais Augustin relevant la tête, tressaillit en nous apercevant ; notre présence parut lui inspirer une résolution subite ; son front s'éclaircit tout-à-coup ; il se leva, et prenant bien soin de ne regarder que nous, il nous dit :

— Je vous annonce, Messieurs, le mariage de ma fille Paquita avec André, le contrebandier, de la vallée de Castillon. J'aurais mieux aimé pour elle un bon espagnol ; mais elle n'en veut pas : qu'y faire ? Les pères sont forcés aujourd'hui d'obéir aux caprices des jeunes filles.

Ce dénouement inespéré prit tout le monde au dépourvu. Il y eut un moment de silence et d'étonnement. Le curé fut le premier à le rompre ; il serra vivement la main de son vieil ami, et reprenant son humeur joyeuse :

— A la bonne heure, Augustin ! Le Seigneur a pardonné à la femme pécheresse, un père ne doit pas être plus sévère que le Seigneur. Mère, donnez-nous du vin, et buvons au contrat.

Paquita voulut saisir ce moment pour se jeter aux genoux de son père ; mais Augustin l'arrêta quand elle essayait de prendre sa main, et il la repoussa avec tant de violence, qu'elle alla tomber au milieu de la salle. André, qui avait fait aussi quelques pas en avant pour remercier le père de sa maîtresse, la reçut dans ses bras au moment où sa

tête allait toucher le plancher. Nous l'aidâmes à la relever : elle ne s'était fait aucun mal.

— Jeunes gens, dit alors Augustin, d'un ton calme, vous voulez partir ce matin ; je crois. Femme, donne-leur le chocolat ; José vous attend en bas avec des chevaux, et dans quelques heures vous serez à Bagnères-de-Luchon. Surtout, si vous continuez à courir les montagnes, ne couchez jamais dans la chambre des filles d'auberge, sans regarder si la fenêtre est bien fermée ; faites feu sans pitié sur tous ceux qui viendront vous voir par ce chemin, car ils ne peuvent pas avoir de bonnes intentions, et n'essayez pas ensuite de tromper l'expérience des hommes comme moi ; vous n'y réussiriez pas aisément.

Il faut avouer que le chocolat d'Espagne est une excellente chose : épais, jaunâtre et parfumé, il se sert dans de petites tasses, où l'on trempe des mouillettes de pain grillé. Tout occupé de savourer ce mets délicieux, j'oubliai d'examiner l'effet que produisirent sur nos amans des allusions si directes, et de tout ce qui passa autour de nous dans ce court espace de temps, je ne me rappelle absolument rien.

Quand je levai les yeux, il n'y avait plus dans la salle que la mère et nous. Augustin, le curé, Paquita et son mari, tous avaient disparu. José, le beau jeune garçon de la veille, vint nous dire qu'il était prêt depuis long-temps. Je demandai à faire mes adieux à la nouvelle épouse : on ne me répondit rien. Il était clair que nous n'avions rien de mieux à faire que de payer notre écot et de partir : nous partîmes.

En gravissant à cheval la montagne escarpée qui sépare Bososte de la France, j'essayai de faire parler notre guide qui marchait à côté de nous. José était singulièrement réservé, malgré son âge, toutes les fois que nous lui parlions de sa sœur. Il nous répondait sèchement que tout ce qu'il savait, c'était qu'elle allait se marier avec un français de

la frontière; son père le lui avait dit peu de temps avant notre départ. Sur toutes les autres questions il se taisait. Il paraissait ignorer complètement les circonstances de ce mariage, et il le blâmait sans le comprendre; mais rien n'ébranlait dans son jeune esprit la confiance sans réserve et le respect absolu qu'il avait pour les décisions de son père.

Nous fûmes donc forcés de ne nous occuper que du beau spectacle qui nous environnait. A mesure que nous montions, la vallée d'Aran s'allongeait sous nos pieds, avec ses nombreux bassins de verdure qui s'unissent l'un à l'autre par d'étroits défilés, comme les perles d'un collier. L'orage de la veille avait rafraîchi l'air. De petits nuages blancs reposaient çà et là dans les cavités des rochers; les uns s'effilaient lentement, comme une légère fumée, les autres se groupaient autour des noirs pitons, comme un voile artistement jeté sur une statue. Le reste du ciel était pur; et, quand nous redescendîmes dans la vallée de Bagnères, les murmures des feuilles et des eaux, les parfums sauvages de bois, les mugissements lointains des troupeaux, les prairies, les ponts tremblans et les cascades, eurent bientôt chassé de nos esprits le dernier souvenir de Paquita.

HENRY S.^r - M.

POURQUOI.

Instruis-moi, cher ami : je suis jeune, et la terre
A chaque nouveau pas m'offre un nouveau mystère.
D'où peut venir l'azur répandu sur les cieux ?
— Je ne sais ; mais je vois de l'azur dans tes yeux.
— Pourquoi l'oiseau des lacs a-t-il un blanc plumage ?
— Ton sein plus blanc que lui m'étonne davantage ;
Explique-moi d'abord cet éclat enchanteur,
Et je pourrai du cygne expliquer la blancheur.
— Pourquoi ces rayons d'or que le soleil nous lance ?
— Pourquoi ces blonds cheveux qu'avec indifférence
Sur ton front virginal tu tresses dans tes jeux,
Et dont les boucles d'or rayonnent à nos yeux ?
— Un mot encor, un seul : dis-moi, je t'en conjure,
Par quel charme secret tout plaît dans la nature ?
— Mais, toi-même, dis-moi pourquoi tu plais sans art ?...
Que de la terre au ciel je regarde au hasard,
Partout je te retrouve et partout je t'admire.
N'interroge donc plus, car j'en pourrais trop dire.

ADOLPHE DE PUIBUSQUE.

DU BESOIN

D'UNE PHILOSOPHIE NOUVELLE*.

I.

.....
.....
.....
....Car l'homme vit-il seulement de pain; et lorsqu'il a satisfait ses besoins matériels et soulé son corps, son âme n'a-t-elle pas faim d'autres choses encore; et tourmentée de besoins plus nobles, ne réclame-t-elle pas d'autre nourriture?

Sans crainte d'être démenti par personne, je l'affirme.

Mais trouverai-je le même assentiment, si j'affirme aussi que parmi ses besoins, et avant tous, est celui de croyances ou idées philosophiques? Et n'est-ce pas m'exposer plutôt à m'entendre demander, avec un sourire moqueur, si tous les philosophes sont réellement autre chose que des discoureurs plus ou moins habiles à déguiser la pauvreté réelle de leur fond sous la richesse apparente des formes; ou des sophistes plus ou moins ingénieux à parer, pour eux-mêmes

* Fragment d'une *Théorie du Moi*.

et pour les autres, leurs pâles fantômes des couleurs de la vie ; ou des charlatans plus ou moins adroits à faire estimer bien haut leur mystérieux orviétan et le faux secret de leur pierre philosophale ; ou enfin de ridicules rêveurs, imbus d'une foi plus ou moins vive en la réalité de leurs songes ?

« Qu'autrefois donc, ajoutera-t-on peut-être par une » ironique concession, de pauvres solitaires aient passé » toute la longueur de leurs jours à tourmenter des nua- » ges ou à creuser des ombres, cela n'était pas un mal : car » leur vie tout exceptionnelle exigeait des travaux du » même genre. Qu'autrefois aussi les rois aient payé fort » cher pour avoir auprès d'eux des baladins et des fous, » cela n'était pas un mal : car ils en avaient besoin pour » tromper les ennuis d'un esprit sans activité, raviver les » dégoûts d'un cœur blasé, et rompre la monotonie de » leur royale demeure. Qu'autrefois encore les peuples » aient eu de grands faiseurs de contes, d'habiles chan- » teurs de fables et d'harmonieux inventeurs de menson- » ges, cela n'était pas encore un mal : car alors c'était » l'enfance des peuples, et telle paraît devoir être toute » nourriture intellectuelle de toute enfance. Qu'autrefois, » enfin, les mêmes peuples aient été amusés, à grands » frais, par les phrases cadencées des rhéteurs et les ar- » gumens serrés des sophistes, cela n'était pas un mal, » c'est-à-dire était conséquent : car alors ces mêmes peu- » ples étaient esclaves plus ou moins, et il fallait bien » qu'on les empêchât de trop réfléchir sur leur position ; » comme il faut avoir une sérinette pour l'oiseau captif » ou comme le jongleur indien enchante et endort la » colère du serpent.

» Mais aujourd'hui que le peuple de France surtout a » noblement pris la toge virile, qu'il a grandi pour la » liberté, et qu'en prenant cet agrandissement, il a tout » fait grandir autour de lui, accidens, circonstances,

» événemens, est-ce bien le moment de lui proposer de
 » s'occuper de purs enfantillages, de dissertations frivoles,
 » de questions oiseuses, comme sont celles de la philo-
 » sophie?..... »

Car c'est là ce que disent chaque jour un grand nombre de personnes, trouvant encore un plus grand nombre d'auditeurs attentifs, demandant tous qu'on commence par leur répondre et démontrer l'utilité de la philosophie.

Au lieu de cela, je veux les interroger, et en appeler à leur propre conscience et à la conscience générale. . .

II.

Que chacun se rappelle donc ici ce qui lui est arrivé lorsqu'il a été atteint de quelque malheur un peu grave, qu'il croyait ne pas avoir mérité : ou, s'il n'a jamais été frappé de tels coups, ce qui est bien difficile, qu'il interroge ceux qui les ont reçus : ou, s'il n'en connaît point, ce qui semble impossible, qu'il me permette de le lui dire.

Alors une pensée mélancolique et sombre s'élève du fond de l'âme et la remplit tout entière. Etonnés et mécontents de cette apparente anomalie de notre nature, qui nous pousse sans cesse à désirer le bonheur et nous fait sans cesse heurter contre le malheur, nous nous interrogeons sur ce que peut être le secret de cet étrange mystère, le mot de cette cruelle énigme. Et toujours creusant la même idée, nous arrivons nécessairement à nous demander qui nous a jetés ainsi sur la terre ; pour quelle fin nous avons été créés citoyens du temps et de l'espace ; et ce que nous sommes appelés à y faire.

Au contraire, sommes-nous heureux, nous ne nous en inquiétons guères. Mais pour qui le bonheur fleurit-il long-temps sans se faner ? et à qui n'arrive-t-il pas, là où il avait trouvé d'abord une satisfaction complète, de

ne plus éprouver, quelques instans après, qu'une satisfaction moindre, que remplace bientôt une satisfaction moindre encore, qui s'épuise peu à peu et vient s'éteindre dans l'ennui et le dégoût? Et alors la même pensée mélancolique et sombre s'élève aussi du fond de l'âme; et notre impuissance à fixer le bonheur nous jette inévitablement les mêmes questions que le malheur nous avait suggérées.

Telles elles se présentent encore lorsqu'échappés un instant de ces cachots étroits et lugubres qui sont nos maisons et nos villes, nous nous trouvons seuls, au sein d'une imposante nature, face à face avec un ciel immense et un immense horizon, au-delà duquel s'étendent encore d'autres horizons, et en présence des œuvres sublimes du grand Etre, à qui rien n'a coûté : — ou bien lorsque, du haut d'une montagne, voyant à nos pieds de petits villages se perdre dans de petites forêts, qui se perdent elles-mêmes dans l'étendue de la perspective, nous songeons que ces villages sont peuplés d'êtres infirmes comme nous, et comparons ces êtres et leurs misérables habitations avec les grandes choses qui les environnent, et ces choses elles-mêmes avec notre monde sur la surface duquel elles ne sont qu'un point, et ce monde à son tour avec les mille autres mondes qui flottent dans les airs et auprès desquels il n'est rien. Car à ce sublime spectacle et à ces accablantes pensées, nous ne pouvons obtenir de nous de ne pas prendre en pitié nos misérables désirs toujours contrariés, nos misérables bonheurs qui n'engendrent que dégoût; et nous sommes encore invinciblement entraînés à réfléchir sur notre nature, notre principe et notre fin,

Même au sein des villes, à la fois acteurs et spectateurs du drame qui s'y joue sans fin, pièce qui ne ressemble à rien et dans laquelle il y a de tout, du sang et des roses, de l'or et de la boue, des larmes et des pleurs, des vertus et des vices, des ridicules et des crimes, des victimes et

des tyrans, des charlatans et des dupes, etc.; parmi toutes ces peines, tous ces efforts, tous ces travaux dont nous ne voyons point l'utilité, le résultat, ni le but, pour peu que ce tourbillon qu'on appelle le mouvement de la vie ne nous donne pas le vertige et que nous réfléchissions, n'est-ce pas sur la nature, le principe et la fin de cette étrange vie, qui est la nôtre, que nous sentons encore s'en aller nos pensées?

Et nous qui nous plaisons tant aux récits de l'histoire, quand nous lui entendons dire que partout une nuit profonde enveloppe l'origine du genre humain et le berceau des races; qu'autre fois dans l'Orient, il y eut d'immenses et riches monarchies, élevées à grande peine sur les débris de mille petits états ignorés, et successivement tombés avec plus ou moins de gloire et de bruit; que plus tard toutes les richesses et la puissance de l'Orient furent données en héritage à l'Occident, au sein duquel naquit, s'accrut et grandit, comme un géant, un peuple prodigieux, qui se crut assez fort pour porter à lui seul le poids du monde, qui le porta en effet, mais succomba de fatigue; et que des débris et des cendres de ce peuple unique sortit soudain une foule d'autres peuples, dont nous sommes un des produits péniblement enfantés, à travers mille vicissitudes, et paraissant loin d'avoir revêtu notre dernière forme; au réoit de tous ces événemens apparaissant comme les effets d'une même cause qui tour à tour appelle les nations sur la scène du monde, les y fait briller un instant, et l'instant après les rejette dédaigneusement dans le néant d'où elle les avait tirés, ne nous sentons-nous pas encore entraînés à de profondes pensées; et toutes ces pensées ne se perdent-elles pas dans la pensée unique de savoir ce qu'est l'humanité, d'où elle vient, où elle va?

Enfin, si nous prêtons l'oreille aux récits de la science, et que nous faisant part de ses découvertes nouvelles,

elle nous dise qu'il fut un temps où sur la face du globe que nous habitons, il n'y avait que d'immenses végétaux, auprès desquels les nôtres ne seraient que des pygmées, et qui ne couvriraient de leur ombre aucun être animé; mais que notre terre perdit cette forme dans un grand cataclysme, comme si elle n'eut pas été digne du Créateur: — qu'à la création suivante, parmi ces grandes herbes et sous le dôme de ces forêts gigantesques qui avaient distingué la précédente, on vit se dérouler de monstrueux reptiles, premier essai d'organisation animale, premiers propriétaires de cette terre dont ils étaient les seuls habitants; mais que cette œuvre fut encore détruite: — que sur la terre recrée apparurent alors des quadrupèdes dont les espèces n'existent plus, animaux informes, grossièrement organisés, qui ne pouvaient vivre et se reproduire qu'avec peine, espèce de première ébauche d'un ouvrier peu exercé; mais que cette ébauche fut aussi brisée pour faire place à l'homme, qui vint enfin prendre possession du monde: — alors, selon les expressions d'un professeur que je ne fais guère que répéter ici, l'homme ne nous paraissant plus qu'un essai de la part du Créateur, un essai après beaucoup d'autres qu'il s'est donné le plaisir de faire et de briser, ne sommes-nous pas fatalement entraînés à nous demander si le jour ne viendra pas aussi où la race humaine sera effacée, et où nos ossements déterrés ne sembleront aux races vivantes que d'autres ébauches grossières d'un ouvrier qui s'essayait encore? Et si nous ne sommes ainsi qu'un anneau dans cette chaîne de créations de moins en moins imparfaites, qu'une méchante épreuve tirée à son tour, pour être déchirée à son tour, pourquoi toutes ces choses? quel en est le sens? quel en est le principe? quelle en est la fin? Ou, ce qui revient au même, ne sommes-nous pas entraînés à nous demander: Que sommes-nous? D'où venons-nous? Où allons-nous?

De sorte qu'il est véritablement un mot fatal et toujours le même, qui sort pour l'homme du sein de ses bonheurs, comme de celui de ses malheurs; du spectacle de la nature comme de celui des choses humaines; des récits de l'histoire, non moins que de ceux de la science.

Et ce mot est une voix retentissante et forte, toujours parlant et toujours entendue, qui lui ordonne de se demander ce qu'il est, d'où il vient, où il va.

Et cette triple demande, qu'est-elle autre chose que l'énoncé même du problème philosophique, ou le résumé précis de toutes les questions dont la solution est cherchée par ceux qu'on appelle philosophes?

III.

A d'autres hommes qui se croyaient aussi de bien profonds penseurs, Mirabeau disait un jour : « Vraiment je » vous admire, et je me demande si vous n'êtes pas fous » en vous voyant rechercher avec tant de peine et sérieux » s'il est utile ou inutile, avantageux ou pernicieux, que l'homme vive en l'état de société. La société » est une conséquence nécessaire de la nature de l'homme : » cela me suffit. Et au lieu de vous épuiser à instruire » son procès, vous feriez bien mieux de travailler à la » corriger et à l'améliorer. »

De même à tous ceux qui disputent pour ou contre l'utilité de la philosophie, il ne faut que dire : « La philosophie est une conséquence nécessaire de la nature de l'homme, cela suffit. Au lieu de nous épuiser à lui prouver qu'elle a tort ou raison d'exister, attachons-nous à l'améliorer. »

En effet, cette tâche est la seule utile. Et elle l'est d'autant plus que les opinions philosophiques ont une influence véritablement toute-puissante sur tout ce qui est de

l'homme, soit dans la sphère de l'individu, soit dans celle de la société.

J'en appelle à tous ceux qui ont déjà fait quelques pas dans la vie. Sans aucun doute, ils ont aussi déjà rencontré grand nombre de ces personnes dont l'esprit paresseux ou léger se trouve constamment impuissant à se fixer dans aucune idée sur notre nature, sur le rôle que nous sommes appelés à remplir ici-bas, et sur le but auquel nous devons tendre tous dans l'exercice de nos facultés; c'est-à-dire, qui n'ont aucune opinion philosophique arrêtée. Car de tout temps le portrait de bien des gens a été et sera celui que Rousseau fait de sa Julie, d'opinion dévote à l'église, d'opinion raisonneuse au logis, reconnaissant qu'en somme elle n'est rien nulle part. Et aujourd'hui surtout, après ce terrible et sublime cataclysme du monde moral, qu'on appelle la révolution française, qui n'a laissé subsister aucune habitude de l'intelligence; au milieu de la vie toute d'agitation extérieure que les circonstances nous forcent à vivre; et parmi les luttes sans cesse renaissantes des intérêts hostiles et des opinions opposées qui sont notre état de tous les jours; on ne rencontre guères que des cœurs entièrement vides de tout sentiment profond sur les choses de la philosophie; et des esprits non moins vides de toute idée réfléchie sur les mêmes choses. Me démente qui l'osera.

Mais aussi combien aujourd'hui trouve-t-on d'hommes qui, dans les luttes de ces mêmes partis, puissent être autre chose que des ennemis chancelans et douteux, ou des amis plus chancelans et plus douteux encore, faibles pour haïr et nuire, faibles pour aimer et faire le bien, faibles encore pour s'abstenir de l'un et de l'autre? Mais aussi la conduite de Julie n'est-elle pas une suite de contradictions? Mais aussi les hommes qui lui ressemblent, constamment incertains de ce qu'ils doivent

faire, ne changent-ils pas chaque jour le but de leurs actions; et subjugués tour à tour par l'égoïsme, la passion, le préjugé, le caprice ou la mode, ne paraissent-ils pas abdiquer leurs droits d'agens libres pour se ranger volontairement au nombre des esclaves et des instrumens passifs de la fatalité?

Ce sont des caractères *faibles*, dit-on, et l'on dit bien. Mais on devrait ajouter que la faiblesse de leur caractère est dans un rapport nécessaire avec l'*indécision* de leur opinion philosophique. Car telle est la vérité.

Au contraire, y a-t-il quelque part un homme rare chez lequel cette opinion philosophique soit bien décidée, et qui par sentiment ou par réflexion ait une idée consciencieuse sur le but auquel il est appelé par sa nature, observez-le : et certainement vous le verrez, comme les yeux toujours fixés sur un même but, s'y diriger à travers les obstacles, au milieu des orages et des tempêtes de toute espèce, sans être un seul instant écarté de sa route par les clameurs de la multitude ni la menace des tyrans, prêt à rester immobile jusque sous les débris de l'univers : c'est-à-dire que vous verrez l'homme qu'Horace célèbre dans ses vers et qui toujours obtient l'admiration; un Caton chez les Romains; chez les Grecs, un Démosthène; et de nos jours, parmi nous, celui dont la vaste intelligence peut être révoquée en doute, dont on peut contester la justesse de coup d'œil politique, mais dont le caractère commande le respect à tous les hommes de tous les partis, Lafayette. — Car la vérité est encore, que la *force* du caractère est dans un rapport nécessaire avec la *fixité* de l'opinion philosophique.

Ce n'est pas tout.

Lafayette, Démosthène, Caton, ces trois noms que je viens d'écrire sont honorables sans doute; mais pourtant à des degrés différens. Ce qui subjuguait l'esprit du vieux Caton, c'était l'idée que tout devait être fait dans les intérêts de Rome et pour son avantage : c'était une espèce

de patriote anglais. Démosthène voulait qu'on sacrifiât tout à la gloire d'Athènes, à l'honneur national, et que même aux plaines de Chéronée, on s'écriât que rien n'avait été perdu, ni mal fait : c'était un vrai patriote français. Lafayette au contraire, dédaignant les limites naturelles et artificielles qui tendent à séparer les nations, les voit toutes comme une seule famille, et veut leur bonheur à toutes, la Liberté générale : c'est le patriote de l'humanité. Aussi (car pourquoi ne le dirions-nous pas ?) de même que l'humanité vaut plus qu'un peuple, et le beau plus que l'utile, ainsi le caractère de Démosthène l'emporte en noblesse sur celui de Caton, et le caractère de Lafayette sur tous deux. Tant il est vrai que, si le caractère fort est dans un rapport nécessaire avec la fixité de l'opinion philosophique, selon que cette opinion est plus ou moins *élevée*, le caractère fort acquiert aussi plus ou moins de *noblesse* !

Mais je me hâte de le dire, qu'on ne s'y trompe pas. La noblesse du caractère n'en est pas encore la grandeur. La noblesse est la force réunie à la beauté; la grandeur exige le sublime. Le sublime vrai est l'absolu ou l'infini; toute limite l'anéantit; toute défectuosité est limite. De sorte que nul caractère vraiment grand ne peut exister qu'en rapport avec une opinion philosophique entièrement dégagée de défectuosité et d'erreur.

En moins de mots, la *grandeur* du caractère dans les individus est la *vérité philosophique* réduite en acte.

De même des peuples, qui ne sont guère que des individus sur une plus grande échelle, et chez lesquels on trouve aussi des caractères différens, dignes de mépris ou de haine, d'admiration ou d'amour, etc., selon que leur opinion philosophique est indécise ou fixe, basse ou élevée, vraie ou fausse, etc.

Ainsi, l'opinion philosophique d'un peuple est-elle indécise

ou flottante, malheur à ce peuple ! Quand il aura passé, vous chercherez en vain la trace de ses pas : ou bien, dans le grand tableau du monde, il tiendra la même place que tiennent dans notre chronologie ces rois de mémoire fugitive, au-dessous du nom desquels le simple chroniqueur ne trouvait à écrire que les mots : *cil feict néant* : ou enfin il n'y paraîtra que flétri du nom de peuple sans caractère, comme furent les Grecs sous Philippe, Alexandre et les Romains ; comme furent les Romains eux-mêmes sous les empereurs et les barbares ; comme furent encore les Grecs avilis et dégénérés du bas empire.

Au contraire, l'opinion philosophique d'un peuple est-elle fixe et certaine, honneur à lui ! Inspiré par une foi vive et trouvant en elle une vie que seule elle peut donner, il remuera tout de sa pensée et ne nous apparaîtra que semblable aux grandes figures des Charlemagne et des saint Louis, des Descartes et des Platon. Ce seront les soldats de Mahomet, les adorateurs d'Odin, les barbares du Nord et du Midi ou les guerriers des croisades.

Mais l'énergie de ces peuples avait quelque chose de brut et de sauvage. C'étaient simplement des hommes forts. Pour avoir la noblesse du caractère, il leur manquait une philosophie plus élevée, telle à peu près que fut celle des Français sous Louis XIV.

Et pourtant, même alors, la France ne pouvait pas être dite la patrie d'un peuple vraiment grand. Car la philosophie de ce peuple était loin encore d'être vraie en tous points ; et l'histoire tout entière affirme que la vérité philosophique n'est pas moins nécessaire à la véritable grandeur des peuples qu'à celle des individus.

.....

Mais qu'est ceci en comparaison de ce que j'aurais à dire, si je pouvais dérouler ici le tableau de toutes les sociétés humaines, et montrant l'humanité tout entière

comme un seul homme, la faire voir croître, grandir et se développer dans chacune d'elles, au milieu d'innombrables révolutions?

A ce spectacle non moins fécond en nobles pensées qu'en utiles leçons, un grand étonnement s'emparerait d'abord de l'âme, impuissante à se garder d'un saint effroi en voyant marcher les différentes sociétés comme poussées par une force irrésistible et mystérieuse. Au fond des cœurs se presseraient et s'agitieraient les mêmes sentimens dont l'expression paraît sublime dans les écrits des Bossuet et des Platon; et malgré nous, un superbe dédain parti des profondeurs de l'âme irait se déverser sur les déclamations et les mécontentemens du jour, et les intrigues et les passions du moment; véritable colère d'enfant dont l'homme ne peut être témoin sans sourire; ou nuages inoffensifs que, des hauteurs où il s'est élevé, le hardi voyageur entend et voit sans crainte rouler et gronder sous ses pieds. — A cette hauteur aussi, les nuances légères et les faibles oscillations ayant disparu, l'on se réjouirait de distinguer nettement les grands mouvemens et les grands traits sous lesquels chaque siècle se dessine, et qui forment pour ainsi dire sa physionomie, ici fortement prononcée comme celle des héros de la guerre ou de la science, du crime ou de la vertu; là respirant l'insouciance et la volupté des Anacréon, des Montaigne; et d'autres fois indécise et nulle, vrai visage d'hommes qui n'ont de la vie que la circulation d'un sang pauvre et froid, et dont on ne peut rien dire, sinon qu'ils ne sont pas morts.

Mais que ce premier étonnement et cette première joie seraient vite remplacés par d'autres sentimens, alors que dans ces grands mouvemens qui ne sont, à vrai dire, que les actions de l'humanité et dans ces grands traits qui ne sont aussi que l'expression de son caractère, on verrait les conséquences nécessaires des opinions adoptées à chaque

époque, et dans celles-ci, d'autres conséquences nécessaires aussi de l'opinion philosophique !

Mot unique de toutes les énigmes inscrites dans les immenses archives de l'histoire et de l'humanité, puisque avec lui tout s'explique et se comprend, et que, sans lui, tout reste obscur et indéchiffrable ; principe de tous les phénomènes ou événemens si variés que l'univers moral présente dans son magnifique ensemble ; et source véritable de tout ce qu'il y a de grand et de bas, de méprisable ou de divin dans l'humanité comme dans l'homme, cette opinion philosophique ne paraîtrait plus alors à personne mériter d'être reléguée parmi les frivolités et les choses sans conséquence. Et l'on s'étonnerait peut-être de découvrir une grande vérité dans ce qu'on ne prend généralement que pour une boutade d'un philosophe mécontent de se voir esclave, disant à l'homme qui le marchandait : *Achète-moi si tu veux un maître.*

.

Interrogeons notre France du dix-neuvième siècle.

IV.

A vrai dire, pendant le tiers de siècle qu'a déjà vécu cette France, nulle opinion philosophique n'a pu jeter de fortes et profondes racines : comme si le sol, trop violemment agité par la commotion terrible dans laquelle a péri le vieux monde, n'était plus capable de concevoir ni de féconder aucun germe. Mais dans le même temps, la religion et les mœurs, le gouvernement et les lois, la littérature et les arts, tous les élémens enfin dont se compose un peuple, ne paraissent-ils pas aussi flottans dans le même vague et la même indécision, semblables à ces images fantastiques de nos rêves que l'on ne peut arrêter dans aucune forme ?

Cependant, même au milieu de ce vague, il n'est pas entièrement impossible de démêler et de reconnaître quelques traits principaux.

La philosophie sensualiste de Condillac régnait surtout au commencement du siècle; moins par conviction ou par amour, je crois, que par un reste de vieilles habitudes contractées au siècle précédent. Les idéologues Garat et de Tracy tenaient le sceptre du monde philosophique : et si quelques voix protestaient quelque part contre leurs doctrines, elles n'étaient pas entendues ; ou du moins elles se perdaient tristement sans trouver d'écho pour les répéter, généralement réputées indignes d'être écoutées.

Bientôt après, les idéologues s'effacèrent et disparurent devant Cabanis, auquel ils s'empressèrent même de faire cortège. Le sensualisme se fit matérialisme, l'idéologisme devint le physiologisme.

Et il en fut ainsi, même après que Cabanis se fut rétracté ou se fut mieux expliqué à lui-même dans le sanctuaire de sa pensée, jusqu'à ce que la voix si pleine de charmes de Laromiguière eût été entendue réclamant de graves modifications au système idéologico-sensualiste ; et que la parole grave et pleine de poids de Royer-Collard l'eût combattu à outrance avec les armes de l'École écossaise.

Et sur les nouvelles ruines qu'ils firent, on vit après quelque temps s'élever les grandes figures de MM. de Bonald, de Maistre et de Lamennais, semblables à des ombres orgueilleuses et méprisantes, commandant obéissance et foi aux mêmes doctrines théologico-philosophiques dont nos pères avaient jadis porté le deuil moqueur, et que tous croyaient descendues à la tombe pour jamais.

Et les flots d'auditeurs se précipitèrent de la chaire du prêtre à celle du professeur. Cousin recommença Platon, créa dans la jeunesse française l'enthousiasme sérieux et réfléchi de l'Allemagne, et conquit des âmes à l'Eclectisme, jusqu'à ce que sa voix, que Broussais entreprit vainement

de faire taire, fut couverte par celle de tout un peuple conquérant la souveraineté, sans vouloir plus croire à rien, et devenu incrédule à toutes les doctrines, parce qu'il les accuse toutes de l'avoir indignement trompé et de vouloir le tromper encore.

Et la philosophie semble rentrée dans le chaos.

Mais tandis que les opinions philosophiques s'en allaient emportées de ce mouvement, le gouvernement ne s'en allait-il pas aussi du Consulat à l'Empire, de l'Empire à la Restauration, de la Restauration à la Révolution de juillet ? Et sous chacune de ces formes, la société française n'était-elle pas évidemment le reflet de l'image philosophique ou le contre-coup de ce mouvement ? — Cela me paraît du moins incontestable.

Ainsi l'Ère consulaire, avec ses défaillances de liberté mourante, se résignant d'assez bonne grâce à se laisser ensevelir dans un manteau d'or, par un soldat couronné, ce fut l'idéologisme se laissant aller sans grande résistance à abdiquer les dernières idées du spiritualisme expirant, entre les mains des physiologistes, apôtres et sectateurs des doctrines matérielles.

L'Empire, avec l'arbitraire de son despotisme et la force de son colosse armé, pesant de tout son poids sur les tristes débris de libertés abandonnées et apostasiées, ce fut le physiologisme, ne reconnaissant dans l'univers que la force aveugle de la matière, et lui sacrifiant, comme à une idole jalouse, jusqu'aux derniers restes des croyances immatérielles, plus élevées et plus pures.

La Restauration, avec ses luttes continuelles des hommes monarchiques et des hommes doctrinaires, tour à tour appelant et repoussant les hommes libéraux, et les trouvant toujours hostiles, même lorsqu'ils campaient sous la même tente, ce fut la lutte des doctrines théolo-

giques, éclectiques et sensualistes, personnifiées dans MM. de Bonald, Cousin et Broussais.

Enfin l'anarchie sociale qui règne véritablement, depuis le jour où le boulet des barricades a frappé la tête de nos anciens chefs, n'est-ce pas le chaos philosophique où se débattent tous les esprits depuis la même époque ?

Il y a plus. Comme s'ils eussent voulu rendre évidens à tous les yeux les rapports essentiels qui existent entre l'opinion philosophique d'un peuple et son état social, ce sont les mêmes hommes qui se sont chargés de jouer un double rôle, toujours le même, sur l'une et l'autre scène.

Ainsi les philosophes-idéologues, devenus physiologistes ou confondus avec eux, allèrent en masse bercer et endormir leur philosophie aux fauteuils dorés du sénat-conservateur ; tandis que Châteaubriand et M.^{me} de Staël, qui se posèrent les premiers et les plus ardens ennemis des doctrines sensualistes et matérielles, faisaient aussi la première et la plus ardente opposition contre le premier consul et l'empereur. Laromiguière non plus ne but point à la coupe enchantée du pouvoir ; et le cœur de Royer-Collard était au-delà du détroit, aux mêmes lieux où son esprit allait chercher la philosophie.

Aux jours de la Restauration, M. de Bonald, brillant au premier rang parmi les chefs de l'École théologique, apparut aussi des premiers parmi les chefs du parti monarchique. Le père putatif de l'École éclectique, M. Royer-Collard, fut aussi réputé le père du parti doctrinaire. M. Broussais, le sensualiste, eut rang parmi les libéraux mécontents et *grognauds*. Et les mêmes hommes qui, aux jours de gloire philosophique, se cramponnèrent le plus obstinément au char de l'Eclectisme triomphant, pour le fatiguer de leurs critiques amères et de leurs ironies mordantes, ne sont-ils pas encore ceux qui poursuivent avec le plus de persé-

vérance les idées et les faits de l'Éclectisme politique, aujourd'hui au pouvoir.

.....

.....

V.

L'ère ancienne a fini pour la France et pour l'humanité.

Toute époque de fin est aussi une époque de renouvellement.

Avant qu'aucun renouvellement ne s'opère, il faut que tous les élémens dont se composait l'ancien ordre de choses s'en soient allés, dissous, réduits en cendres, poussière à livrer aux vents. Et dans cet état, leur destinée est de tourbillonner, plus ou moins long-temps, comme au hasard, sans règles ni lois, jusqu'à ce qu'ils soient saisis par un nouvel esprit et animés d'un souffle régénérateur qui en forme un tout nouveau.

Telle a été la France à notre grande révolution de 1789.

Telle elle est encore.

En la voyant dans cet état, quelques hommes d'un vrai mérite, d'un talent réel et d'une incontestable supériorité d'esprit ont cru que, pour la recréer et lui faire un heureux avenir, il suffisait de prêcher encore et de prêcher toujours les mêmes doctrines philosophiques qui avaient été toutes puissantes pour défaire un passé mauvais. Mais ces hommes se trompaient : et ils n'ont pu rien édifier, ni féconder aucune de leurs ruines, affligeantes à voir. — Chargés d'être les exécuteurs de la vengeance divine, véritables fléaux de Dieu, les philosophes sensualistes du dix-huitième siècle ont accompli dans le temps leur mission terrible avec ferveur et dévouement. Gloire à eux ! Gloire et reconnaissance ! Que la sincérité de leur zèle leur obtienne même pardon de quelques excès devant celui qui les avait envoyés ; et devant les hommes, indulgence respectueuse !

Mais que la France cherche ailleurs les dispensateurs des bienfaits d'en-haut. Car, comme Moïse, ces Sages ont fait leur œuvre en délivrant Israël de la tyrannie de l'Égypte, et le faisant sortir de la terre et de la maison de servitude. C'est à un autre Josué de le conduire maintenant dans la terre promise.

En voyant la France éconduire les Sages du sensualisme, d'autres Sages sont venus et ont dit : « Pourquoi toujours » ces idées de terre promise et ces vagues élans de l'âme » vers un avenir indéfini, supérieur à tout ce qui a jamais » été? Qu'ont donc tant donné tous les beaux prometteurs » d'un tel avenir? Des ruines par des excès, puis des excès » épouvantables sur ces ruines, puis encore de nouvelles » ruines et de nouveaux excès, puis des excès encore et » des ruines : voilà toute leur œuvre. Au lieu de vous » fier plus long-temps à eux, que ne reportez-vous plutôt » vos pensées et vos pas vers cette terre d'Égypte, où tous » vos besoins étaient si facilement satisfaits, et où votre » bonheur pouvait devenir chaque jour plus grand, sans » aucun effort, ni danger, au sein d'une heureuse et douce » sécurité? » — Ainsi dirent ces Sages, affligés et mécontents de tout ce qui avait été fait. Et, avec une ardeur grande, ils entreprirent de ranimer au fond des cœurs la croyance aux anciennes doctrines et de faire renaître le vieux temple de ses ruines dispersées. Mais la terre de France rejeta promptement de son sein les fondemens nouveaux, comme autrefois la terre de Jérusalem rejeta ceux du temple restauré. Et après avoir recommencé l'œuvre impie, les nouveaux Julien furent obligés, comme lui, de se déclarer vaincus. Car Dieu n'a pas voulu que l'humanité fût semblable à l'animal impur qui se nourrit une seconde fois de ce qu'il a vomi.

Alors vint une troisième classe de Sages, aux formes imposantes et majestueuses, à la voix éloquente et grave, aux pensées élevées et mystérieuses; ne voulant pas rompre

avec les amis du passé, ni s'allier avec eux ; ne voulant pas davantage faire cause commune avec les ennemis de ce même passé, ni moins encore leur déclarer la guerre ; mais ayant la prétention de les dominer tous , de se faire leur arbitre et de les forcer à s'entendre en dépouillant réciproquement tout ce qu'ils avaient de mal et de faux pour ne conserver que ce qu'ils renfermaient de bien et de vrai : Prétention séduisante de grandeur, qui ne pouvait avoir sa place véritable qu'en des esprits nobles et généreux.

Et successivement dégoûtée de tous ceux qui se sont faits ses précepteurs, depuis le commencement de ce siècle, la France attend qui lui annonce une bonne nouvelle,

Quel sera cet homme ? Je l'ignore.

Quand viendra-t-il ? Je l'ignore encore.

Mais, quel qu'il soit, et à quelque époque qu'il vienne, soyons sûrs qu'il ne fera que donner une voix aux sentimens nobles et généreux qui agitent les cœurs ; que revêtir d'une forme les idées grandes et belles qui travaillent les têtes ; que satisfaire enfin aux plus nobles besoins des âmes et ouvrir une nouvelle carrière à la marche éternelle de l'humanité vers un état de plus en plus approchant de l'infinie perfection, qui est la Liberté absolue.

Faisons seulement des vœux, pour qu'il nous soit donné de le voir bientôt. Car, comme celui qui fut plus tard le Prince des Apôtres, dans notre barque à chaque instant menacée par les vents et par les flots, qui ne se sent tenté de s'écrier : *Seigneur, nous périssons !* et d'aller éveiller le Sauveur qui paraît dormir indifférent sur nos dangers ?

GATIEN - ARNOULT.

CHRONIQUE.

INDUSTRIE ET COMMERCE.

DE L'ÉTAT ACTUEL ET DE L'AVENIR DES VOITURES À VAPEUR.

Un recueil dont la réputation est, à juste titre, devenue européenne, la Revue d'Edimbourg, a tout récemment fait des voitures à vapeur le plus séduisant tableau. En offrant à ses lecteurs la traduction française de M. Hérail, le directeur de la Revue de Paris, a, dans une courte introduction, dépassé les éloges du critique écossais, et montrant la France près d'imiter l'Angleterre dans ce nouveau mode de transports, « nous verrons avant peu, dit-il, le négociant de Lyon arriver en quinze heures à Paris, avec sa pacotille d'étoffes; les cargaisons des navires du Levant, celles des navires de l'Amérique ou des mers du Nord, affluer au milieu de la capitale surprise, les unes deux jours, les autres six heures après leur débarquement à Marseille, à Bordeaux ou au Havre..... Les exploits merveilleux des Titans aux cent bras, ou les géants de la féerie n'ont rien de plus surprenant. » Certes, personne plus que nous ne fait des vœux pour voir enfin se réaliser les espérances qu'on a conçues de cette grande découverte; mais ne se fait-on pas illusion? ne pourrait-on trouver un peu d'exagération dans les éloges pompeux dont on gratifie les voitures à vapeur? Nous serions tentés de croire qu'il n'y a pas chez l'écrivain d'Edimbourg toute l'impartialité possible, et le numéro du *Foreign-Quarterly-Review*, publié au mois d'Octobre dernier, nous confirme dans cette opinion. Sans vouloir en rien faire intervenir notre jugement entre deux autorités si imposantes, nous opposerons aux flatteuses descriptions de l'*Edinburgh-Review*, les sévères critiques du *Foreign*. Avant tout, il importe de connaître la vérité, et nous croyons que c'est un moyen d'y parvenir que de publier sur la même matière les avis les plus opposés.

Après avoir observé rapidement que l'application de la vapeur aux transports par terre a excité pendant vingt ans un intérêt soutenu, et mis en émoi toutes les espérances, l'auteur de l'article que nous avons sous les yeux avoue sans détour qu'il serait impossible de citer aujourd'hui une seule communication *régulière et satisfaisante* par cet agent, soit en Angleterre, soit ailleurs. La route de Liverpool à Manchester n'est tenue qu'en sacrifiant l'intérêt des propriétaires et d'énormes sommes d'argent. Les pompes à feu qu'on emploie sont vastes, disproportionnées, grossières de mécanisme, et plus convenables, par leur forme et leur structure, à la *grave démarche d'un éléphant*, qu'à la fuite légère pour laquelle on les façonna. Insensiblement l'auteur est conduit à cette conclusion : *Toute entreprise faite jusqu'à ce jour pour rendre les voitures à vapeur un moyen économique et régulier de communication a complètement échoué.*

N'allez pas croire néanmoins que tout espoir soit éteint, et que les efforts de tant d'hommes habiles ne puissent porter aucun fruit. Ce n'est point dans la chose elle-même, mais bien dans la manière d'appliquer cette chose que gît la cause d'insuccès. Que d'omissions dans chaque tentative ! que d'éléments de destruction et de ruine totale, non-seulement dans les simples détails, mais encore dans les grands principes de structure et d'arrangement qui caractérisent chaque invention ! Pourquoi chercher ailleurs que dans les vices du mécanisme de si pauvres résultats ! Y a-t-il dans la nature du mouvement par terre quelque obstacle qui empêche le même pouvoir qui fait tourner les roues d'un bateau, de pousser par un effet semblable les roues d'une voiture ? Tandis qu'une pompe à feu peut dans certains cas faire le travail de cent chevaux, pourquoi dans celui-ci ne peut-elle suffire au travail de quatre ? Avons-nous atteint le « jusqu'ici et pas plus loin » (*Hitherto and no further*) de la puissance de la vapeur ? Toute la science mécanique de la Grande-Bretagne a-t-elle été vaincue ? Tout son talent, tout son génie sont-ils insuffisants au changement de ce petit problème : avec une machine de la force de soixante chevaux, pousser une voiture de quatre chevaux ? — Où sont les Ball, les Bolton et les Watt ? — Le gouvernement ne peut-il rien pour perfectionner l'invention et la conduire à bonne fin ? Après avoir posé ces graves questions avec autant de clarté que de talent, tracé l'historique des diverses phases qu'a suivies le système de la vapeur, et posé en fait que depuis Watt cet agent n'a éprouvé ni modifications ni perfectionnemens, si ce n'est qu'on l'a appliqué à un plus grand nombre d'objets, l'auteur se

livre à de savantes théories dans lesquelles nous regrettons que les bornes de ce recueil ne nous permettent pas de le suivre. Nous dirons seulement qu'elles s'éloignent en grande partie des divers modes suivis jusqu'à ce jour, et qu'il blâme successivement dans les machines actuellement en usage la manière dont le feu est placé, dont la flamme est conduite; la distribution du chauffage, et le placement des tuyaux, enfin le défaut de légèreté. — « Les passages qui devraient être courts et directs, sont longs et interrompus; les cylindres, qui, pour être efficaces, auraient besoin d'être grands, sont petits et bornés; la machine devrait être suspendue sur les ressorts, et celle-ci ne l'est que de nom. » C'est au manque d'une suspension convenable et à la forme elle-même des ressorts, qui, au lieu d'être longs et minces, sont courts et forts, qu'on doit attribuer la destruction rapide des routes que parcourent les voitures à vapeur.

Le préjudice causé est tel, que d'après le dernier état imprimé pour les souscripteurs, les réparations du *rail-way*, de Liverpool à Manchester, s'élèvent à 14,000 livres par an (350,000 fr.). Et les mauvais effets ne se bornent pas à la route : ils sont encore plus préjudiciables aux machines et aux voitures elles-mêmes, qui par la délicatesse de leur mécanisme reçoivent les chocs avec une violence extrême. La compagnie s'en aperçoit encore plus que les voyageurs, car en ce moment où les machines sont neuves et dans le meilleur ordre, les dépenses d'entretien et de réparation s'élèvent, avec le maintien de la route, à 35,000 livres par an (875,000 fr.), dont la plus grande partie est occasionnée par les imperfections signalées. C'est payer bien cher la vitesse.

Parcourir un mille en deux minutes est chose fort extraordinaire; pourtant certains chevaux le peuvent faire, et en en plaçant un certain nombre à des distances très-rapprochées, pendant l'espace de trente milles, le trajet sera franchi en une heure. A la vérité les dépenses seront si énormes qu'elles rendront ce moyen inefficace; mais elles ne dépasseront pas celles d'une voiture à vapeur de construction ordinaire. Où est alors l'avantage pour celle-ci? Une entreprise n'est vraiment utile qu'autant que sa fondation ou son entretien coûtent moins que l'entreprise qu'elle remplace.

Il résulte des diverses considérations énoncées par le critique du *Foreign*, que les machines à vapeur ne sont point encore assez perfectionnées pour aller sur les *rail-way* avec profit pour les soumissionnaires et avantage pour l'industrie. Quant à leur application aux routes ordinaires, il n'est pas besoin de démontrer, dit-il, combien sont absurdes les projets qu'on a formés à cet égard. On verrait plutôt *un éléphant danser sur une corde*

tendue, que ces machines rouler sur des chemins autres que les *rail-way*. Pourtant il ne désespère pas de leur voir atteindre la perfection désirable, et voici le résumé de ses opinions que nous allons traduire plutôt qu'analyser.

« Nous pensons que les chutes qui ont suivi jusqu'à présent toutes les entreprises faites de transports par la vapeur, proviennent, non point d'une incompatibilité entre la nature de la vapeur et cette application particulière de son pouvoir, mais du vice des inventions dans quelques-uns des grands élémens de structure nécessaires au succès; qu'il eût été facile, par la construction même de ces machines, de prédire leur chute, comme nous la prédisons maintenant à toutes celles qui seront construites d'après des principes semblables ou analogues; que c'était une erreur de supposer qu'elles manquaient simplement par des détails de pratique, auxquels une plus longue expérience pourrait remédier; que chacune d'elles contenait les élémens de sa propre destruction; qu'elles avaient atteint toute la perfection dont elles étaient susceptibles, et finalement qu'on ne peut espérer le succès qu'en faisant subir au mécanisme des changemens considérables.

» Quant aux moyens par lesquels la machine peut atteindre à la perfection, nous croyons ne pouvoir faire mieux que de nous en rapporter à l'opinion de M. Farey, telle qu'elle est énoncée dans le rapport du comité de la chambre des communes. Il recommande au gouvernement la création d'une récompense de 10,000 livres sterling (250,000 fr.), comme pouvant faire surgir le talent réclamé pour de plus grands perfectionnemens. Un homme qui aurait la science et le talent nécessaires se sent peu disposé à entreprendre une série d'expériences, où il risque à la fois son argent et sa vie. En l'état actuel de nos lois, une patente royale est à peine préférable à un vieux parchemin; et même en supposant son efficacité à satisfaire les intérêts privés de l'inventeur, nous ne doutons point que le gouvernement ne rendit un plus grand service à la nation, en récompensant l'inventeur et laissant à chacun le droit d'exploiter l'invention, que de la soumettre aux restrictions du monopole.

» Nous partageons également l'avis de M. Farey, quand il dit que la plupart des individus qui ont été jusqu'ici les inventeurs des transports par la vapeur, ne sont pas ceux dont nous devons attendre une perfection définitive. Nous n'admettons pas non plus que des mécaniciens ordinaires ou des constructeurs de machines puissent être plus heureux. Nous pensons, en ce qui les concerne, que tout le cours de leurs expériences a été une série d'incapacités, et cette opinion n'est pas sans fondement. Les qualités des machines stationnaires, qu'ils ont l'habitude de construire, sont tout-à-fait

L'opposé de celles qui doivent caractériser une machine destinée à changer sans cesse de place; l'excellence de celles-là consistant dans la force, la rigidité, l'immobilité et la pesanteur, celles-ci demandant au plus haut degré des qualités toutes contraires. La *locomotion* (changement de place), dans ce sens, est en fait une science toute nouvelle, qui attend sa maturité et sa perfection, non pas d'un ouvrier laborieux et expérimenté, mais d'un génie puissant et habile. Le soin d'inventer une machine à transports ressemble plus à la création d'un animal, qu'à aucun autre projet que le génie flexible de l'homme ait encore entrepris : d'un animal qui joindrait à la rapidité du cerf la force de l'éléphant. C'est en étudiant la structure d'un animal, que l'union de la force, de la légèreté et de la flexibilité réclamées pour ces machines peut être comprise et appréciée. C'est d'une pareille combinaison seulement qu'on doit espérer le succès. Puisse-t-il être anticipé!

J. - B. P.

LE TÉLÉGRAPHE.

Le *télégraphe* est une invention qui a pour objet de donner à des signaux variés toutes les valeurs des sons du langage. C'est donc une écriture aérienne qu'on peut lire à distance : de là résulte la dénomination de cet instrument, dérivée de deux mots grecs : *télé*, LOIN, *graphô*, J'ÉCRIS, parce qu'il sert à écrire au loin.

La première idée du télégraphe et due à Amontons, physicien célèbre, qui avait établi une ligne de correspondance par signaux avec un ami. C'est de cette ingénieuse idée que les frères Chappe se sont emparés; ils l'ont perfectionnée et rendue d'une facile application. Ils firent un premier essai de leurs procédés en Mars 1791, dans le département de la Sarthe; et comprenant toute l'utilité des télégraphes pour les correspondances du gouvernement, ils offrirent dès 1792 d'en établir des lignes; et le 4 Août 1793, la Convention nationale décréta l'établissement d'une ligne-télégraphique de Paris à Lille, dont on obtint les résultats les plus satisfaisants. Depuis, les télégraphes ont été multipliés dans diverses directions. Les étrangers ont aussi, eux, adopté cette invention; mais nulle part elle n'est aussi bien entendue qu'en France; la machine y est mieux conçue, plus simple et plus facile à mouvoir.

La célérité des nouvelles par le télégraphe est telle, qu'à Paris on a des nouvelles de Lille (60 lieues) en 2 minutes; de Calais (68 lieues), en 4 minutes 5 secondes; de Strasbourg (120 lieues), en 5 minutes 52 secondes; de Toulon (207 lieues), en 13 minutes 50 secondes; de Bayonne, en 14 minutes; de Brest (150 lieues), en 6 minutes 50 secondes.

Un jour , un ordre partit de Paris pour Brest , où il arriva en quelques minutes , et le lendemain matin , en vertu de cet ordre , une flotte appareilla.

Pour établir une ligne télégraphique , on choisit , de distance en distance , certains lieux élevés , pour stations intermédiaires ; et l'on y fait des constructions pour loger des machines , et les disposer en vue des deux stations voisines. L'intervalle varie selon les localités ; il est de trois lieues , terme moyen. On emploie deux hommes à chaque poste : ce sont ordinairement des invalides , qui ajoutent la rétribution attachée à cet emploi (500 francs d'appointemens annuels) à leur pension de retraite pour améliorer leur sort. Chacun est de faction à des heures réglées , et l'on est certain de son assiduité , parce que s'il venait à s'absenter la communication serait interrompue , et un signal transmis par la station voisine indiquerait rapidement l'absence ; la peine serait donc immédiatement appliquée. Ainsi le télégraphe exerce lui-même sa propre surveillance.

A chaque extrémité d'une ligne réside un directeur qui correspond ainsi avec Paris ; des inspecteurs surveillent fréquemment les localités , pour s'assurer de l'état des hommes et des machines.

Le secret des communications n'est confié qu'à deux traducteurs , qui connaissent la valeur des signes , occupent chacun une extrémité de la ligne , et commandent la série des signaux. Du reste , cette valeur peut changer quand le gouvernement le juge à propos , et l'on peut même envoyer directement des ordres , sans que les traducteurs les comprennent , pourvu que les signes en soient convenus d'avance avec celui à qui ils s'adressent. Certains signes sont connus de tous les préposés eux-mêmes pour répandre , lorsqu'il le faut , les nouvelles ou les ordres sur toute la route.

Le *gnetteur* est armé d'une longue-vue fixée au mur et dirigée vers le télégraphe qu'il doit observer , et d'une autre qui tend à celui qu'il commande. Étant assis , il voit un signal , et il l'imité sur-le-champ avec des manivelles , ainsi qu'il sera expliqué plus loin ; en même temps , le télégraphe qui surmonte l'édifice prend les mêmes positions. Il enregistre chaque signal , et attend , pour en faire un second , qu'il soit certain qu'on l'a vu et imité fidèlement.

La durée de chaque signal est , terme moyen , d'environ dix à vingt secondes. L'expression d'un mot , d'une phrase , d'une lettre , n'exige qu'un signe , selon les conventions. Le levier moteur prend sous la main du préposé la forme et la position qu'on veut donner à la partie extérieure , dont la force et la solidité la rendent capable de résister aux plus fortes tem-

pêtes. Les bras du télégraphe peuvent se combiner de manière à produire deux cent cinquante-six signaux. Tous les sons et toutes les articulations de la langue française se réduisent à trente-trois, en sorte qu'il suffit de trente-trois signes pour écrire toutes les inflexions du langage, bien entendu qu'on laisse de côté toutes les règles de l'orthographe. Les autres signaux sont destinés à indiquer des mots d'un fréquent usage, des phrases convenues, etc. On voit que ce grand nombre de combinaisons différentes suffit, et au-delà, à tous les besoins.

Les avis peuvent partir tantôt de Paris, tantôt de l'autre bout de la chaîne : en sorte que le préposé d'un télégraphe commande l'un des deux, ou en est commandé selon les cas. Lorsque les avis arrivent en même temps par les deux extrémités, il y a un point de la chaîne qui se trouve à la fois commandé par les deux qu'il aperçoit ; mais à l'instant il fait un signal particulier qui avertit l'un de suspendre la série de signes qu'il reçoit. Ce signal, transmis en rétrogradant, impose silence à l'une des extrémités jusqu'à ce que l'autre ait cessé de parler ; alors elle reprend la suite de ces signaux. Les instructions données aux employés leur indiquent d'avance quelle est la série qu'il importe de continuer.

Il y a des cas où le préposé est averti qu'il doit copier les signaux qu'il voit, à mesure qu'il les répète, afin de les lire ensuite, lorsqu'ils sont de ceux dont il a la clef, ou de les conserver pour les montrer aux inspecteurs.

Voici maintenant la composition de cette machine.

En haut d'un mât saillant de 12 à 15 pieds au-dessus du toit, est un fléau que l'on appelle *régulateur* ; il y est attaché par son milieu à une poulie, et peut faire un tour entier sur un axe horizontal. Le régulateur peut prendre toutes les inclinaisons par rapport au mât, tant à droite qu'à gauche. Ce mouvement est donné à l'aide de cordes passées dans les gorges des poulies et communiquant dans la chambre au-dessous du toit. Le régulateur a environ 12 pieds de longueur sur 10 à 11 pouces de largeur.

Au bout de ce fléau sont des bras qui peuvent tourner aussi sur des poulies situées aux extrémités du régulateur. Des cordes qui communiquent pareillement dans la chambre servent à donner à ces pièces mobiles, nommées *indicateur*, toutes les directions qu'on veut par rapport à celle du fléau. Ces pièces qui ont environ trois pieds de long, portent une queue en fer et une masse qui leur sert de lest pour équilibrer.

Derrière cet appareil est fixée une échelle pour monter, réparer, graisser, et faire toutes les opérations du dehors. La chambre est entourée d'une balustrade extérieure destinée à ce service.

Les pièces mobiles extérieures sont peintes en noir pour se mieux détacher, à la vue, du fond du ciel; elles sont formées d'un cadre allongé en bois, dont la surface est recouverte de petites lattes placées comme celles des jalousies appelée *persiennes*. Moitié de la longueur porte la pente de ces lattes en sens contraire de l'autre moitié. On facilite ainsi l'écoulement des eaux pluviales, et l'on se procure des jeux de lumière qui aident la vue des signaux dans les temps obscurs. Les cordes qui impriment les mouvements sont faites de fil de laiton. Sous la toiture est une petite chambre où se tient le préposé pour manœuvrer la machine qui est, en petit; façonnée sur le modèle de l'extérieur. Ainsi, quand le préposé aperçoit, avec sa lunette n.º 1, un signal sur un télégraphe voisin, sa fonction consiste à tourner les pièces intérieures, pour leur faire prendre absolument les positions dont il a l'aspect; et d'elle-même la machine répète en dehors ce même signal. Le préposé porte sur-le-champ l'œil à la lunette n.º 2, et il doit voir ce signal répété fidèlement par le télégraphe suivant. De là, revenant à sa lunette n.º 1, il voit un nouveau signal, qu'il reproduit de même que le précédent, et ainsi des autres signaux subséquens.

Le rôle des préposés n'est pas difficile à remplir; cependant il exige de l'habitude pour réunir la célérité des mouvements à la sûreté des signaux; et si l'on considère que ces hommes sont peu payés, pris dans la classe inférieure, sujets à des mœurs peu réglées, on ne doit pas être surpris qu'il arrive quelquefois qu'à l'extrémité de la chaîne, les signaux soient illisibles ou incertains.

Lorsque le ciel est nébuleux, le télégraphe ne peut être employé, de même que pendant la nuit on ne peut s'en servir. On a bien tenté de le rendre propre aux communications nocturnes en y ajoutant des feux, mais ce système exigeait des soins particuliers et des dépenses assez considérables; on y a renoncé: on a jugé que la durée du jour suffisait amplement à ces communications, qui d'ailleurs n'étaient jamais possibles, ni le jour ni la nuit, dans une saison brumeuse.

On a proposé depuis peu d'établir des lignes télégraphiques pour l'usage du commerce et des particuliers. Il existe des circonstances fréquentes où il importe extraordinairement d'être instruit avant tout le monde des événements; les spéculations de bourse ont souvent été le fruit de cette connaissance, et ont produit des bénéfices énormes, quoique peu honorables. Le commerce a fait entendre ses douleurs dans le dessein d'éviter d'être trompé par des hommes instruits des choses que chacun ignore. L'établissement des télégraphes publics est assurément le meilleur moyen de remplir

ce but; mais une telle institution paraît beaucoup effrayer le gouvernement, qui craint qu'on ne la fasse servir à des vues politiques, et qui veut rester maître de préparer les esprits aux circonstances. Il est donc à présumer que d'ici long-temps les télégraphes privés ne seront pas autorisés.

B...N

LITTÉRATURE FRANÇAISE.

RÉSIGNÉE *

Par M. Drouineau.

Il y a deux choses dans ce livre, l'intention philosophique et l'intention littéraire; la seconde est subordonnée à la première, comme chez tout écrivain sérieux. L'auteur, après nous avoir montré dans le *Manuscrit vert* la lutte du spiritualisme et du matérialisme, a voulu, dans *Résignée*, nous en montrer plus à nu les conséquences et peindre les ennemis de la femme : voilà son idée philosophique. Son idée littéraire est de protester contre cet amour de l'horrible et de l'ignoble qui a souillé la plume de beaucoup de nos jeunes littérateurs. Il croit qu'un roman peut être bon sans être saupoudré de viols et de parricides, et que l'on peut se passer pour le dénouer de la main enlignée d'un bourreau.

M. Drouineau paraît intimement convaincu que l'écrivain a reçu une mission d'en-haut. Il sait que le poète doit annoncer le siècle futur et réveiller dans le cœur de ses contemporains la religion et l'amour, ces deux leviers capables de soulever le monde moral. C'est pour remplir sa mission sur la terre et pour obéir à la forte voix de sa conscience, que M. Drouineau a inventé le roman religieux. Il a vu la société prête à se dissoudre; il a senti que l'égoïsme et le doute la rongeaient au cœur; alors il a parlé d'amour et de foi.

Ainsi cette brillante croisade d'hommes de génie et de conviction qui voient dans le christianisme le principe régénérateur du monde, compte un soldat de plus. L'auteur de *Résignée* a pris son rang à la suite des Lamennais, et des Ballanche; il a lutté corps à corps avec l'égoïsme de son siècle. C'est un jeune homme qui a rejeté loin de lui, comme un fruit empoisonné, la doctrine de l'intérêt bien entendu, et qui trouve dans le sentiment religieux le remède aux maux qui affligent la société. Pour tout il hâte encore sur la forme de ce sentiment, je dirai du moins qu'il hésite

* Deux vol. in-8, Paris, Gosselin.

jusqu'à ce que les données premières de son *néo-christianisme* soient plus claires et mieux développées. Je préférerais qu'il crût simplement aux destinées progressives et au caractère transformable du christianisme, sans s'occuper à lui prédire une forme et à lui donner un nom. La Providence y pourvoira s'il le faut, elle *qui n'efface que pour écrire*. Que M. Drouineau poursuive sa belle œuvre de moraliste et de romancier ; il est là plus à son aise que dans le dogmatisme, lui dont l'héroïne est une protestante qui porte et donne des croix d'or, une calviniste dont l'âme se foud en prières mystiques. En vérité, cette protestante ne ressemble pas mal à une catholique.

Résignée, c'est une enfant privée des caresses de sa mère, une jeune fille vivant auprès d'un oncle vieux, infirme et maussade, une jeune femme placée entre deux hommes tels que les fait la société d'aujourd'hui, obligée de dévorer les larmes qui naissent dans ses yeux et de cacher dans son sein un secret qui la tue ; en un mot, c'est une faible créature vouée au malheur. Où trouvera-t-elle la force de supporter ses chagrins et le remède pour les adoucir ? Dans la religion. Ne vous attendez pas à voir se dérouler devant vous une longue chaîne d'actions sublimes : non, Résignée n'est pas sœur de tant d'héroïnes de roman, qui à chaque page remportent une victoire éclatante. Quoique un peu prêchesc, Résignée ne vise pas à l'effet ; elle pleure, elle prie. Un soir seulement elle a besoin d'énergie, et alors elle est sublime. Ce soir, c'est celui de ses nocés.

Je l'ai dit plus haut, Résignée se trouve placée entre deux hommes ; tous deux sont enivrés des plaisirs de la vie, tous deux sont matérialistes et prétendent à sa main ; mais leur cœur est bien différent. Celui de Salvador n'est ouvert qu'à l'amour des richesses, celui de lord Donald, au contraire, s'épanouit aux premières émotions d'un amour chaste et pur. Résignée sait qu'elle est aimée de Donald, et depuis qu'il l'a surprise au milieu des rosiers en fleurs, elle ne sait ce qu'elle a, la pauvre enfant ; elle l'aime. Donald voyage en Italie, Salvador est allé au Brésil recevoir en murmurant la bénédiction de son vieux père. Là, il apprend de la bouche du vieillard expirant qu'il est le frère de Résignée. Qu'importe ? elle est riche, elle sera sa femme. Après tout, qu'est-ce qu'un inceste s'il est tenu secret ? Il revient en France et épouse Résignée, à qui l'on a donné des preuves de l'inconduite du jeune anglais. Voilà donc l'admirable doctrine de *l'intérêt bien entendu* !

Au moment où Salvador va être introduit dans la chambre nuptiale, Résignée apprend qu'il est son frère. Elle repousse de son lit avec calme

et dignité le misérable qui n'a d'autres remords que celui de ne pas avoir assez bien pris ses précautions. Cette scène est grande et belle, surtout elle est neuve. Comme l'on s'intéresse à cette jeune femme toujours chaste auprès d'un époux qui est son frère ! Sur ces entrefaites, Donald, sollicité par son amour, part d'Italie pour revoir Résignée : il la trouve mariée et s'en éloigne navré de douleur. Quand on aime réellement, on a besoin de croire, et Donald est ramené à la religion par l'amour. Pendant que le jeune anglais se régénère dans la solitude de Villeneuve, Salvador s'use dans la débauche et meurt. C'est alors qu'un baiser d'amant et d'époux vient rafraîchir le front virginal de Résignée. Lord Donald est à elle, lord Donald dont elle a fait un nouvel homme.

Tel est le cadre du nouveau roman de M. Drouineau : son action me paraît trop complexe. Nelvoisy, Livrange, Byron, Baptieret, Emmanuel, Lébao, Delahé et bien d'autres personnages, entravent souvent l'action au lieu de la faire marcher. La pensée du lecteur est trop fréquemment distraite de Résignée ; son caractère n'est pas assez développé, ni assez senti. L'auteur ne paraît pas avoir compris tout ce qu'il y a de beau dans son amour et sa souffrance, sa lutte et sa résignation. Les pages philosophiques, bien qu'admirables, sont trop rapprochées et souvent mal encadrées dans l'action ; la philosophie devrait jaillir davantage des situations et se formuler moins souvent dans des lettres, des monologues et des discussions métaphysiques. Le style est pur et orné ; quoique lourd, il s'élève quelquefois à une grande hauteur et se plie ensuite aux gracieux détails de la vie privée. Il y a un très-beau passage dans le roman de M. Drouineau, c'est celui où deux hommes dégradés par les plaisirs des sens vont être relevés de leur déchéance, le premier par le dévouement et l'héroïsme, Byron ; le second, par l'amour et la religion, Donald.

En résumé, *Résignée* est un bon livre, un livre que tous voudront connaître, que beaucoup placeront au milieu de leurs romans favoris. Pourtant je regrette qu'il ne soit pas encore à faire ; l'exécution est bien loin de me satisfaire complètement. Qui de nous en lisant ce livre a jeté les yeux autour de soi, a creusé ses souvenirs sans y trouver d'admirables types de résignation ? Oui, nous connaissions tous *Résignée* avant que M. Drouineau nous offrit la sienne. Nous la connaissions cette femme ardente et mélancolique qui a des larmes dans la voix et des prières dans le cœur ; elle pleure la nuit, et le jour elle paraît au salon en s'efforçant de sourire. A trente ans, elle meurt calme et pieuse ; ses pensées n'étaient plus de la terre, elle avait triomphé d'elle-même ;

mais son corps s'était usé dans la lutte et elle s'endort dans son espoir, les lèvres collées sur un crucifix. Une femme seule eût pu bien écrire *Résignée*. Si l'auteur d'*Indiana* était chrétienne, ce serait à elle à nous révéler tout ce qu'il y a de beau et d'attendrissant dans le spectacle d'une femme froissée, meurtrie, broyée par le monde, qui se réfugie dans la religion et y trouve le courage et la résignation à ses malheurs.

L'accueil que le public a fait au livre de M. Drouineau est un heureux symptôme de retour vers les idées morales et religieuses. Il est consolant de voir une œuvre d'honnête homme et d'habile écrivain distinguée de ces hideuses spéculations de librairie, qui font déluge autour de nous.

Es. T.

DEBUREAU *.

Par M. Jules Janin.

Vaux-tu te taire, vilaine bête, dit Debureau en entendant le rossignol; il s'ennuierait mortellement à l'opéra et à la porte Saint-Martin; pourtant c'est un artiste, non pas un artiste comme Talma, ni comme M. me Dorval: il ne fait pas pleurer le spectateur, il ne voit pas des mouchoirs brodés s'agiter sur de mélancoliques visages; non, mais il fait naître le gros rire, le rire bouffon et populaire. C'est un paillasse, voilà tout; un paillasse barbouillé de farine, qui ne voit rien au-dessus d'une plaisante grimace et d'une grotesque contorsion. Pauvre Pierrot! avant d'avoir un bon lit et une chambre bien close, avant de remplir un théâtre d'applaudissemens mérités, avant d'attirer les regards de M. de Mars et de Charles Nodier, combien n'a-t-il pas eu à souffrir? Suivons-le au coin de la rue, exerçant son métier sous le fouet de son père, portant envie à l'adresse de ses jolies petites sœurs, qui s'épanouissent au bruit des claquemens de mains, tandis que battu et couvert de contusions tout le jour, il est écarté le soir du modeste souper de famille. Suivons-le dans ses voyages. Tantôt il est au sommet de cette échelle, d'où lui, apprenti Pierrot, contemple les femmes du Sultan sans craindre le cimetière ou le pal; tantôt il roule dans la voiture impériale face à face avec Napoléon. Le paillasse est en présence de l'homme antique qui fit reculer la révolution et courut à cheval sur toutes les nations de l'Europe. Le jour où le grotesque de l'art s'est révélé à lui, Debureau commence une vie nouvelle: la lutte pénible de l'artiste avec ses inspirations se termine; après le fouet et les lueurs viennent les aisances de la vie et de frénétiques applaudissemens. Ce n'est plus le pauvre Pierrot, c'est le grand Debureau.

* In-12, Paris, Alexandre Messier.

Voilà l'histoire qu'a entrepris de raconter M. J. Janin. On y retrouve souvent son style irrégulier, chatoyant et brillant; mais il n'insiste pas assez sur le travail intérieur de l'artiste grotesque qui prélude par les souffrances à son jour de triomphe et met de longues années à se comprendre. *Debureau* aurait pu devenir une œuvre belle et sérieuse; le lecteur se serait attaché à cette étude sur l'artiste placé au plus bas degré de l'art, il aurait compris quelle est la distance qui sépare les grands artistes entr'eux. *Debureau* serait monté presque à la hauteur de *Talma*: *Teniers* n'a-t-il pas placé audacieusement son pinceau de taverne à côté de la palette de *Raphaël*? C'est le même cœur ardent et passionné qui bat sous la toile du paillasse et le manteau du tragédien, sous la veste grossière du Flamand et le pourpoint brodé du Florentin.... Maître Adam a toute la fierté de *Cornille*.

Si M. J. Janin avait voulu étudier son sujet, il aurait vu tout cela et bien d'autres choses encore. Alors, il n'aurait pas mis tous les artistes sous les pieds de son *Pierrot*; il nous aurait fait grâce de ses sophismes, il se serait souvenu que l'art n'est pas mort quand on possède à la fois un poète comme *Châteaubriand*, un compositeur comme *Rossini* et une actrice comme *M.^{me} Dorval*; quand la pierre funéraire est à peine roulée sur la tombe des *Goethe*, des *Beethoven* et des *Talma*. Ensuite il aurait effacé de son livre sa fastidieuse énumération des meubles du théâtre à quatre sous, et sa description inanimée d'une pièce des fumambules, ou plutôt il ne les aurait jamais écrites s'il eût voulu faire autre chose qu'un espèce de feuilleton en deux volumes.

Que M. Janin y prenne garde, ses beaux jours de *l'Ane mort* et de la *Confession* sont déjà bien loin; depuis quelque temps il traite ses lecteurs avec dédain et légèreté. J'ignore pourquoi il s'obstine à vouloir mystifier un public qui l'aime; mais ce que je sais bien, c'est que l'ingratitude porte toujours son fruit: ce fruit est comme ceux des rives de la mer morte, il remplit la bouche de cendres et de gravier.

H. P.

LA CONSPIRATION DE CELLAMARE*.

Par M. Vatout.

La conspiration de l'ambassadeur d'Espagne prince de Cellamare contre le régent, est un des plus piquants épisodes de la minorité de Louis XV; époque d'ailleurs si fertile en curieuses intrigues et si remarquable par l'originalité de sa corruption. Ce débordement de débauche, d'esprit et

* Deux vol. in-8, Paris, Ladvocat.

de gaité ; cette vie de boudoirs , d'adultères et de petits toupers ; cette brillante philosophie du plaisir , si raisonnée et si frivole en même temps ; toute cette société rieuse , incrédule , dépravée , folle , qui succéda à la cour morose de Louis XIV , prête singulièrement au roman historique , tel que pourrait seul l'écrire un auteur français , avec la légèreté , la grâce et la malice de l'esprit national. Le régent , la duchesse du Maine , le duc de Richelieu , l'abbé Dubois , Law , le jeune Voltaire , et tant d'autres : marquis roués et galantes comtesses , prêtres vicieux et poètes frondeurs , quelle abondante moisson de caractères , de scènes , d'ingénieux récits , quelle source d'inspirations variées , pour un esprit qui saurait allier à l'imagination qui personnifie , le tour délicat et fin de la pensée , la verve facile et moqueuse de l'expression !

Il ne faut rien chercher de tout cela dans M. Vatout. M. Vatout est bibliothécaire du roi Louis-Philippe , et il n'a malheureusement vu dans son livre qu'une bonne affaire de courtesan. S'il y est question du régent , c'est pour le défendre contre les attaques de l'opinion , pour relever ses qualités que personne ne conteste , pour déguiser ses vices que rien ne peut faire oublier. Si l'occasion se présente de parler du Palais-Royal , l'auteur la saisit adroitement pour rappeler qu'en 1830 les mandataires du peuple y sont venus en pompe déposer la couronne sur le front d'un duc d'Orléans. S'il s'agit de la fameuse alliance avec l'Angleterre conclue à Londres par Dubois , le romancier annonce officiellement que cette alliance se reproduira dans l'avenir et assurera la paix du monde , allusion directe à ce qui se passe aujourd'hui sous nos yeux.

Mais de drame , d'art , de style , il n'en est pas question. Quand M. Vatout a trouvé le moyen de dire une flatterie , il a son affaire et ne s'occupe plus de rien. Ce qu'il a fait n'est pas une histoire , il y a trop de faux ; ce n'est pas non plus un roman , il y a trop de vrai. Tout y est d'une froideur officielle , on dirait un de ces bulletins calculés pour l'effet , où l'on ment tout juste assez pour faire croire ce qu'on veut. Certes , nous sommes loin de prendre parti pour ou contre ce que veut prouver M. Vatout ; nous déplorons seulement le mal fait à son œuvre par un but exclusivement politique. Nous n'avons jamais rien lu d'aussi pâle , d'aussi nul , d'aussi pauvrement chaste , que la description d'un de ces délicieux soupers du régent , si célèbres par le spirituel raffinement de leurs orgies. Il aurait fallu là un pétilllement continuel de bons mots , d'agaceries , d'aimables extravagances , des flots de débauche et de vin , quelque chose comme la scène si chaudement peinte par M. de Balzac ,

dans *la Peau de chagrin*. Mais M. Vatout avait bien autre chose à faire qu'à chercher l'idéal, il a été sec comme un protocole.

Il y avait, dans la conspiration de Célamare, de quoi égaler, surpasser même le *Cinq-Mars* de M. de Vigny. C'était à peindre une société toute différente et plus éminemment française. Mais la verve de M. de Vigny n'a été comprimée par rien, et il a produit des scènes franches, animées, il a dessiné des figures qui vivent, comme dans les portraits de Van Dick. M. Vatout s'est borné au rôle plus modeste d'historiographe breveté : aussi n'y a-t-il dans son livre que des personnages sans couleur, un abbé Dubois qui ne ressemble en rien à cette face effrontée de cardinal que nous connaissons tous, une duchesse du Maine qui n'est qu'une intrigante commune et maladroite, un Albéroni maussade et sans talent, qui n'a de commun que le nom avec le singulier ministre de Philippe V. Mieux vaut cent fois relire les deux ou trois pages de Voltaire sur le même sujet. Celui-là n'avait pas, il est vrai, à sa disposition les archives étrangères, mais il savait saisir et peindre ces caractères si curieusement originaux, il osait surtout être vrai, quoiqu'il y eût alors une Bastille.

L. L.

MADemoiselle DE MARSAN *.

Par Charles Nodier.

Un nouveau livre de Charles Nodier est une bonne fortune pour les hommes dont les innombrables productions de notre siècle n'ont pas faussé le jugement et corrompu le goût. Ceux-là suivent avec attention Charles Nodier dans la route qu'il s'est tracée. Ils étudient les pensées de cet homme de talent et se demandent pourquoi il a écrit toute sa vie sans pouvoir mener à terme un ouvrage de longue haleine ? C'est parce que M. Nodier ne s'est jamais compris lui-même, bien qu'il se soit étudié pendant trente ans. Durant ces trente années il a laissé tomber de sa plume des opuscules tour à tour suaves, profonds et savans. Dans tous ses livres il s'était peint lui-même ; tous ses héros étaient comme lui bibliomanes ou botanistes, proscrits ou idéologues, ardens en amour et empreints d'une vague religiosité ; maintenant il a rejeté le voile qui le couvrait et nous a donné ses *souvenirs*, souvenirs politiques ou de *la révolution*, souvenirs d'amour ou de *jeunesse*. En racontant ce dont il a été témoin, en rendant compte de ses émotions, Charles Nodier a senti grandir son talent. Il a dépouillé comme un vêtement usé son

* In-8, Paris, Eugène Renduel.

inspiration fiévreuse ; son style s'est épuré sans rien perdre de sa force ni de sa grâce ; il a été plus vrai sans être moins original. Le public a applaudi avec transport aux deux livres *de souvenirs*, et M. Nodier, dans sa reconnaissance, a écrit *Mademoiselle de Marsan*.

Mademoiselle de Marsan n'est autre chose qu'un nouveau *souvenir* : Ici l'auteur a réuni la politique et l'amour qu'il avait si bien séparés ; et il faut le dire, quoique avec regret, cette fusion n'a pas été heureuse. Mario Cinci, le vénitien conspirateur, et *Mademoiselle de Marsan*, la française proscrire, sont bien loin de Robespierre le jeune, du colonel Oudet, et surtout de Séraphine, cette pure et simple vision d'enfance qui embaume l'âme et la fait rêver aux délicieuses impressions du premier amour. Si malgré son mérite incontestable le nouveau livre de M. Nodier n'a pas satisfait l'attente générale, ce n'est pas qu'il ne soit plein des plus nobles sentimens. Tout homme qui a le cœur haut le remerciera d'avoir protesté contre l'histoire faite avec des phrases officielles. Le Vendéen et le Carbonaro sont à ses yeux autre chose que des *brigands* qui tombent avec quelque courage sous un feu de peloton ou le fer du bourreau ; il a sondé leur âme et il y a trouvé le dévouement et le patriotisme. Naguère il avait relevé le général Mallet et les victimes du directoire et de Napoléon, aujourd'hui il relève Mario Cinci, Solbioski et André Hoffer, ce grand homme à la veste de bure, dont les Tyroliens racontent encore les aventures durant les soirées d'hiver. Nous applaudissons à cette œuvre d'un homme de talent qui honore l'héroïsme et la vertu sous quelque drapeau qu'ils combattent ; mais nous le suivons à regret au milieu des trappes et des souterrains de la *torre Maladetta*.

PH. T.

LE ROI S'AMUSE *

Par M. Victor Hugo.

Tous les ouvrages de M. Victor Hugo sont destinés à faire naître des luttes acharnées. Il y en a eu de deux sortes à l'occasion de celui-ci : l'une au parterre, où l'on s'est presque battu, et la seconde au tribunal de commerce, où l'auteur est venu flétrir une nouvelle tentative de censure dramatique. La lutte du parterre s'est terminée par la chute du rideau, au milieu des sifflets, des applaudissemens et des cris ; celle du tribunal, par un arrêt d'incompétence qui renvoie le ministre et le poète devant leur juge naturel, l'opinion publique.

* In-8, Paris, Eugène Renduel.

Or, *le Roi s'amuse*, comme pièce de théâtre, a eu une destinée tout-à-fait exceptionnelle. La première représentation n'en est pas une, puisque la moitié de la pièce n'a pas été entendue, et les autres représentations ayant été défendues par ordre supérieur, on peut affirmer que ce drame n'a réellement pas subi l'épreuve de la scène. Il ne peut donc être jugé, comme il devait l'être, car le public, auquel il était destiné, lui a manqué. Quand un ouvrage a été conçu pour le théâtre, c'est au théâtre qu'il doit être apprécié. La simple lecture n'en peut donner que la moitié, car les décorations, le jeu des acteurs, le mouvement scénique, en font nécessairement partie dans la pensée de l'auteur, et rien de tout cela ne peut être suppléé.

Nous ne donnerons donc notre avis sur *le Roi s'amuse* que comme œuvre de philosophie et de style, et non comme drame, car nous aussi nous nous proclamons incompétents sur ce point. Pour la pensée philosophique, nous en empruntons l'expression à M. Victor Hugo lui-même, qui a donné, dans sa préface, la meilleure de toutes les analyses de la pièce :

« Triboulet est difforme, Triboulet est malade, Triboulet est bouffon
 » de cour ; triple misère qui le rend méchant. Triboulet hait le roi
 » parce qu'il est le roi, les seigneurs parce qu'ils sont les seigneurs, les
 » hommes parce qu'ils n'ont pas tous une bosse sur le dos. Son seul
 » passe-temps est d'entre-heurter sans relâche les seigneurs contre le roi,
 » brisant le plus faible au plus fort. Il déprave le roi, il le corrompt,
 » il l'abrutit ; il le pousse à la tyrannie, à l'ignorance, au vice ; il le
 » lâche à travers toutes les familles des gentils hommes, lui montrant
 » sans cesse du doigt la femme à séduire, la sœur à enlever, la fille à
 » déshonorer. Le roi dans les mains de Triboulet n'est qu'un pantin tout-
 » puissant qui brise toutes les existences au milieu desquelles le bouffon
 » le fait jouer. Un jour, au milieu d'une fête, au moment même où
 » Triboulet pousse le roi à enlever la femme de M. de Cossé, M. de
 » Saint-Vallier pénètre jusqu'au roi et lui reproche hautement le déshonneur
 » de Diane de Poitiers. Ce père auquel le roi a pris sa fille, Triboulet
 » le raille et l'insulte. Le père lève le bras et maudit Triboulet. De ceci
 » découle toute la pièce. Le sujet véritable du drame, c'est *la malédic-*
 » *diction de M. de Saint-Vallier*. Écoutez. Vous êtes au second acte.
 » Cette malédiction, sur qui est-elle tombée ? sur Triboulet fou du roi ?
 » Non. Sur Triboulet qui est homme, qui est père, qui a un cœur,
 » qui a une fille. Triboulet a une fille, tout est là. Triboulet n'a que sa

» fille au monde ; il la cache à tous les yeux , dans un quartier désert ,
 » dans une maison solitaire. Plus il fait circuler dans la ville la contagion
 » de la débauche et du vice , plus il tient sa fille isolée et murée. Il
 » élève son enfant dans l'innocence , dans la foi et dans la pudeur. Sa
 » plus grande crainte est qu'elle ne tombe dans le mal , car il sait , lui
 » méchant , tout ce qu'on y souffre. Eh bien ! la malédiction du vicillard
 » atteindra Triboulet dans la seule chose qu'il aime au monde , dans sa
 » fille. Ce même roi que Triboulet pousse au rapt , ravira sa fille à Tri-
 » boulet. Le bouffon sera frappé par la Providence exactement de la même
 » manière que M. de Saint-Vallier. Et puis , une fois sa fille séduite
 » et perdue , il tendra un piège au roi pour la venger ; c'est sa fille
 » qui y tombera. Ainsi , Triboulet a deux élèves , le roi et sa fille ; le
 » roi qu'il dresse au vice , sa fille qu'il fait croître pour la vertu. L'un
 » perdra l'autre. Il veut enlever pour le roi madame de Cossé , c'est
 » sa fille qu'il enlève. Il veut assassiner le roi pour venger sa fille , c'est
 » sa fille qu'il assassine. Le châtiment ne s'arrête pas à moitié chemin ;
 » la malédiction du père de Diane s'accomplit sur le père de Blanche. »

Après cette admirable analyse , nous ne pouvons que nous écrire avec le poète : *A coup sûr , c'est là une idée morale !* La préface du *Roi s'amuse* se termine par des idées fort justes sur l'époque de transition où nous sommes , revêtues du langage pittoresque et vif familier à M. Victor Hugo , et qui expliquent fort bien les causes de l'interdit lancé sur son drame.

Si la conception du *Roi s'amuse* , telle que l'a développée son auteur , nous paraît philosophiquement fort belle , nous avouons que l'exécution ne nous satisfait pas aussi complètement. Nous avons quelque peine à nous familiariser à la lecture avec cette manière de traiter le vers français , quelle que soit la puissance de talent et de volonté déployée dans un si hardi travail. Mais une pensée nous domine et nous arrêterait dans nos critiques , si nous pouvions songer à en faire , c'est le souvenir du coup d'autorité qui a frappé si inopinément M. Hugo. En présence de ce fait affligeant , de cette grave atteinte portée aux saintes libertés de l'art , nous devons nous taire et n'exprimer que nos vœux pour qu'il y ait bonne et prompt justice.

CH. M.

VALENTINE *.

Par M. G. Sand.

L'apparition d'*Indiana* , premier roman de l'auteur de *Valentine* , a fait une sorte de révolution dans la littérature. En retrouvant ce langage du

* 1a-8 , Paris , J. P. Roret , éditeur.

cœur, perdu au milieu des préoccupations de toute sorte qui encombrant notre vie, il y a eu un cri de joie presque général, et l'écrivain encouragé nous a donné presque sur-le-champ *Valentine*. Ce sont deux grandes jouissances à la fois.

Le sujet d'*Indiana* est fort simple. C'est une jeune créole, frêle et passionnée, unie à un rude et grossier époux. Aimée à la fois par un anglais nommé Ralph, dont la tendresse est ignorée, et par un élégant égoïste, Raymon de Ramière, dont les désirs sont au contraire audacieux et pressans, Indiana se laisse aller à un amour exalté pour Raymon. Mais celui-ci, dont la vie est pleine de triomphes et de plaisirs, ne recherche dans l'adultère que ce qu'il peut avoir de commode pour un homme du monde; il est bientôt effrayé de la passion démesurée et pourtant vertueuse qu'il a excitée. Une femme qui le compromet à tout instant, sans lui rien céder de ses devoirs d'épouse, est précisément le contraire de ce qu'il lui faut. Il l'abreuve donc de dégoûts pour s'en débarrasser, et Indiana, désabusée, se jette dans les bras de Ralph, qu'elle épouse après la mort de son premier mari. Conception heureuse et vraie, qu'une grande habitude de la vie a pu seule inspirer, et dont le développement fait naître d'admirables scènes, vraiment pleines d'intérêt.

Le sujet de *Valentine* est plus simple encore, s'il est possible. Mademoiselle de Raimbault, noble et belle, s'éprend d'amour pour un jeune paysan, Bénédicte, à qui des parens enrichis ont fait donner une brillante éducation. Forcée par sa mère à un mariage assorti, elle est ruinée par M. de Lansac, son mari, qui fait vendre les terres de Raimbault pour payer d'énormes dettes. Bénédicte, qui s'était tiré un coup de pistolet dans la tête, la nuit même des nœces, n'a pu parvenir à se tuer. Un concours de circonstances laisse les deux amans libres de se voir à toute heure, ils deviennent coupables; et au moment où, M. de Lansac ayant été tué en duel, Bénédicte est près d'épouser Valentine, il est assassiné par un mari jaloux. Sa maîtresse ne lui survit que peu de jours; elle meurt aussi: elle va rejoindre son amant dans le cimetière du village.

Nous avons, dans ces analyses sommaires, débarrassé les deux drames des incidens accessoires qui en forment les ressorts. Plusieurs caractères très-heureusement tracés se groupent autour des personnages principaux: dans *Indiana*, le colonel Delmare, vieux guerrier retraits; la jolie créole Noun, suivante de M.^{me} Delmare, et la bonne mère du brillant Raymon; dans *Valentine*, la comtesse de Raimbault, type des femmes anoblies,

une vieille marquise de la cour de Louis XV, et tout une famille de gros fermiers enrichis. Ces diverses esquisses attestent un rare talent d'observation.

L'auteur de ces deux charmantes compositions, n'aime pas la société de l'empire. M. Delmare et M.^{me} de Raimbault sont tous les deux de cette époque, et le portrait n'est pas flatté; tous les deux sont roides, despotes, acariâtres et d'une vanité ridicule. L'auteur n'aime guère non plus ce qu'on appelle le grand monde : M. de Ramière et M. de Lansac sont le même homme sous des noms différens : une grâce exquise, une politesse raffinée, les dehors séducteurs que donne l'usage, et sous cette enveloppe, une âme froide, sèche, un égoïsme profond et raisonné, pas une étincelle de sensibilité vraie; de l'esprit, de l'adresse, et voilà tout. C'est la vérité prise sur le fait, mais la vérité sévère, inflexible, armée de reproches et de mépris.

Quant au fond des sujets, il n'a rien de bien neuf. C'est toujours le vieux cadre de l'amour en lutte avec les conventions sociales, cadre qui a servi à tant de belles peintures et qui ne s'use jamais; car la nouveauté de la forme le rajeunit toujours. La passion d'Indiana et de Bénédicte est exprimée avec des couleurs réellement originales. Le lieu de la scène n'est pas non plus sans influence sur le sujet. Dans l'un de ces romans, l'île de France, et dans l'autre, une des belles et calmes vallées du Berry, colorent de leur reflet les événemens et les personnages. Le premier volume de *Valentine* est surtout remarquable sous ce rapport. On y respire l'air des champs. C'est une idylle sans fadeur et sans fard, c'est la poésie de la prairie, du ruisseau, de l'étable, du petit chemin bordé de haies, avec des détails de botanique champêtre, d'histoire naturelle rurale et d'économie villageoise.

L'intention morale est aussi plus frappante dans *Valentine* que dans *Indiana*. Bénédicte, né sous le chaume et élevé à Paris, n'appartient à aucune classe de la société. Repoussé pour sa naissance de ceux dont il a pris les manières, repoussé pour ses manières de ceux dont la naissance est égale à la sienne, il est haï ou méprisé de tous. Son éducation fait son malheur et celui de ceux qui l'environnent, parce que son éducation est au-dessus de son rang : grande leçon pour les petites vanités ! Une autre pensée morale réside dans la différence des deux dénouemens : Indiana, qui n'a failli qu'aux yeux du monde et qui a gardé ses sermens, finit par vivre heureuse avec Ralph; Valentine, qui après bien des combats a cédé à la passion adultère de Bénédicte, voit mourir son amant, à

l'instant où il va devenir son époux. C'est faire un bel usage du talent, que de le consacrer à de pareils enseignemens.

Maintenant, quel est l'auteur de ces deux ouvrages ? Nous l'ignorons. Les critiques de la capitale, mieux placés que nous sous ce rapport, affirment que le nom de Sand n'est qu'un pseudonyme qui cache une femme. Nous le croyons aussi, mais quel que soit cet auteur mystérieux, qu'il continue : *Indiana* et *Valentine* sont de beaux essais.

L. L.

UN SPECTACLE DANS UN FAUTEUIL *.

Par M. Alfred de Musset.

Il serait difficile de trouver aujourd'hui ce qui s'appelle un livre d'agrément. Sous ces couvertures jaunes et roses qui s'épanouissent dans les magasins de nos libraires, on ne rencontre que du sang et des larmes, des scènes de morgue et de prostitution. Le Vaudeville lui-même tourne au drame ; le seul poète né depuis 1830 est un satirique, Barbier ; Sand et Drouineau font des réquisitoires l'un contre le mariage, l'autre contre le matérialisme. Ce sont d'habiles écrivains qui dominent de toute la tête ces infinimens petits, faisant de l'horrible avec la gazette des tribunaux, gâchant du moyen âge avec quelques expressions de Montaigne ou de Rabelais. C'est bien, mais ce n'est pas tout. Au nom du ciel, donnez des livres d'agrément aux jeunes femmes ; donnez-leur de fraîches et délicates découpures, des tableaux suaves et gracieux, de ces riens habilement tournés, comme nous ne savons plus en faire. Le Werther leur crise les nerfs.

Quand elles ont vu venir un livre de M. de Musset, bien des femmes ont espéré une lecture amusante ; elles ont abandonné leur broderie et ouvert *le Spectacle dans un fauteuil*, en fredonnant la ballade à la lune. Bientôt leurs visages se sont attristés et de subites rougeurs ont troublé la sérénité de leurs fronts. C'est que le livre de M. de Musset n'est pas gai ; c'est que la satire y tient une large place ; c'est que sous un style facile et coulant se cache une pensée effrayante ; c'est que là aussi perce le doute, le désenchantement et l'ennui. L'auteur ne croit à rien, religion, amour, patrie, sont des mots creux quoique sonores. Il n'a pas même foi dans l'avenir de l'art.

Les héros du *Spectacle dans un fauteuil* sont Frank et Hassan. Le premier est le frère de Lara, le second est *Don Juan* désabusé de l'amour, Don Juan ne croyant pas plus aux femmes qu'à Dieu.

Au milieu de la bizarrerie et de l'incohérence qui règnent trop sou-

* In-8, Paris, Eugène Renduel.

vent dans le livre de M. de Musset, on distingue des morceaux admirables. Tantôt ce sont des pages pleines de sensibilité et d'un gracieux abandon, comme dans ce récit du capitaine Frank à son ami Gunther :

Fatigué de la route et du bruit de la guerre,
Ce matin de mon camp je me suis écarté :
J'avais soif, mon cheval marchait dans la poussière,
Et sur le bord d'un puits je me suis arrêté.
J'ai trouvé sur un banc une femme endormie,
Une pauvre laitière, un enfant de quinze ans,
Que je connais, Gunther. — Sa mère est mon amie.
J'ai passé de beaux jours chez ces bons paysans.
Le cher ange dormait les lèvres demi-closes. —
(Les lèvres des enfans s'ouvrent comme les roses,
Au souffle de la nuit.) — Ses petits bras lassés
Avaient dans son panier roulé les mains ouvertes;
D'herbes et d'églantine elles étaient couvertes.
De quel rêve enfantin ses sens étaient bercés,
Je l'ignore. — On eût dit qu'en tombant sur sa couche,
Elle avait à moitié laissé quelque chanson,
Qui revenait encor voltiger sur sa bouche,
Comme un oiseau léger sur la fleur d'un buisson.
Nous étions seuls. — J'ai pris ses deux mains dans les miennes,
Je me suis incliné. — Sans l'éveiller pourtant, —
O Gunther ! j'ai posé mes lèvres sur les siennes,
Et puis je suis parti pleurant comme un enfant.

Tantôt il s'indigne contre la société actuelle ; il gémit de la perte de toutes les croyances, et maudit les *analyseurs* qui ont partout introduit le scalpel. Alors il trace des tableaux d'une effrayante énergie, comme celui-ci :

O siècles à venir ! quel est donc votre sort ?
La gloire comme une ombre au ciel est remontée, —
L'amour n'existe plus, — la vie est dévastée, —
Et l'homme, resté seul, ne croit plus qu'à la mort.

Tels que dans un pillage, en un jour de colère,
On voit, à la lueur d'un flambeau funéraire,
Des meurtriers courbés dans un silence affreux

Egorger une vierge, — et dans ses longs cheveux
Plonger leurs mains de sang ; — la frêle créature
Tombe comme un roseau sur ses bras mutilés : —
Tels les analyseurs égorgent la nature
Silencieusement sous les cieus dépeuplés.

Que vous restera-t-il, enfans de nos entrailles,
Le jour où vous viendrez suivre les funérailles
De cette moribonde et vieille humanité ?
Ah ! tu nous maudiras, pâle postérité.
Nos femmes ne mettront que des vieillards au monde,
Ils frapperont la terre avant de s'y coucher ;
Puis ils crieront à Dieu : Père, elle était féconde :
A qui donc as-tu dit de nous la dessécher ?

Mais vous, analyseurs, persévérans sophistes,
Quand vous aurez tari tous les puits des déserts,
Quand vous aurez prouvé que ce large univers
N'est qu'un mort-étendu sous les anatomistes ;
Quand vous nous aurez fait de la création
Un cimetière en ordre, où tout aura sa place,
Où vous aurez sculpté de votre main de glace
Sur tous les monumens la même inscription,
Vous, que ferez-vous donc dans les sombres allées
De ce jardin muet ? — Les plantes désolées
Ne voudront plus aimer, nourrir, ni concevoir ; —
Les feuilles des forêts tomberont une à une ; —
Et vous, noirs fossoyeurs, sur la pierre commune,
Pour ergoter encor, vous viendrez vous asseoir ;
Vous vous entretiendrez de l'homme perfectible ; —
Vous galvaniserez ce cadavre insensible.
Habiles vermisseaux, quand vous l'aurez rongé,
Vous lui commanderez de marcher sur sa tombe,
A cette ombre d'un jour, jusqu'à ce qu'elle y tombe,
Comme une masse inerte, et que Dieu soit vengé.

M. Alfred de Musset paraît doué de beaucoup de verve ; son style est *prime-sautier*, comme dirait Montaigne ; il est libre et franc dans son allure, s'élève souvent et ne rejette jamais la plaisanterie ou la trivialité. Dès qu'il a trouvé une pensée qui lui convient, l'auteur marche, mais

che sans s'arrêter ; il la présente sous toutes ses faces. — Mais vous vous écarterez de votre sujet ; mais..... — N'importe : il faut que le développement de l'idée suive son cours. Voyez-la se dérouler avec une merveilleuse abondance d'images , prendre tous les tons , et revêtir toutes les formes. Une fois au bout du chemin , le poète s'étonne avec son lecteur d'être allé si loin , et s'il a fantaisie de retourner à son sujet , il le fait au moyen d'une plaisanterie. C'est surtout dans *Namouna* que M. de Musset a mis en œuvre cette manière d'écrire , qui rappelle le *Beppo* de Byron.

Sans passions la vie est ennuyeuse ; les passions entraînent après elles opprobre et malheurs. Nous devenons de plus en plus incapables de ressentir des affections et de nous vivifier par des croyances. Nous n'aurons bientôt plus assez d'énergie non-seulement pour la vertu , mais encore pour le vice. — Voilà les pensées que fait éclore dans l'esprit la lecture du *Spectacle dans un fauteuil*.

Gardons-nous de partager les doctrines désespérantes de M. de Musset : il n'est pas bon de ravaler l'homme à ses propres yeux , surtout aujourd'hui que la philosophie se débarrasse du matérialisme pour s'élever jusqu'aux idées providentielles. Nous croyons avec M. de Musset que l'analyse est la décomposition , que le désespoir est la mort ; mais nous savons que la vie naît de la mort , et nous espérons.

H. P.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

SIBILLA ODOLETTA *.

Au milieu des ouvrages nombreux qui succédèrent à ceux de Walter Scott , alors que l'Espagne , l'Ecosse , l'Irlande , l'Amérique et la Russie elle-même étaient débordées par ce déluge d'espèce nouvelle , il y avait lieu de s'étonner que l'Italie , avec son imagination brillante et vive , sa langue harmonieuse et flexible , son histoire la plus romanesque et la plus pathétique du monde , n'eût pas elle aussi ses romanciers ; cependant c'était beau à mettre en scène que ces annales de douleur et de crime , de vertus et de grandeurs , où s'élevaient à la fois les Gibelins et les Guelfes , les Fresque et les Rienzi , les Jules II et les Borgia ; que ces luttes de deux cents villes toutes souveraines et rivales , si souvent dominées par cette grande figure de Rome , esclave aujourd'hui d'un pape , et se courbant demain devant un tribun fanatique. Oh ! certes oui , il y avait là de quoi écrire bien des pages pleines de faits et vivantes d'émotions. Ce n'est pas que les

* In-12 , Paris , Baudry.

hommes manquaissent à l'Italie ; mais tout entiers livrés à la politique, la littérature et les arts ne pouvaient les occuper ; et alors même qu'ils l'eussent voulu, la langue presque à son déclin, hésitant incertaine entre le purisme d'un école nouvelle et un entraînement inévitable ; la diversité si fréquente de langage dans un pays où chacun rit des mots employés par ses voisins, tout devait arrêter les prosateurs. La poésie a toujours son style à part qui la fait vivre ; mais la prose, et surtout celle du roman, doit être au niveau de tout le monde ; homme à idées nouvelles, imbu de ce que l'on a bien voulu appeler des doctrines romantiques, Manzoni le premier essaya dans ses fiancés de peindre la domination espagnole, la famine de Milan et la peste qui la suivit au dix-septième siècle. Son style fut décoloré ; il écrivait sous le poids de la censure autrichienne. Plus tard il nous fit dans la *Monaca* connaître Florence et les grands hommes de l'Italie à la même époque. Aujourd'hui, car c'est à lui je pense que nous devons aussi *Sibilla Odoletta*, Manzoni nous ramène au quinzième siècle. L'écrivain ne pouvait mieux choisir.

Appelé en Italie par les intrigues de Louis le Maure, Charles VIII allait tenter à Naples une conquête aussitôt achevée que perdue. Roderic Borgia venait de porter ses mœurs licencieuses sur le trône papal ; le pouvoir des Médicis à Florence tombait devant les prédications de Savonarola, que ses contemporains appelèrent prophète ou fanatique, et que la postérité regarda comme un homme de bonne foi ; de Savonarola, cet ennemi acharné de Luther et du pape, qui après avoir long-temps dominé, vint mourir sur le bûcher allumé par Alexandre VI. Ajoutez à cela les mœurs du temps, ces croyances superstitieuses, ces goûts chevaleresques, derniers reflets d'un autre âge, et vous aurez une idée du cadre que l'auteur semble se tracer dès ses premiers chapitres. L'a-t-il rempli tout-à-fait ? nous n'osons l'affirmer ; on dirait trop souvent qu'il craint de manier le pinceau de l'historien, qu'il a peur d'épuiser les caractères qu'il trace. Au reste, ce n'est guère qu'un personnage accessoire, un coloris au tableau, que cette Sibilla, héroïne du roman. Fille de Camille la bohémienne, et d'Odoletta, un de ces soldats albanais qui allèrent servir Venise, après avoir, sous leur chef Castriotti, essayé de résister aux Turcs, elle fut à cinq ans enlevée par le juif Abel Malvezzi. Riche et fourbe, alchimiste et médecin, Abel n'a pas épargné l'or pour élever sous le nom de Lucile la jeune grecque qu'il destine à l'esclavage du sérail. Le hasard ou plutôt le sort de la guerre les renferme à Naples dans le fort dell' *Uovo*, avec les deux Trivulce, derniers défenseurs de la maison d'Aragon. Une série d'événemens et de crimes conduit Abel

dans les pièges qu'il s'est tendus lui-même, et Lucile retrouve sa mère la bohémienne, au moment où la croyant fille de Malvezzi, cette dernière levait pour la seconde fois sur elle le poignard de la vengeance. Sibilla est unie au jeune Trivulce le jour même où les derniers français sortent de Naples chassés par le peuple et les armes de Ferdinand. Peut-être en tout cela serions-nous fondés à reprocher à l'auteur de n'avoir pas assez marché seul; mais il faut le dire aussi, si des scènes touchantes, un intérêt soutenu, la peinture d'une grande époque, suffisent à assurer une heureuse réussite, celle de Sibilla ne pouvait manquer.

LA FIDANZATA LIGURE *.

Après un succès assez rapide, l'auteur d'Odoletta, quel qu'il soit, n'a pas voulu, comme il en avait autrefois menacé ses lecteurs, en rester à son premier pas. Ne lui en déplaise cependant, cette fois, s'il le veut, ce seront des peintures de mœurs, des usages, des caractères de peuple, mais pas du tout un roman historique. Jugez plutôt.

Sur les ruines d'un de ces châteaux qui souvent résistèrent à la puissance de la république de Gênes, s'élève aujourd'hui l'auberge ou plutôt, pour ne pas nous brouiller avec une hôtesse un peu fière, l'hôtel *del bel mulattière*, vraie posada espagnole, aux murs noirs et enfumés, et dont la propriétaire, Brigitte, personnage utile dans l'histoire, ressemble à peu près à toutes celles que vous connaissez. C'est là que par une journée d'automne arrive sur une brillante mule andalouse le jeune Henri de Velasco. Enfant de Séville, que vient-il chercher dans l'hôtellerie italienne ou plutôt dans les nombreuses *villes* qui l'entourent? Fille d'un riche négociant de Gênes, habitant pour quelque temps la capitale de l'Andalousie, Ida Contarini y avait connu Velasco, et bientôt une bague et des promesses d'amour les avaient liés tous les deux. Un mot répété devant elle blessa l'orgueil de la fière italienne: « Jamais, avait dit le père d'Henri, la fille d'un marchand génois n'entrera dans la famille d'un grand d'Espagne. » Le lendemain, Ida n'était plus à Séville. Aujourd'hui elle est folle d'amour, répète-t-on tout bas dans le pays, en la voyant chercher les sentiers les plus sauvages, et aller s'asseoir seule sous des bosquets tristes comme elle. C'est là qu'elle voit presque tomber sous les coups d'un assassin, Henri qu'elle aime encore sans oser se l'avouer. Transporté mourant à la villa Contarini, l'espagnol revoit son amante. Elle ne résiste pas à une voix qui pleure et supplie: tout est oublié, Henri.

* In-12, Paris, Baudry.

sera l'époux de l'italienne au grand dépit de Lauretta, la vieille tante d'Ida et de son directeur don Michele, qui, pour grossir les trésors de l'église, avaient saintement projeté de faire une religieuse de la jeune fille.

Mais à Gênes, au milieu d'un bal, une voix espagnole a retenti affreuse aux oreilles d'Ida, cette voix est celle de l'assassin inconnu d'Henri que sa fiancée attend, et qui vogue vers l'Espagne. Une lettre devait prévenir de ce départ la famille Contarini. Séduit par l'or de ce même inconnu, le valet d'Henri, Pédrillo, a gardé toute la correspondance de son maître. Frappé lui aussi pour une rivalité d'amour par l'homme qu'il sert en secret, il avoue tout avant de mourir, et rendues à la malheureuse Ida, les lettres de son amant rappellent une raison à peu près égarée. Arrêté et condamné à mort, l'assassin de Pédrillo ne veut dire qu'à Henri les motifs de sa haine et de ses poursuites. Depuis long-temps Garcias Abrantès nourrissait contre la famille Velasco une vieille animosité espagnole, quand le hasard ou plutôt l'amour refusé par Henri d'une marquise de Claves lui offrirent une occasion d'assouvir sur le fils la vengeance qu'il méditait contre le père. C'est lui qui plusieurs fois essaya de donner la mort à Velasco, qui n'épargna ni violences ni intrigues pour rompre son union avec Ida, et que l'assassinat de Pédrillo empêcha d'accomplir ses derniers projets. Lui mort, rien ne s'oppose au mariage de l'espagnol et de la signorina Contarini.

Autour de ces acteurs importants viennent aussi se grouper quelques caractères parfaitement tracés : le prédicateur don Michel jetant à tout le monde des sermons et des souvenirs d'église ; Lauretta, la vieille fille dévote, avec ses médisances et sa haine pour le mariage, auquel elle fut forcée de renoncer ; mais un surtout, heureuse imitation d'un romancier américain, le précepteur d'Ida, Erasme, naïf comme un savant, simple et bon comme un botaniste, formulant les hommes et les plantes, à qui seule quelquefois la politique peut faire oublier les muguets et les pulmonaires. Oh ! vraiment, j'en veux à l'auteur de m'avoir si souvent fait rire aux dépens de ce pauvre Erasme.

A toute cette petite histoire écrite assez agréablement, et comme on voit sans trop de frais d'invention, viennent se rattacher, je le sais, des descriptions un peu longues des campagnes de la Ligurie, les mœurs de ces charbonniers habitant les premiers côteaux de l'Apennin, avec leur grossièreté, leur âme parfois grande et leur indépendance sauvage ; les causeries du peuple de ces contrées ; mais je le répète, ce n'est point là un roman historique, l'auteur commença trop bien pour laisser inexploité un genre encore si nouveau pour sa patrie.

AD. G.

REVUE DRAMATIQUE.

LA TOUR DE NESLE. *

Un des caractères de la nouvelle école c'est de ne pas s'incliner devant des considérations de cour, devant des préjugés ridicules. Dire l'histoire, toute l'histoire, la vérité, toute la vérité, quels que soient les hommes ou les choses qu'on doive froisser sur son passage, tel est le but que se proposent surtout nos jeunes auteurs dramatiques. Discuter sur la convenance des sujets, et sur la prédilection qu'on a pour l'horrible, n'est pas du domaine d'une chronique. Nous dirons seulement que si les faits peuvent dans certains cas servir d'excuse à ceux qui les mettent en scènes, il nous paraît que c'est abuser et des lecteurs et du parterre, que de laisser son imagination créer une série d'atrocités, et vous repaître de sang pendant trois heures et cinq actes. La tour de Nesle est sans doute un drame fort remarquable ; mais les crimes dont on a souillé le caractère de Marguerite, alors que l'histoire n'en donnait pas le droit, et qu'on n'avait d'autorités à invoquer que les insinuations d'un chroniqueur et d'un poète, ne peuvent-ils être un sujet de reproche pour les auteurs de cette pièce ? Jugez vous-même ; nous essaierons d'analyser.

Près la porte Saint-Honoré est une taverne enfumée tenue par l'italien Orsini. Des manans, rangés autour d'une table, s'informent du maître combien la Seine a charrié de cadavres la nuit dernière ; et au milieu des propos que fait naître cette étrange moisson, se trouve mêlé le favori de la reine. L'épithète de bâtard dont on accompagne le nom de Gaultier d'Aulnay, provoque une querelle entre ces manans et Philippe d'Aulnay, que le hasard a conduit dans cette même taverne. L'épée du messire serait impuissante contre dix couteaux de truands, lorsque le capitaine Buridan entre et lui sauve la vie. De pareils services rapprochent vite les hommes : Philippe et le capitaine se jurent une amitié éternelle, et les voilà causant du sujet qui les amène à Paris. L'un et l'autre viennent chercher fortune ; l'un et l'autre espèrent l'y trouver. Philippe est frère du favori de la reine ; entre Buridan et Marguerite il est dès long-temps un secret qui peut le mener aux premiers honneurs. Viennent ensuite les amours. Depuis deux heures que Philippe est à Paris, il a déjà reçu un rendez-vous : une femme voilée lui a remis une bague qui doit servir à le faire reconnaître. Pendant que

* Drame en cinq actes et en neuf tableaux, par MM. Gaillardet et *** , représenté pour la première fois à Toulouse le 8 Janvier 1833.

Buridan se plaint de n'avoir pas été si heureux, entre une femme voilée comme celle de Philippe, qui lui tient les mêmes propos qu'à Philippe, et lui remet une bague pareille à celle de Philippe. Malgré la bizarrerie de l'aventure, ils iront l'un et l'autre au rendez-vous. Imprudents, qui refusent de croire que ce rendez-vous sera leur mort !

Voici maintenant la tour de Nesle. La tour de Nesle, repaire infâme de débauche et de prostitution, asile de voluptés et de meurtres, où le crime s'efforce d'étouffer le crime, où l'adultère étouffe le remords ; la tour de Nesle, drame terrible dont chaque scène débute par l'amour et le vin, et se termine par l'assassinat. L'orgie commence, le rire éclate, les verres se choquent ; mais au-dehors, comme pour présager la funeste fin de ce concert, au-dehors le tonnerre gronde, les éclairs sillonnent la nue. — Il est deux heures, les assassins murmurent, Orsini craint la venue du jour. Mais voici venir Marguerite. Oh ! cette nuit ne ressemble pas aux autres nuits, ce jeune homme aux autres jeunes gens : c'est le portrait de son Gauthier d'Aulnay, il faut le sauver, elle l'exige. — Le souvenir d'un amour pur l'emporte sur la soif du crime. — Mais Philippe se perdra lui-même ; il veut connaître cette femme qui lui donna de bonheur tout ce que l'homme peut éprouver ; et, comme on oppose à ses prières la froideur et le dédain, il imprime sur la joue de Marguerite, une longue cicatrice. « Priez Dieu, lui dit la reine en le quittant, qu'on ne se souvienne que de mes premiers ordres. »

Bientôt arrive Buridan. Il connaît, lui, le danger de sa position, et Philippe court les mêmes périls. Après s'être juré que si l'un d'eux survit il vengera l'autre, et fera connaître le nom de l'assassin, chacun part de son côté ; Buridan s'élance dans la Seine, et Philippe, percé de coups, vient expirer sur le théâtre.

Au second acte, la reine, couchée sur un lit de repos, s'entretient avec Gauthier d'Aulnay. Une délicieuse scène d'amour se passe entre les deux amans. Cette femme que nous avons vu naguères ivre de sang et de corruption, salie de meurtres et d'inceste, la voilà qui épanche dans un cœur pur, des pensées pures comme une vierge de quinze ans. Cependant les portes s'ouvrent, les courtisans se pressent, et tandis que deux nouveaux cadavres que la Seine a rejetée sur ses bords, donnent lieu à mille conjectures, et qu'on accuse la sorcellerie de tous les malheurs qui arrivent, justement passe un bohémien sous les fenêtres du Louvre. La reine le fait appeler : interrogé sur l'avenir et le présent, celui-ci prédit successivement au ministre sa disgrâce et sa mort prochaines ; à Gauthier, que

Philippe d'Aulnay git sur la place de Grève; à Marguerite, il demande quelle est la femme à qui il faut des nuits bien sombres au-dehors, bien éclairées au-dedans. La reine veut savoir quel est cet homme qui possède ainsi ses secrets. Le bohémien lui montre son talisman, c'est l'épingle dont Philippe s'est servi pour lui percer la joue. Ce bohémien, c'est le capitaine Buridan. Il a besoin de parler à la reine, seul à neuf heures du soir, dans la taverne d'Orsini, et la fière Marguerite, subjuguée par sa puissance, ne manquera pas de s'y rendre. Là, Buridan apprend à la reine que la nuit dernière, à la tour de Nesle, Philippe a scellé de son sang ces mots écrits de sa main : *Je meurs assassiné par Marguerite de Bourgogne*. Les tablettes qui contiennent ce terrible secret ont été remises à Gauthier, qui a promis de les ouvrir le lendemain avant dix heures, si d'ici là un capitaine ne vient pour les réclamer. Il n'est qu'un moyen de l'empêcher : Buridan sera premier ministre. Dans l'impossibilité de résister, Marguerite lui remet l'ordre d'arrêter Enguerrand de Marigny.

A peine Buridan est-t-il parti, que Gauthier d'Aulnay arrive. Il demande à la reine justice pour le meurtre de Philippe. Marguerite lui parle d'amour : l'amant fait oublier le frère, les tablettes changent de main, et le maudit feuillet est enlevé. Mais il faut une vengeance à cette femme qu'on a osé braver, il faut un crime pour laver son affront : elle accuse donc Buridan de l'assassinat de Philippe, et Gauthier à son tour sera chargé de l'arrêter.

Le lendemain, pendant que le premier ministre s'achemine vers le château de Vincennes, Gauthier d'Aulnay se présente pour saisir Buridan. En échange de son épée qu'il remet, celui-ci réclame les tablettes qui lui appartiennent. Malédiction ! la reine les a eues un instant, et cet instant a suffi pour signer un arrêt de mort. Bien joué, Marguerite ! s'écria-t-il en partant pour le grand Châtelet. A toi la première partie, mais à moi la revanche, j'espère !

Calme dans sa sombre prison, et songeant, non à la mort, mais à la vengeance, il reste à Buridan un espoir, un seul, c'est que Marguerite viendra avant qu'il ne meure pour insulter à son malheur. Elle arrive en effet, et joint à sa froide raillerie la description du supplice qui attend le prisonnier. Au moment de partir elle demande à Buridan s'il n'a plus rien à lui dire. — Accorde dix minutes, répond-il, à celui pour qui va s'ouvrir l'éternité :

« En 1293, la Bourgogne vivait heureuse sous le duc Robert II ; le duc Robert avait une fille jeune et belle, un page aux cheveux blonds, au teint rosé. Le page et la jeune fille s'aimèrent. Bientôt Marguerite annonça à Lionet de Bournonville qu'elle allait être mère, et que les portes

d'un couvent devaient se fermer sur elle pour toujours. Lionet ! Lionet ! poursuivait-elle , si d'ici à demain mourait mon père , il n'y aurait plus de séparation , il n'y aurait plus que de l'amour. Un poignard fut mis dans les mains du page , on le conduisit au lit du vieillard , et l'infâme Lionet l'assassina. Marguerite n'entra point au couvent ; mais elle devint reine de Bourgogne , puis de France , et un jour Lionet de Bournonville reçut par un certain Orsini une lettre et de l'or pour l'engager à s'éloigner. Après leur crime commun , lui disait Marguerite , ils ne pouvaient plus se voir.

» Lionet de Bournonville n'est pas mort , il est devant toi , ajoute Buridan ; et la lettre , c'est le premier placet qui sera remis demain à ton époux , à sa rentrée dans Paris. »

A chaque période de sa narration , Buridan demande à la reine de briser ses liens qui le gênent , et la reine brise les liens , puissamment captivée par une histoire où elle joue le principal rôle. Mais la liberté ne suffit point à l'ambitieux Bournonville. Après avoir tracé le tableau des tourmens qu'on fait endurer aux parricides , et contraint la superbe Marguerite à crier grâce et merci , Lionet demande encore la place de premier ministre , et la mort de Marigny , qu'on a oublié de faire pendre. La reine consent à tout , elle est vaincue pour la seconde fois.

Nous voici de nouveau transportés au Louvre. Le peuple crie vivat sur le passage du roi. C'est assez de crimes , direz-vous ; il est temps que le cœur se repose de ces douloureuses émotions. Eh quoi ! Marguerite et Buridan peuvent-ils s'arrêter ainsi ? Ils continuent donc leurs manœuvres , et c'est à qui des deux pourra assassiner l'autre. Comme moyen , un rendez-vous , demandé et accepté , est donné à la tour de Nesle. Victime nécessaire au nouveau ministre , l'amant de la reine , Gauthier d'Aulnay , y doit aussi trouver la mort :

Cependant le féroce Buridan , ou si mieux vous l'aimez , Lionet de Bournonville , se souvient qu'il a été père. Inquiet sur le sort des enfans qu'il eut avec Marguerite , il s'informe de ce qu'ils sont devenus , et Landry , l'un des serviteurs d'Orsini , lui apprend que , chargé de les faire périr , il s'est contenté de les exposer au parvis Notre-Dame , en leur faisant avec son poignard une croix de sang sur le bras gauche. Affreuse similitude ! Philippe d'Aulnay portait l'empreinte d'une croix rouge , et sur le bras gauche de Gauthier on a remarqué le même signe. Si le premier est mort assassiné , Buridan veut du moins sauver le second fils qui lui reste : il vole à la Tour de Nesle , pour prévenir l'arrivée de Gauthier. Marguerite l'avait devancé.

Dans une scène ravissante, et qu'il est impossible de peindre, Buridan, déposant sa haine, ramène insensiblement dans le cœur de Marguerite des sentimens humains, des sentimens de mère. Tous deux se livrent à la joie la plus expansive; un seul objet manque à leur bonheur, c'est Gauthier, Gauthier pour qui la criminelle Marguerite n'a jamais eu qu'un amour pur. Il va venir, dit Buridan. — Par où? — Par cet escalier. — J'y ai placé des assassins. — Ils s'élancent aussitôt, la porte résiste, et ne s'ouvre que pour donner passage à Gauthier, qui vient tomber ensanglanté. « Je suis ta mère, s'écrie Marguerite. Eh bien! ma mère, soyez maudite! » Et il meurt. Au même instant le capitaine des gardes, pour exécuter les ordres qu'il avait reçus de Buridan lui-même, dans la prévision d'une autre résultat, s'empare de toutes les personnes réunies à la Tour de Nesle.

Le temps et l'espace nous manquent pour signaler les nombreuses beautés de cet ouvrage, et aussi les quelques défauts qu'on y remarque çà et là : défauts de style, défauts de conception. Parmi ces derniers, nous pourrions citer les réflexions de Buridan sur le cadavre de Gauthier. Ce n'est point ainsi qu'un père, tel qu'on l'a fait dans cette pièce, doit recueillir le dernier souffle de son fils.

Bardou a rendu le rôle de Buridan avec la supériorité de talent qu'on lui connaît. Une seule scène nous a paru mal interprétée : celle de l'arrestation. La froide indignation du capitaine pouvait être mieux sentie, et le parterre l'a remarqué. Madame Beaupré a parfaitement conçu le personnage de Marguerite de Bourgogne. Tour à tour courtisane, amante passionnée, reine orgueilleuse, femme criminelle, elle a vaincu toutes les difficultés d'un caractère aussi divers avec un rare bonheur, et de manière à mériter tous les éloges. Masselin n'a pas été sans reproches. Il y a dans ses manières une certaine roideur, qui fait trop souvent oublier les bonnes qualités que cet acteur possède.

Quant à Miland, Jolly, Clément, etc., leurs rôles sont trop peu importants pour que nous devions les mentionner autrement que pour mémoire. Il est juste de dire cependant qu'ils ont contribué au succès de la pièce, autant qu'il était en eux.

J. - B. P.

FÉVRIER 1855.

A QUATORZE ANS.

I muy graciosa la doncella
Como es hermosa y bella.
(ROMANCERO.)

Voyez-vous cette enfant , qui parmi les jasmins
Et les genêts dorés qui bordent ces chemins ,
Prend ses ébats de jeune fille ?
Ami , je la connais : elle porte ses pas
Vers sa blanche maison qu'on entrevoit là-bas ,
Derrière un bosquet de charmille.

Ces gouttes de rosée où se peignent les cieux ,
La brise les suspend aux boucles de cheveux
Sortant de son chapeau de paille.
Fraîche , aimable , riçuse , elle marche : et ses pieds
Courbent sans les briser les branches d'églantiers
Et les fleurs dont le pré s'émaille.

Elle tient dans sa main une rose en bouton ;
Sans doute avant de prendre un livre ou son feston
Elle veut l'offrir à sa mère.
Elle rougit déjà de plaisir en pensant
Au baiser du matin , à cet embrassement
Que le ciel envie à la terre !

Elle arrive, entre, monte, et sa légère main
N'effleure même pas les baguettes d'airain
 Qui serpentent en longue rampe.
Bientôt, près de sa mère, elle s'assied et lit
Un livre où du malheur la vertu s'embellit,
 Et son œil de larmes se trempe.

N'arrête pas tes pleurs, oh ! laisse-les aller,
Goûte le vrai plaisir de les sentir couler
 Sur les chagrins de l'innocence.
Ne sais-tu pas, enfant, que tes pleurs d'aujourd'hui
Te sont comptés au ciel, et que Dieu sert d'appui
 A ceux qui pleurent en silence !

Son livre refermé, l'élégant clavecin
Se déploie, et déjà sous sa novice main
 Bondissent les touches d'ébène.
Vingt fois elle retourne aux morceaux commencés,
Puis enfin tous les sons, languissans ou pressés,
 S'épurent et coulent sans peine.

Elle prend sa palette, et sous ses frais pinceaux
Se groupent tour à tour des monts, des bois, des eaux,
 Qui sur les prés jettent leur voile;
Et de jolis enfans, joyeux, dansant en rond,
Jouant à la main chaude et s'essuyant le front,
 Se lèvent vivans sur la toile.

Et nous, nous l'admirons, sur un pied suspendus,
N'osant pas respirer, ne remuant pas plus
Qu'un saint de pierre ou qu'une idole.
Oh ! qu'elle est belle alors ! sa mère nous sourit,
Le bonheur sur nos fronts naît et s'épanouit
Comme une céleste auréole.

Ah ! si froid et distrait vous entendez ses chants,
Si les mots qu'elle dit vous semblent peu touchans,
Et même lorsqu'elle vous nomme ;
Si vous voyez broder ses doigts si délicats
Sans répéter son nom mille fois, mais tout bas,
Non, vous n'avez pas un cœur d'homme !

Quatorze ans sur son front sans y laisser un pli
Sont passés : car toujours elle a mis en oubli
Tout ce qui pouvait lui déplaire.
Elle ignore la vie et son âme est sans fiel.
Le pauvre la bénit. C'est une ange du ciel
Posée un moment sur la terre !

Je la surpris un jour à de grossiers habits
Travaillant en secret. Ses doigts blancs et polis
Se blessaient en cousant la bure.
Dès qu'elle m'aperçut elle rougit un peu,
Puis me dit : Il fait froid, l'indigent est sans feu
Et n'a d'abri que sa mesure.

Au lever du soleil, bien souvent je la vois
Pensive, contempler les côteaix et les bois
 Secouant leur robe de brume;
Et soudain, s'arrachant à ce loisir rêveur,
Guider la faible main de sa plus jeune sœur,
 Qui commence à teur la plume.

Chez elle tout est joie, amour, contentement,
Son esprit s'est orné sans flétrir un moment
 Le frais bouton de l'innocence.
Elle aime à folâtrer dans le jardin ; le soir,
Elle court pour remplir son léger arrosoir
 Dans le creux où l'eau prend naissance.

Ah ! Dieu veuille qu'ainsi s'enchaînent tous ses jours,
Se tenant par la main, se souriant toujours,
 Et s'endormant dans la prière :
Pareils aux cygnes blancs qui, dans les fraîches eaux,
Se suivent, au travers de l'algue et des roseaux,
 Sans se heurter contre une pierre !

PHILIPPE DE TOULZA.

MIKELINA,

NOUVELLE POLONAISE.

Warka n'est qu'un village, mais ce n'est ni le plus petit ni le plus pauvre de la Pologne; le kvass * y abonde et les femmes n'y manquent pas : deux points de haute statistique pour tout soldat du Czar, fût-il moscovite ou cracovien. Aussi, depuis cinq ans, la garnison n'a pas changé et personne n'y songe. Chaque militaire est logé chez l'habitant, il partage ses travaux et ses plaisirs, l'un est tisserand, l'autre charpentier, la plupart amoureux; c'est là surtout l'occupation de ceux qui n'en ont pas.

Pour vous en tenir à un coin du tableau, regardez cette jeune paysanne dont le fuseau tourne si vite; rien de plus gracieux, rien de plus joli, convenez-en ? — Mais elle est rêveuse et distraite; pourquoi? — Ne devinez-vous pas?.. Le motif de tant de préoccupation est assez visible cependant; il est assez près d'elle le motif; le motif a cinq pieds huit pouces, d'épaisses moustaches et une figure martiale; c'est un grenadier, et un grenadier aussi sensible qu'industriel, qui sait manier un rouet comme un sabre et

* Espèce de bière, qui est la boisson ordinaire du peuple.

filer à la fois le lin et le sentiment. Grâce à lui, Mikélina fait triple besogne ; au lieu de quelques kopecks , elle gagne jusqu'à un rouble par jour. Sa mère est dans le ravissement : pauvre femme ! elle a un fils qui s'épuisait pour la soutenir, et qui maintenant pourra se ménager un peu ; déjà il ne passe plus la nuit à pêcher dans la Vistule ; les filets qu'il suspend chaque soir à sa porte l'attestent, et la gaité commence à revenir avec ses forces. C'est lui qui est là sur le même banc que l'ami de sa sœur, que son cher Paulowitz, il répare ses nasses en chantant la mazurek nationale* ; on répète le refrain, et le léger bruissement des fuseaux redouble après chaque couplet.

— Courage ! mes enfans , dit un soldat qui passait , à demain la fête !..

— Ah ! c'est toi, Alinski , s'écria Paulowitz sans quitter son ouvrage ; sois le bien-venu , il y a toujours place ici pour les bons garçons ; allons , chante avec nous.

— Volontiers ; jamais on ne me trouve en défaut ; écoutez, c'est un air du pays, un air gai... comme une déroute :

Enfans de la Lithuanie ,
Le jour des adieux est venu ;
Il faut se quitter pour la vie ,
Il faut.

— Il faut te taire, si tu n'as rien de moins triste à nous chanter. Allons, prends du schnik, cela te mettra peut-être en train.

— Du schnik ?.. verse, mon ami, verse ; mais je ne le boirai qu'après y avoir mêlé sept graines de genièvre bien noir.

— Autre lubie , à présent ; pourquoi n'attaches-tu pas un crêpe à la bouteille ?.. ce serait encore de meilleur augure.

* La mazurek est l'air le plus populaire de la Pologne.

— Un crêpe ! eh ! mais , pourquoi pas ?... Non , non , point de crêpe à la bouteille , c'est la compagne du bivouac , la consolation de l'ambulance , l'ami intime du fantassin comme du cavalier ; point de crêpe , point de genièvre ; trinquons joyeusement et tant pis pour ceux qui auront la folie de pleurer.

— Je ne te comprends pas ; tu parles comme un bohémien...

— Soit ; d'autres bohémiens t'en diront plus long.

— Tu veux rire , j' imagine ?

— Peut-être : tu sais bien que c'est mon habitude. Au revoir , les amis. Mais à propos , j'oubliais , à quand le mariage ?...

— Dans six jours seulement , répondit Paulowitz , et il laissa échapper un gros soupir.

— Oui , ajouta Mikélina d'une voix timide , ce sera l'anniversaire de celui de ma mère.

— En vérité !... eh bien , ce jour-là , je vous promets de chanter un petit air de circonstance que j'appris à Pétersbourg ; Paulowitz le connaît :

Dans la sainte chapelle ,
 Au jour dit , vient la belle ;
 La belle vient trop tard :
 Au jour dit , l'amant part.
 L'amant était fidèle...
 Fidèle à l'étendard ,
 Ainsi que l'hirondelle
 Aux vieux nids du rempart.

On n'entendit pas le refrain ; Alinski s'éloigna en fredonnant...

Récemment encore , à l'aube naissante , quand les cors parcouraient Warka et sonnaient la diane ; il y avait dans l'air je ne sais quel retentissement joyeux ; tout était en

mouvement, soldats, ouvriers, cultivateurs; le marteau frappait sur l'enclume, des étoiles enflammées jaillissaient sous les coups des forgerons; les pêcheurs détachaient leurs barques et les poussaient au large; on allait, on venait, on s'appelait; il n'y avait pas assez d'échos pour reproduire tant de sons confus; et maintenant, comme tout est morne et silencieux! Que s'est-il donc passé? Le régiment est parti..... Parti! et où est-il allé? Du côté de Wilna. Qu'y faire? On l'ignore.

Vers le même temps, il n'était bruit du Caucase à la Newa que des colonies militaires; le nouveau système faisait le sujet de toutes les conversations, surtout dans les châteaux de la Russie et de la Pologne.

— Moi, j'en suis le partisan déclaré, et j'espère que mon opinion deviendra la vôtre, Mesdames, si vous daignez me permettre un mot d'explication...

C'est le général Dembrowitz qui s'exprimait ainsi dans un des plus riches palais des environs de Grodno; au milieu d'une élégante société.

Les Polonaises sont à la fois frivoles et sérieuses; elles aiment qu'on leur parle de modes et de politique; vivant à peu près comme vivaient les châtelaines françaises, avant que la galanterie des Valois les eût appelées à la cour. Elles reçoivent les hommages de leurs nobles voisins, font de la musique et de la tapisserie, valsent, rient, discutent; et l'on ne sait ce que l'on doit le plus admirer en elles, de la grâce de leur personne ou du charme de leur entretien. Le général, dans les campagnes de 1813 et de 1814, avait vu l'Allemagne et la France, pays si rapprochés et si différens, il était donc en fonds pour servir ses aimables compatriotes suivant les caprices de leur goût.

— Parlez, parlez, s'écria la comtesse de Boronitz: c'est à qui discourra sur les colonies, et personne n'est dans le secret. Est-il vrai qu'il s'agisse d'établir la polygamie, comme chez les Turcs?

— Mieux que cela, ajouta la baronne de Leibstadt : tout sera en commun, maisons, femmes, terres, enfans.

— Quel badinage, ma chère, dit en riant la vieille princesse de Mohilnoff; qui a pu vous faire un tel conte? La vérité est que les femmes porteront armes et bagages, marcheront au pas, déchireront des cartouches et se feront tuer au besoin; mais voilà tout.

— Comment donc! une armée d'amazones, répliqua du bout des lèvres un petit major dont les cheveux touffus étaient bouclés avec art, et la taille si étroitement sanglee qu'il semblait plutôt soupirer que respirer. L'invention serait charmante; seulement, qu'on y prenne garde, il y aura désormais pour nous double danger dans les camps.

A ces mots, un jeune élève de l'école des porte-enseignes de Varsovie, placé derrière les dames et appuyé sur le dos d'un fauteuil, baissa la tête d'un air pensif; Ce que je vois de plus clair dans un pareil système, dit-il à demi-voix, c'est un chef-d'œuvre de despotisme.

— Voilà le langage de nos étudiants, reprit le général d'un ton sévère; autrefois dans les écoles, nous n'apprenions que nos manœuvres; mais ces messieurs préfèrent la politique; cela promet.

L'étudiant croyait n'avoir été, entendu que des dames; il rougit; sa mère lui fit signe de s'observer et se joignit à la comtesse de Boronitza pour obtenir du général quelques détails sur l'organisation réelle des colonies.

— Vous savez, dit-il, que je suis intimement lié avec le comte Aratcheff*; eh bien, c'est de lui-même que je tiens tout; on peut donc m'en croire, puisqu'il est avéré que c'est à lui que l'on doit la première pensée du système de colonisation. Dès que la guerre fut terminée, Alexandre s'occupa sérieusement des moyens de porter l'économie dans les dépenses de ses armées; l'entretien de près

* Membre du comité militaire.

d'un million de soldats était une charge trop onéreuse dans tous les temps, et à plus forte raison, après ce qu'il nous en avait coûté pour notre contingent dans la lutte de l'Europe contre la France. On proposa de construire des villages où l'on établirait des troupes qui auraient une existence distincte, des lois spéciales, des propriétés particulières; qui se formeraient à des travaux d'agriculture, sans abandonner l'exercice des armes, et qui fonderaient en même temps des familles nouvelles parmi les paysans de la couronne; c'était organiser une réserve inépuisable, et entreprendre le défrichement d'un sol immense qui n'attend que la main de l'homme pour changer ses steppes en jardins et ses cabanes éparses en villes florissantes. Jugez si un tel projet dût sourire à l'empereur; il l'adopta avec empressement, travailla lui-même à le perfectionner et en fit son ouvrage. Je me souviens de l'avoir entendu s'expliquer un jour à cet égard d'une manière bien remarquable: « La sainte-alliance et la colonisation militaire, dit-il, voilà les deux idées dominantes de mon règne: par l'une, j'ai terminé la guerre; par l'autre, je maintiendrai la paix. » On présume, en effet, qu'avant peu d'années, nous aurons plus de six millions de soldats colonisés.....

— Six millions! s'écrièrent toutes les dames, six millions! Avec une armée comme celle-là qui pourrait nous disputer le pas?

— Nous ferons la conquête de l'univers, dit l'une; Paris et Londres baisseront enfin pavillon...

— Nous irons prendre tous les cachemires du shah de Perse, dit une autre.

— Et les indiennes des Anglais, ajouta une troisième.

— Ou bien, nous nous déchirerons à belles dents, balbutia le porte-enseigne, un Kosciuszko de village suffira.

— Quand les biens de la couronne désignés pour la colonisation auront été organisés, continua le colonel, on y trouvera une hiérarchie militaire, graduée suivant

les âges. Tout maître coloniste jouira de quinze desatines de terre * ; il aura au-dessous de lui des aides, au-dessus, des invalides ; l'enfance, la maturité, la vieillesse seront ainsi rapprochées, et formeront une chaîne que chaque génération viendra grossir et resserrer.

— Par Saint-Georges, que c'est ingénieux ! s'écria avec emphase le vénérable comte de Salfeld, qui avait perdu un bras au combat de Smolensk. Si en 1812, la défense de la Russie avait été combinée sur ce plan gigantesque, Napoléon n'aurait vu que la Bérézina.

— Ce qui m'a le plus frappé, moi, dit le major, en ébouriffant ses cheveux, c'est une idée de civilisation qui jusqu'ici avait échappé à nos Czars : le rasoir a fait justice de toutes ces barbes de paysans si sales et si longues ; l'opération n'était pas facile, ma foi, elle a rencontré de fortes oppositions, surtout du côté des vieux. Malgré cela, je l'avouerai, le nom de soldat cultivateur sonnait d'abord assez mal à mon oreille ; mais je m'y suis accoutumé bientôt en voyant que l'uniforme n'empêchait pas de labourer, de conduire des chariots et de réparer des chemins ; il y a des villages qui ont changé du tout au tout. Ça tient du prodige ; ils sont alignés comme des bataillons et tenus comme les premières casernes du monde ; des poteaux ornés d'aigles et d'inscriptions indiquent sur la grande route les divisions territoriales affectées aux différents corps de troupes ; les chemins sont bordés de plantations nouvelles, l'enclos de chaque jardin est formé de treillages ou de palissades ; les noms des maîtres-colonistes sont écrits sur les façades des maisons. Que vous dirai-je enfin ? rien n'a été négligé...

— Et les postes ! major, vous les oubliez, dit vivement le comte de Salfeld, Dieu, qu'elles sont bien servies ! Tout s'y fait militairement, knout en main ; c'est un soldat

* Environ 65 arpens de Paris.

qui reçoit et vérifie le podorojné* du voyageur : c'est un soldat qui fait préparer et atteler ses chevaux ; c'est un soldat enfin qui surveille chaque partie du service. Quelle différence avec ces misérables juifs ! Dans tous les lieux où leur rapacité s'est emparée du monopole des postes, il faudrait renoncer à voyager : on n'obtient de relais qu'à force d'argent, on est trompé sur les distances, sur les prix, sur tout enfin, et il n'est ni instances ni menaces qui puissent triompher de la lenteur des postillons.

— C'est singulier, dit l'étudiant ; il faut donc que nos paysans soient aveugles ou stupides, car, non-seulement ils se montrent insensibles à tous les avantages de la colonisation, mais ils les repoussent avec une opiniâtre antipathie.

— Pas possible, répliqua le comte de Kercheff ; vous êtes mal informé.

— Chaque jour, ajouta le général, les gouverneurs écrivent le contraire.

— Je le crois bien, répartit l'étudiant ; qui oserait envoyer à un auteur couronné la critique de son ouvrage ? Mais enfin, les faits parlent : lorsque les impératrices se sont rendues à Moscou, n'a-t-on pas vu les paysans se jeter à leurs pieds et implorer leur intercession auprès du Czar ? Dernièrement encore, que s'est-il passé à Tchougouieff** ? n'a-t-on pas été réduit à pénétrer dans la place à coups de mitraille, et le lendemain, l'union des nouveaux frères n'a-t-elle pas été scellée par des flots de sang ?...

— Des flots de sang ! c'est un peu exagéré, dit le général ; on s'est débarrassé de quelques Tartares qui avaient eu l'audace de se révolter : rien de plus juste, assurément.

* Permission pour prendre des chevaux de poste.

** Ville d'environ 9,000 habitans, à dix lieues de Tcharkow ; elle a été regardée long-temps comme le boulevard de l'empire contre les attaques des Tartares de cette frontière.

Parce que les routines s'insurgent contre les améliorations, est-ce donc un motif pour ne pas améliorer ?

— Ah ! général, s'écria l'étudiant, de grâce, mettez-vous à la place d'un homme déjà mûr, auquel on vient dire : « Tu vas changer toutes les habitudes de ta vie. Hier, sans jouir d'une liberté absolue, tu avais la faculté d'aller, de venir, de choisir ta résidence et tes occupations ; hé bien, tu n'obéiras plus à ta volonté, mais à la nôtre ; tu seras soldat, soldat aujourd'hui, demain, toujours ; nous t'enverrons un hôte, ce sera peut-être un servien, un calmouque, un valaque, un homme enfin d'autres mœurs, d'autre religion que toi... qu'importe ! tant mieux s'il te convient, tant pis, s'il ne te convient pas. Il aura ta fille de préférence à tout autre, tu ne peux plus la marier hors de la colonie ; et tes fils, que tu destinais à l'industrie ou au commerce, défense à eux de s'éloigner ; ils sont soumis désormais à toute la rigueur des lois militaires. Aie bien soin, chaque dimanche, qu'ils paraissent en tenue devant ta porte, le sabre astiqué, les buffléteries blanches comme neige ; autrement, gare le knout ! » Admire qui voudra ce système ! quant à moi, je conçois très-bien que des hommes qui ont du sang dans les veines le reçoivent à coups de fusil.

Le général, bouillant de colère, allait éclater, et à défaut de raisons, il aurait infailliblement écrasé le porte-enseigne du poids de son grade ; mais tout-à-coup une musique militaire se fait entendre ; le major se lève en sautillant et court ouvrir une des doubles fenêtres du salon. C'est un régiment qui passe, s'écrie-t-il, et bientôt toute la société se presse autour de lui.

L'élève de Varsovie, lisant dans les yeux de sa mère qu'elle se disposait à lui adresser des reproches, bien qu'elle l'approuvât intérieurement, ne manqua pas de se placer à l'extrémité du balcon, près de la comtesse de Boronitza, qui le traita, en riant, de mauvaise tête. Qu'elle était pi-

quante cette jeune polonaise avec son capuchon de zibeline et cette fourrure si noire et si lisse qui serpentait autour de son cou ! — La vue d'un régiment en marche m'a toujours plu, dit-elle à son voisin. Regardez cette colonne hérissée d'armes, que la fatigue incline en tout sens, comme les épis d'un champ que la grêle a foulé; ces officiers à cheval qui galopent d'un bout à l'autre, une peau d'ours sur les épaules, ainsi que des guerriers antiques; ces soldats courbés sous le poids de leurs sacs, ce drapeau voilé, ces plumets, ces dorures réservées avec soin pour le luxe des parades; et puis, sur tous ces chariots, ce bagage immense, ménage du régiment.... Quel admirable spectacle !

— Oui, répondit l'étudiant, j'aime tout cela, lorsque j'observe en peintre, mais si je m'avise de prendre mes lunettes de philosophe, c'est autre chose. D'abord, je ne vois que des nomades, qui vont souvent sans savoir où, qui tueront demain, si on l'exige, on ne sait qui; une espèce d'hommes à part, hommes d'esclavage et de sang, bourreaux de l'humanité, prêts à exécuter toutes les sentences du despotisme... Il n'y a que la fin de la colonne qui me réconcilie un peu avec le reste : deux ou trois cantinières, quelques enfans de troupes, en voilà assez pour me faire apercevoir dans cette masse d'ilotes un lien social, une idée de famille...

Pendant ce colloque, le colonel du régiment, reconnaissant le général Dembrowitz s'avança jusque sous le balcon et salua les dames. — Où allez-vous, colonel ? lui cria le général.

— A Rimszani, répondit-il en se dressant sur ses étriers : c'est à peu de distance de Wilna, sur les rives du Niémen; je vais fonder une colonie.

— Ah ! ah ! dit le général, j'en félicite les belles du pays, vos hommes sont superbes. Puis se tournant vers les dames quand le colonel fut éloigné : « Pauvres gens,

que je les plains ! c'est bien l'officier le plus dur de l'armée. »

— Mais c'est inconcevable, dit la baronne de Leibstadt au comte de Salfeld, comme tous ces soldats ont l'air abattu ! Voyez près du porte-drapeau, ce grenadier dont la poitrine est couverte de médailles, quelle tristesse dans son regard !

— Pur enfantillage, répondit le comte, on sait ce que c'est que des regrets de garnison ; la première jeune fille qui sourit à l'arrivée fait oublier celle qui pleurait au départ.

— Oh ! Mesdames, jetez donc les yeux sur ce chariot, s'écria le major, voyez ce jeune soldat endormi... Quelle figure ravissante ! quelle fraîcheur !

Et toutes les dames confondirent leurs exclamations. En effet, rien n'était plus joli que ce visage de seize ans encadré dans un shapska et animé de ces vives couleurs que le sommeil donne à l'adolescence.

N'en déplaise à la comtesse de Boronitza, il est quelque chose de plus imposant que la marche d'un régiment, c'est la prière. Observez le profond recueillement de ces soldats que voilà, formés en carré sur la place de Rimszani, l'arme au pied, le shapska au bout du fusil, la tête baissée vers la terre ! Ils viennent, il est vrai, saluer une patrie nouvelle, ils y viennent avec l'amertume de leurs regrets, avec l'incertitude de leurs espérances ; ce ne sont plus ces accens d'une allégresse sauvage qu'ils jetaient vers le Nord en repassant la Meuse ou le Rhin, après la campagne de France ; ce sont des paroles sourdes, entrecoupées, comme autour d'un tombeau. La foule curieuse qui les environne est agitée par les sentimens les plus divers ; la veille, elle ignorait encore l'arrivée du régiment ; on avait tout préparé avec

presque autant de mystère qu'à Sviatsi *, où l'architecte même n'était pas dans la confidence ; le colonel était porteur de l'ukase impérial , et il n'en fit donner lecture qu'après s'être établi militairement au centre de Rimszani.

Dans un village épuisé d'hommes par la guerre, il devait se trouver grand nombre de filles menacées d'un éternel célibat, et que la venue d'un régiment pouvait faire renaître à l'espoir. Une d'elles, on l'appelait Catherine, tourna son attention vers le jeune recrue qui dormait si bien sur la grande route ; elle vit durant la prière, des larmes ruisseler de ses yeux, et ses longues paupières étinceler en se levant vers le ciel. La bonne paysanne partagea l'extase des dames du château, et dès que les rangs furent rompus, elle vint offrir le kvass à l'intéressant militaire.

Rimszani comptait aussi beaucoup de jeunes filles qui aimaient un brillant uniforme, une figure mâle, de grosses moustaches ; une des plus séduisantes souriait à Paulowitz, qui, malgré le dire du comte de Salfeld, était tout aussi triste que pendant la marche ; un autre paraissait très-occupée d'Alinski, et comme elle avait un de ces minois de bonne humeur, une de ces petites figures rieuses qui annoncent le meilleur naturel du monde, la sympathie alla grand train : rendez-vous fut donné pour le soir, et l'heureux soldat y courait, lorsqu'il rencontra Paulowitz qui se promenait seul et pensif.

Que fais-tu donc là, s'écria-t-il, en lui frappant sur l'épaule ; je t'ai cherché partout : si je n'avais pas songé à ton logement, tu aurais eu le plus mauvais de la colonie. Mais tu ne dis mot, qu'as-tu?.....

— Rien, la vue de ce pays.....

— Est admirable, vraiment ; le Niémen me plaît, les

* Village du gouvernement de Nowogorod, sur le cours de la rivière de Volchhof.

femmes ne me déplaisent pas, et comme l'ukase porte que nous n'avons pas seulement ici des droits de garnison, mais d'établissement, je veux me hâter de les faire valoir.

— Que tu es heureux de conserver partout ta gaité!....

— Et pourquoi m'affligerais-je? Seul dans le monde, j'en'ai pas d'autre famille que mon régiment; après m'avoir adopté et nourri, il me fait propriétaire, il me donne une habitation magnifique et une habitante au choix.

— C'est là ce qu'il y a d'odieux : être forcé de se marier!....

— Eh bien, où est le mal?....

— On nous traite comme des esclaves.

— Dis donc comme de bons soldats qui ne doivent reculer devant aucun danger.

— Fort bien, camarade : ris, plaisante; il est fâcheux que nous ne soyons pas tous doués de la même insouciance.....

— Ou de la même sagesse. Est-ce que par hasard, ton cœur serait encore dans l'ancien cantonnement? Est-ce que Mikélina?..... Fi donc! un grenadier fidèle..... C'est bon à dire dans la circonstance. Moi, quand j'ai quitté une garnison, c'est comme si le feu y avait passé, il n'en reste trace.

— Ainsi, déjà peut-être.....

— Déjà? oh! il y a long-temps, depuis une heure au moins j'ai fait un choix.

— Un choix sérieux?.....

— Très-sérieux, conforme à l'ordonnance.

— Quoi! tu vas te marier?

— Oui, je me colonise; j'épouse, je ne dirai pas la plus belle fille de Rimszani, mais la plus gentille, vrai.

Et comme il parlait ainsi, Christia vint en souriant lui apporter le consentement de l'autorité civile; il ne fallait plus que celui du colonel.

— Ce sera bientôt fait, dit Alinski; je cours le trouver.

Mais en attendant, mon cher Paulowitz veille sur ma femme, je te la confie; garde-là comme tu garderais la caisse du régiment, c'est tout dire. Et il s'éloigna sans lui laisser le temps de répondre, tant il était pressé de conclure.

Etre chargé de tenir compagnie à une jeune fille qui croit avoir le droit d'exiger qu'on soit gai parce que son imagination n'est remplie que d'idées riantes, l'agréable commission lorsqu'on éprouve un invincible besoin de mélancolie! Paulowitz ne savait que dire, et Christia trouvant déjà qu'il observait bien fidèlement sa consigne, commençait à s'ennuyer d'être traitée avec les mêmes égards que la caisse du régiment. Il s'en aperçut, et faisant effort sur lui-même, il essaya de lui adresser quelques mots; il lui parla du bonheur de rencontrer un cœur qui comprend le nôtre, des charmes d'un mariage formé par l'amour, que sais-je enfin? de tous les lieux communs que pouvait lui rappeler leur situation respective. Pendant ce temps, un soldat que l'obscurité de la nuit ne permettait pas de reconnaître, passait et repassait à côté d'eux; son attitude, son geste, sa démarche, tout décelait la plus vive agitation..... C'était le jeune recrue..... Il s'était réfugié dans ce lieu écarté, afin d'échapper aux poursuites de la pressante Catherine, qui prenant son silence pour un aveu discret, s'était persuadée qu'elle avait enfin trouvé un mari; mais autre chose paraissait l'occuper alors. A chaque allée et venue, il se rapprochait du couple, et déjà, en étendant la main, il aurait pu le toucher; sa tête penchée en avant, son pas ralenti par degrés, indiquaient qu'il cherchait à entendre. Paulowitz, qui l'observait avec impatience, l'apostropha brusquement, et le somma de passer au large; mais il n'en fit rien, au contraire, il s'arrêta et demeura immobile.

— Au large, encore une fois, répéta le grenadier d'une voix terrible.

— Dis-moi quelle est cette femme, répondit le recrue, et je me retire.

— Qu'as-tu besoin de le savoir?

— Il le faut, je le veux..... je t'en prie.

— Je suis sa femme, s'écria Christia, dans l'espoir d'apaiser la querelle.

— Sa femme! se peut-il? Sa femme!..... Non, je ne le croirai jamais.

— Ah! tu ne te contentes pas de venir nous troubler; tu nous insultes, dit Paulowitz : je vais t'apprendre à qui tu parles. Et en même temps il écarta la jeune fille, qui s'efforçait de retenir son bras, et porta la main sur la poignée de son sabre; la lame jeta aussitôt une pâle lueur. En garde! dit-il, en garde!.....

Le recrue obéit comme par un mouvement machinal; mais, loin de prendre l'offensive, il ne se couvrit même pas; ont eût dit qu'il cherchait à recevoir la mort, plutôt qu'à la donner. Christia épouvantée, fit en vain une nouvelle tentative pour arrêter la lutte qu'elle n'avait pu empêcher; l'adversaire de Paulowitz était déjà étendu sans mouvement..... Elle jeta un cri. La ronde-major passait, le colonel s'avance accompagné de quelques soldats et d'un tambour portant une lanterne; par son ordre, on relève le jeune soldat et on le pose sur un banc; mais tout-à-coup, son shapska, dont les jugulaires se sont dénouées dans sa chute, vient à tomber, et de longs cheveux se déroulent sur ses épaules; on détache à la hâte les agraffes de son habit, plus de doute, c'est une femme.....

La surprise est générale. Catherine arrive sur les entre-faites : Mon mari, une femme! s'écria-t-elle; c'est faux! Ses yeux s'en convainquirent cependant, et son dépit fut si vif, qu'elle alla partout, criant vengeance.

Paulowitz, désespéré d'avoir blessé une femme, bien qu'on le rassurât en lui disant qu'elle n'avait qu'une légère piqure à la main, s'approcha d'elle pour la secourir; mais

on le vit changer subitement de visage, ses genoux fléchirent, et il se laissa tomber aux pieds de la jeune blessée, en s'écriant d'une voix étouffée : Mikélina ! chère Mikélina !

Hélas ! oui, c'était elle : son frère, la veille même du départ du régiment, avait été compris dans le contingent de la colonie ; rien n'avait pu l'en faire exempter, ni ses longs services, ni ses blessures, ni la vieillesse d'une mère pauvre et infirme. Mikélina, n'écoulant alors que la généreuse inspiration de son amour filial, s'était dévouée pour lui, elle avait pris sa place, elle s'était mêlée à cette foule de soldats anciens et nouveaux, qu'une même infortune réunissait, et leur douleur avait respecté la sienne ; mais que de fatigues ! que d'anxiétés ! Une seule pensée l'avait soutenue pendant la marche : Paulowitz était là, Paulowitz qui lui avait juré de n'épouser qu'elle, Paulowitz que l'ordre imprévu du départ avec tellement accablé, qu'il n'avait pas même eu la force de venir lui faire ses adieux. En suivant le même chemin que lui, en partageant, autant qu'elle le pouvait, son triste sort, elle ignorait cet ukase qui obligeait tout colon à faire choix d'une compagne ; elle ne le connut que trop tôt. Dès son arrivée à Rimszani, quand elle avait vu Paulowitz parlant à une jeune fille, quand le mot de mariage avait frappé son oreille, sa tête s'était troublée, elle n'avait plus songé qu'à mourir, et à mourir de sa main.

— Il y a un homme sur mes contrôles, dit le colonel d'un ton farouche, il faut qu'il se retrouve ; que l'on conduise cette femme en prison.

Inutilement Paulowitz essaya de le fléchir en insistant sur l'état de souffrance de Mikélina, il n'obtint rien ; plus il parlait, plus le colonel paraissait s'échauffer : sa colère, qui montait avec une inexplicable rapidité, éclata brusquement. — Trêve d'observations, dit-il, en levant sa canne ; j'entends qu'on m'obéisse sur-le-champ, ou malheur au premier qui résiste !

Cette menace exaspéra Paulowitz, il fit un geste effrayant; mais Alinski était là, il lui détourna le bras, et parvint à l'entraîner, tandis que deux fusiliers conduisaient Mikélina dans une maison voisine, qui fut désignée pour lui servir de prison, car il n'y en avait pas encore à Rimszani.

Un emprisonnement, heureuse inauguration pour une colonie! Dieu veuille qu'on s'en tienne là!

Ce colonel a vraiment quelque chose d'extraordinaire: tout-à-l'heure, lorsqu'il regardait Paulowitz, ses sourcils se contractaient, ses yeux étaient enflammés, sa physionomie prenait une affreuse expression de haine et de fureur; puis, quand il se tournait vers Mikélina, c'était un autre visage; un rire satanique errait sur ses lèvres béantes. Est-ce le feu du désir ou de la vengeance qui circule dans ses veines? A Warka, il passait souvent devant la maison de Mikélina; on remarquait même qu'il ne prenait ce chemin que lorsqu'il était en grand uniforme; moyen de séduction qui réussit dans plus d'un pays, et qui d'ailleurs était le seul qu'il pût employer. Mais l'innocente polonaise n'y avait jamais pris garde: les torsades de laine qui flottaient autour du shapska de Paulowitz suffisaient à sa vanité.

Trois heures s'étaient écoulées depuis qu'elle était enfermée; elle avait reçu la visite du chirurgien du régiment, qui avait pansé sa blessure; plus tard, Christia était parvenue jusqu'à elle; mais une autre personne, enveloppée dans un manteau, avait aussi pénétré dans la prison; Paulowitz l'avait aperçue; qui était-elle?...

Il l'attendit à sa sortie, marchant à pas précipités, s'éloignant, se rapprochant, résolu par momens à renverser le factionnaire, à briser tous les obstacles, puis s'arrêtant pour essuyer la sueur froide qui coulait de son front,

et croisant les bras sur sa poitrine palpitante..... Enfin, la porte s'ouvre, l'homme au manteau se glisse dans l'ombre, il fuit plutôt qu'il ne marche; mais le soldat l'a vu, il le suit, il le presse, s'élance tout-à-coup, lui barre le chemin, écarte de vive force son manteau, lui saisit les deux bras, et le trainant à la lumière, le contraint à le regarder face à face..... — C'était le colonel. Il fut si surpris ou peut-être si effrayé de cette violence inattendue, qu'avant qu'il eût pu proférer une seule parole, Paulowitz était déjà loin.

Le malheureux ! que vient-il de faire ! Sa perte désormais est inévitable.... Eh bien, il ne pense qu'à Mikélina; n'est-ce pas lui qui l'a forcée à se trahir, qui a versé son sang, qui a livré elle et les siens à toutes les rigueurs du pouvoir irrité ? Après cela, sera-t-il assez lâche pour l'abandonner ? Non, non, il faut qu'il la voie, qu'il s'explique, qu'il obtienne son pardon, qu'il la sauve enfin. La tête en feu, il errait autour de la prison, lorsqu'il fut abordé par Christia : « J'ai vu la prisonnière, lui dit-elle, je lui ai tout raconté, elle ne vous en veut plus; mais elle a bien peur pour son frère et pour elle-même..... Elle m'a confié tout bas qu'elle courait les plus grands dangers.....

— J'entends, dit Paulowitz, d'une voix altérée; le colonel.....

— Précisément, elle a dit comme vous, le colonel !.... et puis, je n'en ai pas su davantage. Mais elle désire vous voir, et si vous voulez arriver jusqu'à elle, il en est un moyen....

— Le quel ? parlez.....

— Oh ! rien de plus simple; je vais vous donner un vedro * et du sukary **, et quand ce factionnaire qui

* Vase pour l'eau.

** Biscuit noir à l'usage des soldats.

a pu vous remarquer aura été remplacé, vous vous présenterez en disant que vous apportez des vivres à la prisonnière de la part du colonel.

Le soldat reconnaissant pressa les mains de la jeune fille dans les siennes, et se mit aussitôt en mesure de profiter de son conseil.

A minuit, dès qu'il eût vu les fusils des sentinelles qui venaient d'être relevées s'incliner pour passer la porte du corps-de-garde, et réfléchir la lumière du fanal suspendu dans l'intérieur, il se présenta à la prison et se la fit ouvrir sans difficulté.

Avec quel transport Mikélina courut se jeter dans ses bras! Eperdue, troublée, frémissante à la fois d'amour, d'espérance, d'inquiétude, sa bouche n'aurait pu rendre tant d'émotions; mais son silence les exprimait toutes, et son silence fut compris. Pour la première fois peut-être des larmes coulèrent des yeux de Paulowitz.

— Sauve-moi! sauvé-moi! s'écria-t-elle; dans deux heures il doit revenir, si je ne peux lui échapper par la fuite, ah! par pitié, la mort, la mort!....

Parle plus bas, dit Paulowitz, en jetant un regard inquiet autour de lui..... Je te délivrerai ou nous périrons ensemble. Écoute : la jeune fille qu'épouse Alinski, habite la maison voisine; j'ai examiné les lieux; les deux toits sont si rapprochés, qu'on peut passer de l'un sur l'autre. Cette fenêtre qui t'éclaire donne sur la plate-forme; tu ne peux l'atteindre, mais voici ma ceinture et une corde, prépare-toi..... J'essaierai d'enivrer le factionnaire, et dans une heure, si Dieu le veut, nous partirons.

— Oui, nous partirons, répéta Mikélina d'une voix animée; c'est le ciel qui t'inspire, ô mon cher Paulowitz! Va, ne crains pas que je faiblisse, mon courage est revenu, je saurai tout braver maintenant.... Quel bonheur! je pourrai donc fuir loin d'ici, je pourrai prévenir mon frère du danger qui le menace, et rendre à ma mère l'appui qui

lui manque..... Mais que dis-je? et toi mon ami, que vas tu devenir? Dois-je donc ainsi te sacrifier?

— Non, Mikélina, je t'accompagnerai.

— Qu'entends-je! tu déserterais! Oublies-tu la peine terrible.....

— Je la connais, mais je l'ai dit, je t'accompagnerai.

Ces derniers mots furent prononcés avec un calme qui fit frémir Mikélina; elle se précipita aux pieds de Paulowitz en le suppliant de la laisser aller seule; mais il lui fit connaître sa fatale rencontre avec le colonel, et alors loin de continuer à le combattre, elle insista elle-même pour qu'il partît le plus tôt possible: « Va-t-en, va-t-en, lui dit-elle, dispose tout, je t'attends. » Ils s'embrassèrent encore, et Paulowitz sortit.

Jamais évasion n'avait paru plus facile et plus sûre: une fenêtre élevée seulement de quelques pieds et cachée aux yeux du factionnaire par une large cheminée; deux toits contigus, une sortie assurée par la maison voisine, point de sentinelle à la porte de Rimszani; à trois pas du village, des bois, toujours des bois; une fourrure de paysan pour Paulowitz, des vêtemens de femme pour Mikélina: en vérité, Christia n'avait rien oublié, et en récapitulant sur ses doigts tant de chances favorables, elle jouissait d'avance du succès.

Une jeune fille travestie en soldat, inspirant une passion à une vieille folle et se battant en duel avec son amant, c'était de quoi faire du bruit dans tout une capitale; aussi, la nouvelle n'avait-elle pas eu de peine à se répandre dans le village, du village dans la plus grande partie du gouvernement de Wilna, et comme d'ordinaire, elle s'était grossie, chemin faisant, d'un nombreux cortège de détails.

— Je gagerais, dit la jolie comtesse de Boronitza, en se promenant dans l'avenue de son parc, que c'est le

jeune soldat qui a fait ma conquête. — Il est probable, répondit le major, car nous autres hommes nous avons une beauté plus mâle. — En conscience, dit la baronne de Leibstadt, je n'aurais jamais cru être si curieuse ; mais ces pauvres amans m'intéressent à un tel point, que je brûle de savoir ce qu'ils sont devenus. — Tenez, s'écria le général Dembrowitz, qui en ce moment arrivait de la chasse, suivi, comme la plupart des seigneurs polonais, d'une meute de lévriers blancs, j'aperçois là-bas une ordonnance qui vient de Rimszani, et qui se rend sans doute chez le gouverneur ; qu'on appelle cet homme, il nous dira peut-être ce qu'il en est.

Le soldat ne se fit pas prier ; encouragé par le petit verre de vin de France que le général ordonna de lui apporter, il raconta l'histoire de point en point... « Quelle hardiesse avait ce Paulowitz ! quelle force ! dit-il en arrivant au dénouement. Il était monté sur le toit, et déjà il était parvenu, en faisant passer la prisonnière par la fenêtre, à l'enlever jusqu'à lui ; une voisine les attendait.... Deux minutes encore, et ils étaient sauvés ; mais tout-à-coup la patrouille passe et voit quelque chose.... Qui vive?... crie-t-elle. Au lieu de répondre, tous deux, cachés contre la cheminée, s'y tiennent immobiles. Il y en a qui disent que Paulowitz couvrit Mikélina de son corps, et que de son côté Mikélina mit la main sur la bouche de Paulowitz, pour l'empêcher de répondre ; mais le sergent soutient qu'il faisait si noir, qu'on ne distinguait rien, et que pour lui, il a cru que c'étaient des fantômes. Le poste prit les armes ; on cria de nouveau : qui vive ? et alors, m'a foi, une bonne décharge partit.... Si vous les aviez vus dérouler !... Ils sont tombés comme deux gélinottes frappées en plein vol ; on aurait pu croire que les mêmes balles les avaient traversés. Le colonel vint à deux heures, il regarda un moment les cadavres, et il s'éloignait sans avoir proféré une parole, quand mon lieutenant lui

fit observer que la capote de Paulowitz était déchirée en tant d'endroits qu'elle ne pourrait plus servir. C'est bien malheureux, dit-il, car elle est presque neuve.....

» Une masse de sang s'était formée autour des deux amans que la mort n'avait pas séparés, et comme il gelait, les cheveux de Mikélina, qui sont en conscience de la longueur de ce fusil, se prirent si bien, qu'il fallut les couper pour enlever le corps. Croiriez-vous que ces niais de paysans s'étaient attroupés autour de ces cheveux et voulaient absolument les avoir ! On eut beau les disperser à coups de crosses, ils revenaient sans cesse à la charge. Un d'eux s'était armé d'une pioche et voulait briser la glace ; mais on lui mit la main sur le collet, et il reçut une bastonnade dont il se souviendra long-temps..... Il criait encore quand je suis parti..... »

ADOLPHE DE P.

Toulouse, 1833.

DES HERBORISATIONS

ET DES HERBIERS.

« La botanique n'est pas une science sédentaire et paresseuse, qui se puisse acquérir dans le repos et dans l'ombre d'un cabinet, comme la géométrie et l'histoire, ou qui tout au plus, comme la chimie, l'anatomie et l'astronomie, ne demande que des opérations d'assez peu de mouvement; elle veut que l'on coure les montagnes et les forêts, que l'on gravisse des rochers escarpés, que l'on s'expose au bord des précipices. Les seuls livres qui peuvent nous instruire à fond de cette matière, ont été jetés au hasard sur toute la surface de la terre : il faut se résoudre à la fatigue de les chercher et de les ramasser..... Le degré de passion qui suffit pour faire un savant d'une autre espèce, ne suffit pas pour faire un grand botaniste; avec cette passion même, il faut encore une santé qui puisse la suivre et une force de corps qui y réponde. » Si les lignes que je viens de citer avaient été destinées par Fontenelle à tout autre chose qu'à l'éloge de Tournefort, il aurait pu ajouter que si la botanique se bornait à être une science de spéculation, à n'étudier que des plantes mortes et des phénomènes généraux, elle cesserait bientôt d'offrir cette espèce de séduction entraînant pour tant de gens. Moins brillante alors, elle aurait frappé

moins de monde, et le nombre de ses sectateurs en eût de beaucoup diminué. Aussi, dès le principe, connaître les plantes, les décrire, les classer, leur donner un nom : ce fut là toute la botanique, dont cette étude ne fait aujourd'hui qu'une petite partie. Je le sais, nous devons de la reconnaissance à ceux qui, le scalpel et la loupe à la main, ont porté dans la physiologie végétale un jugement sûr et le génie des découvertes ; aux hommes qui surent rendre les études botaniques utiles à l'agriculture, à la médecine, à l'industrie ; à ceux qui étudièrent les modifications imposées aux végétaux par des régions diverses, et les causes physiques qui les portent à se choisir chacun une place si bien déterminée, qu'en suivant l'ordre de végétation, on formerait comme les zones d'une géographie nouvelle. Mais ne devons-nous pas en garder aussi à ceux qui épuisèrent à des courses lointaines leur fortune et leur santé pour venir nous dire les mœurs et la vie des plantes nombreuses que des mers quelquefois séparent, et nous apporter le tribut de leurs fatigues et de leurs travaux ?

Il n'y a guère plus d'un siècle et demi que l'étude spéciale des plantes appartenait à certains hommes, les uns s'y livrant par goût et semblant se faire une loi de créer tous les jours des dénominations aussi inintelligibles que ridicules, les autres, alchimistes et médecins, ennemis nés de toute méthode, ne voyant dans les végétaux que des sucres à extraire, des poudres à préparer, et leur assignant à tous des propriétés médicinales, dont quelques noms restés encore de nos jours aux plantes peuvent nous faire connaître l'exactitude. Grâce aux travaux des Tournefort, des Linnée, des Jussieu, le cahos de la science se trouva peu à peu débrouillé, et aujourd'hui du moins, si l'on demande au botaniste le nom d'une plante, il lui est permis de se faire comprendre à tous, de ne plus effrayer de sa réponse. Aujourd'hui la bota-

nique est à tout le monde, et je ne sais si c'est illusion de ma part, mais je ne désespère pas de la voir devenir à la mode même auprès des femmes, à qui du moins elle enseignerait à marier les couleurs de la laine et de la soie sous l'aiguille qui crée des fleurs. Aussi n'ai-je pas hésité à jeter ici ces lignes, convaincu que, si elles ennuient quelquefois, on leur pardonnera en se rappelant que mon but fut utile.

Que celui qui veut devenir botaniste grave bien dans sa pensée ces mots si pleins de vérité : « la botanique n'est pas une science paresseuse » ; qu'il ne croie pas pouvoir y arriver enfermé dans l'enceinte d'un cabinet, y fût-il entouré d'herbiers nombreux, et aidé du secours de la peinture, ou bien encore au milieu d'un jardin où des plantes toutes classées lui offrent un travail facile. La nature doit être vue vivante et dans toute sa simplicité : sèches et pressées dans les herbiers, les plantes ne sont plus les mêmes ; et d'un autre côté la culture des jardins les altère et les vicie. Croyez-vous qu'elle ne doive pas changer d'aspect dans cette terre mobile et travaillée, sous cette température tiède de nos plaines, la plante habituée à vivre aux fentes des rochers, à croître aux sommets des montagnes ? Aussi n'est-ce que par des herborisations répétées, par des observations prises sur les lieux, qu'on peut arriver à acquérir des connaissances certaines ; mais avant tout étudier la langue de la science : chacune à la sienne différente de toutes les autres. Choisissez une méthode selon laquelle vous puissiez marcher, seul moyen de ne pas faire de faux pas ou plutôt de ne pas trop les multiplier. Enfin, comme bien d'autres, ne vous laissez pas effrayer par une nomenclature nécessaire : sèche et repoussante d'abord, elle vous deviendra bientôt simple et facile.

Tout cela c'est le travail du cabinet, celui qui peut se faire aux longs soirs de l'hiver, aux heures où la terre

est couverte d'un voile de neige, où la vie semble suspendue dans les végétaux. Mais bientôt la neige a disparu aux rayons d'un soleil plus chaud; la nature renaît, les premières fleurs nous appellent. Venez, partons; n'hésitons pas à parcourir ensemble ces bois encore sans feuillage; la moisson n'est pas riche, mais du moins elle est belle et riante. Ce sont les perce-neige à la tête inclinée, l'ellébore aux fleurs vertes, la violette odorante et les premières véroniques aux corolles d'azur; les véroniques, tribu nombreuse et variée, que nous retrouvons partout sous nos pas et jamais sans quelque plaisir. Plus tard, nous aurons davantage : laissez venir le mois de Mai, laissez pousser le feuillage des arbres et grandir l'herbe des prairies. Ah! c'est alors que par un chaud soleil, il faudra protéger sa tête sous le chapeau aux larges bords, s'armer de la houlette tranchante, suspendre à notre cou la vaste boîte de fer blanc qui doit recevoir nos conquêtes, et nous les rendre aussi fraîches, aussi colorées que nous les lui confiâmes. Cette fois préparons-nous aux longues courses, aux accidens d'un voyage d'un jour. Au départ, si le ciel nous paraît menaçant et brumeux, eh bien ! consultons les plantes : baromètres plus sûrs que ceux de nos cabinets, elles nous diront mieux qu'eux ce que nous devons espérer ou craindre. « Allez à vos plaisirs, livrez-vous sans peur à la danse, disait Linnée aux jeunes filles d'Upsal : le souci d'Afrique a déployé sa corolle dès le matin. » Et nous aussi allons sans crainte à nos plaisirs : car le souci des champs s'épanouit et l'oxalide aux bords de la route déploie, sans crainte, ses folioles.

L'heure vient de nous disperser; toutes les plantes ne croissent pas ensemble aux mêmes lieux : l'une se plaît aux bords humides des rivières, l'autre sous l'ombrage des bois; celle-ci, faible parasite, cherche un appui plus robuste qu'elle; celle-là se plaît au milieu des moissons,

tandis que quelques-unes aiment mieux les bords des chemins et le sein des fossés. Poursuivons-les partout, car c'est pour elles que nous venons, pour elles que nous avons bravé la chaleur et la fatigue. Mais prenons garde, la fleur est délicate, la tige est fragile, ne la pressez qu'à peine, elle céderait sous vos doigts; elle veut être épargnée comme tout ce qui est joli.

Ne laissons rien à la nature, prenons-lui ses fleurs tout entières. Pourquoi les choisirions-nous imparfaites? nous serions tristes plus tard de les retrouver mutilées dans les collections que nous devons former. Mais surtout ne condamnons pas au veuvage ces époux dont quelques pas divisent les demeures; rapprochons-les plutôt, loin de les séparer à jamais. Oh! cette fois notre moisson est riche; venez, classons ces plantes, essayons de leur donner un nom; que les pinces disséquent les organes, que la loupe nous les rende sensibles; hâtons-nous, toujours avides et butinant, passant de surprise en surprise, nous n'avons pas senti descendre le soleil, nous avons même oublié l'heure du repas. Heureusement rien n'est perdu à différer, et le village n'est pas loin. Entrons, c'est le rameau de buis qui sourit au voyageur altéré, et au botaniste presque à jeûn; le long d'une table carrée ce sont les deux bancs villageois. Asseyez-vous, le couvert sera bientôt mis. Voyez déjà, l'hôtesse aux mains calleuses a couvert le bout de la table d'une nappe grossière, rouge encore de libations mal effacées. Blanches autrefois, mais cachant aujourd'hui leurs blessures sous d'honorables cicatrices, deux assiettes supportent quelques noix et un reste de fromage; si votre appétit le désire, on y joindra la spongieuse omelette arrosée du vin blanc du pays. Seul, chacun de nous pesterait; ensemble, nous rions et attaquons à l'envi le repas tant soit peu frugal. Au reste, il faut le dire, il est des lieux où l'on vous sert avec plus d'élégance, où vous retrouvez presque le dîner dé-

licat de la ville, où la fraise parfumée et la fraîche groseille couronnent un repas charmant ; mais pour le botaniste, ces bonnes fortunes sont rares. Qu'importe ! ailleurs nous serons plus heureux. Aujourd'hui riches de nos conquêtes, chargés de plantes et de fleurs, retournons gaiement à la ville. Seulement promettons-nous de nous rejoindre. Autour de nous la nature va vite, elle nous prodigue la fécondité ; la scène change rapidement, et dans quelques jours peut-être ce sera tout une végétation nouvelle à étudier et à comprendre.

Mais parcourir les prairies ou les bois, la pioche ou la houlette à la main ; arracher ou cueillir des plantes, dire à chacune son nom dans une langue dont souvent on ne sait pas un mot ; ce nom, le répéter tel qu'on l'apprit d'un autre, ayant seulement quelquefois le soin de l'altérer ou de le corrompre, sans chercher à s'expliquer ce qu'il veut dire, sans s'inquiéter s'il convient à l'objet qu'il désigne : c'est bien là tout ce qu'il faut pour faire un herboriste ou un jardinier distingué ; mais combien alors on est loin de connaître la botanique. Oh ! que j'aime bien mieux au lieu de ces ignorantes et maussades nomenclatures, ces bonnes femmes que j'ai si souvent rencontrées cueillant leur toute-bonne, leur bouillon-blanc et ces labiées nombreuses qu'elles désignent, elles, sous le nom générique d'aromates ; ou bien encore ces jeunes paysannes qui, dans nos foires d'été, nous apportent en fascicules l'armoise, le millepertuis, l'angélique, à chacune ne donnant que son nom du village, son nom que l'on retrouve si poétique aux pages gasconnes de Goudelin, et nous disant avec une foi toute naïve les propriétés que ces plantes possèdent, pour avoir été cueillies humides de rosée avant le lever du soleil de Saint-Jean !

Ce n'est pas à une nomenclature sèche et qui n'exige d'abord que de la mémoire, que se borne le botaniste. Au début, il est vrai, je le conçois, la science pour lui doit

être toute de tradition. Quelque studieux que soit l'élève, quelque zèle qu'il apporte à ses recherches, quelque consciencieux qu'ait été l'auteur qui lui sert de guide, il lui serait bien difficile de ne pas tomber dans de nombreuses erreurs : seul, ignorant de la route, il ne peut que s'égarer. Mais que recevant des leçons de celui qui sait davantage, il se les approprie, et bientôt ses propres forces lui suffiront. Qu'alors il s'occupe de nommer, de classer lui-même les plantes qu'il aura trouvées; qu'il les range selon la méthode qui lui aura paru la plus facile ou la plus simple; mais surtout qu'il s'occupe du moyen de les conserver. Plus tard, éloigné du pays où il les a cueillies, il se plaira à les retrouver à la fois comme souvenirs et comme types. Avec le climat, la localité, le terrain, la température, les plantes éprouvent d'étonnantes variations. Privée des rayons du soleil par un mur qui la couvre ou des arbres qui la dominent, celle-ci s'étiole à demi, se panache, pâlit et meurt, tandis que non loin de là, sous l'influence d'une vive lumière, sous la vie d'une bienfaisante chaleur, elle croît riche, forte et puissante. Celle-là, enfant exotique d'un autre monde, transportée dans un climat trop froid, y végète faible et sans vigueur; si quelquefois des soins assidus parviennent à faire naître sur sa tige des fleurs rares et décolorées, elles y meurent sans fruit et n'y passent que peu d'instans. Voyez les plantes aquatiques alonger leurs pédoncules pour arriver à la surface de l'eau, découper leurs feuilles en divisions nombreuses, couvrir de filamens semblables à des racines chevelues leurs tiges lisses et sans poils : que l'eau vienne à leur manquer, elles seront fermes et trapues, leurs feuilles durciront, leur tige se couvrira quelquefois de poils. Telle est la renoncule aquatique qui orne d'un tapis de fleurs blanches la surface de nos ruisseaux.

Hé bien, tous ces changemens, si celui qui commence les étudie tour à tour, il suivra les plantes dans leurs alté-

rations diverses, et pourra bientôt se convaincre de ce fait si vrai, qu'il n'y a que des individus dans la nature.

Ce n'est pas là le seul avantage que l'on trouve à conserver des plantes desséchées; elles peuvent encore servir de terme de comparaison pour aider à découvrir le rang que l'on doit assigner à une plante nouvelle, ou que du moins l'on rencontre pour la première fois. Je le répète, la moindre circonstance peut modifier une plante au point de vous la laisser un instant méconnaître, de créer une incertitude fâcheuse : le seul moyen de la faire cesser, c'est d'avoir recours aux modèles qu'on possède déjà. Sans doute les planches des auteurs, les dessins qu'on aurait pris soi-même, peuvent être d'une utilité égale; mais quelque correct que soit le dessin, quelque exactitude que l'on ait mis à retracer les contours des feuilles, de la tige et des fleurs, l'art n'imité jamais parfaitement la nature, et d'ailleurs que de temps ce travail n'exigerait-il pas?

Condamnés à voir s'effacer rapidement les couleurs que nous admirions naguère tranchant sur le vert uniforme des prairies, ou réfléchissant la vive lumière du soleil sur les flancs penchés d'une colline; à voir les feuilles se détacher, les tiges se flétrir, nous devons, du moins autant qu'il est en nous, essayer d'arrêter ce dépérissement rapide et d'arracher à la mort tout ce qu'elle voudra bien consentir à nous laisser. Pour cela, bien des études ont été faites, bien des moyens ont été indiqués, et je crois qu'il reste encore beaucoup à tenter pour atteindre à ce point difficile. Certaines plantes peuvent bien rester telles qu'au moment où elles viennent d'être cueillies, mais pour d'autres tous les efforts n'y suffiraient point. Une dessiccation rapide, dans un lieu sec, sous une température élevée, mais pas assez pour rendre les échantillons friables, est je crois le meilleur moyen de conserver à ces couleurs ce qu'il y a de plus fugitif.

La plante que l'on destine à la formation d'un herbier

doit être cueillie avec tous ses organes, et surtout ses fleurs et ses fruits, si toutefois les phases de la végétation le permettent; sinon c'est à ses différentes époques qu'on doit la prendre. Ainsi le colchique d'automne ne nous donne dans cette saison que des fleurs nues, s'élevant isolées ou par couples au milieu des prairies, et garde ses feuilles et ses fruits au printemps qui suivra.

Essuyé avec soin, dépouillé de la terre qu'il retenait, que votre échantillon soit reçu entre deux ou plusieurs feuilles de papier non collé; le meilleur est celui des vieux livres. Ainsi disposées, les plantes ne conserveraient ni leur forme, ni la direction qu'on a dû leur donner, si on ne les y forçait à l'aide de la pression. C'est dans ce but que l'on a construit des appareils compliqués que le nom de leur auteur a, je ne sais trop pourquoi, fait décorer du titre élégant de coquetteries. Deux planches y suffisent serrées par un simple cordon. Augmentée tous les jours à mesure que le dessèchement diminue le volume des plantes, la pression qu'on exerce ne doit jamais être trop forte pour coller les organes entr'eux. L'humidité qui se développe sans cesse, exige que l'on change souvent les papiers où sont renfermées ces plantes, et ce changement offre aussi l'occasion d'arrêter des tribus d'insectes qui viendraient peupler vos cartons: larves imperceptibles pour moi au moment où j'avais cueilli mes échantillons, je les ai vus bientôt déployer des ailes immenses pour leur petite taille, et malgré mes poursuites, dévorer eux-mêmes leur habitation. Quelquefois aussi les plantes, et ce sont presque toujours les plantes bulbeuses, ont une force de vie telle, qu'elles continuent à croître pressées comme elles le sont, loin de la chaleur et de la lumière: ainsi pendant des mois entiers, j'ai vu de nombreux échantillons d'orchis et de scille d'automne poursuivre encore dans un herbier une végétation qui n'avait pas cessé pendant tout le temps

employé à les dessécher. L'eau bouillante est le meilleur remède contre cette énergie de végétation ; souvent aussi, quelque soins qu'on ait pris d'essuyer les plantes, la moisissure, cette végétation parasite, vient rapidement les détruire, à moins que dès le début on n'ait eu le soin d'exposer au soleil ou au feu celles qu'elle avait attaquées.

Enfin, à force de soins et de peines, vous êtes parvenu au but que vous vouliez atteindre ; vos plantes quoique desséchées, dessinent leurs formes gracieuses encore sur le papier blanc, qui a dû les recevoir à son tour. On y retrouve avec exactitude, les découpures fines et légères des feuilles ; le tissu délicat de la corole a résisté à toutes les atteintes, et dans une fleur épanouie quoique morte, il vous est permis de retrouver son sexe et sa famille. Accumulés autour de vous, les échantillons exigent un soin nouveau ; que le papier qui les renferme, soit grand et qu'ils y restent libres et détachés ; les coller, ce serait vous ôter les moyens de les déplacer, de les analyser, de les changer à votre gré. Qu'auprès de chacun, une étiquette nous dise son nom et sa synonymie, le lieu où il naquit, la saison qui voit s'ouvrir la fleur, et nous apprenne si la plante était rare ou commune. Que chaque espèce ait une case à elle, qu'elle remplisse tout entière en augmentant le nombre des échantillons. Au reste, multipliez-les autant que possible ; si vous le pouvez même, qu'ils appartiennent à des localités différentes : ils deviendront pour vous un sujet de comparaison et d'étude.

Ce ne serait cependant pas un herbier qu'un tas de plantes posées sans ordre les unes au-dessus des autres ; il manque encore là une classification méthodique. Les ranger alphabétiquement, ce serait une ridicule absurdité ; bonne tout au plus pour ces hommes qu'on est convenu de désigner sous le nom d'amateurs. D'autres, disposant leurs plantes par mois et par saisons, ont voulu faire un calendrier de Flore. C'était œuvre de patience

et de temps, qui eût pu ne pas rester inutile, sans les nombreux caprices de la végétation. Mais les moindres circonstances y apportent des modifications sensibles : une température plus froide retarderait l'épanouissement des fleurs ; un hiver pluvieux suivi d'un printemps chaud, ne pourra que les hâter. Pendant l'année presque entière, le mouron et le paturin annuel fleurissent aux gazons de nos allées ; une des premières à orner nos prairies, la paquerette y revient aussi la dernière ; et d'ailleurs, qui de nous n'a vu la nature, ayant comme son âge de retour, rendre à nos vergers au milieu de l'automne les fleurs riantes du printemps ?

Seules, deux méthodes s'offrent à vous pour classer vos plantes : l'une artificielle, que nous légua Linnée ; l'autre naturelle, celle des familles, fruit des travaux des deux Jussieu et d'autres botanistes français. Choisissez, mais dans tous les cas n'adoptez que l'une d'elles.

Et cette collection ainsi formée par vous, lentement, feuille à feuille, si souvent au milieu des prairies ou sous l'ombre des bois vous vous laissâtes aller à de mélancoliques rêveries de jeune homme, si quelquefois l'étude des plantes et de leurs amours mystérieuses fit naître dans votre âme des idées étrangères à la botanique, cette collection ne sera plus seulement pour vous une galerie de portraits qui vous rendent des amis absents ou perdus ; il y a mieux que ça dans les feuilles qui semblent muettes. Souviens-toi de moi, criait un jeune homme entraîné par les flots, au moment où sur le rivage il jetait à son amante la fleur bleue du myosotide. Le courant étouffa sa voix, et la petite plante garda le nom de la douleur et de l'amour. Ah ! que de fleurs de souvenirs, mais ceux-là tous rians et gracieux, se retrouvent aussi aux cases d'un herbier ! Voyez cet échantillon dont la corolle est toute grippée sur elle-même, dont les feuilles sont inégalement repliées et froissées : sa fleur était flétrie avant de reposer

dans ce dernier asile ; mais jamais elle ne le fut sous la pression de deux planches. Et cette autre, mieux desséchée, où l'on reconnaît toutefois une main inhabile, un seul nom écrit auprès d'elle vous expliquera le mystère. Tout cela est futile et léger, répondront les hommes sérieux et les maîtres de la science..... Les maîtres de la science ! ah ! laissez, si j'étais quelque peu médisant, j'ouvrirais ses annales et pourrais au besoin vous conter, ne fût-ce que l'histoire de certaine plante japonaise aujourd'hui commune en Europe. Je ne le serai pas : oubli et grâce à ceux qui ne sont plus ; si la malignité peut les poursuivre, ce ne doit jamais être dans des pages de botanique.

Ainsi, pensant à l'utilité des principes premiers et au besoin que l'on a d'un guide à son début sur toutes les routes, mais surtout dans les sciences naturelles, j'écrivais il y a quelques jours ces lignes, peut-être un peu trop didactiques. Heureux si elles peuvent, elles aussi, contribuer à répandre le goût de la botanique, cette partie si aimable, si séduisante de l'étude de la nature, et qui, je dois l'avouer, a du reste depuis quelque temps pris une assez grande extension à Toulouse. Grâce à qui, je n'ose le dire, de peur d'éveiller certaines susceptibilités et de reconnaître quelques fautes. Mais, du moins, qu'avant de finir il me soit permis de donner un dernier conseil à ceux qui commencent, à ceux qui, nouveaux dans la carrière, n'ont pas encore compris tout ce qu'il faut de peine pour savoir, de travail et de recherches pour acquérir. Hé bien, à ceux là, je dirai : Défiez-vous des collecteurs ; ne vous laissez point éblouir par ceux qui vous répéteront sans cesse : J'ai de quatre à cinq mille plantes ; mon herbier est magnifique, les fleurs du nouveau monde s'y mêlent à celles des côtes africaines, et les riches végétaux de l'Inde s'y marient à ceux de l'Europe. Je vous le redis, n'écoutez pas ces hommes ; en botanique comme

ailleurs, le collecteur est un être dangereux ; et sous ce nom, je me garderais de comprendre ceux à qui nous devons d'utiles découvertes, qui n'apportèrent dans leur cabinet que le fruit de leurs voyages et de leurs peines, qui coururent autrefois des dangers pour obtenir ce qu'ils possèdent aujourd'hui, qui de chaque objet vous diront ce qu'il est, ce qu'on doit en penser, comment ils l'acquirent. Le collecteur ne se donne pas la peine d'être savant, lui. Oh ! non, il s'en garderait ; ce serait une perte de temps fâcheuse. Chez lui ce n'est plus ce désordre de négligence, cette simplicité quelquefois si pauvre, que l'on retrouve avec émotion au cabinet d'un savant. Mais à côté de la plante pressée sous un carton élégant, vous trouverez le minéral caché sous le verre et soigneusement étiqueté ; près d'un cadre de papillons aux ailes brillantes encore, quoique mortes, ce sera le fossile rare et précieux, venu de loin, car le maître soupçonne à peine que la terre en est pétrie autour de lui. Puis ce seront l'urne cinéraire des Gauls et le lacrymatoire romain, la hache du Celte mêlée aux armes du moyen âge, succédant aux productions rares et variées d'un autre monde ; le tout disposé avec une sorte de coquetterie qui doit vous entraîner et vous séduire dans ce temple d'un style nouveau, élevé à je ne sais quel dieu, peut-être bien à la vanité ou à l'ennui. Il faudra tout voir, tout admirer, vous soumettre à écouter un bavardage de mémoire, promettre à votre tour de servir le maître du lieu, si par malheur vous laissez échapper un mot qui vous trahisse. Je vous le répète, défiez-vous de ces hommes, n'ayez pas foi à leur vanité : ils sont riches, oui, mais leurs richesses ce n'est que de l'argent qu'elles coûtent ; chez eux, si c'est vers la botanique que les porta spécialement ce qu'ils veulent bien appeler leur goût, des milliers de plantes s'entassent ; mais ce sont des vols faits aux jardins, des fleurs qu'ils regurent de contrées

lointaines, des collections qu'ils achetèrent toutes faites. Ils ne savent pas même ce qui pousse autour d'eux, ce que chaque jour ils foulent de leurs pas indifférens. Gardons-nous de les imiter, car ils possèdent sans connaître, ils sont riches sans jouir. La nature est assez féconde pour qu'ils soit inutile d'aller demander à l'art ce qu'elle a jeté avec profusion sous nos yeux ; il faut déjà assez de temps pour étudier ce qui nous entoure, et il vaut bien mieux, selon l'expression de Jean-Jacques, qui apporta aussi dans la botanique son humeur singulière et ses boutades capricieuses, il vaut bien mieux que chacun sache arranger sa botte de foin, et rien de plus.

ADR. GÉNIE.

MÉMOIRES DU CARDINAL PACCA.

Napoléon avait vu toutes les vieilles dynasties d'Europe tomber ou plier sous son bras de fer : restait cette faible puissance temporelle des papes ; que dis-je ? il n'en restait plus que le nom ; et ce nom , il pouvait l'effacer d'un trait de plume. Maître des états romains par la force des armes , il n'avait qu'à signer son décret impérial , et tout eût été consommé. Pourquoi donc ce décret ne fut-il pas rendu sur-le-champ ? pourquoi différer ? pourquoi préférer aux actes habituels de la force la voie incertaine des négociations ? pourquoi proposer la loi quand on peut la donner ? pourquoi composer avec les vaincus ? La réponse à ces questions est toute dans le génie du vainqueur , dans le but profond qu'il se proposait , dans la nature même de la puissance qu'il voulait anéantir , ou plutôt à laquelle il voulait substituer la sienne. Un moment de réflexion , et l'on va s'en convaincre.

Il n'en est pas de la souveraineté des papes comme de toute autre souveraineté. Si on la considère simplement comme temporelle , cette puissance est la plus faible de toutes : hors de son cercle étroit , elle ne peut rien , elle n'est rien. Mais cette puissance est depuis son origine liée et incorporée à une autre puissance dont la force , supérieure à toute force humaine , est connue et respectée chez tous les peuples de la terre ; tous les gouvernemens ont intérêt à la ménager , le plus grand nombre a besoin de la protéger ; car aucun peuple du monde ne peut s'en passer. Je ne dis pas

ceci en théologien ; je parle en historien , j'articule un fait incontestable.

Or, de ce fait incontestable résulte une conséquence qui ne l'est pas moins : c'est qu'en arrachant aux papes leur souveraineté temporelle , Napoléon rompait l'ancienne alliance des deux pouvoirs ; et qu'en soumettant les papes à sa puissance temporelle, il mettait leur puissance spirituelle dans sa dépendance. Les papes allaient devenir dans l'ordre spirituel, ce que ses ministres étaient dans l'ordre temporel. Sans doute il eût ménagé les formes , surtout dans les premiers temps ; mais enfin, quelles qu'eussent été ces formes nouvelles , les papes n'auraient plus été à peu de chose près que ce que nous appelons un ministre des cultes.

Voilà le but que se proposait Napoléon : c'est vers ce but qu'il dirigeait toutes ses négociations avec Rome : car il était trop habile pour vouloir s'emparer ouvertement de la puissance spirituelle, comme il s'emparait de l'autre. En vain quelques membres de son conseil voulurent le lui persuader, en lui disant que le moment était venu de se déclarer chef de la religion. Il rejeta ce conseil : *Ce serait , dit-il , casser les vitres*. En effet, ne valait-il pas mieux tenir ce pouvoir dans sa main que de le briser ?

Pour assurer à son projet tout le succès qu'il pouvait se promettre, deux moyens se présentaient à son esprit : il fallait choisir entre ces deux partis, ou tenir forcément le pouvoir spirituel dans sa dépendance après qu'il l'aurait dépouillé du temporel, ou faire un traité avec le pape, qui, moyennant quelques indemnités, consentirait à se mettre dans cette dépendance.

De ces deux partis , le premier était violent et périlleux : car on peut bien assujétir les hommes à un pouvoir temporel usurpé, mais comment assujétir les consciences à un pouvoir spirituel usurpé ? Le second était ou semblait le seul qui dût obvier à toutes les difficultés. Le pape accep-

tant lui-même un nouvel ordre de choses, on aurait eu beau se plaindre, il eût bien fallu se soumettre ou faire schisme.

Il n'y avait donc pas à hésiter, ce dernier parti fut adopté. Les moyens qui pouvaient le faire réussir devaient être à la fois doux et forts, persuasifs et menaçans. Tout le prouve comme on va le voir.

Le pape qui régnait alors, Pie VII, fut un pontife d'un caractère doux et complaisant. A force d'instances et de promesses, on avait beaucoup obtenu de lui, plus même qu'il n'eût voulu accorder, témoin le concordat de 1801 et le sacre de l'empereur. Mais on s'était promis de lui bien davantage; et, après les concessions qu'il avait faites, que ne pouvait-on pas se promettre encore? Les mesures une fois prises, et tous les pas qu'on va faire bien calculés, une armée française se présente aux portes de Rome. Le général déclare qu'elle se rend à Naples et demande le passage hors des murs: on ne le refuse pas, elle entre; au même instant les ordres sont donnés, les troupes françaises attaquent le palais apostolique, la garde noble du pape est arrêtée et jetée en prison, la plupart des cardinaux sont chassés à main armée, deux ou trois officiers français entrent dans l'appartement du cardinal Gabrielli, premier ministre, et lui notifient son arrestation et son bannissement; ses bureaux sont saisis. Le château Saint-Ange, la troupe de ligne, la gendarmerie de Rome, les prisons même, tout est mis sous les ordres des français, tout est enlevé au pape; son ministère n'avait pas même une sentinelle pour veiller à la porte du palais apostolique, pas un homme en armes auquel il pût confier l'exécution de ses ordres.

Si Napoléon ne s'était proposé que l'envahissement du temporel des papes, on put dire dès ce moment que c'était un fait accompli. Mais c'est précisément ce qu'on ne dit pas, et ce qu'on n'avait garde de dire, car le plus important, le plus difficile, restait à faire. On voulait que le

pape, menacé de tout perdre et flatté de l'espoir qui n'abandonne jamais les malheureux quand tout n'est pas définitivement perdu; se décidât à capituler tant pour le temporel que pour le spirituel, et signât un traité qui mettrait l'un et l'autre dans les mains du vainqueur.

Humainement parlant, des négociations entamées dans cette vue, en de telles circonstances, ne pouvaient manquer d'avoir tôt ou tard un plein succès. Qu'on se figure un vieillard du caractère de Pie VII, enfermé dans son palais comme dans une prison, accablé de ses malheurs présents et menacé de malheurs plus grands encore; conçoit-on qu'à moins de miracle il puisse résister long-temps à des propositions qui feraient cesser cette horrible tempête et rendraient la paix à l'Église et à son chef au prix de quelques sacrifices impérieusement commandés par les circonstances? Pour croire cela possible, il eût fallu se persuader que le chef de l'Église serait assisté d'un secours surnaturel.

Telle était la situation de Pie VII lorsqu'il appela auprès de sa personne le cardinal Pacca, pour succéder au cardinal Gabrielli dans les fonctions de secrétaire-d'état. Le nouveau ministre fut véritablement l'homme de la Providence pour l'infortuné pontife. Il arriva au ministère comme un soldat monte à la brèche, ferme, inaccessible à la peur, obstiné à périr à son poste plutôt que de transiger avec l'honneur et le devoir. Ses notes diplomatiques sont ses seules armes; avec elles il arrêta, il entrava, il déconcerta l'ennemi, et ne lui laissa qu'une seule ressource, celle de la force et de la violence. Il faut lire ses mémoires pour avoir une juste idée de ce grand caractère.

Napoléon comprit alors qu'il était temps de lever le masque et de provoquer une résistance dont il saurait se prévaloir. Il signa donc le décret impérial qui réunissait les états romains à l'empire français. Qu'avait-il à craindre en le publiant? l'excommunication? Il devait plutôt la désirer que la craindre: elle devenait un prétexte ou une excuse.

à toutes les violences dont il avait besoin pour arracher au pape une transaction qu'on ne pouvait obtenir par une autre voie.

En effet, si après l'excommunication Napoléon ne mettait plus de bornes à ses ressentimens, s'il arrachait le pontife de son palais et de ses états, s'il le trainait d'exil en exil, s'il le dépouillait de toutes les marques de sa dignité, s'il le privait de ses amis, de son conseil, et le tenait étroitement renfermé dans une prison, tout le monde ne devait voir là que les suites naturelles ou l'excès de la vengeance; mais Napoléon y voyait quelque chose de plus : il y trouvait une raison apparente de réduire le pape à cet état de gêne et de terreur qui amènerait tôt ou tard une transaction conforme à ses vues.

Aussi, quel fut l'objet de toutes les négociations depuis cette époque, soit à Savonne, soit à Fontainebleau? Y parla-t-on une seule fois de la restitution des états romains? Cependant si l'excommunication eût été l'objet de ses démêlés, comme elle n'avait que cette seule cause, il est clair qu'on eût traité cette affaire avant toute autre. Il n'en fut jamais question : on prit toujours pour base dans les divers traités proposés le décret impérial qui avait irrévocablement détruit la puissance temporelle, et on ne proposa que des arrangemens relatifs à l'exercice de la puissance spirituelle. Qu'on lise les détails de cette longue lutte soit dans les mémoires du cardinal Pacca, soit ailleurs, on n'y verra pas autre chose. Il ne s'agissait de rien moins que de paralyser la puissance spirituelle dans les mains du pape. Émissaires envoyés à Savonne, commissions nommées, assemblées tenues à Paris, concile national, tout tendait à cette unique fin. Quand on eut l'espérance de pouvoir y parvenir, et qu'on jugea utile de rapprocher la distance pour hâter une conclusion, le pape fut conduit, ou plutôt rapidement entraîné de Savonne à Fontainebleau; et c'est là qu'après cinq mois de vexations et de séductions, le vieillard affaibli par

tant d'excès, et dans ses facultés physiques et dans ses facultés morales, signa le 25 janvier 1813, les préliminaires d'un concordat qui eût bouleversé l'Église entière.

Napoléon les reçut avec des transports de joie : il en triomphait comme de la conquête de l'univers. Pie VII jouit dès ce moment d'un peu de liberté ; les prisons d'état s'ouvrirent, ses cardinaux lui furent rendus ; aidé de son conseil, et surtout pressé par les *remords* et le *repentir*, il se hâta d'écrire une lettre à l'empereur pour rétracter ces nouvelles stipulations comme étant contraires *aux institutions divines et à ses devoirs*. Cette démarche pouvait-elle avoir quelque résultat, si Napoléon eut régné long-temps ? Certainement il n'en eût tenu aucun compte. Déjà il avait publié le prétendu nouveau concordat : il l'avait fait insérer au bulletin des lois ; des *Te Deum* en avaient été chantés dans tout l'empire. Au défaut d'un traité définitif, il aurait pressé l'exécution des préliminaires signés ; cela lui suffisait pour ses desseins ; et la rétractation du pape et la conduite des cardinaux n'auraient abouti qu'à de nouvelles persécutions pour leur fermer entièrement la bouche. En un mot, ce concordat eût été l'arrêt de mort de la puissance pontificale ; et le chef-d'œuvre de la politique de ces temps-là serait de l'avoir tuée par ses propres mains.

Tout semblait donc perdu sans ressource pour l'Église catholique. Mais lorsque tout sembla perdu, tout se trouva inopinément sauvé. Une suite d'événemens assez connus et tout-à-fait étrangers à cette querelle amenait les puissances alliées jusque dans le cœur de la France. Paris était déjà menacé d'une invasion. Le pape rendu à la liberté, à l'église et à ses états, quitte paisiblement Fontainebleau, et Napoléon y entre peu de temps après pour signer l'acte de son abdication et se retirer dans le lieu de son exil.

Je fais ici grâce au lecteur de mes réflexions, et je me

borne à lui présenter le passage suivant, extrait des mémoires du cardinal Pacca qui ont donné lieu à cet article. Le plus incrédule ne le lira pas sans intérêt, et peut-être il y trouvera matière à réflexion.

« Les tristes nouvelles qui nous venaient de temps en temps de la persécution contre le clergé de Rome et des autres villes d'Italie, jetaient quelques-uns de mes compagnons d'infortune dans une profonde tristesse et dans l'abattement; mais elles produisaient sur moi un effet tout opposé. Versé dès ma plus tendre jeunesse dans la lecture de l'histoire des premiers siècles du christianisme, je ne voyais arriver aucun événement, sans le regarder comme la suite de ceux qui l'avaient précédé. J'en prévoyais le terme, et je me réjouissais d'avance de l'idée de la gloire future et du triomphe de l'Eglise. Lorsque je voyais mes compagnons pensifs, affligés, je faisais la comparaison d'eux avec moi : je me transportais par l'imagination sur un des vaisseaux hollandais qui vont à Batavia, et qui franchissent le passage du cap de Bonne-Espérance, fameux par tant de naufrages; je me figurais voir un jeune marin, qui faisait ce voyage pour la première fois. Le sifflement terrible des vents, l'épouvantable vue des trombes et des tiphons qui le menacent de loin; le mouvement tumultueux des vagues qui viennent battre le vaisseau, le remplissent de frayeur : pâle, tremblant et les yeux fixés vers l'Europe, il croit être au dernier jour de sa vie. Il me semblait voir auprès de lui un vieux nocher à cheveux blancs, qui faisait ce voyage pour la neuvième ou dixième fois, toujours sorti sain et sauf de cette mer orageuse. Assis sur la poupe du bâtiment, il fumait tranquillement sa pipe. »

Les événemens qui ont donné lieu aux réflexions qu'on vient de lire sont aujourd'hui loin de nous; peut-être même ont-ils été vus avec trop de prévention ou d'indifférence pour être bien jugés, bien appréciés. Il est donc

indispensable de mettre sous les yeux du lecteur la lettre suivante du cardinal Pacca. Elle est adressée au marquis Pacca son frère ; en voici les passages les plus remarquables. Elle peut suppléer à ses *mémoires* si l'on n'était pas en position de les consulter.

« On peut dire de l'histoire des papes, ce que Florus a écrit de celle de Rome : *Ceux qui liront cette histoire ne croiront pas lire l'histoire d'un peuple, mais parcourir les fastes du genre humain.*

» En effet, comme chefs suprêmes et pasteurs de l'Eglise catholique, les papes exerçant leur juridiction divine sur l'univers entier, ont toujours eu une grande influence dans les affaires importantes de toutes les nations ; et comme princes temporels d'un état assez étendu dans l'Italie, leur histoire se lie depuis plusieurs siècles fort étroitement avec celle de l'empire germanique ; ce qui a fait dire à un poète qui ne se montre certainement pas ami des papes :

« Rome, dont le destin, dans la paix, dans la guerre,
» Est d'être en tous les temps maîtresse de la terre. »

» Pour jeter de l'ombre sur les faits glorieux de tant de pasteurs zélés et de princes éclairés, la malignité des écrivains soi-disant philosophes, et la plume vénale de quelques diplomates rappellent sans cesse et jusqu'à satiété dans leurs ouvrages, tantôt la vie scandaleuse d'un petit nombre de papes du dixième siècle, portés sur la chaire de saint Pierre par les factions qui, dans ces temps de barbarie et d'ignorance, déchiraient Rome et les états de l'Eglise ; tantôt la conduite irrégulière et l'avarice de quelques-uns des papes qui régnèrent à Avignon, et tantôt les mœurs blâmables d'Alexandre VI, ou les entreprises militaires de Jules II.

» Mais la postérité impartiale portera ses regards sur l'histoire entière des papes ; elle verra que dans cette

longue succession de pontifes, il en est beaucoup auxquels on peut, sans être taxé d'adulation, donner le surnom de grands, surtout si on les compare aux souverains qui occupaient alors les autres trônes de l'Europe; elle saura que ce sont les missionnaires du Saint-Siège qui ont porté chez différentes nations les premières lumières de l'Evangile et les premiers principes de la civilisation; que les papes ont fondé ou protégé en divers pays une foule d'établissements de bienfaisance, religieux et littéraires; elle verra dans l'histoire, qu'à diverses époques, leur médiation a mis un terme aux horreurs de l'anarchie et aux guerres meurtrières des princes qui semblaient irréconciliables, en leur faisant signer à propos de longues trêves ou des traités de paix dictés par l'impartialité.

» Mais surtout, la postérité admirera la grandeur d'âme et la sagesse des papes, qui, successeurs des Césars dans la ville de Rome, sont devenus leurs émules, et ont cherché à les surpasser en disputant, en quelque sorte avec eux, à qui rendrait cette ville plus imposante et plus auguste. Peut-être sera-t-elle forcée de convenir que les empereurs ont été surpassés par les pontifes romains.

» Nos neveux compareront le grand siècle d'Auguste, ce siècle si justement célèbre, avec le siècle non moins glorieux de Léon X; et ils ne pourront assez admirer la grandeur d'âme de mon illustre bienfaiteur Pie VI. Dans des temps assez difficiles et peu favorables à Rome, ce pontife eut le courage d'entreprendre et de conduire presque à leur terme des travaux qu'Auguste avait tentés, alors qu'il était maître de presque tout le monde connu. Ces travaux étonnèrent ses contemporains et lui méritèrent la louange exprimée dans ces beaux vers d'Horace :

« Regis opus, sterilis ve diù palus aptaque remis
» Vicinas urbes alit, et grave sentit aratrum. »

» Mais le grand mérite des papes paraîtra surtout lorsque

plusieurs années se seront écoulées, après la cessation de leur puissance temporelle, et qu'on verra peser sur Rome les suites funestes d'un tel événement. C'est ainsi que l'histoire des papes nous apprend quelle fut la détresse de cette ville pendant la malheureuse période où ils transférèrent leur demeure à Avignon. Alors Rome et l'Italie connaîtront mieux que les papes furent de grands princes, que leur gouvernement était sage et favorable au peuple. Alors on reconnaîtra la vérité que plusieurs écrivains, même étrangers et ennemis de l'Eglise, ont avouée, et que l'évidence arracha de la bouche même de Napoléon, dans le temps où il méditait la ruine du gouvernement pontifical : c'est-à-dire que ce gouvernement était *le chef-d'œuvre du génie et de la politique humaine*.

Le cardinal Pacca expose ensuite les raisons qui lui feraient craindre les jugemens de ses contemporains et de la postérité sur la conduite qu'il avait tenue pendant son ministère, et il termine ainsi sa justification :

« Je me rappelais aussi les discours que j'avais entendus au moment où disparut la république de Venise. On ne pouvait se persuader que, sans aucune faute du doge Manius et du sénat, ce gouvernement fût tombé honteusement et eût perdu en un jour son existence politique, après avoir su conserver son indépendance et sa liberté pendant quatorze siècles, et résisté seul à la ligue formidable de Cambrai. Cela me faisait craindre qu'un jour on en dit autant du pape, des cardinaux, et surtout de moi. Il me semblait entendre retentir à mes oreilles ces reproches : Ah ! si dans ces temps on eût vu sur la chaire de saint Pierre les Jules II, les Sixte V, les Clément VIII ; si le sénat suprême de l'Eglise avait compté parmi ses membres les Contarino, les Maroni, les Paul, les Comendoni,

« Trojaque nunc stares ; Priamique arx alta maneres ! »

» Je n'ai pas la présomption de vouloir entrer en parallèle avec ces grands hommes. Je sais qu'auprès d'eux, je ne suis qu'un pygmée au milieu de géants. Je ne sais cependant ce qu'ils auraient pu faire dans la lutte inégale que j'ai eu à soutenir avec la plume contre le canon et les baïonnettes. Je souffrais cruellement en pensant que je passerais à la postérité pour un homme qui, par son imprudence ou par le défaut de vues, aurait contribué à la chute de Rome et du gouvernement pontifical.

» Je réfléchissais sur tout ceci, et je me demandais quels étaient les reproches que l'on pourrait me faire sur les opérations de mon ministère. Je n'en voyais qu'un seul qui pût m'être adressé par tous ceux qui ne seraient pas bien informés des choses ; c'est qu'on pourrait m'accuser d'avoir imprudemment irrité, par des notes ministérielles écrites d'un style acerbe et piquant, un monarque fier et ambitieux, au faite de la fortune et de la gloire, qui n'avait jamais rencontré de résistance à ses projets gigantesques ; un prince qui voyait tout le reste des états de l'Europe et leurs souverains se taire devant lui ; qu'il convenait de céder au temps, de chercher quelques moyens de satisfaire, s'il était possible, un tel monarque, et d'éteindre, sinon entièrement, du moins en partie, la haine qui, après l'invasion de Rome par les troupes françaises, s'était allumée entre le gouvernement pontifical et le général français ; que ç'avait été le comble de la témérité et une action souverainement impolitique de lancer un anathème que, de nos jours, les nations catholiques elles-mêmes respectent si peu, et contre des personnes dont l'incrédulité et le mépris pour tout principe religieux sont trop connus de tout le monde ; que si l'on voulait en venir à l'acte téméraire et insensé de la bulle d'excommunication, il fallait commencer par mettre le pape en sûreté, et ne pas exposer sa personne sacrée aux premiers mouvements de la colère d'un homme furieux, et l'Eglise, au

danger de perdre son chef suprême et de rester bien des années acéphale et dans un véritable état d'anarchie; que, quoique tous les papes qui, en d'autres siècles, en étaient venus à cette extrémité, fussent doués d'un courage vraiment apostolique, et d'une force d'âme jusqu'alors sans exemple, tels que les Grégoire VII, les Victor, les Innocent, les Alexandre, ils avaient commencé par mettre en sûreté leur personne, avant de faire usage des armes redoutables de l'Eglise. Mais outre ces reproches, chacun s'étonnait que ne voyant à Rome, dans les mois qui précédèrent la déportation du pape, que quelques centaines de soldats français, on n'eût pas tenté de soulever contre eux le peuple romain : car il souffrait avec impatience leur séjour dans la capitale ; il frémissait à la vue de la prison du pape, et de l'exil des prélats et des cardinaux ; il aurait enfin désiré renouveler à Rome la scène tragique des vèpres siciliennes.

» Aujourd'hui, le pape est remonté sur son trône avec une gloire éclatante; les félicitations universelles ont accompagné son retour. Tout est changé, même dans le langage. Je n'ai plus besoin d'apologie, et les actes de mon ministère qui, pendant les années qui viennent de s'écouler, étaient l'objet du blâme et de la censure et l'auraient encore été à l'avenir, sont maintenant l'objet des louanges et de l'approbation générale. Le style vif et franc des notes que je publiai et la fameuse bulle d'excommunication sont regardés comme un glorieux monument d'une liberté apostolique et d'un courage au-dessus des forces de l'homme. La résolution de Pie VII, de rester à Rome, tandis que les autres papes avaient mis leur personne en sûreté avant de lancer les anathèmes contre les souverains, fait sa gloire, et passe avec raison pour la preuve du sacrifice héroïque de sa vie, *pro covibus suis*: sacrifice digne du premier pasteurs de l'Eglise catholique.

Elle sera toujours l'époque la plus glorieuse de son pontificat. »

L'auteur des *mémoires* avait publié son ouvrage depuis plusieurs années ; mais quoique fort répandu et fort estimé en Italie, il était peu connue en France. Sans doute l'importance de la matière et le mérite particulier de l'écrivain ont dû déterminer à entreprendre cette traduction. Elle a paru depuis peu ; et nous en sommes redevables à M. l'abbé Jamet, ancien recteur de l'académie de Caen. C'est un service rendu à l'histoire. La traduction contribuera à répandre un bon livre de plus : elle rectifiera bien des idées inexactes que nos modernes historiens nous ont données sur les événemens et sur les hommes de l'époque. Cet avantage suffirait pour assurer aux mémoires du cardinal Pacca un grand nombre de lecteurs. Ce qui doit encore attacher un esprit impartial, c'est la manière simple et franche de l'auteur. A quelque opinion, à quelque pays qu'on appartienne, on estime toujours l'écrivain qui montre un caractère vrai, ferme, plein de droiture, un homme qui, même en parlant de ceux dont il eut à se plaindre, paraît toujours exempt de passion.

M. A.

UNE VISITE

A L'HOSPICE DE LA GRAVE

DE TOULOUSE.

Il est un soin qu'on ne néglige jamais de remplir en revoyant sa ville natale, après plusieurs années d'absence, celui de la visiter en détail, de compter un à un les changemens qui s'y sont opérés. Il serait difficile de dire tout ce qui se passe alors dans l'âme de celui qui fait un tel dénombrement, à la vue de ces révolutions qui ont changé l'aspect de tel quartier qu'il habita autrefois. Vainement il cherche la maison qui devait lui rappeler d'anciens et doux souvenirs de jeunesse : ce sol qu'elle occupait forme aujourd'hui une partie d'une place nouvelle. D'un autre côté, les améliorations utiles ou brillantes, qui sont comme le luxe obligé des grandes cités, viennent agiter agréablement son cœur patriotique. Oh ! si vous saviez avec quel ravissement je vis couler pour la première fois cette eau si pure, si limpide, qui s'échappe de toutes parts de nos fontaines ! Si vous saviez avec quel sentiment d'orgueil je me posai, en arrivant, au milieu de la place Lafayette pour la mieux contempler ! Il y avait douze ans que j'avais quitté Toulouse.

Un matin, que je parcourais les quais si beaux qui, du côté de la ville, bornent le lit de la Garonne, je remarquai, toujours inachevé, ce monument, qui par sa forme, ressemble

à un temple grec, et qui fut destiné à devenir la chapelle de l'Hospice de la Grave.

Il ne m'en fallut pas davantage pour diriger de ce côté le but un peu vague de ma course : je voulus aller visiter cet asile de l'infortune. J'avais vu, jeune alors, cet établissement ; il me tardait de savoir si des améliorations avaient été apportées au sort des malheureux qui l'habitent. Avant d'entrer j'éprouvai quelque répugnance, car j'avais encore présent à mes yeux le délabrement de cette antique demeure, et à mes oreilles venaient retentir des bruits de chaînes, de verroux, et les plaintes des infortunés qu'une pitié mal entendue y retenait autrefois.

Me voilà dans la première cour. Je me reposais, tout haletant, sous l'orme plus que séculaire, qui l'ombrage à demi de ses vastes branches horizontales, lorsqu'on m'annonça qu'en ma qualité d'étranger (je m'étais donné pour tel) il m'était permis de visiter la maison. Ainsi, m'écriai-je, il n'est plus loisible aujourd'hui au peuple, toujours avide de spectacles horribles, de venir satisfaire le besoin de contempler ces êtres malheureux à qui la maladie a ravi le plus noble attribut de l'homme, la raison !

Un jeune homme, le même qui avait sollicité pour moi la faveur rare que je venais d'obtenir, s'offrit pour m'accompagner : grâce à mon complaisant Cicerone, j'appris tous les détails qui vont suivre.

L'Hospice Saint-Joseph de la Grave est un petit monde muré de toutes parts, qu'habitent douze à treize cents individus des deux sexes. Cette population hétérogène, composée de jeunes enfans et de vieillards, de pauvres gens que l'excès du travail n'a pu mettre à l'abri de l'indigence, et de femmes que le vice, comme une lèpre, dévore sous mille formes ; d'hommes de conseil, et de misérables privés de raison, n'est pas là jetée pêle-mêle : une sage prévoyance a présidé à leur séparation ; différemment groupés, ces infortunés parquent, pour ainsi dire, sous diverses tentes. L'inscription de chaque bâtiment vous fait connaître d'avance à quels personnages vous allez avoir à faire.

Les enfans abandonnés reçurent notre première visite. Oh !

ils font mal à voir, ces petits êtres pâles, souffreteux, tressant de leurs mains débiles de longs rubans de paille que d'autres contournent en chapeaux élégans. Ainsi, rejetés en naissant du sein de la société, ces victimes du vice et de l'insouciance travaillent pour la société qui les repousse. Ces chapeaux iront peut-être paraître dans des fêtes brillantes, où nulle femme ne pensera à ces enfans, qui ne connaissent point les jeux de leur âge; qui sait même s'ils ne pareront point la tête de quelque mère oublieuse, qui au milieu de l'ivresse du bal, palpitante de bonheur, ne se souviendra pas que son fils écrouelleux l'attend à l'hôpital?

Le local consacré à ces innocens est bien divisé; mais je le voudrais moins ombragé, car aux enfans, voyez-vous, il faut de l'espace et du soleil; du soleil, sur-tout, sous peine de les voir chétifs, s'étioler comme ces plantes qui, languissantes à l'ombre, végètent vigoureuses sous l'influence de la lumière. Formés de bonne heure à la lecture et à l'écriture, ils passent ensuite dans un des ateliers élevés dans la maison. Ainsi, rien ne leur manquera, en quittant l'hospice, que la santé forte et robuste du prolétaire.

La vieillesse, en tous lieux respectable, le paraît ici davantage; car le malheur ajoute encore à tout l'intérêt que l'âge inspire. La plupart des vieillards que l'Hospice renferme ont été des hommes de peine, dont le corps, courbé vers la terre, porte l'empreinte ineffaçable du travail de toute une vie si péniblement passée: les callosités de leurs mains n'ont pas eu le temps de se ramollir depuis que, plus pressant de jour en jour, le besoin les porta à solliciter long-temps une place dans cette retraite, où leur existence est assurée, mais où ils ne retrouvent ni les affections de la famille ni la liberté de l'homme isolé. Les solliciteurs sont nombreux, me fit observer mon guide, comme pour faire ressortir la vérité de ces vers d'un des meilleurs poètes de notre époque:

Hélas! dans ce siècle fatal,
On trouve encor la concurrence
A la porte de l'hôpital.

En quittant les vastes salles, bien propres, bien aérées, occupées par les vieillards valides, nous visitâmes leurs infirmeries, où quelques-uns attendaient l'heure de leur délivrance.

Nous vîmes ensuite, sans y entrer, un quartier qui me rappella la Grave d'autrefois : des vociférations multipliées, et, mieux encore une chanson grivoise chantée par une seule voix, mais dont le refrain était repris en cœur, me fit deviner sans peine que nous passions sous les fenêtres des salles destinées aux filles que la police arrache pour quelque temps à la prostitution, pour les livrer aux soins des médecins. A travers les grilles où elles grimpaient, en collant contre les barreaux de fer leur visage décoloré, nous remarquâmes plusieurs de ces malheureuses revêtues d'une houppelande grise, la tête couverte d'un petit bonnet de toile grossière, sans garniture, costume obligé, qu'elles échangent en entrant contre la toilette souvent élégante mais caractéristique de leur honteux métier. Nous nous étions éloignés qu'elles faisaient éclater encore des rires bruyans, provoqués, sans doute, par les ciniques lazzi que la vue de deux hommes venait de leur inspirer.

Nous visitâmes rapidement les épileptiques. Peut-être eûmes-nous à nous reprocher d'avoir provoqué, par notre apparition dans ces lieux, l'attaque subite dont l'un d'eux fut atteint peu après notre arrivée ; nous détournâmes de lui nos regards, parce qu'il fait peine de voir ainsi un homme aux prises avec ce mal cruel, et pour ne pas braver d'ailleurs un préjugé honorable. Lorsque, nous retirant, nous passâmes devant le lieu que sa bave avait sali pendant qu'il se tordait en hurlant, étendu sur le carreau, son regard était vague et indécis, ses membres fléchis, sans vigueur, comme ceux d'un ouvrier qui, ploquant sous un faix, vient de s'asseoir sur une borne.

Nous allons passer aux fous, me dit le jeune étudiant en médecine qui m'accompagnait, en me désignant de la main un petit bâtiment isolé, flanqué de deux pavillons carrés recouverts d'ardoise : on dirait une de ces maisons charmantes qui entourent les grandes villes. L'aspect agréable de ce monument, autant que ce que je venais d'observer d'améliorations, me fit bien

augurer du système mis en usage dans la direction de cette partie importante de l'établissement. Nous étions arrivés chez les fous. — Si vous voulez vous occuper des personnages, me dit le jeune médecin, je pourrai vous fournir des détails curieux sur chacun des aliénés que nous rencontrerons; mais ces renseignemens vous paraîtront peu intéressans si vous avez déjà visité quelqu'autre établissement de ce genre; car, voyez-vous, toutes les maisons de fous se ressemblent : partout ce sont des infortunés que les mêmes passions ont conduits à cette affreuse position; aussi trouverez-vous, ici comme ailleurs, des dieux, des rois, des généraux d'armée, des grands seigneurs, des savans, et puis des femmes qui rêvent d'amour, qui répètent les sermens reçus et donnés; qui, sous la bure grossière dont elles sont revêtues, viendront vous entretenir de leurs riches parures; car, comme on l'a dit, les hommes perdent le plus souvent l'esprit par ambition, les femmes par jalousie et les filles par amour.

Déjà plusieurs aliénés nous entouraient, tandis que d'autres, tristes, abattus, se retiraient à l'écart : celui-ci nous offrait la démonstration d'un problème de géométrie, et se baissait pour tracer des figures sur la poussière; un autre nous présentait les armes, sans interrompre sa promenade en ligne droite, qu'il fait ainsi tous les jours depuis longues années : un bâton, voilà son fusil; un schako, voilà tout son uniforme : n'importe, il est soldat; il a mission de veiller à la défense de tous. Si vous le désarmiez, il en mourrait de chagrin.

« Des arbres dont le feuillage réjouit le cœur, des oiseaux » dont les douces habitudes polissent le caractère; oh! surtout, » point de fers pour des hommes qui ne dirigent plus leur » volonté », ont dit les médecins; et des ombrages ont été préparés aux fous, et les cachots, infects, homicides, ont été abandonnés; et des fers n'ont plus été rivés sur ces mains non coupables. Oh! certes, vous pouvez aujourd'hui aller visiter les fous sans craindre d'avoir le cœur brisé en présence d'un malheureux qui se roule, pieds et mains liés, dans un peu de paille fétide, véritable fumier. Sans doute, là des cris de dou-

leur, de désespoir, se font encore entendre; mais la dure compassion des hommes ne les provoque point : ils sont moins affreux, moins amers à celui qui souffre; et puis, si quelques lueurs de raison viennent éclairer quelques-uns d'entr'eux sur leur infortune, ils n'ont point à redouter ici l'œil de ces oisifs, curieux importuns, qui venaient autrefois insulter de leurs ris et de leurs cruelles agaceries tant de malheur. Un philosophe, un médecin, un homme, comprit enfin tout l'intérêt que les aliénés étaient dignes de nous inspirer; Pinel refit la thérapeutique de l'aliénation mentale. Rejetant bien loin les moyens empiriques, souvent barbares, que ses devanciers avaient adoptés, il rendit le traitement de la folie doux et rationel à la fois. Honneur à Pinel! son nom brillera à jamais d'un bel éclat parmi ceux des bienfaiteurs de l'humanité.

Entraîné par mon enthousiasme pour la mémoire de ce grand homme, je me laissai aller au besoin de rendre hommage à ses généreuses inspirations : il m'était doux de payer à ce médecin si justement renommé, la dette de mon cœur, entouré de ceux-là même dont il a amélioré le sort. Elles sont douces les conquêtes que l'homme de bien obtient sur les préjugés, l'égoïsme ou l'ignorance, en faveur des infortunés : celles-ci, du moins, n'ont jamais coûté que des larmes excitées par la reconnaissance.

Déjà une étroite sympathie avait uni mon âme à celle du médecin qui dirigeait mes investigations : devenus l'un et l'autre plus confians, notre conversation avait pris un ton plus expansif. Nous visitâmes dans leurs moindres détails les quartiers destinés aux fous des deux sexes, admirant partout le bon discernement qui a présidé à la distribution de ces vastes locaux. Plus d'une fois nous eûmes l'occasion de faire la remarque que l'architecte avait sagement obéi aux prévoyans calculs du médecin. De grandes salles consacrées à des dortoirs ou à des réfectoires reçoivent les fous tranquilles, sur lesquels il n'est pas nécessaire d'exercer une surveillance trop sévère. Ainsi réunie, cette collection d'hommes est surtout remarquable sous le rapport des contraires qu'elle présente : il y a des larmes, des cris de joie, des paroles douces, et qui semblent affectueuses, et

l'expression de la dernière violence. Ny cherchez pas des traces de la société; les liens qui, au-dehors, unissent les hommes entr'eux, sont ici brisés : chaque fou vit pour lui seul, tous sont effrayans d'égoïsme, depuis celui qui, dans ses rêves, croit diriger l'univers ou gouverner des peuples, jusqu'à l'imbécile et l'idiot difforme qui végètent seulement.

L'idiot ! oh ! sa vue est pénible, affreuse ; elle fait murmurer le cœur contre la nature qui l'a jeté à la vie avec une organisation incomplète : lui seul, dans le cadre immense des êtres, ne représente rien ; il est là sur la terre comme une épreuve manquée, imparfaite, que le mouleur rejette sans prendre la peine de l'écraser du pied. Incapable de prendre soin de lui, l'idiot est au-dessous du dernier des animaux. Le polype, attaché à son rocher, vit de sa vie resserrée ; mais il en jouit dans toute sa plénitude, c'est un être achevé, lui ; tandis que l'homme qu'une modification organique a privé en naissant de l'intelligence ne pourrait vivre au-delà de quelques jours sans la sollicitude de la société. L'idiotisme, cette affreuse condition de quelques êtres, n'inspire que le dégoût et la plus grande répugnance aux gens du monde ; le philosophe gémit de la dégradation originelle de l'individu, le médecin regrette de ne pouvoir réformer les aberrations du physique qui l'ont produite. L'idiotie est incurable.

Des loges bien propres, bien aérées, munies d'un petit mobilier solide et commode à la fois, reçoivent les aliénés furieux, que leurs habitudes ou leurs crises passagères et violentes peuvent rendre dangereux. Rendus à une existence plus tranquille, ils jouissent de nouveau des droits de chacun : c'est la geole du quartier des fous ; mais la prison sans barbarie.

Au milieu de toutes les scènes si horriblement tristes dont j'étais témoin depuis que je parcourais ces lieux, croirez-vous qu'une idée consolante vint alléger mon cœur ? c'est que, parmi les fous, on ne voit nul enfant, pas de tête d'ange qui roule ses longs cheveux blonds et bouclés dans la poussière ou la fange. Exempte des passions violentes qui nous enlèvent la raison, qui pervertissent nos sentimens, l'enfance est étrangère à la folie ;

la jeunesse y est moins sujette que l'âge mûr. Ne nous étonnons point du fatal privilège qui pèse à cette époque sur la destinée de l'homme : n'est-ce pas alors que nous prenons rang tout de bon dans le monde ? que le positif vient remplacer les illusions de la période qui s'achève ? que les froids calculs de l'intérêt dominant entièrement notre âme ? Le vieillard près de quitter la vie, blasé, redevenu insouciant comme l'enfant qui la commence, échappe aussi facilement à la folie.

On a fait la remarque que le nombre des femmes atteintes d'aliénation mentale est plus grand que celui des hommes : l'extrême sensibilité de celles-ci, leur facilité à se laisser impressionner, leurs passions si vives, dirigées presque toujours vers un seul objet, rendent raison de cette différence. Thomas a eu raison de dire que le délire des femmes est religieux ou érotique. On a aussi constaté par des observations suivies que chaque époque a son genre particulier de folie qui la caractérise : sans doute, car la folie n'est-elle pas aussi un retentissement du corps social qui s'émeut, un cri lugubre, si vous voulez, mais expression vraie, quoique exagérée, des mœurs de chaque temps ? D'ailleurs, comment en serait-il autrement, lorsqu'une idée domine une génération entière d'hommes, que toutes les passions empruntent d'elle quelques-uns de ses reflets ? il faut bien que les agitations du dehors se retrouvent dans la maison des fous : quoique séparés de la société, ils ne la continuent pas moins loin de son sein. Ceux-ci, du moins, ne varient point : toujours attachés aux opinions religieuses, morales ou politiques qui heurtèrent trop fortement leur intelligence, ou aux affections trop actives pour leur âme, ils leur restent fidèles, ils en caressent le souvenir comme une réalité, alors que, vingt fois peut-être, la société a remplacé une extravagance par une nouvelle extravagance ; car l'idée ou le sentiment dominant du fou, c'est son culte à lui, tout ce qui résume sa vie morale.

Sans contredit, l'aliénation mentale présente divers degrés, comme autant de types distincts, depuis le mélancolique taciturne, le morose maniaque, jusqu'au furieux, qui ne voit que

des ennemis dans tous ceux qui l'approchent, et l'imbécile qui reste indifférent à tout ce qui se passe autour de lui. Quelquefois le même infortuné passe par tous ces états, par tous ces périodes de la dégradation intellectuelle et affective. On ne peut nier que des causes physiques n'occasionnent souvent le délire, mais il faut convenir que les passions doivent être mises au premier rang ; les médecins sont, je crois, aujourd'hui d'accord sur ce point. Cette manière toute philosophique d'envisager les éléments de la folie a été heureusement appliquée à son traitement. On a renoncé aujourd'hui à ces méthodes exclusives, qui, par cela même, ne pouvaient mériter aucune confiance : celui-ci administrait à haute dose l'ellébore recommandé par les anciens, sans penser que souvent il aigrissait la maladie ; celui qui plaçait le siège du mal dans les voies de la digestion, purgeait ; ceux qui voyaient le sang se porter trop impétueusement vers la tête, saignaient ou faisaient usage des douches glacées ; tandis qu'un autre recommandait les calmans, parce qu'il voyait l'essence de la maladie dans une affection nerveuse.

En accordant une valeur réelle à chacune de ces médications judicieusement mises en usage, les médecins modernes ont surtout recours aux passions, comme remèdes à la folie : ainsi, ces crises qui ont si souvent occasionné l'aliénation mentale servent à la combattre et à la vaincre. « C'est donc à manier » habilement l'intelligence, les passions de l'aliéné, à user convenablement des moyens physiques, que se réduit tout le traitement des fous », a dit notre savant compatriote M. Esquirol, dont la douce philanthropie et les rares talens continuent l'œuvre commencée par l'illustre Pinel. Tout le traitement de la folie est là ; quant à l'application de ces principes généraux, elle ne peut appartenir qu'à l'homme instruit, qui consacre sa vie entière au soulagement de cette infirmité. C'est en habitant avec les fous, en les étudiant sans cesse, en caressant quelquefois leurs caprices, que le médecin parvient à saisir le véritable caractère du délire. Dès-lors on peut espérer de voir les passions, heureusement mises en jeu, opérer ces révolutions salutaires qui ont si souvent rendu l'aliéné à lui-même et à la société.

Ces idées générales sur la folie, émises par le jeune-homme qui venait de m'accompagner, revinrent à mon esprit lorsque, rentré chez moi, je voulus, le soir, me rendre compte de l'emploi de ma journée. La Grave d'autrefois a disparu entièrement : à la place de ces masures infectes où étaient entassés des misérables, s'élèvent aujourd'hui d'élégans corps de bâtimens, ayant chacun, comme je l'ai dit, leur destination particulière; cet établissement remplit enfin le but honorable que ses premiers fondateurs se proposèrent. Dirigé par des hommes consciencieux, servi par de savans médecins, chaque jour y apporte de nouvelles améliorations. Dernier refuge de tant de malheureux, la Grave mérite toute la sollicitude des magistrats et des hommes de bien. Ah! rendons aux habitans de cet asile son séjour doux et facile; n'oublions pas que les portes n'en sont ouvertes qu'à des infortunés que la vieillesse accable, que la misère poursuit, ou que la maladie, au-dessus des ressources de l'art, dévore. Pour le misérable, la Grave est placée entre la société qui le rejette et la tombe qui l'attend.

Si l'on en croit des recherches bien faites, les anciens ne connurent point ces sortes d'établissmens. Le Christianisme, en naissant, les répandit avec profusion partout où il étendit ses conquêtes : telle était la mission de cette sublime religion, où le dogme de la charité marche presque à l'égal de celui de la reconnaissance de l'homme envers Dieu. Les évêques eurent, d'abord, la gestion de ces pieuses fondations; plus tard, les conciles les firent passer entre les mains des laïques. Leur origine toute chrétienne leur a-t-elle mérité les injustes sarcasmes des encyclopédistes? Je n'oserais le croire. Fournissez du travail au pauvre, semblent nous dire ces philosophes, et vous ne serez point dans la nécessité d'élever des hôpitaux. A merveille! Et que deviendra l'ouvrier actif que le mal arrête, et l'enfant exposé en naissant, et le vieillard à qui l'âge a ravi une à une toutes ses forces? Que ferez-vous de la folie, qui détruit la liberté morale de l'individu qui en est atteint? Voudrez-vous le laisser vaguer dans les rues, sur la place publique, inspirant la pitié ou la terreur?

Ces quelques pages, rédigées sous l'inspiration du moment, ont perdu, peut-être, déjà leur principal mérite, celui de signaler les améliorations immenses apportées au sort de la population que renferme l'Hospice général de notre département ; car, depuis que j'écrivais ces lignes, d'autres améliorations ont été exécutées, d'autres s'accomplissent en ce moment, ou sont projetées pour l'avenir ; de façon à nous faire espérer que le temps n'est pas éloigné où la Grave pourra rivaliser avec les établissemens de ce genre les plus renommés de la province.

N. ALBERT.

Toulouse, ... Décembre 1832.

UN CHRÉTIEN A TUNIS*,

I.

Nébel ! ville de calme et de bonheur ! Que j'aime sa plage où croît le palmier solitaire ! ses bosquets, ses jardins qui entourent la petite ville, avec leurs mille sentiers sinueux, leurs belles haies de figuiers d'Inde ! Nébel, au milieu d'une de ces riches oasis du désert, et aux délices de laquelle ajoute encore le voisinage de la mer ! J'ai vu bien des sites admirables, des campagnes magnifiques, des hameaux pittoresques, des retraites profondes et mélancoliques ; mais rien de tout cela n'a le charme indicible de Nébel.

Lorsqu'on vient de Tunis, avant d'arriver à la petite ville, on traverse des dunes de sable ; c'est de ces hauteurs que l'œil découvre le tableau le plus ravissant qui puisse s'offrir. Nébel paraît sous son beau ciel, au milieu de ses jardins, de ses palmiers plus élevés que les minarets, et qui se

* TUNIS est pris ici pour la Régence ; bien que la scène soit en grande partie à Nébel, on a préféré le titre : UN CHRÉTIEN A TUNIS, parce que Nébel n'est qu'une petite ville de la Régence de Tunis. *

(Note de L'auteur.)

* L'article suivant, écrit à Nébel par M. Lugan, dont on a pu voir, dans la *Revue de Paris*, une notice si intéressante sur l'expédition de l'Atlas, est, comme tout ce que contiendra la *REVUE DU MIDI*, publié pour la première fois.

(Note du Directeur de la REVUE.)

projettent sur les eaux bleues de la mer. De fraîches brises, en traversant les bosquets d'orangers, les vastes champs de jasmins et de roses, portent sur les collines de suaves odeurs; et si dans ce moment une voile vient à blanchir l'horizon et à silloner doucement la mer, l'émotion est parfaite.

Nébel, dont la vue vous sourit tant, ne sera pas pour vous une cruelle déception; celui qui s'y arrête ne le quitte qu'avec regret. Est-ce la beauté, le charme de ce pays, qui influent sur les mœurs si douces de ses habitants? ou bien, est-ce les habitants, anciens maures de Grenade, qui ont porté dans ces lieux le goût des fleurs et des plaisirs? Qu'ils se consolent d'avoir perdu Grenade, puisqu'ils possèdent Nébel. Ils n'ont point gardé le souvenir de Grenade la forte, mais bien de Grenade la belle, de la délicieuse Grenade. De leurs antiques mœurs il ne leur reste que le goût des voluptés: ils ne portent plus des armes pesantes, mais ils aiment à se couronner de fleurs; ils ne brisent plus des lances en l'honneur des belles; mais ils soupirent encore la romance à leurs pieds, et les femmes de Nébel sont réputées comme les plus belles et les plus amoureuses de la régence de Tunis. C'est à Nébel qu'on cultive le jasmin, la rose-blanche dont les algires * des harems distillent les essences si renommées. Ce n'est point assez des milliers de jardins qui entourent la ville, dans chaque maison il y a un petit parterre avec l'arbre embaumé de l'acacie. Les femmes ne sortent jamais sans avoir un bouquet à la main, les hommes eux-mêmes portent des pompons de jasmin à leurs turbans, et partout on vous offre des fleurs.

Le costume des femmes de Nébel devait répondre à ces mœurs si douces; leur coquetterie ou leur goût ne pouvait se trouver en défaut. A Tunis les femmes sont

* Les algires sont les esclaves, les femmes achetées.

chargées de tissus brodés ; on ne voit ni visage, ni formes, l'œil ne peut pénétrer ce rempart de soie et d'or. Dans l'intérieur des terres, les femmes arabes ne portent qu'une simple tunique, qui laisse voir leurs bras nus, et qui, fendues sur les côtés, découvrent entièrement leurs jambes un peu arquées. Il y a là peut-être un peu trop de nudité.

Les femmes de Nébel ont su adopter un costume qui, en couvrant leur corps, laisse un libre accès à l'imagination, dont le bonheur est d'écarter ou de soulever de légers voiles. Elles s'enveloppent d'un long tissu de laine blanche comme la neige, qui drape avec grâce autour d'elles. Il semble que le vent doit enlever cette légère draperie, qu'elle va tomber à leurs pieds. Elles en tiennent un bout à la main, qu'elles portent devant la bouche pour cacher le visage, ou plutôt, par un séduisant manège de coquetterie, pour le montrer et le couvrir tour à tour avec de gracieux mouvemens qui laissent parfois voir leurs jolis bras. Elles marchent pieds nus, et c'est, j'en suis sûr, qu'elles y trouvent quelque volupté : les rues, les routes de Nébel sont recouvertes du sable le plus fin ; jamais la plus légère trace de terre ne vient salir leurs pieds si blancs.

Léopold, un jeune français qui était à Tunis, sur le bruit des délices de la petite ville, vint y passer quelques jours. Il logeait chez Sidy Ahmed, d'une des plus anciennes familles de la régence, un vrai patriarche, vieillard aux chaudes amours, dont la vie avait été des plus douces. Les années avaient changé ses traits, sans y faire de grands ravages ; sa barbe avait blanchi, c'était presque tout. A la vigueur, aux restes d'une grande beauté, il joignait la majesté, je dirai même la grâce du vieillard. Sa maison de Nébel peut donner une idée des mœurs singulières de ce pays, de ce mélange des coutumes des Turcs et des Arabes, du luxe des modernes et de la simplicité des anciens. Dans le haut de la maison, le faste : les lambris dorés,

le marbre, la soie, le velours, tout y est avec profusion; une foule de domestiques, des mamelouks, des nègres et des négresses, des femmes et de jeunes algires; c'est tout un monde pour lui seul; et dans le bas, un grand porche où se trouve presque toujours un troupeau de moutons, qu'il faut traverser pour arriver à l'escalier qui conduit aux appartemens, et des groupes de Bédouins accroupis par terre, attendant une audience du maître.

A midi, Sidy Ahmed se renferme dans son harem; dix jeunes femmes sont là qui ne vivent que pour ses plaisirs. Les rideaux de soie sont soigneusement tirés devant les croisées; il ne pénètre que quelques rayons du jour, tempérés par des verres colorés. La musique, la danse, charment un instant le vieillard; bientôt il ferme les yeux de volupté au bruit des douces voix de ses femmes, du frôlement de leurs légers vêtemens : le maître dort, tout se tait, un profond silence règne jusqu'au soir. Mais on disait que Sidy Ahmed était épris des charmes de la belle Amouda, qui, quoiqued'une des tribus nomades du Zérith, le pays des dattiers, était la plus blanche du harem. Pour plaire à l'heureux Ahmed, elle se faisait un voile de ses beaux cheveux noirs, et son étoile d'azur qu'elle avait sur le front, comme toutes les filles de sa tribu, donnait alors à sa physionomie un charme indéfinissable.

Le soir, le vieux maure venait s'asseoir devant la porte de sa maison; il faisait arroser la rue, causait familièrement avec ses gens, avec les passans, donnait audience aux Bédouins, et s'amusait à voir manger les moutons que l'on conduisait devant lui.

Sidy Ahmed, dont les jours s'étaient passés avec tant de calme dans l'intérieur de sa maison, ne pouvait manquer d'être d'une humeur affable, d'un commerce aimable. Tous ses traits étaient empreints d'une bonhomie admirable, et sa douce physionomie ne mentait pas. Léopold l'aimait dès le second jour de son arrivée à Nébel. Le bon

musulman faisait les choses d'une façon si honnête, si délicate; il fit à son hôte les honneurs de sa maison avec tant de grâce, à l'exception de la *casa* cependant, c'est ainsi qu'il appelait l'appartement des femmes : personne ne pénétrait dans ce sanctuaire, si ce n'est un tout jeune mamelouk et un négre. Mais Sidy Ahmed était causeur; C'était surtout après son dîner qu'il aimait à venir trouver Léopold et à se livrer avec lui à un doux babil dans la langue franque, qu'il appelait noblement de l'italien. Bien qu'il ne fût pas un sévère observateur de la loi de Mahomet, il s'abstenait de vin rouge dans ses repas; mais le dessert, dont il faisait sa principale nourriture et qui se composait d'excellentes sucreries, de gâteaux, de pistaches, de grenades, d'oranges, de dattes fraîches, était arrosé par du bon vin d'Espagne, roux comme l'or. Il en buvait même assez copieusement, le bon vieillard, disant que celui-là ne tachait pas le cœur. Le vin qui ne tachait pas le cœur n'était pas sans lui communiquer sa douce chaleur. Sidy Ahmed avait ordinairement après son dîner le visage légèrement coloré; Léopold ne pouvait se lasser d'admirer cette belle tête si franche, si enfantine, si majestueuse. Il le voyait bientôt se diriger d'un pas léger vers son harem; il le suivait tristement des yeux, le pauvre garçon, et lui qui ne s'était pas fait faute non plus de gâteaux, de pistaches et de vin d'Espagne,.... allait prendre le grand air sur les bords de la mer.

Léopold fit connaissance chez Sidy Ahmed d'un jeune musulman, Sidy Ali. Il était d'un caractère doux et liant; nos jeunes gens furent bientôt amis. Ils passaient une grande partie de la journée ensemble, et faisaient de longues courses à cheval dans les environs. Le jeune français s'occupait de recherches d'inscriptions antiques; Ali l'accompagnait dans ses explorations. Élevé dans l'indifférence de l'antiquité, il prenait peu d'intérêt aux trouvailles de son compagnon, ou du moins, s'il partageait sa joie,

c'était sans la comprendre. Il ignorait que ce pays eût été en possession des Carthaginois et des Romains; on ne lui avait parlé que de chrétiens et de musulmans. Tandis que Léopold pénétrait dans les souterrains des maisons en ruines, se glissait dans les galeries, Ali s'asseyait sur un tapis, à l'ombre d'un arbre, et là rêvait doucement, jusqu'à ce que l'antiquaire revînt, avec une joie d'enfant, lui porter un morceau de marbre, quelque fragment de statue, de corniche, ou sur son carnet quelque précieuse inscription, qui était toujours le texte d'un beau discours, que le jeune maure ne comprenait pas.

Lorsque Léopold eut bien exploré tout le pays, il ressentit à Nébel ce qu'il avait déjà éprouvé à Tunis. Sous ce beau ciel, il lui manquait quelque chose, et son cœur se prit à soupirer. A Nébel surtout, les femmes ont le regard si doux, le sourire si séduisant! il semble qu'il n'y qu'à leur dire oui à toutes, et qu'il vous reste l'embaras du choix. Cela est vrai, dit-on, pour les musulmans, mais pour un chrétien, hélas! c'est autre chose; car à Nébel comme à Tunis, une malheureuse femme qui répondrait à votre amour, serait sans miséricorde, avec ses beaux bras, ses beaux cheveux, ses beaux quinze ans, enfermée dans un sac et jetée à la mer. Aussi le pauvre jeune homme disait à Ali, avec des soupirs à fendre l'âme: Nébel, le beau pays pour toi! mais pour moi, non. Et un jour qu'Ali faisait semblant de ne pas le comprendre, répondant que le soleil, la mer, les arbres, étaient pour tout le monde, et qu'ils valaient bien ceux de France, Léopold lui dit: Ecoute:

« Lorsque j'arrivai à Tunis, je ne tairai pas toutes les séductions qui vinrent s'offrir; je fus d'abord émerveillé de tout ce que je voyais. La richesse, la bizarrerie des costumes, le mélange des races, l'élégance des mosquées, la multitude des bazars, la douceur des mœurs, cette activité de l'industrie, cet amour du travail où je ne

supposais que barbarie, indolence, tout fut pour moi un sujet d'étonnement et de plaisir. J'arrivai à la fin du Ramazan, à l'époque de vos fêtes; je trouvai la ville pavoisée; partout une foule brillante en réjouissance. La saison était magnifique; j'aimais à me promener seul au milieu de tous ces Arabes, ces nègres, ces Maures, qui remplissaient les rues. Je vis Tunis tel que j'avais rêvé l'Orient avec ses riches couleurs. Que dis-je? c'était l'Orient; plus ses jolies femmes à qui l'on avait donné la volée; car je les rencontrai alors en tout lieu, dans les rues, dans les jardins, autour des remparts. Un jour, je les suivis, qu'elles sortaient en foule par la porte de Soliman. Dès que je fus hors de la ville, je les vis par milliers sur la route, dans un vaste cimetière, sur le penchant et au sommet de la colline qui domine la ville. J'ai su qu'elles allaient visiter les tombeaux de leurs proches et un marabout où est enterré un saint très-vénéré à Tunis. On s'apercevait que ces femmes, condamnées à rester enfermées toute l'année, jouissaient avec délices de la liberté qu'elles avaient ce jour-là. Elles étaient accompagnées de leurs négresses; pas un musulman ne paraissait parmi elles. Je ne puis te dire l'enivrement que je sentais à me trouver au milieu de toutes ces femmes. L'air était si chaud; loin de la ville, loin des regards de leurs maîtres, elles ne se faisaient aucun scrupule d'ôter leurs voiles, de respirer à leur aise. Que de beaux visages je vis! un peu pâles en général; mais que leurs yeux si noirs étaient expressifs! Soit curiosité, soit coquetterie, immodestie même de la part de femmes dont la pudeur n'a d'autre sauvegarde que les verroux, leurs regards s'attachaient à moi, quelquefois très-significatifs. A voir leurs yeux si vifs et si amoureux, leur bouche entr'ouverte comme pour respirer le plaisir, leur démarche si molle; à entendre leur voix traînantes, à les voir se reposer sur le gazon, le corps penché dans un voluptueux abandon, je conçus les pré-

cautions que prennent les musulmans d'enfermer leurs femmes, bien qu'en France on appelle cela *des précautions inutiles*. Le spectacle était ravissant; toutes ces femmes marchaient, s'asseyaient, montaient la colline, paraissaient au sommet; on voyait partout des groupes, qui, par la variété de leurs riches costumes, formaient comme des corbeilles de fleurs. Sur la gauche, la vue du lac tranquille, sillonné par de légères voiles, prêtait son charme à ce tableau. Mais ce que j'aimais encore, c'était de voir ce vaste cimetière, où sont élevés de si beaux tombeaux, où la cendre du pauvre même a sa pierre que ne recouvre jamais l'ortie, rempli de femmes qui erraient silencieuses autour des tombes et s'arrêtaient devant elles, la tête baissée vers la terre.

» La nouveauté de ces spectacles, l'étrangeté des mœurs, je trouvais tout ravissant. J'aimais surtout, le soir, à monter sur la maison que j'habitais, et à voir dans la douteuse clarté du crépuscule les femmes paraître sur les terrasses pour y respirer le frais. J'aimais à entendre les douces harmonies qui s'élevaient du sein de la ville. J'aurais passé la nuit entière sous la voûte étoilée, m'enivrant du bruit vague des voix de femmes et de leurs petits cris qui venaient jusqu'à moi, lorsqu'elles se livraient à leurs jeux, à leurs danses folles. Combien de fois je fus tenté de franchir ces faciles terrasses, et penchant ma tête dans les pathios*, de voir toutes ces femmes dans leur entier abandon.

» Je me nourrissais de tout ce que Tunis pouvait offrir d'aliment à mon imagination; mais bientôt je sentis un vide affreux dans le cœur. Vos fêtes de Pâques étaient passées; j'allai plusieurs fois sur la route de Soliman: je ne vis qu'un soleil brillant, de la poussière blanchâtre que soulevaient les pieds des chameaux de quelques Bédouins. La colline était déserte, deux ou trois femmes pauvres étaient

* Les pathios sont des cours au centre de la maison.

assises sur des tombes et versaient de véritables larmes. Il me restait bien ces belles nuits, durant lesquelles j'entendais encore le murmure des femmes, où je les voyais comme des ombres apparaître sur les terrasses, mais tout cela me faisait mieux sentir ce qui me manquait.

» J'habitais la riche maison de Sidy Amamed, qui passait la saison d'été à la campagne. J'étais solitaire dans ces cours de marbre, dans ces vastes salles aux voûtes dorées, appelant une femme, une femme.... Combien de fois je suis entré dans l'appartement vide des femmes; là, je m'asseyais sur un divan, et bientôt je cédaï au charme d'une douce rêverie. C'est ici, disais-je, qu'une jeune algire était cachée à tous les yeux: sans voiles, elle était toute à son maître, à son maître qui ne lui demandait que du plaisir, et moi je l'aurais aimée. Peut-être le haïssait-elle? Elle rêvait de plus douces amours et n'entendait ouvrir cette porte qu'avec effroi! C'est par cette persienne taillée en dentelles, que le jour le plus doux arrivait avec des reflets de rose et d'azur; voilà le tapis que foulaient ses jolis pieds nus; mille fois ses bras ont reposé sur cette ottomane de soie; sa tête, ses cheveux ont touché ces coussins. Tout y respire encore l'amour; je ne sais quel parfum m'enivre. Si je trouvais quelque chose d'elle; quelque vêtement de gaze qui eût gardé encore quelque chaleur! comme je le presserais sur ma poitrine! Peut-être calmerai-je le feu qui me dévore. Mais rien, rien, et je brûle.... Et le cœur palpitant je fuyais alors ces lieux, qui ne faisaient qu'accroître mes tourmens.

» Hélas! je n'avais que mes souvenirs de France qui vinsent à mon secours, et comme les vieillards, je vivais du passé. O toi, que j'ai tant aimée, j'aimais encore à te voir à ta croisée dans ces belles soirées d'été; j'arrivais au détour de la rue, le cœur me battait, je tremblais toujours que quelque importun ne nous prît cette heure délicieuse. Je levais la tête, je voyais la tienne avec tes beaux cheveux

blonds. Tu étais seule, je hâtais le pas, j'entrais dans la maison, je montais les degrés quatre à quatre, et j'étais tout haletant dans tes bras; je restais là, sur ton cœur, jusqu'à ce que la respiration me revînt! Tu le sais, nous ne passâmes pas une soirée sans nous fâcher, sans pleurer, sans trembler, et pourtant ce sont ces momens que je regrette, et je pleure encore mes premières amours. Oh! la France! rendez-la moi. Quand reverrai-je mon doux pays, avec toutes ses femmes si vives, si aimantes, si légères? celle-ci si rêveuse, à qui je pressai un jour la main; celle-là si rieuse, dont mon pied effleurait, sous la table, le joli soulier de satin; un autre dont ma bouche dans des jeux où nous étions tous deux émus, vint à toucher le cou si blanc; ces mille femmes enfin que je vis passer aux promenades, que j'aperçus aux spectacles et dont les images me restèrent une heure, un jour dans le cœur? Qui me le rendra ce doux pays où au milieu des femmes on existe du moins? Mais ici, disait Léopold à Ali, sous ton beau soleil, qui après les femmes est ce que j'aime le plus au monde, je ne vis pas, je dépéris, je meurs d'ennui. »

Ici Léopold poussa un grand soupir; me comprendras-tu à présent, ajouta-t-il, lorsque je te dirai que ton délicieux pays est pour moi un affreux pays. Ali sourit et pressa la main de Léopold... A ton retour en France, lui dit-il, tu conteras toutes tes souffrances aux chrétiennes, et tu leur diras qu'elles te vinrent de ta fidélité pour elles.

II.

Depuis cette conversation, Léopold était tombé dans un tel abattement, que c'était à faire pitié. Il était devenu triste, d'humeur sombre; il avait tous les musulmans en horreur, même son ami Ali, qui riait de ses tourmens,

et le bon vicillard, qui, à sa barbe, avait l'impolitesse d'entrer seul dans son harem et de fermer sur lui les portes. Il ne fallait plus lui parler de ce beau sol, de ce beau ciel, de la mer, des jardins, des fraîches eaux : tout cela était fade, monotone, ennuyeux. Il aimait à être seul ; il aimait, le soir, à aller sur la plage ; et s'il y rencontrait des couples d'amans, assis au bord de la mer, il revenait plus triste à la maison. Mais tout-à-coup cette tristesse se dissipa, et la joie reparut sur son front, le sourire sur ses lèvres ; les sentimens d'affection débordaient son cœur ; il était devenu aimable, bon ami, il jetait au vent des paroles d'amour, des exclamations d'enthousiasme pour ce charmant pays. Ali s'aperçut du changement ; il était facile d'en deviner la cause ; une femme sans doute y était pour quelque chose : une femme... n'est-elle pas toujours pour quelque chose dans nos joies et nos douleurs ! Nébel, aujourd'hui, que devait-il paraître aux yeux de Léopold amoureux ! Dans mes rêves de jeunesse, disait-il à Ali, je me créais un pays enchanté, digne de la beauté de mon imagination ; je n'ai rien fait de mieux que Nébel, et cette beauté aussi je l'ai trouvée. Oh ! ces doux lieux ne sont point faits pour des amours vulgaires ! Oui, mon ami, je l'ai trouvée, c'est un ange, une houri. Nébel et la jeune fille, et qu'est le reste du monde ?

Un jour que Léopold était sorti à cheval, par une belle matinée, pour se promener selon son habitude sur le rivage, et respirer les premières brises de mer, car sa poitrine était brûlante, cédant à un sentiment de curiosité ou à quelque secrète attraction, il entra dans l'enceinte de figuiers-d'Inde qui entoure le joli maraboud de Sidy Moussa. Il était descendu de cheval et allait se reposer à l'ombre des trois palmiers appelés les trois frères, lorsqu'il entendit derrière lui une porte s'ouvrir et vit sortir d'une maison très-basse, presque cachée au milieu des touffes d'arbres, une jeune fille, le visage entièrement découvert, les bras

et les pieds nus ; ses cheveux étaient retenus par un ruban de soie et d'or , elle n'était vêtue que d'une simple tunique de couleur orange , qui descendait à peine jusqu'au genoux. Elle passa sans crainte près de lui , entra dans le maraboud , et bientôt reparut tenant un brillant pavillon de soie dans chaque main , qu'elle plaça devant la porte du sanctuaire. C'était un vendredi , le jour de fête des musulmans : ce jour , les mosquées , les portes des villes , les marabouds sont pavoisés d'étendards. Léopold , immobile de surprise et d'admiration , voulait bien parler à la jolie musulmane , mais il ne trouvait d'abord aucune parole à lui adresser. Cependant , voyant qu'elle allait s'éloigner et entrer dans la maison : Jeune fille , lui dit-il , j'ai bien soif , pourrais-tu me donner un peu d'eau ? Je ne puis t'en offrir de meilleure que celle du saint , répondit-elle , d'une voix douce et un peu émue. Elle s'approcha de la porte du maraboud , et puisant dans un vase que Léopold n'avait pas aperçu , elle lui présenta cette eau hospitalière que les maures des villes mettent à la porte de leur maison pour les passans , et que les voyageurs trouvent quelquefois dans les marabouds.

Il reçut la tasse des mains de la jeune fille avec une vive émotion ; il eut le temps de voir ses yeux , son front , tous les traits de ce visage d'ange. Il était étonné de la sécurité de la jeune musulmane : sans doute elle se croyait sous la protection du saint , et cette idée le pénétrait lui-même de respect pour elle. Il n'osait ni trop s'approcher , ni toucher sa main ; cependant comme elle le quittait , il lui dit en tremblant : Ton pays est ravissant , tout y est fait pour plaire , mais je n'avais encore rien vu de pareil à toi. Partout on m'a offert des fleurs ; je les donnerais toutes pour une simple fleur qui me viendrait de toi. En disant ces mots , il fixait ses regards sur un bouquet de jasmin , en forme de croissant , passé dans ses cheveux et appuyé sur sa joue. La jeune fille rougit , et

Baissant ses grands yeux, elle s'éloigna en disant : Les paroles des chrétiens sont douces, mais il ne nous est pas permis de les entendre. A peine avait-elle, au grand regret de Léopold, fait quelques pas vers sa demeure, qu'il vit tomber le bouquet à terre. Il se précipita dessus; son mouvement fit peur à la jeune fille; elle poussa un cri et s'enfuit comme un oiseau. Arrivée à la porte de sa maison, elle détourna la tête, jeta un dernier regard sur Léopold et disparut. Lui, resta là debout, immobile durant une heure, les yeux fixés sur cette porte qui s'était fermée; il doutait si ce n'était pas une vision qu'il avait eue. Oh ! cette fois il se sentait atteint au plus profond de son cœur; il s'assit sans force et attendit vainement une grande partie de la journée; il ne la vit plus, ni ne l'entendit. Il revint à pas lents à la ville, cherchant dans sa mémoire comme au sortir d'un rêve délirant dont l'impression est encore récente, toutes les circonstances de cette apparition. Quelle est cette jeune fille, disait-il ? est-elle sous la sauvegarde du saint, vouée à son culte ? vit-elle ainsi dans la solitude ?

Le lendemain, Léopold prit un costume maure, et quand vint le soir, il alla au maraboud. Déjà il se glissait le long des haies qui l'entourent, lorsque, plein d'émotion et de joie, il entendit les sons d'un luth qui partaient de son enceinte et la voix traînante de la jeune fille, dans ce chant qui paraît aux Européens si monotone et qui a tant de charme pour les Maures : musique douce et monotone, en effet, comme le bonheur. Il s'assit derrière la haie écartant quelques feuilles, quelques branches d'arbres. Le crépuscule venait de finir; il y avait encore dans l'espace de cette lumière faible, tremblante, qui remplit une chambre, qui semble se réfléchir sur les glaces, voltiger sur les corps polis, après qu'on a éteint une lampe; c'est dans cette douteuse clarté, au moment où la lumière se retirait de la terre au ciel, que Léopold

vit la jolie musulmane, assise sur le seuil de la petite maison, les jambes croisées, un luth entre les mains. Ses chants n'étaient d'abord que les fantaisies d'une âme rêveuse, des préludes de chansons d'amour ; mais peu à peu sa voix s'anima, sembla mêlée d'émotion, et fit entendre ces paroles :

I.

« Un cavalier maure traversait le beau pays de Grenade, ses armes brisées, ses vêtemens déchirés et en désordre. Pâle et triste, la tête penchée sur sa poitrine, il marchait au hasard laissant flotter les rênes de son cheval. Il entra dans une ville ; la foule l'entourait et lui ne voyait pas la foule, tant il avait de peine, le cavalier maure.

II.

» La foule inquiète courait de toutes parts, grossissait toujours et se pressait autour de lui. Mille voix demandaient à la fois : Cavalier, que nous apprends-tu de Grenade ? A ce mot de Grenade, qui retentissait dans l'air, le maure fut comme rappelé à la vie. Il jeta un regard autour de lui. Hélas ! que me demandez-vous, Grenade ! Il n'en dit pas davantage et sa tête retomba sur sa poitrine.

III.

» La foule alors fit entendre des gémissemens. Hélas ! hélas ! Grenade n'est plus ! Grenade la belle ! O douleur ! elle n'est plus pour nous, reprit le cavalier. Plût à Dieu qu'elle fût réduite en cendres ! Mais ses murs s'élèvent avec orgueil ; ses palais, ses mosquées, tout cela existe pour les chrétiens. Je les ai vus entrer par la porte d'Elvire ; j'ai entendu les pas retentissans de leurs chevaux dans nos rues, et je n'ai pu mourir.

IV.

» J'ai dit un éternel adieu à cette ville que j'aimais, et du haut de la colline, j'ai jeté sur elle un dernier regard. Quelle

était belle encore ! le ciel lui souriait toujours ; le soleil était le même ; la Vega offrait à mes regards ses mille jardins enchantés. Rien n'était changé ; mais sur la tour du superbe Alambra , la croix d'argent étincelait et avait remplacé le croissant.

V.

» Adieu , ai-je dit , ô ma ville natale ! Sitôt que je sentis un sang généreux couler dans mes veines , je t'offris mon bras ; mon bras n'a pu te sauver , adieu ! Toi , belle Amida , à qui je donnai mon cœur , adieu ma bien-aimée , plus de patrie , plus de doux amours , adieu ! Adieu , mon vieux père ! Toi du moins tu ne survivras pas à notre honte : la douleur peut tuer un vieillard. Adieu tout ce que j'aime , adieu ! Et le maure en disant ces paroles versait d'abondantes larmes.

VI.

» Hélas ! hélas ! reprit la foule avec des sanglots , Grenade n'est plus , Grenade la belle !.... Elle accompagna hors de la ville le cavalier , qui ne s'arrêta nulle part et traversa ainsi le pays des Maures. Il vint au désert raconter les malheurs de Grenade. Quand il passait le soir dans les tribus , sur son cheval maigre , avec son corps desséché , ses joues caves , ses yeux mourans , on le prenait pour un fantôme qui avait devancé la nuit. Depuis son départ de Grenade , il ne s'était pas reposé ; il se reposa un soir au désert et ce fut pour toujours. »

La voix se tut , les derniers sons mouraient lentement dans l'air ; la lune se levait , ses doux rayons à travers le feuillage vinrent éclairer le visage de la jeune fille. Ses yeux remplis de larmes semblaient se tourner vers le croissant du maraboud qui était étincelant de feux.

Dans ce moment un bruit de pas se fit entendre ; la musulmane écouta ; le bruit s'approchait , elle se leva. Un maure , d'une taille élevée , parut. Sa démarche était fière et solennelle ; un immense turban , d'un rouge éclatant ,

faisait reconnaître en lui un de ces musulmans qui ont fait un pèlerinage à la Mecque. La jeune fille l'attendit avec respect. Sois la bien-aimée de Dieu, Znaïra, dit le maure d'une voix grave. Je suis ta fille soumise, répondit Znaïra, et elle pencha sa tête sur la poitrine du maure, qui y apposa sa main droite et la pressa légèrement. La présence de cet homme jeta le trouble dans le cœur de Léopold; il comprit bien que c'était le père de la jeune fille; mais sa figure sévère et quelque chose d'extraordinaire qu'il voyait en lui lui fit redouter l'avenir. Je suis las, ajouta le maure; as-tu garni la lampe du maraboud? as-tu rempli le bassin d'eau pour les voyageurs? — Non, mon père. — Eh bien! occupe-toi de ces soins.

Znaïra entra dans la maison et reparut bientôt un vase à la main, se dirigeant vers le maraboud. Léopold, immobile, la suivait sans cesse des yeux. La lune, dans ses jeux fantastiques de lumière, lui faisait voir la jeune fille sous divers aspects, mais toujours sous des formes suaves, divines. Elle était tantôt inondée de clarté, tantôt une ligne brillante de lumière traçait le profil ravissant de sa figure, les doux contours de son corps; un instant elle parut toute dans l'ombre comme un léger fantôme. Il y avait dans tout cela une harmonie de tons, de couleurs, quelque chose de si calme, si gracieux, si céleste, que Léopold, dont les yeux étaient comme fascinés, se demandait si sur cette terre brûlante, sous ce ciel enchanté, dans ces nuits si paisibles, il n'existait pas comme produits d'une nature si belle, des êtres de vapeur, d'ombre et de lumière. Il se leva tout ému, et vint attendre la musulmane à la porte du maraboud. Elle sortit, Léopold sentit sa langue enchaînée; mais les yeux de la jeune fille rencontrèrent ses yeux qui disaient tant de choses. Elle s'arrêta d'abord avec étonnement, et puis, avec un petit cri d'effroi: c'est lui, dit-elle, et voulut s'enfuir. C'est lui! doux mot, quand la bouche d'une femme le prononce d'une

voix émue : c'est lui, veut dire c'est celui qui trouble mon sommeil, celui pour qui mon cœur est gros de soupirs, c'est celui que je crains d'aimer, que j'aime. Léopold arrêta la jeune fille, et lui prenant la main : Tu me reconnais, lui dit-il, belle Znaïra. C'est lui, as-tu dit; ce mot, échappé de ta bouche, vient-il de ton cœur? de quelle émotion est-il né? est-ce la crainte qui l'a dicté ou un sentiment plus tendre? Oh! quel qu'il soit, que désormais, c'est lui, veuille dire aussi, c'est celui qui pour moi donnerait mille fois sa vie, qui m'aime avec idolâtrie, qui pour moi oublierait le reste du monde. Léopold serrait dans sa main la main tremblante de Znaïra; ses yeux étaient baissés, son sein agité; peut-être allait-elle lui accorder un tendre regard, peut-être allait-elle faire un doux aveu, lorsque tout-à-coup retentirent dans l'espace ces paroles, parties du minaret voisin : « Dieu est grand, Dieu est miséricordieux, adressez-vous à Dieu ! » Chrétien, dit Znaïra, revenue calme tout-à-coup, d'où vient que je t'écoute? Entends cette voix dans l'air; elle me rappelle mon Dieu et l'heure de la prière.

En disant ces mots elle s'échappa des mains de Léopold et rentra dans la maison. Lui, voulait maudire cette voix solennelle qui résonnait encore à son oreille, mais il se sentit pénétré de respect lorsqu'il entendit dans le silence de la nuit les paroles sacrées répétées par tous les minarets. Il était plongé dans une douce rêverie et écoutait avec émotion l'harmonie de ces voix lointaines, lorsque tout-à-coup il vit paraître sur une petite tour de la maison la jeune fille qui, la tête levée vers le ciel, d'une voix claire et retentissante, dans un chant doux et trainant, prononça aussi ces paroles : « Dieu est grand, Dieu est miséricordieux, adressez-vous à Dieu. » Entourée de lumière, elle semblait un ange descendu du ciel et prêt à y remonter. Soit amour, soit sentiment religieux, Léopold fléchit le genou comme eût fait un musulman. Il était sous le charme de cette

voix, qui à son tour fut répétée au loin par les marabouds; il croyait encore l'entendre, que la musulmane avait disparu comme une ombre et que tout était rentré dans le plus profond silence. Oh! disait Léopold avec tout le délire de sa passion, cette jeune fille réalise tous mes rêves de jeunesse; dans mon premier amour je n'éprouvais pas ce que je ressens aujourd'hui, ou plutôt, je n'avais jamais aimé. Nébel et la jeune fille, et qu'est le reste du monde!

Léopold parla de son heureuse rencontre à son ami Ali dans des termes qui lui firent connaître que la blessure était bien profonde; le pauvre jeune homme en effet semblait fou. Ali secoua tristement sa tête en lui disant : Crois-moi, mon ami, je ressens pour toi toute l'amitié d'un frère, crois-moi, renonce à la jeune fille. Il apprit alors à Léopold que le père de Znaïra descendait d'une ancienne famille des Maures de Grenade. « Il est le fils, ajouta- » t-il, du saint qui est enterré dans ce maraboud, et jouit » lui-même d'une grande vénération. Il y a quelques an- » nées un orage épouvantable vint fondre sur notre ville, » il tomba des torrens de pluie; nos jardins étaient sub- » mergés, on eût dit que la mer avait franchi ses bords; » c'était une horrible calamité. Les houlemas de Nébel, tous » les hommes pieux montèrent au haut du minaret, con- » jurèrent le ciel, étendant leurs mains sur la ville; mais » la tempête se déchaînait contre nous plus furieuse en- » core. Hazzouz monta à son tour, déploya le turban » qu'il avait porté de la Mecque, la pluie cessa aussitôt; » les nuages se dissipèrent, et le turban, flottant comme » une longue flamme en haut d'un mât, brilla bientôt au » soleil. C'est ce turban que tu as vu et qu'il porte tou- » jours lorsqu'il parcourt la plage: car tous les huit jours » il va de Nébel à Hammamet à pied, parlant aux flots; » aux nuages, appelant sur tout ce pays l'amour de Dieu. » Lorsqu'il passe sur le rivage, les Bédouins sortent de » leurs tentes, accourent vers lui pour le toucher, pour

» baiser ses vêtements. Crois - moi, répéta Ali avec le
» ton d'une véritable affliction, crois un ami qui t'aime,
» renonce à la jeune fille. »

Ces paroles attristèrent profondément Léopold : son amour ne lui apparissait qu'entouré de nuages sombres, mêlé de beaucoup d'amertume. Il n'en parla plus à Ali ; mais la passion qu'il renferma en lui-même, n'en fut que plus dévorante ; il lui livra son cœur tout entier, désormais en proie aux espérances, au délire, aux terreurs d'un amour insensé. Il alla souvent au maraboud ; mais hélas ! il ne vit plus la jeune fille. Il rencontra quelque fois le maure en son chemin, et jamais il ne put soutenir le regard de cet inspiré. Il y avait plus de huit jours qu'il n'avait point vu Zqäïra ; il dépérissait à vue d'œil : que n'eût-il pas donné pour paraître devant ses yeux, si pâle, si défait ! car il s'apercevait bien de son état de dépérissement, mais il s'en effrayait peu ; au contraire, il aimait à voir sur son visage les traces de la passion qui le consumait. Ce n'était plus la jeune fille qui allait le soir garnir la lampe du maraboud et remplir le bassin d'eau, c'était son père. Léopold attendait avec une vive impatience le jour où le maure ferait sa course habituelle à Hammamet ; ce jour enfin arriva, il le vit passer sur la plage parlant aux flots et aux nuages, ainsi qu'Ali le lui avait dit. Il vint au maraboud ; toute la journée il attendit en vain. Le jour il gardait quelque espoir, le soir encore ; mais lorsque vint la nuit, lorsque la lune brilla dans le ciel, lorsque du haut des minarets de la ville il entendit les voix des prêtres retentir dans l'espace, et que tout resta muet dans le maraboud, il sentit un affreux désespoir s'emparer de son âme, il se jeta sur la terre et se mit à pleurer. — Pourquoi disait-il dans sa douleur, se cache-t-elle à ma vue ? Peut-être a-t-elle fui, a-t-elle quitté le maraboud ; je ne la verrai plus..... Ah ! si elle est là, je veux la voir un instant, un seul instant, à

tout prix. — Tout-à-coup il lui vint une pensée qui le fit tressaillir; l'émotion oppressait sa poitrine, l'étouffait : avant d'exécuter son projet il sentit le besoin de respirer un moment.

Il y avait près de la maison un arbre dont les branches s'élevaient au-dessus d'une terrasse et en couvraient même une partie. Léopold monta sur cet arbre, se trouva bientôt sur la terrasse, et puis dans la cour qui était au milieu de la maison. Il était si tremblant, que ses jambes fléchissaient sous son corps; il s'assit un instant sur un banc de pierre. La cour était entourée de quatre chambres; ses yeux se portèrent sur les quatre portes, toutes quatre ouvertes; à l'une d'elles seulement un grand rideau vert abattu fermait l'entrée. Le calme était profond, la nuit magnifique; Léopold se leva et s'armant de courage, il parcourut d'abord les trois chambres dont les rideaux des portes étaient relevés. Dans l'une il vit des vêtemens d'homme et un lit; dans une autre, des armes, des étendards; dans la troisième, un divan qui en faisait le tour. Restait la quatrième qui paraissait la plus élégante de toutes : des fleurs étaient tout le long du mur extérieur, deux arbres s'élevaient devant la porte et en ombrageaient le seuil. Léopold pensait que c'était là la chambre de Znaïra; soulevant légèrement le rideau, il avança la tête, et il crut voir un luth, une robe de soie suspendus au mur, et la jeune fille couchée sur un lit. Sa vue se troublait, il n'osait pas respirer..... Mais n'entendant pas le plus léger bruit, il se glissa tout-à-fait dans la chambre. Il vit bientôt distinctement tous les objets : la lune entrait par plusieurs ouvertures et inondait la chambre de lumière. Znaïra, car c'était bien elle, reposait sur une espèce d'ottomane; elle était tout habillée, mais son vêtement qui consistait en une simple tunique très-courte et dont elle avait ôté la ceinture, se trouvait dans un ravissant désordre. Un rayon de la lune

venait près de sa tête frapper la muraille; son doux reflet éclairait le visage de la jeune fille, ses bras nus et son cou. Léopold la contemplait avec extase, et se sentait ému jusqu'aux larmes. Le visage de Znaïra lui paraissait changé; elle était pâle, la pauvre enfant. Que son front était pur! Une boucle de cheveux qui s'était détachée et reposait sur son bras, était agitée par le léger souffle qui sortait de sa bouche. Ah! disait Léopold, je ne voudrais pas d'autre bonheur que celui-là : te voir pendant ton sommeil, et je serais heureux!

Mais la jeune fille semble être troublée par un rêve; une légère rougeur vient colorer son front et ses joues; son souffle devient plus rapide, tout son corps frémit; ses lèvres murmurent des mots d'amour. Soudain elle soulève sa tête, s'assied sur son lit, ouvre les yeux, et bien qu'elle paraisse éveillée, elle semble poursuivre encore son rêve. Elle voit Léopold assis à côté d'elle, la tenant dans ses bras; moitié rêve, moitié réalité, elle le regarde avec passion. Znaïra, lui dit Léopold, en la pressant sur son cœur, tu m'aimes? Si je t'aime! répond Znaïra. Elle jette ses bras autour du cou de Léopold et le presse à son tour sur sa gorge palpitante..... Dans ce moment on frappa trois coups à la porte de la maison; ces trois coups ébranlèrent nos deux amans dans tout leur corps; ils se séparèrent subitement, leurs têtes devinrent immobiles, leurs regards fixes. — Qu'est-ce, dit Znaïra? Quel est ce bruit? Où suis-je? Qui est-tu toi? Que fais-tu ici? Elle sauta de son lit; elle tremblait de tous ses membres; ses yeux égarés annonçaient la surprise et l'effroi. Znaïra, lui dit Léopold, calme-toi; c'est moi, ne m'as-tu pas dit que tu m'aimais? ne m'as-tu pas pressé sur ton cœur? — Toi ici à cette heure, et je me sens encore toute brûlante.... Ce n'était donc pas un rêve, grand Dieu! m'avez-vous abandonnée? et elle se jeta à genoux. — Trois nouveaux coups retentirent, avec ces paroles : Znaïra, ouvre-moi, c'est moi.... C'est la voix de

mon père, dit la jeune fille avec terreur, je suis perdue. — Ton père, ô malheur !.... Znaïra, dis, que veux-tu que je fasse ? ma vie est à toi, ouvre la porte, je me jette à ses pieds, j'abjure ma religion, je me fais musulman et tu deviens mon épouse ; oui, patrie, religion, j'oublie tout pour toi. La saisissant dans ses bras, ô Znaïra, lui disait-il, ne tremble pas ainsi. Hélas ! répondit-elle, tu es chrétien, nous sommes coupables, il nous tuerait, fuis plutôt, fuis ; et sans lui donner le temps de répondre, elle le saisit par la main et le conduisit dans une des chambres que Léopold avait visitées ; une petite porte s'ouvrit, et Léopold se trouva dans le jardin qui était derrière la maison. Après avoir embrassé la jeune fille, il se glissa sous les arbres et disparut. Znaïra sentait une faiblesse extrême dans tout son corps. Se traînant à la porte de la maison, elle ouvrit à son père qui venait de frapper pour la troisième fois. — Tu dormais, ma chère enfant, lui dit son père ; je t'ai éveillée. — Elle ne répondit pas ; elle tomba évanouie dans ses bras.

Hazzouz aimait tendrement sa fille : malgré son maintien sévère, et qu'il composait souvent pour mieux conserver son influence sur la multitude, il avait un cœur sensible. Il porta sa fille dans sa chambre, et resta auprès d'elle, lui prodiguant ses soins. Znaïra reprit bientôt ses sens ; si en rouvrant les yeux elle avait eu le souvenir de ce qui s'était passé, elle se serait trahie sans doute ; mais ses idées étaient vagues, confuses ; elle sentait son cœur oppressé de soupirs, ses mouvemens annonçaient la terreur de son âme et les larmes coulaient de ses yeux, sans qu'elle en démêlât la cause.

Qu'as-tu, mon enfant, lui disait Hazzouz ? t'es-tu trouvée plus malade cette nuit ? peut-être t'ai-je effrayée en frappant ainsi à la porte ? Je suis revenu pour toi, je ne sais quel funeste pressentiment me poursuivait dans la route. Znaïra ne répondait que par des larmes. Mon Dieu, s'écria

Hazzouz, si mon culte te plaît, si mes prières s'élèvent jusqu'à toi, rends la santé et le calme à ma fille. Hélas ! la santé, le calme ne pouvaient lui être rendus tant que l'image de Léopold serait dans son cœur, tant que l'espoir d'être son épouse lui serait refusé, tant que le souvenir surtout de cette nuit resterait gravé dans sa mémoire. Elle essaya de prier aussi, d'aller dans le maraboud, demandant au saint d'avoir pitié de sa fille. Mais elle n'avait pas foi dans ses prières ; son cœur démentait les paroles que prononçait sa bouche, elle aimait le mal dont elle mourait.

Léopold n'était pas moins agité ; depuis cette nuit, il ne vivait pas, la fièvre brûlait son sang.... Sa résolution était bien prise ; il voulait se faire musulman pour épouser Znaïra. Mais le souvenir de sa patrie, de son vieux père qu'il devait abandonner, lui arrachait des larmes. Les voir encore une fois, leur dire adieu, et puis revenir à Nébel, tel était son projet, et dès qu'il fut arrêté, son esprit fut plus tranquille. Une vieille femme se chargea d'aller trouver la jeune fille, de lui faire part de la résolution de Léopold, et de demander un rendez-vous. Léopold demandait avec tant d'instance, le rendez-vous fut accordé ; à onze heures de la nuit, Znaïra devait attendre Léopold dans le jardin.

La nuit était sombre et semblait favoriser leur rendez-vous. Des nuages noirs, immobiles, paraissaient comme de grandes taches au ciel ; dans l'air, sur la terre, pas le plus léger souffle ; la mer faisait entendre de loin en loin un sourd mugissement ; le ciel était sans tonnerre, mais l'horizon par momens s'éclairait d'une lumière rougeâtre et semblait s'embraser. Tout était morne et annonçait un grand orage. Znaïra assise sur un banc, le corps penché, appuyée sur un des bras, attendait ; elle prêtait une oreille inquiète au moindre bruit ; ce n'était pas de la crainte qu'elle éprouvait, à peine se sentait-elle coupable ; elle était poussée et obéissait, son âme était brisée et ne

semblait accessible à d'autres sentimens qu'à la douleur. Cependant le frémissent des feuilles lui annonce l'arrivée de Léopold; le bruit des pas de celui qu'on aime a bientôt changé toutes les dispositions du cœur : le cœur de Znaïra bat, et c'est de plaisir qu'il bat. Son ami est à ses pieds, l'étreint dans ses bras; leurs cœurs pressés l'un contre l'autre se parlent sans paroles; combien d'heures de délices s'écoulaient dans ce moment rapide! Znaïra, dit Léopold, lorsque je suis à tes pieds, qu'il me serait facile d'oublier ma patrie! J'avais formé le projet d'aller la revoir une dernière fois; mais à quoi bon? dis, le veux-tu, demain je renie mon Dieu, et tu seras à moi; à moi, Znaïra, à moi !.... Mon âme pourra-t-elle suffire à tant de bonheur! Mon ami, lui dit la jeune fille, celui qui fit naître chacun de nous sous un ciel différent, dans une religion différente, s'oppose à ce bonheur; il ne nous est pas donné d'en jouir. Tu me parles de bonheur, moi, je le trouverais en toi; mais toi, pourrais-tu oublier ta patrie ton père? — Quelle cruauté est la tienne de mettre ainsi mon père entre nous deux : mon père m'aime, et veut avant tout que je sois heureux — Eh bien! pars : si tu n'as pas oublié ta Znaïra, si tu reviens sans regrets, tu la trouveras la même : à toi pour la vie.

Znaïra sourit, et pourtant au fond de son cœur quelque chose lui disait qu'elle ne verrait pas le retour de celui qu'elle aimait. Tous deux s'étreignirent avec force, et connurent toutes les angoisses du baiser d'adieu : leurs bouches étaient collées l'une à l'autre, et leurs larmes se mêlaient sur leurs joues. Adieu, dit Léopold d'une voix étouffée; avant deux mois je jure que je serai à tes pieds. Adieu, disait Znaïra. Leur bouche avait dit mille fois adieu, et leurs bras ne pouvaient pas se séparer. Les hennissemens d'un cheval se firent entendre en ce moment : ce fut le signal du départ. Adieu, se dirent-ils pour la dernière fois avec des sanglots; et Léopold s'éloigna. Un domestique l'atten-

dait; ils partirent à cheval, et prirent la route de Tunis. Un bâtiment devait mettre à la voile le lendemain pour la France. Znaïra resta seule sur le banc; elle entendait le bruit des pas des chevaux qui s'éloignaient, et ce bruit lui faisait bien mal : lorsqu'elle n'entendit plus rien elle tomba dans un morne abattement.

III.

Léopold n'avait pu prendre l'habit maure, et errer autour du maraboud impunément. Un juif, l'observait; un juif, vil comme tous les hommes de cette race dans ce pays, qui baiseraient les pieds d'un gueux pour une caroube. * Léopold avait eu l'occasion de le voir chez Sidy Ahmed, et avait montré du mépris pour lui. Pour se venger de ses dédains, et gagner peut-être quelques piastres, il se mit sur ses traces, méditant froidement la mort de la jeune fille. Il avait vu Léopold, franchissant la terrasse, la nuit où il était venu trouver Znaïra dans sa chambre. Toutes les circonstances qu'il avait remarquées furent rapportées à un houlema, jaloux de la puissance du maraboud, de sa réputation de sainteté; et la perte de la jeune fille, le malheur d'Hazzouz, furent arrêtés. Lorsque Léopold vint au rendez-vous, il fut aperçu par quatre musulmans appostés pour l'épier. L'houlema, le schérif de Nébel, furent prévenus; quelques soldats les suivirent. Il était deux heures de la nuit lorsque cette troupe vint frapper à la porte de la maison d'Hazzouz. Il se leva, et vint ouvrir la porte, tenant une lampe à la main : soyez les bien venus, leur dit-il, en les faisant entrer dans la cour; quel sujet vous amène à cette heure? Un sacrilège a été commis dans un lieu

* La caroube de Tunis est un liard.

saint, dit l'houlema; il a été profané par les amours impies d'une musulmane et d'un chrétien. Malédiction sur eux, dit Hazzouz; notre piété seule pourra détourner peut-être de notre ville la colère de Dieu. — Nos lois sont précises, dit le schérif : la coupable ne doit plus voir la lumière du jour; elle doit être ensevelie sous les flots. Puisse son corps n'être pas rejeté sur nos bords par la tempête, reprit Hazzouz; car la terre que touchera ce corps sera une terre maudite. Que justice se fasse. — Que justice se fasse, répéterent tous. — Eh bien ! remets-nous ta fille, dit le schérif, car ta fille est celle qui s'est souillée du sacrilège. — Ma fille ! s'écria Hazzouz. La lampe qu'il tenait jeta une dernière clarté sur son visage, on y put voir sa pâleur, et elle échappa de ses mains. Ma fille impie, répéta-t-il d'une voix forte; vous blasphémez ! — Fais-la venir, dirent les musulmans; peut-être est-elle encore avec son chrétien. Si vous mentez, dit Hazzouz d'une voix tonnante, malheur à vous ! Il prit brusquement la lampe des mains du soldat qui l'avait ramassée, et marcha vers la chambre de sa fille; il l'appela, entra dans la chambre, alla à son lit, et ne la trouva pas. Il se rappela tout-à-coup sa tristesse, ses pleurs; et trembla qu'elle ne fût coupable.

Znaïra avait entendu du bruit : effrayée, elle avait quitté le jardin et traversait la cour, lorsque son père, sortant de sa chambre, la rencontra. Elle resta immobile comme une statue, éclairée par la lumière pâle de la lampe. D'où viens-tu, lui cria Hazzouz avec un accent qui peignait la colère et la douleur ? Elle ne répondit pas : elle semblait pétrifiée. D'où viens-tu ? malheureuse ! répéta Hazzouz d'une voix terrible, en s'approchant d'elle. Znaïra tomba à ses pieds. mon père, dit-elle, ne me maudis pas : ses bras embrassaient les genoux de son père; le maure lui releva brusquement la tête : parle, d'où viens-tu ? réponds-leur, ô ma fille ! dis-leur qu'ils mentent; ils t'accusent de sacrilège avec un chrétien. — Mon père, ne me maudis pas, répéta la jeune fille

d'une voix lamentable ; et ses lèvres se collèrent sur les pieds de son père. — Tu avoues ton crime, vil reptile ; je devrais écraser ta tête sous mes pieds..... Mais tout-à-coup sa colère s'évanouit, tout ce qu'il y avait de l'homme dans son cœur disparut avec ces mots : Grand Dieu ! pourquoi ne m'as-tu pas donné une fille digne de toi ? Dieu est grand ! — Dieu est grand ! répétèrent tous les musulmans. — Ma fille n'est plus à moi, ajouta Hazzouz, son corps appartient à la justice des hommes, et son âme à la justice de Dieu : prenez-la. — Plusieurs bras alors se baissèrent pour la saisir : elle était à moitié morte ; mais, lorsqu'elle sentit les mains des soldats sur son corps, elle se débattit en jetant des cris déchirans : mon père, mon père, criait-elle, et elle tendait ses bras vers lui : on l'entraînait ; et son père, d'un œil morne, voyait emmener sa fille. O mon père ! s'écria Znaïra déjà loin, embrasse-moi avant de mourir. Ici le cœur de l'homme reprit son empire : Hazzouz courut à sa fille ; de grosses larmes coulèrent sur ses joues, et il la pressa sur son cœur. Attendez un instant, dit-il, que je vous la rende digne de paraître devant Dieu. Il conduisit sa fille dans le petit maraboud, la porte se ferma. Profond mystère de la religion ! Que se passa-t-il là ? sans doute, ils se mirent à genoux et prièrent. Un quart d'heure après la porte s'ouvrit : Hazzouz tenait sa fille par la main. Les soldats avaient allumé des flambeaux ; une vive lumière vint les éclairer : quelque chose de surhumain paraissait en eux, une résignation sublime était empreinte sur leur visage. Hazzouz ne maudissait plus sa fille, il ne pleurait pas non plus. Au moment d'être livrée aux soldats, Znaïra fléchit les genoux devant son père : mon père, lui dit-elle, bénis-moi. Grand Dieu ! dit Hazzouz, en levant les yeux au ciel, ta miséricorde est infinie ; reçois ma fille dans tes bras. Ma fille, je te bénis : va, tu trouveras là-haut un père sans colère. Il releva Znaïra, la pressa dans ses bras, et s'éloigna.

Le cortège sortit de l'enceinte du maraboud : Znaïra marchait entre les soldats, suivie de l'houlema et du schérif; un musulman portait un sac et des cordes. Elle marchait la tête penchée, et pensait à celui qui causait sa mort. Il traverse les champs, disait-elle, emportant dans son cœur l'espoir de me revoir : quelle sera sa douleur demain, lorsqu'il apprendra que je suis morte ! Et elle pleurait sur la douleur de son ami, elle qui allait mourir pour lui !.... Plusieurs fois elle retourna sa tête pour voir si elle apercevait le maraboud et son père. Hélas ! si la nuit n'avait pas été si sombre elle aurait pu le voir suivre tristement le cortège : il suivait, le malheureux père, comme on suit une fille qui nous est chère à sa dernière demeure. Comment peindre les tumultueux mouvemens de son cœur ? La résignation et le désespoir s'y succédaient tour à tour : tantôt le père en lui se taisait, et tantôt le prêtre cédait aux droits du père. Le cortège s'arrêta ; les flambeaux jetèrent leur lumière rougeâtre sur la mer, et firent voir une barque attachée au rivage. Le tonnerre commençait à gronder, il tombait de grosses gouttes de pluie ; le vent de l'ouest soufflait avec violence. La jeune fille, à la vue de la mer, avait senti son cœur lui manquer, et s'était évanouie. L'orage allait éclater ; il fallait se presser. Il y eut alors un affreux désordre dans cet horrible drame : les flambeaux s'éteignirent ; le corps de la jeune fille fut traîné sur le sable et jeté dans la barque : trois hommes s'y précipitèrent, la barque s'éloigna, au risque d'être abîmée sous les flots.

Le père arriva dans ce moment ; sa résolution était prise, il voulait sauver sa fille : Dieu s'oppose à sa mort, cria-t-il, arrêtez ! Il n'était plus temps : à la lueur d'un éclair on put voir un corps élevé en l'air tomber dans la mer. Hazzouz, à cette vue, se jeta sur le sable avec désespoir. La barque reparut et revint avec beaucoup de peine au rivage. La tempête se déchaînait avec furie : tous par-

tirent, et laissèrent le malheureux Hazzouz sur la plage livré à sa douleur....

Deux arabes dont les tentes étaient non loin de là, avaient été témoins de ce spectacle ; ils avaient encore leurs yeux fixés sur la mer, lorsqu'ils virent un corps blanc apparaître sur les flots : ils coururent au rivage, espérant y voir le corps apporté par les vagues. Quand ils arrivèrent Hazzouz montait dans la barque et quittait le rivage : bientôt ils le perdirent de vue ; ils attendirent long-temps, et ils ne virent plus ni le corps de la jeune fille, ni la barque.

Le lendemain au soir, le brick *le Neptune*, dans la rade de Tunis, s'appretait à partir ; l'ancre était levée, on appareillait. Léopold était sur le pont, les yeux tournés vers la terre, où il laissait ce qu'il aimait le plus au monde. Il pressait le départ : le vent était bon ; il comptait en lui-même les jours d'absence. Il entendait avec plaisir le vent siffler dans les cordages, les voix des matelots s'animant à la manœuvre. Une barque arriva sur le brick à force de rames. Ho ! du *Neptune*, cria-t-on de loin, attendez ; une lettre qui presse ! La barque aborda ; on prit la lettre. — Alargue ! et le brick aussitôt prit son essor. La lettre fut remise à Léopold, elle venait de Sidy Ali.... Il y avait encore beaucoup de mouvement sur le pont, chacun était à son poste ; les sifflets du maître d'équipage retentissaient. Léopold ouvre la lettre, la parcourt, et tombe à la renverse. Dans le premier moment on ne fit pas seulement attention à lui : Levez-vous donc, lui dit bientôt un maître d'équipage en le heurtant ; on pourrait vous marcher dessus. Il était immobile. Les manœuvres étaient finies, le brick filait doucement. Commandant, dit le maître d'équipage ; ce jeune homme se trouve mal ; vous savez, la lettre Alors les marins, avec leur bon cœur, se pressèrent autour de Léopold, et lui prodiguèrent leurs soins. Léopold revint à lui, regarda tristement ceux qui l'entouraient, et montrant

la lettre qu'il tenait à la main : Ils l'ont noyée les barbares, dit-il, et il se mit à verser des torrens de larmes. Il refusa de descendre dans une chambre : la nuit était belle ; il voulut rester sur le pont : il pouvait s'y livrer librement à ses douloureuses pensées. Le silence peu à peu s'était rétabli sur le brick ; on faisait le service de nuit : on n'entendait que le bruissement des flots que fendait le navire, le chuchotement des matelots du quart, qui parlaient sans doute de leur petite ville ; le craquement du gouvernail que le timonier faisait mouvoir, les yeux fixés sur la boussole éclairée par une lampe. Léopold par momens faisait entendre des sanglots, et alors les voix des matelots se taisaient comme par respect pour sa douleur. Léopold s'était approché du bastingage, ses yeux étaient fixés sur la mer ; une cruelle pensée le poursuivait : Si son corps, disait-il, était porté sur les flots et venait heurter le navire ! Et il croyait voir un corps qui le suivait, il croyait entendre des gémissemens. Vainement il rappelait sa raison : plus il prêtait d'attention, et plus il se persuadait que ce n'était pas une illusion. Cela dura long-temps. Voilà un dauphin qui nous suit de bien loin, dit un matelot : nous aurons beau temps.

Le temps fut très-beau, en effet, jusqu'à Toulon, où l'on arriva au bout de quatre jours.

Léopold, depuis son retour en France, n'a pas cessé de pleurer la jeune fille de Nébel : lui, amoureux de toutes les femmes autrefois, vit aujourd'hui insensible au milieu d'elles. Il disait souvent qu'on pouvait aimer plusieurs fois dans sàvie : il reconnut, hélas ! qu'il n'avait aimé qu'une fois ; cet amour pour la jeune fille fut son premier et son dernier amour.

J.-L. LUGAN.

CHRONIQUE.

SCIENCES.

LETTRES SUR LES RÉVOLUTIONS DU GLOBE,

Par Alex. Bertrand *.

Fille de notre époque , la *Géognosie* a eu en naissant une grande mission à remplir. Elle est venue détrôner les spéculations quelquefois brillantes , toujours bizarres , qui dominaient la science , pour les suppléer par des données positives , fournies par l'observation. Aussi , voyez combien rapidement a grandi cette branche nouvelle de l'arbre encyclopédique : à peine trente ans d'existence , et la voilà pleine de sève , étendant au loin ses rameaux nombreux. Il fait beau la voir ainsi greffée sur la *Géogénie* et la *Géologie*, dominer ses sœurs aînées avec toute la vigueur d'une jeune plante qu'un sol fertile alimente. C'est bien l'allure de notre temps , c'est bien ainsi que fait pour tout le dix-neuvième siècle.

Ces réflexions , je les faisais après avoir lu l'ouvrage de M. Bertrand , arrivé en si peu de temps à sa quatrième édition. Les résultats des découvertes géognostiques modernes ont été à peine consignées dans des livres purement scientifiques , que , frappés par de si étonnantes révélations , les gens du monde ont voulu les connaître. Mais les gens du monde se montrent difficiles et exigeants , ils ne veulent point de la science avec ses formes didactiques et son langage exact , mais peu harmonieux ; ce n'est qu'à l'aide d'un travestissement qu'elle peut trouver accès auprès d'eux. Pauvre science ! ainsi faite , elle , ira se reposer dans le cabinet de l'avocat , du littérateur , du poète , et jusque sur la table de nuit de nos élégans et de nos femmes à la mode , elle , si simple et si modeste de son naturel.

Ce passe-port obligé , M. Bertrand s'est chargé de le délivrer à la *Géognosie*

* In-18 , Paris , Levrault.

et certes, il faut le dire, il a réussi. Grâce à son petit livre de poche, agréablement écrit, la voilà frappant à toutes les intelligences, s'impatronisant partout. Quant à l'artifice employé par l'auteur, il consiste à formuler en langage vulgaire les opinions des géologues les plus célèbres de notre époque, quoique au fond il reste fidèlement attaché aux opinions de Cuvier.

Lisez l'introduction au livre de M. Bertrand, et dites-moi ce que vous pensez de l'état de la science avant les découvertes modernes. Les auteurs qui enfantèrent tant de systèmes sur la théorie de la terre semblent avoir rivalisé à qui mieux mieux pour inventer les plus étonnantes absurdités, et néanmoins au milieu des doctes divagations des Burnet, des Woodward, des Whiston, des Maillet, des Buffon, vous trouverez quelques-unes de ces propositions, que rien n'autorisait à l'époque où elles furent mises au jour, mais que les découvertes postérieures ont déclarées bonnes et valables; espèces de révélations mystérieuses qui semblent former un des privilèges des hommes de génie, à qui, comme on l'a dit, la vérité apparaît souvent jusque dans leurs rêves. La lecture de l'ouvrage de M. Bertrand effacera, j'en suis certain, de votre esprit toutes ces théories futiles que des noms illustres ont trop long-temps protégées.

Si maintenant nous voulions suivre l'auteur, pas à pas, nous trouverions traitées dans chaque lettre quelques-unes des plus hautes questions de la géologie. Dépouillant la masse interne du sphéroïde terrestre de la pellicule solide qui le recouvre de toute part, il nous montrerait ce noyau liquide et bouillonnant par sa propre chaleur. A cette hypothèse, que des expériences directes et multipliées viennent justifier de jour en jour, se rattachent les tremblemens de terre, ces secousses violentes, qui de loin en loin troublent la nature et ruinent l'industrie humaine, ainsi que les volcans, vastes soupiraux, vomissant à la surface de la terre les matières métalliques qu'elle tient fondues dans ses entrailles.

Arrivant enfin dans le champ du positif, dans le domaine de la géognosie proprement dite, nous aurions à étudier l'écorce du globe formée de masses pierreuses, se recouvrant mutuellement plusieurs fois, tantôt caractérisées par la présence de nombreux débris d'êtres organisés enfouis dans leurs couches, tantôt absolument privés des traces de la vie.

Ici viendrait se dérouler l'étonnant tableau de la population antique, avec ses types particuliers et perdus sans retour, quelquefois reproduite d'une manière plus ou moins fidèle dans la grande série des êtres vivans, végétaux et animaux, répandus aujourd'hui sur la terre. Oh ! lisez, lisez

les lettres de M. Bertrand sur les *fossiles*, sur ces débris que l'ignorance prit si long-temps pour des jeux capricieux de la nature, pour de simples accidens minéralogiques. L'auteur vous renvoie aux armoires si bien fournies du museum d'histoire naturelle de la capitale. Je voudrais bien imiter son exemple, mais Toulouse ne possède pas de collection publique où soient conservés ces restes précieux de toutes les générations qui peuplèrent autrefois les belles contrées que nous habitons. Et pourtant ces débris que l'on semble dédaigner, ne sont-ils pas à l'histoire de la terre ce que les médailles et les monumens sont à l'histoire des hommes ? Ah ! lorsque nous accordons à ceux-ci une protection si grande, si honorable, pourquoi livrerions-nous les premiers à une destruction certaine ? Le sol que nous foulons en est richement pourvu, si richement, que quelques recherches particulières nous donnent déjà le droit de dire qu'au pied des Pyrénées françaises les ossemens du *mastodonte* à *dents étroites* sont aussi abondans que dans cette partie de l'Amérique septentrionale qui a été appelée le camp des géans, à cause du grand nombre de débris du squelette de cet animal qu'elle recèle.

Persuadé que je suis que les lettres sur les révolutions du globe auront encore plusieurs éditions, je recommande à l'éditeur de l'ouvrage de M. Bertrand, enlevé si jeune aux sciences qu'il cultivait avec tant de zèle, de faire adresser une nouvelle épître à sa charmante correspondante, sur le soulèvement des montagnes, d'après les vues si neuves, si concluantes de M. Élie de Beaumont. Le public la lira aussi avec plaisir ; elle trouvera sa place après celles qui sont consacrées à l'explication des phénomènes des tremblemens de terre et des volcans, par l'action expansive de la chaleur intérieure du globe.

Puisque le discours bien connu de Cuvier a servi de guide à M. Bertrand, que son ouvrage est pour ainsi dire calqué sur cette brillante production du Plinien français, il doit nécessairement encourir les reproches que l'on peut adresser à l'œuvre de Cuvier lui-même : il est évident que ce grand naturaliste a glissé trop rapidement sur les hautes considérations que pouvaient lui fournir les terrains primordiaux et secondaires. Se hâtant d'arriver aux couches les plus superficielles, à ces formations qui renferment dans leurs profondeurs la plupart des espèces animales que son génie venait, pour ainsi dire, de ressusciter, Cuvier tira de la dispersion de tous ces êtres dans différentes couches, des conclusions généralement adoptées. On n'a pas fait attention que les terrains tertiaires n'ayant été primitivement étudiés avec soin qu'aux environs de Paris, il

en résulte que le bassin de la capitale a servi de type unique, dont on s'est servi pour tracer l'histoire de ces cataclysmes universels qui seraient venus, à différentes époques, bouleverser la croûte solide du globe. En un mot, partout on a voulu retrouver Paris. Nous pensons qu'il nous est permis de ne pas ajouter foi à une telle prétention.

J. B. N.

ANNUAIRE DU BUREAU DES LONGITUDES,

Pour 1833. *

Depuis quelques années le recueil que publie le bureau des longitudes, sous le titre d'*Annuaire*, a acquis une grande importance par les notices scientifiques dont l'enrichit M. Arago. Les savans se plaisent à lire ces pages d'un style spirituel et facile, qui rappelle Fontenelle et Fourier. Ceux qui sont peu versés dans les sciences apprennent à les aimer, et goûtent ce charme que donne un éloquent tableau des phénomènes de la nature. L'histoire des machines à vapeur, où l'illustre académicien a rétabli les droits méconnus du français Papin; la théorie de la rosée, d'après le système du docteur Wels; les intéressantes découvertes de Fresnel sur la polarisation de la lumière et la construction des phares; enfin le précis sur les comètes, ont fait le succès des publications précédentes de l'*Annuaire*. M. Arago n'a pas été moins heureux dans le sujet qu'il a choisi pour 1833. Voici la question qu'il s'est proposé de traiter :

« La lune exerce-t-elle sur notre atmosphère, une influence appréciable ? »

Copernic, en déchirant le voile qui cachait le vrai système de l'univers, a fait évanouir toutes les sciences spéculatives, qui n'avaient leur source que dans la vanité des hommes. Considérant la terre comme le centre de tous les mouvemens célestes, ils avaient été conduits à penser que les astres, uniquement créés pour eux, devaient présider à leur destinée. De là est venue l'astrologie, que la lumière des sciences modernes a fait disparaître. La lune cependant conserve encore sur la plupart des hommes ce crédit qu'ont perdu sans retour les planètes et les étoiles fixes. Mais M. Arago détruit avec sa rare sagacité ces dernières illusions, et ne laisse guère à notre satellite d'autre pouvoir que celui de soulever les flots de l'Océan avec une intensité d'action triple de celle du soleil.

Il faut se souvenir que la lune décrit autour de la terre une courbe ovale appelée ellipse, qui forme l'orbite lunaire, et que la terre est placée dans l'intérieur de cette courbe à un point appelé foyer. De telle sorte

* In-18, Paris, Bachelier.

qu'à une certaine époque de sa révolution, la lune est le plus près possible de la terre, c'est-à-dire au point *périgée*, et à une autre époque elle est le plus loin possible de la terre, c'est-à-dire à l'*apogée*. L'observation prouve aussi, que l'orbite entier de la lune se déplace dans le ciel et que le *périgée* fait le tour complet du zodiaque dans huit ans dix mois. Après avoir rappelé ces premières notions, examinons si la lune a quelque influence sur la pluie.

M. Schübler, professeur à Tübingue, a consacré vingt-huit ans d'observations à la solution de cette question. Il résulte des deux tables qu'il a dressées avec soin, que le maximum du nombre des jours pluvieux a toujours eu lieu avant les trois jours qui précèdent la pleine lune, ou à la fin de sa croissance, et que le minimum a eu lieu quelques jours avant la nouvelle lune, ou vers la fin de sa décroissance. Le rapport du nombre de jours pluvieux à ces deux époques est à peu près celui de 6 à 5. D'autres observations de M. Schübler, qui s'accordent avec celles de Pilgram, démontrent que les pluies sont beaucoup plus fréquentes au *périgée* qu'à l'*apogée*. Enfin M. Flaugergues, en prenant les moyennes d'un grand nombre de hauteurs barométriques observées à Viviers (département de l'Ardèche), depuis 1808 jusqu'à 1828, a obtenu des résultats qui confirment ceux qui précèdent.

Si l'on doit admettre comme exactes les observations de MM. Schübler et Flaugergues, il n'en est pas de même de celles que le physicien Toaldo a faites à Padoue sur les changemens de temps. D'abord, que faut-il entendre par un changement de temps? « Tel météorologiste, dit notre » auteur, se croit obligé de ranger sous cette dénomination, tout passage » du calme au vent, d'un vent faible à un vent fort, d'un ciel serein à un » ciel plus nuageux, d'un ciel nuageux à un ciel entièrement couvert, etc. » Tel autre exigera des variations plus tranchées. Où tracer au milieu d'un » vague pareil les limites sur lesquelles on pourrait s'accorder? » Les expériences de Toaldo n'offrant rien de positif, et d'un autre côté les influences lunaires sur les changemens de temps ne pouvant être comme on le prouve attribuées à l'attraction, on serait obligé d'admettre que les émanations lumineuses de la lune ont la propriété d'embrumer une atmosphère sereine, ou d'éclaircir une atmosphère nuageuse. « J'affirmerais, » dit M. Arago, que tout le monde reculerait devant une telle supposition, » si je ne me rappelais cette remarque de Cicéron, qu'il n'est rien d'absurde » que les philosophes ne soient disposés à soutenir. »

La célèbre période de dix-neuf ans, que quelques météorologistes avaient

considérée comme devant ramener les mêmes saisons, n'offre aussi que des indications incertaines. On sait que les marées dépendent des positions angulaires du soleil, de la lune et de la terre, et des distances de ces corps entr'eux. Ainsi, les marées des pleines et nouvelles lunes surpassent celles du premier et du second quartier; et lorsque la lune étant pleine ou nouvelle, elle se trouve au point périégée, la mer acquiert son maximum d'élévation. Or les observations de Meton ont prouvé qu'après 235 mois lunaires, qui correspondent à peu près à 19 années solaires ou civiles, la lune, le soleil et la terre ont la même position angulaire. Cette période, nommée par les Athéniens cycle ou *nombre d'or*, [parce qu'ils en faisaient graver le quantième en lettres d'or, sur la place publique, peut donc servir à prédire avec assez d'exactitude les phases lunaires en ramenant après 19 ans, la même série de phénomènes. Mais le déplacement du périégée rend contradictoires les conséquences que les météorologistes ont voulu tirer des cycles, pour le retour des saisons, parce qu'il fait varier tous les 19 ans les distances de la lune à la terre, et par conséquent, l'intensité des marées pendant la succession des mêmes phases; variations qui ne peuvent s'accorder avec un retour constant des phénomènes atmosphériques. Si, d'ailleurs, on considère la période de 8 ans 10 mois, qui ramène au même point du ciel le périégée lunaire (ce qui fait par conséquent que dans chaque phase les distances à la terre sont les mêmes), comme reproduisant les mêmes influences, on sera obligé de dire que la lune agit de la même manière aux différentes époques de l'année qui commencent chaque nouvelle période; qu'ainsi par exemple elle exerce des actions identiques dans un mois chaud et un mois froid, ce qui est inadmissible.

Après ces discussions que nous ne faisons qu'effleurer, M. Arago examine quelle est la confiance qu'on doit donner aux pronostics empruntés à certains aspects de la lune. Aratus, par exemple, dans ses *phénomènes*, a consigné il y a deux mille ans cette observation: « Si le troisième jour de la lune, » les cornes du croissant sont bien effilées, le ciel sera serein pendant » le mois qui commence. » Ici l'erreur du philosophe ancien est complète; les lunettes astronomiques prouvent que les cornes du croissant de la lune sont toujours très-déliées, lorsque cet astre se dégage des rayons du soleil. L'élargissement apparent est une illusion occasionnée par quelques vapeurs, qui, fortement éclairées, paraissent en contact avec l'astre; la lune n'est donc qu'un indice de la pureté de l'atmosphère, et sous ce point de vue le pronostic d'Aratus pourrait être énoncé de cette manière: « Quand

» le troisième jour de lune, l'atmosphère est bien sereine vers l'occident » après le coucher du soleil, elle restera sereine tout le reste du mois » ; résultat qui est sans cesse démenti par l'expérience.

Après avoir détruit d'autres pronostics proposés par les anciens, et prouvé que l'autorité des noms doit disparaître devant les lumières de la physique moderne, l'auteur examine l'influence que la lune rousse (c'est-à-dire celle qui commençant en Avril devient pleine soit à la fin de ce mois soit dans le courant de Mai) exerce sur le phénomène de la végétation, particulièrement dans les environs de Paris. Les agriculteurs observent qu'à cette époque les bourgeons exposés à la lumière lunaire, roussissent et se gèlent quoique le thermomètre à l'air libre marque plusieurs degrés au-dessus de zéro; mais si un ciel nuageux intercepte les rayons de l'astre, le phénomène n'a plus lieu. Puisque les rayons lunaires concentrés par le moyen des plus puissants réflecteurs, ne manifestent aucune vertu frigorifique, il faut chercher dans la théorie du docteur Wels sur la formation de la rosée la cause de ce refroidissement des plantes. Les expériences de ce savant prouvent en effet, que sous un ciel serein, les corps peuvent perdre par le rayonnement assez de calorique pour que leur température se trouve au-dessous de celle de l'air environnant. Ce rayonnement est d'ailleurs favorisé par le froid extrême des espaces célestes que l'illustre Fourier a prouvé être de 50 degrés au-dessous de zéro. Nous ne nous étendrons pas davantage sur les réfutations détaillées que fait M. Arago des opinions des anciens sur les influences lunaires relatives à l'économie agricole, presque toujours démenties par les expériences du célèbre agronome Duhamel et d'autres physiciens modernes.

Après cette notice sur la lune, on trouve encore dans l'Annuaire quelques considérations sur la formation des glaçons que charrient les rivières. L'auteur, après avoir prouvé par les lois de l'hydrostatique que la glace ne saurait se former sur le lit d'une eau stagnante, montre toutes les difficultés qui se rencontrent lorsqu'on veut expliquer la formation des glaçons dans le fond des eaux courantes. Nous ne ferons qu'indiquer aussi les détails intéressants relatifs au soulèvement des terrains qui complètent dans l'Annuaire de 1833 l'exposé que M. Arago donna en 1829 du système de M. Elie de Beaumont sur la formation des montagnes. Il cite la Suède et la Norvège dont le sol s'élève graduellement au-dessus du niveau de la mer, et le bouleversement qu'éprouva en 1829 le Delta de l'Indus pendant un violent tremblement de terre.

L'Annuaire renferme des renseignements statistiques sur la marche annuelle

de la population. Nous désirerions que les savans du bureau des Longitudes ajoutassent au *recueil* qu'ils publient les précieux documens qui pourraient nous faire connaître l'influence de la civilisation sur la morale publique. Cette statistique morale, que M. Charles Dupin a étudiée avec tant de succès, serait pour nous d'un plus puissant intérêt qu'un tableau de chiffres qui nous apprend que la population de la France s'est augmentée dans une année de quelques milliers de citoyens. Un journal annonce que d'après les travaux statistiques faits sur la ville de Londres, les vols commis dans cette capitale pendant 1831 s'élèvent à 52 millions de francs ; le nombre des personnes sans moyen d'existence est de 20 mille ; on y compte de plus 115 mille filous, voleurs ou contrebandiers et 16 mille mendiants. Ne serait-il pas curieux d'avoir pour Paris des renseignemens analogues, qui pourraient servir à décider cette question depuis long-temps agitée : est-il avantageux que la capitale d'un état soit en disproportion avec les villes des provinces ?

E. B.

BEAUX ARTS.

ATELIER DE M. RICHARD,

Peintre Paysagiste.

Il est donc bien vrai que notre ciel méridional appelle à lui tous les arts avec un irrésistible attrait, et que la patrie des Bachelier, des Troy, des Arcis, des Rivals, des Lucas, des Valenciennes, ne peut pas être déshéritée de sa vieille gloire. Outre les artistes que notre sol fécond avait produits de lui-même, en voici un qui vient volontairement se mêler à la phalange toulousaine : donnons-lui vite droit de cité, et qu'il soit bien venu parmi nous, celui qui a voulu porter à notre ville le tribut d'un talent déjà distingué et d'une réputation toute faite. Artistes, savans, littérateurs du Midi, vous tous qui vous appliquez à développer les germes civilisateurs que la nature avait déposés dans nos belles contrées, voici un ami, un frère qui vous arrive : c'est à vous de lui faire fête, à vous de le saluer, de lui ouvrir vos rangs et de lui offrir avec joie une franche et cordiale hospitalité. Lui aussi, il a cru qu'il y avait quelque chose à faire à Toulouse, que le temps était venu de faire connaître à notre beau pays ce qu'il peut, ce qu'il doit devenir, s'il ne manque pas à lui-même. M. Richard ne nous est pas d'ailleurs tout-à-fait étranger. Né à Milhau, dans le Rouergue, il a obtenu la médaille d'or à la seule exposition

qui ait encore eu lieu dans nos murs. C'est donc une vieille connaissance et presque un compatriote.

Son atelier est ouvert depuis quelques jours dans les belles salles de l'hôtel Saint-Géry. Là sont de nombreux portefeuilles, d'admirables tableaux, de précieuses études; là aussi sont des élèves de tous les âges et de toutes les forces, dont le nombre augmente chaque jour, et qui présentent déjà le piquant spectacle d'un de ces intérieurs d'atelier, si célèbres dans l'histoire des arts. Essayez d'avoir accès dans cette gaie et laborieuse république, qui a un langage, des mœurs et un costume particuliers; vous y trouverez la bonne humeur, la familiarité, le rire français, la maligne causerie s'alliant au travail le plus assidu; ce ne sont partout que toiles et chevalets, crayons et pinceaux, esquisses et modèles. Celui qui entre, quitte l'habit élégant et le ton cérémonieux de la ville, pour prendre, quel qu'il soit, la blouse de rigueur et le joyeux sans-façon de l'artiste; les élèves se plaisent, se consultent, se corrigent entr'eux, avec le tact du goût naturel quand il n'est pas obscurci par l'amour-propre et cette facilité de caractère que donne le sentiment d'une émulation commune. De ce choc continu des intelligences, naît une sorte d'enseignement mutuel, qui fait que chacun profite des progrès de tous; et au milieu de cette foule studieuse et riante, le Maître, qui tantôt passe de l'un à l'autre pour encourager et guider leurs efforts, tantôt travaille lui-même à un tableau où tous les yeux peuvent le suivre dans ses artifices de composition, ses procédés de dessin et de coloris, exemple permanent à côté du précepte.

C'est que M. Richard ne se propose pas seulement de donner aux hommes du monde les éléments et le goût de son bel art: ce n'est rien moins qu'une école de paysage qu'il veut fonder à Toulouse, et il a raison. Aussi connu par les succès extraordinaires de son élève Brascassat que par ses propres travaux, M. Richard a été encouragé par cet heureux essai à chercher de nouveaux élèves. Et dans cette pensée, il est venu s'établir parmi nous, comme dans le lieu qui lui offrait le plus de promesses d'avenir. Certes, il ne pouvait faire un meilleur choix, car ce n'est pas seulement le hasard qui a fait naître à Toulouse le premier des paysagistes modernes de la France, Valenciennes: outre l'aptitude naturelle de nos populations pour tous les arts, il y a dans notre climat, dans notre lumière, dans notre nature méridionale, dans le voisinage des Pyrénées surtout, des ressources infinies pour le peintre de paysages. Deux jours lui suffisent, avec bien peu de frais, pour se transporter au milieu des montagnes ou au bord

des mers du Midi. Nos magnifiques automnes, nos resplendissans étés, notre ciel toujours pittoresque, lui fournissent ainsi sans sortir de Toulouse, les plus belles formes et les plus riches couleurs. Au milieu de ces trésors de notre sol, le paysage était négligé par les peintres indigènes; M. Richard est accouru, et désormais on peut assurer, sur les preuves déjà données par ce maître habile, que rien de ce qui peut servir à son art ne se perdra plus.

Voyez d'abord, en entrant dans son atelier, ces deux beaux tableaux à l'huile : l'un représente une vue près de Milhau, et l'autre une scène de Don Quichotte. Le premier est remarquable par cette lumière sereine, suave, harmonieuse, qui pénètre toutes les compositions de Claude Lorrain; le second offre le fameux chevalier de la Manche et son original écuyer, heureusement jetés dans une solitude agreste et romantique. La composition de ces deux beaux ouvrages est tout-à-fait dans la grande manière; c'est le paysage élevé à la dignité des premiers genres. On y retrouve cette touche ferme et cette couleur forte qui distinguent le seul tableau de M. Richard que possède notre Musée. Mais passons plus loin, et nous verrons de véritables miracles : ce sont trois aquarelles de la plus grande dimension, chefs-d'œuvres d'un genre un peu ingrat par lui-même, et que M. Richard, suivant les traces des anglais, a porté à un degré de perfection inconnu jusqu'à lui. Une surtout, celle qui représente un *bord de l'eau*, est traitée avec une supériorité bien marquée. Toute crudité de tons a disparu, les moindres nuances ont été rendues, l'effet général est d'une harmonie parfaite; c'est un tour de force en même temps qu'un charmant tableau; c'est la solution d'un problème qu'on aurait pu croire insoluble; c'est l'aquarelle élevée, à peu de chose près, jusqu'à la peinture à l'huile. Une *sépia* d'une dimension non moins extraordinaire et qui représente un grand arbre, atteste aussi avec quelle vigueur de talent M. Richard sait manier ce joli genre.

Enfin viennent les études, et ici M. Richard a fait preuve de tact comme maître non moins que de générosité comme artiste, en plaçant à côté de ses propres ouvrages ceux de son élève Brascassat. C'est qu'en effet l'important pour nous est de savoir, non pas seulement comment il fait, mais comment il apprend à faire. Or, il a raison d'être fier des travaux de son élève, devenu son ami. Une magnifique tête de taureau, de grandeur naturelle, montre le talent déployé par M. Brascassat dans la peinture d'animaux talent du premier ordre, et qui lui promet le beau titre de Paul Potter français. Une vue de la campagne de Rome, si sublime par sa désolation

même, fait connaître en même temps combien ce jeune peintre sait sentir et rendre la poésie des lieux. Le maître et l'élève ont voyagé ensemble, esquissé ensemble les mêmes paysages, étudié les mêmes modèles. *Ceci est de moi, ceci est de Brascassat*, vous dit à haute voix M. Richard, avec une naïveté qui n'est pas sans coquetterie, et dont qu'il regarde lui-même comme son meilleur ouvrage, celui que son maître a fait son rival. Une vue d'Amalfi, par l'un, se trouve auprès d'une vue des Cévennes, par l'autre; un torrent qui se fraie un passage à travers des rochers, a été peint d'un côté par le maître, et de l'autre par l'élève. Touchante fraternité qui les honore tous les deux! Et la plupart de ses études, loin d'être seulement ébauchées, sont traitées avec un soin, un détail consciencieux, qui en font de véritables tableaux, des paysages complets.

En résumé, cette arrivée de M. Richard, son établissement définitif à Toulouse, est un véritable événement. Ce que renferme ce premier fait, pour l'avenir de nos provinces, est immense. Si l'impulsion qui l'a causé continue, tous les beaux-arts finiront par émigrer vers notre Midi, qui fut si long-temps la terre natale de toute poésie.

L. L.

DU POÏKILORGUE.

De MM. Cavallé-Coll.

Un des instrumens dont l'invention remonte aux premiers siècles de la religion chrétienne et dont la grave et majestueuse harmonie seconde si heureusement les chants solennels et ajoute encore aux pompes et aux cérémonies de l'église, l'Orgue a éprouvé chez nous toutes les vicissitudes et les inconstances de nos sentimens religieux. Si le besoin de la prière ou seulement une curiosité profane ont dirigé vos pas dans une de ces anciennes basiliques, dont la voûte élevée et les sombres vitraux ne laissent parvenir les rayons du jour qu'en reflets des couleurs les plus variées, n'avez-vous pas été saisi d'une vive émotion en entendant tout-à-coup des chants pieux accompagnés d'une voix solennelle dont la puissance harmonieuse vous plonge, comme malgré vous, dans un profond recueillement? Elevez-vous alors si vous le pouvez contre le mauvais goût de nos dévots aïeux qui vouaient une espèce de culte à un instrument dont les sons, en leur rappelant les momens les plus chers de leur vie chrétienne, les arrachaient à la violence de leurs passions et les transportaient pour ainsi dire dans un monde nouveau, où ils assistaient aux plus suaves concerts. La révolution de 93, qu'on peut appeler le vandalisme fait homme, brisa les autels, renversa les temples; mais sa faux respecta dans beaucoup de villes ces

orgues vénérées dont on voulut vainement prostituer la voix à des chants impies, et lorsqu'ils firent entendre des sons patriotiques, c'était encore un sentiment religieux qui remuait le cœur.

Lorsque l'homme du destin eut triomphé au-dedans des factions qui déchiraient la France, au-dehors, des ennemis de notre liberté, et qu'il voulut donner à sa redoutable épée qu'il voulait de changer en sceptre, un appui solide, il rendit au clergé ses honneurs, releva les autels et restaura les temples. Les orgues vinrent reprendre dans nos églises leur place accoutumée, et nos oreilles, façonnées à la musique guerrière, écouterent encore avec plaisir ces accens religieux ; mais la plupart de nos artistes avaient donné à leur talent une autre direction ; la générosité du clergé et des différens chapitres ne venait plus encourager par des pensions les facteurs d'orgues, et ces instrumens furent abandonnés à des mains fort inexpérimentées, si elles n'étaient pas tout-à-fait ignorantes. Les plus belles orgues dépérissent chaque jour ; nous croyons donc remplir un devoir et en même temps rendre service à l'art qui ne vit pas seulement d'argent, mais que les éloges mérités entretiennent et animent, en rappelant que la ville de Toulouse possède une de ces familles d'artistes recommandables qui n'ont pas laissé dépérir le feu sacré. MM. Cavaillé-Coll père et fils comptent pour aïeux un grand nombre d'habiles facteurs d'orgues. Leur noblesse à eux, et celle-là en vaut bien une autre, est inscrite sur les orgues de *Sainte-Catherine* et de la *Merci* à Barcelonne, de Saint-Michel à Castelnau-dary, de l'église collégiale de Puicerda, de la cathédrale de Lérida ; de *Saint-Pierre* de Montpellier et d'un grand nombre d'autres. Originaire de Toulouse, M. Cavaillé-Coll, après avoir long-temps habité l'Espagne et parcouru le Midi de la France, s'est fixé dans notre ville depuis plusieurs années. L'atelier qu'il a élevé dans le faubourg Saint-Michel est un des plus complets qu'on puisse voir ; on y trouve réunis tous les outils des arts mécaniques dont le facteur emprunte le secours. Sans cesse occupés à apporter quelque nouveau perfectionnement à l'art du facteur, le père et ses deux fils ont conçu et exécuté un nouvel instrument pneumatique, nommé *Poikilorgue*, dont les sons harmonieux causèrent tant d'admiration et de surprise lorsqu'ils se firent entendre pour la première fois dans le cinquième acte de *Robert le Diable*. Cet instrument à clavier, de l'étendue de six octaves, est composé de deux jeux, l'un de flûte et l'autre de lames vibrantes. Ces jeux se partagent à l'ut du milieu du clavier ; ils peuvent être joués ensemble ou séparés, ce qui s'obtient au moyen d'un mécanisme simple et nouveau. Il n'y a que deux

pédales, l'une pour mettre en jeu les soufflets, et l'autre pour rendre l'expression qui s'opère d'une manière parfaite en filant les sons du *pianissimo au fortissimo*, ce qui n'est indiqué ni dans les rapports de l'orgue expressif de M. Grenier, ni dans la revue musicale de M. Fétis, lorsqu'il parle des nouveaux instruments composés d'après le système des lames vibrantes.

Cet instrument avait mérité sous les rapports de l'acoustique l'approbation des savans les plus distingués ; mais un suffrage plus imposant vint récompenser MM. Cavaillé de leurs efforts et de leur zèle. Au mois de Septembre dernier, le célèbre Rossini, lors de son passage à Toulouse, se transporta dans leur atelier et écouta avec un vif intérêt les sons expressifs et variés que rendait ce nouvel instrument et les accords harmonieux qui résultaient de son ingénieuse coordination.

Nous ne terminerons point cet article sans mentionner quelques autres inventions qui ne font pas moins d'honneur à ces artistes, telles que les perçages horizontal et perpendiculaire au moyen desquels ils sont parvenus à percer les bois et les métaux avec une précision et une netteté parfaites, quelque rapprochés que soient les trous ; la monture des scies circulaires, vraiment étonnante par la promptitude avec laquelle on scie un morceau de bois sous quelque angle que l'on veuille. C'est à l'aide de cette scie qu'ils ont fabriqué leurs *polyèdres* réguliers, développés en autant de pyramides régulières qu'il y a de faces et qui se réunissent avec toute la précision désirable. Enfin tous les autres outils dont se sert le facteur d'orgues ont été perfectionnés et simplifiés par MM. Cavaillé.

Faisons des vœux pour que les magistrats d'une cité qui s'est toujours distinguée par la haute protection qu'elle a accordée à toutes les industries, protègent et encouragent des artistes modestes que tant de titres recommandent à la bienveillance publique.

B.

LITTÉRATURE FRANÇAISE.

CONTES NOUVEAUX,

Par M. Jules Janin.*

Encore Jules Janin ! Encore cet écrivain à la verve causeuse, à l'imagination facile, au style rapide, à la pensée fugitive ! Encore ce conteur sceptique, ce critique malin, cet artiste qui rit de l'art, ce philosophe qui

* Paris, chez Alphonse Levassieur et Alexandre Mesnier.

se moque de la philosophie ! Oui , encore lui ; mais avec un peu moins d'éclat dans la manière , un peu moins de nouveauté dans la phrase , un peu moins de grâce piquante dans les récits . Encore lui ; mais presque épuisé par la vie qu'il mène depuis six ans , à demi usé par ses débauches littéraires , déjà las de lui-même et des autres , blasé sur tout , même sur le succès , et désabusé le premier de ses rêves de gloire .

Ces *Contes nouveaux* forment quatre volumes , dans ce format léger , mince , gracieux , que vous connaissez sans doute : de petites pages avec de grandes lettres et des lignes bien espacées ; de petites pages qui courent comme la plume , et qui ne vous laissent pas respirer que vous ne soyez arrivé à la fin du tome . La typographie a sa poésie à son tour , poésie qui moule ses formes sur celles de l'écrivain ; consciencieuse et compacte quand il est savant et consciencieux , délicate et déliée quand il est ingénieux et délicat . Le meilleur symbole du talent de M. Janin est dans le format de ses livres : il y a dans cette nécessité de tourner souvent le feuillet un système de haltes habilement ménagées dans le tourbillon de son style , qui vous entraîne comme un cheval de course ; et puis ces tout petits volumes sont si jolis , si élégans ; ils pèsent si peu , ils se remplissent à si peu de frais , ils se vendent si bien ! En vérité , il y a du génie à imprimer ainsi Jules Janin , et à tout autre que lui cela irait fort mal .

Du reste , s'il nous semble que cet aimable auteur commence à se sentir lui-même vide et fini , ce n'est pas seulement notre jugement que nous exprimons , c'est le sien . Ces quatre volumes sont aux trois quarts remplis de ce que vous avez déjà lu dans des feuilletons et dans des Revues ; mais on y trouve un morceau complètement neuf ; et ce morceau , c'est la préface ; et la préface , c'est tout le premier volume . Or , dans cette préface , Jules Janin nous raconte sa vie de jeune homme ; il nous dit comment il est parti à l'âge de quinze ans de Condrieu , sa ville natale , pour le collège de Louis-le-Grand à Paris ; comment il s'est logé avec sa vieille grand'tante dans un pauvre petit appartement au quatrième ; comment il s'est mis à donner des leçons au cachet pour vivre ; comment il s'est jeté , à dix-neuf ans , dans la vie littéraire ; comment il a été un des fondateurs du *Figaro* , puis un des rédacteurs de la *Quotidienne* et du *Journal des Débats* ; comment il a un chien et un petit cheval ; comment enfin , il a aujourd'hui vingt-sept ans , moment où la vie devient sérieuse , et comment il veut donner au public les *OEuvres complètes* de sa jeunesse , avant d'abandonner tout-à-fait des airs qui ne lui vont plus , et de devenir mûr avec l'âge .

Il nous tarde de savoir quel sera le produit de cet âge mûr de Jules

Janin : en attendant, recevons avec intérêt les derniers produits de sa folle jeunesse. Qui sait si son automne vaudra son printemps ?

CH. M.

NOUVELLES ET DERNIÈRES CHANSONS

*De Béranger.**

Béranger a raison : ce recueil doit être le dernier. Quoi qu'il nous en coûte, il le faut ; car Béranger est comme La Fontaine, il a creusé jusqu'au tuf les sources du genre où il s'est immortalisé. Toute poésie a une borne inamuable qu'elle ne saurait franchir. Celui qui en étend le plus le cercle est aussi le plus près d'en poser les limites. Cela est vrai surtout des genres restreints, comme la fable et la chanson. Un homme suffit pour les porter à leur apogée ; mais toute leur force intime se perd dans cet effort et ils retombent épuisés.

Dans les grands genres, le drame par exemple, il y a toujours des ressources pour le génie. Sophocle, Shakespeare, Racine et Schiller, y ont fait certainement de belles découvertes ; mais il en reste encore pour ceux qui les suivront : la mine est loin d'être tarie. La fable et la chanson n'en sont plus là. Après Esope, Phèdre et La Fontaine, après Anacéron, Horace et Béranger, il n'y a plus rien à faire de ces champs étroits qui ont été si profondément cultivés. Toute la sève s'en est allée, et il ne reste plus qu'un sol rebelle et ingrat.

Ce n'est pas qu'il ne soit possible de faire encore des fables et des chansons : il ne s'agit pour cela que de varier de mille façons le même thème et de délayer en une foule de petits écrits l'inspiration que les modèles ont concentrée dans quelques compositions. Mais la nouveauté, l'originalité, la fraîcheur, où seront-elles ? Quand un grand poète a trouvé une manière, la médiocrité peut la reproduire avec assez de succès, pourvu qu'elle ait soin d'observer les procédés de la composition et de les reproduire avec exactitude ; mais ces épreuves de seconde main ne valent jamais celles que l'inventeur a tirées lui-même, lorsque la pensée était encore dans toute l'effervescence de la création. Il ne reste plus pour l'imitateur que des nuances pâles et ternes.

Qui est-ce qui ne ferait pas aujourd'hui, tant bien que mal, une fable à la manière de La Fontaine ou une chanson à la manière de Béranger ? Le difficile est fait, car la forme est trouvée, il ne s'agit plus que de calquer ;

* In-18, Paris, Perrotin.

or, un calque n'a jamais la hardiesse et la fermeté de l'original. L'auteur lui-même, quand il s'obstine à jeter trop souvent la matière poétique dans le monde qu'il a créé, s'expose à devenir commun et banal. Le relief de sa conception s'émousse pour lui comme pour les autres, et il ne peut plus que s'affaiblir en se copiant lui-même : l'originalité est un trésor qui s'épuise vite.

Voilà pourquoi Béranger ne doit plus faire de chansons. Dans l'ancienne France, on désignait les poètes sous le nom de *Trouveurs*, et ce nom, il l'a mérité. C'est donc avec raison qu'il ne veut pas compromettre sa gloire par trop de confiance en elle. Aussi bien, le monde et lui ont changé depuis ses premiers chants, et son dernier recueil arrive peut-être un peu tard. Car la disposition de la société qui l'écoute est au moins autant dans le succès du poète que ses propres inspirations. Un critique jeune et oseur, M. Jules Janin, a osé le premier porter la main sur cette belle réputation de Béranger : c'était lui dire assez qu'il ne serait bientôt plus compris de la génération qui s'élève. L'immortel chansonnier l'a compris, il s'est enveloppé de son manteau et s'est retiré, pour laisser la place libre, comme il le dit lui-même, aux jeunes gens. A chacun son tour.

Mais il emporte avec lui l'admiration de la France et de l'Europe, et son petit volume restera comme un monument national, à côté des chefs-d'œuvre de nos plus grands maîtres. Si les progrès d'une poésie large, pleine de développemens, abondante comme une improvisation oratoire, succèdent aujourd'hui à son style concis, serré, fort d'images et de pensées ; si l'éloignement des succès militaires de l'empire et la condition actuelle des rois, condition qui excite plus de pitié que de haine, commencent à donner quelque chose d'étrange à ses éclats contre l'étranger et à ses sarcasmes contre le pouvoir ; il n'en a pas moins pris son rang au milieu de nos premiers poètes, et la postérité, déjà venue pour lui, n'est pas injuste envers son génie.

Son dernier recueil est digne de lui : c'est assez dire pour le louer. Ça et là, il est vrai, on remarque avec peine que le chansonnier commence à se répéter, comme dans *le Vieux Caporal*, qui ne vaut pas *le Vieux Sergent* et dans *le Ménétrier de Meudon* qui ne vaut pas *l'Aveugle de Bagnolet* ; quelquefois aussi, les défauts de sa manière, qui sont l'obscurité, la recherche et une sorte de gaité forcée, se montrent avec plus de relief que jamais, signes certains d'une inspiration qui va finir ; mais le plus souvent, il a toute la verve, toute l'énergie de ses meilleurs temps, et ce recueil apporte sa part de chefs-d'œuvre au bagage poétique de son auteur. Nous ne hasarderons plus que deux observations critiques : la première, c'est qu'il n'a pas été heureux avec la Pologne qui ne lui a fourni

que deux chansons sans élan ; et la seconde , c'est qu'il est bien étonnant que lui , poète de l'empereur , n'ait pas consacré un chant de mort à ce malheureux jeune homme qui a emporté avec lui , dans les caveaux de Schœnbrunn , le dernier débris de Napoléon.

Ces remarques faites , nous n'avons que des éloges pour Béranger. Il a été quinze ans le plus national de nos poètes. Il nous a vengés d'un grand revers par des odes sublimes , comme le patriotisme n'en inspira jamais à Tyrtée. Il est resté comme un soldat immobile sur la brèche de la liberté , combattant par le ridicule , pendant que d'autres combattaient par l'indignation. Il nous a dotés d'une gloire littéraire qu'aucun autre peuple n'avait eue. Qu'était en effet la chanson avant lui ? qu'est-elle devenue sous ses mains ? Philosophie , histoire , religion , politique , gaité , tristesse , raison , folie , amour , amitié , drame même , il y a tout fait entrer sans briser les bornes du genre. C'est la première originalité du siècle.

Le *Juif errant* , conception sublime et touchante , termine aujourd'hui cette série de chants inspirés , qui commença au *roi d'Ivetot*. Que de figures vivantes il a créées ! Que de personnifications frappantes il a fait marcher devant nous , depuis *Roger-Bontemps* et *Frétilton* , le *Marquis de Carabas* et la *Marquise de Pretintaille* , la *Vivandière* et le *Vieux sergent* , les *Bohémiens* et les *Contrebandiers* , jusqu'aux grandes figures historiques de *Louis XI* , *Marie Stuart* et *Napoléon* ! Qui ne connaît sa délicate Lisette , et son vieux grand-père , et sa bonne fée , et son véritable ami Manuel ? Ce sont là des personnages qu'on n'oublie plus quand on les a vus une fois tracés d'une main si puissante. Et le *Dieu des bonnes gens* , et les *Enfans de la France* , et la *bonne Vieille* , et le *bon Vieillard* et *l'Orage* , et dans ce dernier recueil *l'Alchimiste* et *Colibri* , et tant d'autres ! Que de chefs-d'œuvre ! L'esprit s'effraie en songeant à la somme de poésie qu'il savait faire entrer dans le cadre étroit d'une chanson. Aujourd'hui on en ferait des volumes.

Toutes les inspirations , il les a eues ; tous les sujets modernes , il les a chantés. Le ton joyeux de Panard et de Collé ne lui est pas inconnu , mais il le varie par la grâce , la mélancolie , l'élévation , l'enthousiasme ; il résume à lui seul tous les lyriques grecs , latins et français. Il n'y a dans l'antiquité que le seul Horace qui puisse lui être comparé : c'est la même verve de pensées , la même puissance d'images , la même sobriété de mots , la même philosophie sage et mesurée ; mais Béranger a de plus que son rival le tact original et vif de la plaisanterie nationale , l'indignation généreuse qu'inspirent les douleurs récentes du patriotisme , et le bonheur si grand

pour un chansonnier d'avoir pu être de l'opposition. Béranger, c'est Horace, j'en conviens, mais Horace né en France et au milieu des révolutions du dix-neuvième siècle. Sa position fait sa supériorité ; il a puisé à pleines mains dans les flots de poésie qui débordaient de toutes parts de cette société révolutionnaire comprimée par une autre société. Pendant que d'autres attachaient leur pensée à ces beaux souvenirs d'autrefois que la restauration ramenait avec elle, lui se fit le poète des vaincus, le poète de la république, de l'empire et de l'indépendance nationale ; il opposa les soldats sans pain de la convention aux preux non moins héroïques du moyen âge, le manteau bleu de Marengo au panache blanc de Henri IV, le déisme exalté de Rousseau à l'ardent catholicisme de Châteaubriant ; et, dans un cadre moins élevé, les fraîches grisettes aux brillantes comtesses, les plaisirs modestes du peuple aux fêtes solennelles de la cour. Certes, la matière était belle des deux côtés, mais le poète de l'opposition avait l'avantage, en ce qu'il pouvait seul mêler aux élans sublimes de son génie la gaité maligne et le ridicule. Le rire moqueur qui sied si bien au plus faible n'est pas permis au plus fort.

Nous reconnaissons donc à Béranger tous les titres de gloire, sauf un, et c'est malheureusement celui qu'il désire le plus : Béranger n'est pas un poète populaire, dans le sens littéral du mot. Il a du peuple l'imagination qui personnifie ; il en a aussi les sympathies, les préjugés, les antipathies même ; l'inspiration qui a créé *Malbroug*, le *bon roi Dagobert*, *compère Guilleri*, etc., lui est familière, mais avec la muse populaire il n'a plus rien de commun. L'élévation abstraite de sa pensée, l'extrême précision, la rigueur logique de son style, la profondeur de sa conception, toutes les qualités éminentes qui font l'éternel honneur de son génie, sont bien loin d'une simplicité vulgaire et triviale. Le *Fanfan la Tulipe* d'Emile Dèbraux a été plus populaire que les plus modestes chansons de Béranger, car la vigoureuse intelligence de ce grand poète n'a jamais pu se déguiser assez pour se mettre à la portée de tous. Béranger, chanté par le peuple, me fait l'effet de La Fontaine récitée par les enfans ; son commerce peut servir tôt ou tard à délier ces intelligences, mais à coup sûr il n'en est pas compris du premier abord.

L. L.

IL PIANTO,

Par M. Auguste Barbier. *

C'en est fait, M. Auguste Barbier a désormais consacré sa voix à toutes les misères ; il n'a vu dans la révolution de juillet que des déceptions

* In-8, Paris, chez Urbain Canel et Adolphe Guyot.

crueilles, de honteuses *curées* et l'occasion de renouveler l'iambe vengeur d'Archiloque et d'André Chénier ; dans l'Italie, qu'il vient de parcourir, dans cette belle et molle Italie, qui est le sol natal de tous les arts et de tous les plaisirs, il n'a trouvé encore que des chants de tristesse et de deuil, une lamentation, une plainte : *il Pianto*. Ce jeune et brillant poète a adopté comme une fatalité de son génie, de son siècle, cette sombre et fatale mission. Il s'en plaint lui-même en très-beaux vers dans le début de son nouveau poème :

Il est triste partout de ne voir que le mal !

s'écrie-t-il avec amertume ; mais la nécessité l'emporte : il obéit à ce qu'il appelle son destin, et se console de cette malheureuse loi du sort par le sentiment du bien qu'il peut faire. Pour moi, dit-il,

Pour moi, cet univers est comme un hôpital,
Où, livide infirmier, levant le drap fatal
Pour nettoyer les corps infectés de souillures,
Je vais mettre mon doigt sur toutes les blessures.

En vérité, il faut avoir bien de la résignation pour se soumettre à la fleur de l'âge, quand tout sourit autour de nous, à une si triste fonction.

Il Pianto est un poème d'assez longue haleine, où l'auteur a essayé de résumer toutes les impressions de son voyage. La forme en est bizarre, et la conception un peu obscure ; il faut du temps et de la réflexion pour pénétrer dans l'intention du poète.

Il a d'abord partagé son poème en quatre chants, dont chacun est consacré à une grande ville d'Italie, Pise, Rome, Naples et Venise ; mais, outre cette raison toute matérielle de la division qu'il a adoptée, il y a encore une autre pensée cachée sous la première, et dont celle-ci n'est que l'expression : cette pensée, c'est la décadence des quatre grandes gloires modernes de l'Italie : la religion, l'art, la liberté et l'amour.

Le premier chant, qui a pour titre *le Campo Santo*, représente le poète errant dans ce beau cimetière de Pise, orné de si sombres peintures catholiques. Le peintre Orcagna se lève de son tombeau pour expliquer lui-même le sujet de ses funèbres tableaux ; mais un cri de désespoir s'échappe de l'âme du voyageur, en songeant que la religion qui a inspiré tant de merveilles tombe et s'efface tous les jours de la mémoire des hommes :

Hélas ! hélas ! la foi de ce sol est bannie !
La foi n'a plus d'accent pour parler au génie,

Plus de voix pour lui dire, en lui prenant la main :
 Bâti-nous vers le ciel un immortel chemin.

Le second chant, qui est intitulé : *le Campo Vaccino*, nous transporte au milieu de l'antique Rome, en face du Colisée. Les temples s'écroulent, les colonnes tombent, l'avarice moderne dépouille ces ruines. Le poète s'indigne contre ces *superbes févreaux* qui laissent périr ce qui leur reste de leurs pères ; puis, entraîné par une digression qui ne paraît pas naturelle au premier coup d'œil, il entonne brusquement un chant de mort en l'honneur de Goëthe. Le lien qui réunit dans son esprit ces deux noms de Rome et de Goëthe, c'est l'influence de la grande ville et du grand homme sur l'art :

L'art n'est plus qu'un vain mot, un stérile mensonge ;
 Le temps a tout usé ce tissu précieux,
 Ce riche vêtement, cet habit gracieux,
 Que Dieu fila lui-même, et que sa main féconde
 Déploya pour couvrir la nudité du monde.

Le troisième chant se passe à Chiaia : c'est un dialogue sur la liberté entre le peintre Salvator Rosa et un pêcheur napolitain ; tous les deux se plaignent du hideux esclavage qui pèse sur leur patrie :

Nous sommes, beaux enfans d'une mère féconde,
 Sous le joug attelés, comme nos taureaux blancs ;
 Il faut tirer du front et haleter des flancs,
 Marcher pleins de sueur, et pour plus de misère,
 Avoir le dos battu par la verge étrangère.

Enfin, le quatrième chant, le meilleur de tous à notre avis, commence par un délicieux récit des amours de Bianca Capello, la jeune vénitienne ; puis viennent des regrets sur la chute profonde de la reine des mers, sur les dévastations que lui font subir les hommes et les éléments, sur les vices surtout qui sont nés de sa servitude, et qui la dégradent encore plus que la ruine de ses palais :

O poésie, amour, perles de la nature,
 Des beautés de ce monde essence la plus pure,
 Célestes diamans et joyaux radieux
 Semés à tous les plis de la robe des cieux,
 Qu'a-t-on fait du trésor de vos pures lumières,
 Pour vous voir aujourd'hui rouler dans les poussières ?

Ce poème est terminé par une invocation à l'Italie. Le chantre de ses douleurs l'engage à ne chercher d'appui qu'en elle-même, si elle veut essayer de sortir de ses débris :

Divine Juliette, au cercueil étendue,
Dans tes fils réunis cherche ton Roméo ;

Mais garde-toi de tendre les bras à l'étranger :

Car ce qui n'est pas toi ni la Grèce, ta mère ;
Ce qui ne parle point ton langage sur terre ,
Et tout ce qui vit loin de ton ciel enchanteur,
Tout le reste est barbare et marqué de laideur.

Mais ce n'est pas là tout : outre l'introduction, les quatre chants et la conclusion dont nous venons de parler, l'auteur a encore choisi une autre forme dont nous n'avons pu nous expliquer l'intention. Entre chacun de ses chants il a intercalé trois sonnets, dont chacun est consacré à un des grands artistes de l'Italie : entre le *Campo Santo* et le *Campo Vaccino*, Mazacchio, Michel-Ange et Allegri ; entre le *Campo Vaccino* et *Chiaia*, Raphaël, le Corrège et Cimarosa ; entre *Chiaia* et *Bianca*, le Dominiquin, le Giorgione et le Titien. Un critique aussi ingénieux qu'habile a comparé avec raison ces sonnets à des tourelles qui flanqueraient un manoir gothique à quatre façades : si cette métaphore exprime en réalité la pensée de l'auteur, une telle pensée nous paraît puérile ; sinon, nous ne la comprenons pas. Certes, ce n'est pas le choix du sonnet qui nous étonne : le sonnet est, au contraire, une forme tout italienne qui sied très-bien dans un tel sujet ; mais il nous a été impossible de découvrir les motifs de la disposition symétrique qui groupe ainsi par trois ces petites biographies, mêlant les peintres, les musiciens et les sculpteurs ; confondant les Florentins, les Parmesans, les Napolitains et les Romains, sans que rien indique les rapports secrets, soit de talent, soit de destinée, soit de naissance, qui ont pu servir à les rapprocher de cette façon. Nous avons essayé inutilement de plusieurs combinaisons, le véritable sens de cette énigme nous a toujours échappé ; nous sommes alors portés à croire qu'il n'y en a pas, et que nous chercherions en vain de l'ordre où le hasard seul a disposé.

La poésie d'il *Pianto* est forte et profonde ; c'est, sans contredit, le style français qui se rapproche le plus de la manière du Dante. Tous les chants diffèrent de ton et de couleur, quoiqu'ils soient tous traités avec une vigueur égale. Si l'inspiration de M. Barbier a perdu, depuis son éblouissant début, un peu de sa verve et de sa fougue juvénile, elle

l'a regagné en concentration : son imagination ne brille plus , mais elle pénètre. Les mâles accens qu'il s'est imposés l'ont mûri avant l'âge. Quoiqu'il ne soit pas étranger à la muse gracieuse , comme on a pu s'en convaincre dans la dernière livraison de la *REVUE DU MIDI*, sa voix s'est trempée comme l'acier dans l'amertume de ses sujets. Il a fait preuve de tact en renonçant de lui-même à sa belle manière des *Iambes*. De telles inspirations ne durent pas , et , en cherchant une autre poésie , une poésie qui fût sœur de la première , mais qui ne fût pas la première elle-même , il nous a donné deux beaux ouvrages au lieu d'un. Toutefois , dans *il Pianto* nous avons remarqué quelques passages , quelques expressions qui ressemblent à un parti pris d'originalité , à une recherche de crudité forcée. Le mot de *ventre* , par exemple , mot ignoble s'il en est , est répété avec une affectation marquée. M. Barbier sait mieux que nous , lui qui en a fait une si éclatante expérience , que le goût consiste à mettre la parole en rapport avec la pensée , et que telle locution qui lui convenait parfaitement quand il remuait la boue de Paris , ne lui convient plus quand il chante sous le beau ciel napolitain.

CH. M.

LES MANTEAUX ROUGES.

Par Alphonse Rastoul.* •

Voici un livre publié en province : nous lui devons donc à la fois bienveillance et franchise ; bienveillance , parce qu'il y a entre son auteur et nous communauté d'origine et de sentimens ; franchise , parce que la camaraderie serait la mort de toute littérature provinciale et qu'il deviendrait ridicule de répondre à l'engouement parisien par un autre engouement. Justice pour tous et dédain pour personne , et l'émancipation intellectuelle des départemens , qui a déjà fait tant de progrès en silence , ne tardera pas à éclater à tous les yeux.

Le petit roman de M. Rastoul est un épisode des guerres de la révolution. Déjà imprimé en 1830 dans le 5.^e n.^o de la *Revue Trimestrielle* , excellent recueil publié à Paris par M. Buchon , cet épisode a été réimprimé séparément par son auteur. Le sujet est des plus heureux , car outre l'intérêt d'une action naturellement touchante , il offrait encore matière à de belles esquisses de mœurs et de grands développemens de caractères. M. Rastoul n'en a malheureusement tiré qu'un petit in-18 de 136 pages , et les étroites proportions de son livre ont nui à l'effet de la pensée primitive , si heureuse dans sa poétique fécondité.

* Avignon , chez la Veuve Guichard.

En 1793, le cabinet de Vienne avait fait organiser à Temeswar, au fond de la Hongrie, un corps de cinq à six mille bandits, tirés des frontières de la Turquie et des monts Krapacks. Ces bandits, que l'on nomma manteaux-rouges, à cause de la couleur de leurs manteaux, étaient armés et vêtus à la turque. On les fit venir aux travers des états héréditaires de l'empereur jusques sur le Rhin, pour les opposer aux armées révolutionnaires de la France. Dans ce long trajet, ils marchèrent deux à deux et enchaînés, sous l'escorte d'un régiment de cavalerie. On ne leur ôta leurs fers que pour les lâcher sur les républicains. L'aspect des manteaux-rouges était terrible, et leur férocité toute orientale. Ils tranchaient la tête de leurs prisonniers et recevaient de leurs chefs un ducat par tête : c'était leur unique solde. Dispersés dans les bois ils y faisaient une guerre de sauvages et ne tenaient jamais en rase campagne.

L'armée du prince de Condé, composée d'émigrés français la plupart gentilshommes, servait en même temps que les manteaux-rouges, sous les ordres du feld-maréchal Wurmsér. On sent tout le parti qu'il était possible de tirer de ces deux corps réunis sous un même chef : d'un côté la barbarie indisciplinée, l'habit et les mœurs des Turcs, le brigandage nomade et la vie aventureuse des forêts ; de l'autre, la politesse raffinée, la bravoure brillante, la frivolité généreuse de la noblesse française et les illusions de toute sorte qui avaient suivi les émigrés. En face d'eux, les soldats républicains de 93, avec leur patriotisme exalté, la gaité originale de leurs bivouacs, les sons retentissans de leur chère *Marseillaise* ; cette belle campagne du Rhin, ces armées si riches de contrastes. D'était là, nous le répétons, un bien magnifique cadre pour un romancier, et il est fort à regretter que M. Rastoul n'ait pas voulu y jeter un grand tableau.

Mais ce n'est pas seulement le cadre, c'est encore le sujet même des *Manteaux-Rouges* qui était admirablement choisi. Le baron de Kergeoffrouet passait pour un des gentilshommes les plus distingués de l'armée de Condé ; un jour, il apprend que sa femme restée en France, avait fait prononcer son divorce et s'était mariée avec le fils d'un de ses anciens fermiers nommé Charbonneau. Furieux contre les français, il demande et obtient le commandement de 300 manteaux-rouges. Il devient célèbre dans l'armée autrichienne par de sanglans exploits. Enfin, ayant reconnu dans un capitaine républicain qu'il a fait prisonnier le nouveau mari de sa femme, il va le poignarder, quand Charbonneau lui apprend que c'est par dévouement pour lui et dans le seul but de lui conserver une épouse adorée, menacée

par les bourreaux, qu'il a consenti à simuler avec elle un mariage civil. Le baron est touché jusqu'aux larmes; il abandonne son cruel commandement, rentre en France, sous le nom de Charbonneau, au travers de mille dangers, et embrasse enfin sa femme et sa fille.

On le voit, rien n'était plus dramatique, plus saisissant que cette action. Certes l'anecdote en elle-même est très-bien racontée par M. Rastoul; mais en présence d'une si belle matière, cela ne suffit pas. Il fallait là une savante analyse de passions, en même-temps qu'une grande étude d'histoire. Nous n'aimons pas moins à rendre hommage à l'incontestable talent de M. Rastoul; nous en trouverons d'ailleurs bientôt de nouvelles preuves dans les deux ouvrages qu'il annonce : *Le Christ d'ivoire, tradition Avignonnaise*, et *l'Histoire de la nation française, depuis Clovis jusqu'en 1830*. M. Rastoul est un vétéran de la cause provinciale, et comme tel, nous lui devons reconnaissance et amitié. Il était un des principaux rédacteurs de *l'Indépendant, journal de l'académie provinciale*, qui se publiait à Lyon, il y a quelques années; le voilà maintenant directeur de *l'Echo de Vaucluse et de la France provinciale*, et collaborateur de *l'Europe littéraire*. On voit qu'il a consacré sa vie à un principe, et ce principe, il est bien près de le voir triompher.

H. S.-M.

ÉPÎTRES ET SATIRES D'HORACE,

*Traduction en vers français, par M. Ragon.**

On a dit que les livres avaient leur destinée : jamais cette vérité ne fut plus de circonstance qu'aujourd'hui. Aussi, publier un ouvrage grave, oser traduire un classique dans un temps où rien n'est pris au sérieux, où les fortes et solides études ne sont regardées que comme des entraves dont nos bons aïeux chargeaient le génie pour en arrêter l'élan, c'est une œuvre de courage que nous signalons pour la rareté. Malheur à l'ouvrage qui n'est pas marqué au coin de l'actualité : il est frappé de mort dès sa naissance. C'est en vain que de longues et pénibles veilles, de savantes et laborieuses recherches, le recommanderaient à l'attention des lecteurs : s'il ne porte point l'empreinte de l'esprit du jour et s'il n'est point le reflet de la littérature à la mode, il est d'avance condamné à l'oubli. Tel ne sera pas, nous l'espérons, le sort de la traduction nouvelle en vers français des épîtres et satires d'Horace, que nous devons à la plume élégante et facile de M. Ragon, professeur de rhétorique

* In-18, Paris, Maire-Nyon.

au collège royal de Bourbon. S'il est un poète, en effet, qui dans tous les temps et dans toutes les circonstances de la vie ait conservé le rare privilège de consoler et d'instruire les hommes par des leçons puissantes, et de semer de fleurs le chemin de la vertu sans blesser l'amour-propre c'est Horace, le chantre de la raison et de la liberté. Il est difficile sans doute dans une traduction en vers français de se plier à cette flexibilité, caractère distinctif de la poésie d'Horace ; aussi nous devons féliciter davantage M. Ragon d'avoir lutté souvent avec une souplesse de talent très-remarquable contre un modèle dont la perfection est presque désespérante. Et n'est-ce pas déjà beaucoup pour le nouveau traducteur, que d'avoir reproduit mieux que ses devanciers cet air d'aisance et de laisser aller que nous admirons dans le poète latin ? Hâtons-nous de justifier ces éloges par des passages pris au hasard dans la traduction. Horace reproche-t-il aux romains les vices dont ils étaient travaillés, on croirait entendre un poète de nos jours :

Vivre indigent, obscur, éloigné des honneurs,
N'est-ce pas, selon toi, le plus grand des malheurs ?
Aussi, pour l'éviter, quelle peine infinie !
Laborieux marchand, ton avare manie,
De l'un à l'autre bout exploitant l'univers,
Pour fuir la pauvreté parcourt toutes les mers.
La sagesse veut-elle éclairer ta démente,
Tu refuses de croire à son expérience,
Tu poursuis le bonheur ; mais il est sous ta main.

Et plus loin :

L'or vaut mieux que l'argent, la vertu mieux que l'or ;
N'importe, de l'argent, et de l'argent encor.
Citoyens, de l'argent avant tout : vienne ensuite
La vertu, s'il se peut :...
Tu joins mille vertus à l'éclat de ta race,
Parmi les chevaliers tu tiendrais bien ta place :
Ton cens est incomplet, tu restes plébéien.

Qu'importent, en effet, la naissance, les vertus, les talents ? Ne manquerait-il que quelques centimes au cens exigé par la loi, vous n'êtes point électeur.

..... Qu'aimerais-tu mieux : la loi,
Qui sans considérer talents, mœurs, éloquence,

Ose peser l'honneur au poids de l'opulence ;
 Ou ce refrain chanté par nos mâles aïeux ,
 Et qui donne l'empire à qui fera le mieux ?...

(*Ep. 1, liv. 1.*)

Ailleurs, Horace donne des conseils de vertu, et la traduction est si facile et si fidèle à la fois, qu'on croit lire l'original :

Commencer, c'est avoir presque fait : à l'ouvrage
 Mets-toi sans plus tarder ; ose enfin être sage.
 De ton indifférence il est temps de sortir :
 L'heure de la vertu ne peut trop tôt venir.
 S'agit-il de bien vivre ? insensé qui diffère.
 Je crois voir ce manant : pour passer la rivière
 Il attend que le flot ait suspendu son cours.
 Mais la rivière coule et coulera toujours. (*Epit. 2. liv. 1.*)

Afin de se rapprocher davantage de son modèle, M. Ragon a souvent varié le rythme avec succès, et par-là il a su éviter la monotonie de nos grands vers. Nous en citerons un exemple.

Un mulot, profitant d'une étroite ouverture,
 Dans un coffre plein de mouture
 Se glissa. Ne songeant qu'à se bien arrondir,
 Il se trouva trop gras quand il voulut partir.
 « Ami, lui dit une belette,
 » Si tu prétends faire retraite,
 » Maigre venu, maigre tu dois sortir. »
 Vent-on de ce récit m'appliquer la figure ?
 De ce que j'ai reçu prompt à me départir,
 Je dis : adieu, festins ! salut, riant loisir !
 Oublié dans la foule obscure,
 Que je puisse à mon gré lire, veiller, dormir ;
 Et doucement je laisse aller ma vie,
 Savourant le bonheur de mon oisiveté,
 Plus heureux de ma liberté
 Que de tous les trésors de la riche Arabie..... (*Epit. 7. liv. 1.*)

M. Ragon a eu l'heureuse idée de faire imprimer séparément la traduction de l'art poétique avec le texte en regard, il y a joint des notes et des rapprochemens littéraires qui donnent beaucoup de prix à son travail.

Nos citations, que nous voudrions pouvoir faire suivre d'une foule d'au-

fres, suffiront néanmoins pour prouver que cette traduction nouvelle est un ouvrage de conscience et de talent qui ne peut qu'être fort utile à la jeunesse de nos écoles, à laquelle nous le recommandons.

Nous devons déjà à M. Ragon, l'un des professeurs les plus distingués de l'académie de Paris, une fort bonne traduction de Florus, un abrégé de l'histoire Moderne, l'analyse et extraits des orateurs grecs, l'analyse et extraits des discours de Cicéron, enfin, l'analyse et extraits des chefs-d'œuvre de l'éloquence française.

E. B.

FACULTÉ DES LETTRES DE TOULOUSE.

Les cours publics de la faculté des lettres de Toulouse ont pris, depuis quelques années, une importance qu'ils n'avaient pas eue jusqu'alors. Tous les jours des professeurs habiles, aussi remarquables par la diversité de leurs talents que par l'étendue respective de leurs connaissances spéciales, attirent autour d'eux un auditoire nombreux et empressé. C'était donc un devoir pour la *Revue du Midi*, dès son premier pas dans la carrière qu'elle vient d'ouvrir à l'émulation locale, de constater ces succès du haut enseignement dans la première académie de province. Nous ferons plus : nous essaierons de suivre chacun de ses cours dans son développement et de les faire connaître par des analyses consciencieuses.

Il ne nous convient peut-être pas de faire ici l'éloge des professeurs de la faculté des lettres, la coopération de la plupart d'entr'eux à la *Revue du Midi* étant désormais assurée. En conséquence, nous avons pris le parti de présenter, sans réflexions, un résumé exact et impartial de leurs leçons. L'éloge sortira de lui-même de l'exposé des matières qu'ils auront traitées et des doctrines qu'ils auront émises. Seulement, dans des analyses nécessairement rapides, courtes, décolorées, car les exigences de notre cadre ne nous permettent pas d'y consacrer plus de quelques pages par mois, nous ne pourrons pas conserver la vie et le mouvement de ces remarquables improvisations. Pittoresque et hardie chez l'un, élégante et précise chez l'autre, ingénieuse et vive chez le troisième, la parole se montre dans ces cours également distingués,

sous les formes les plus variées et les plus séduisantes. Les lecteurs et les professeurs eux-mêmes nous pardonneront une infidélité forcée, et l'on nous saura gré de présenter des résultats, quoiqu'ils se montrent dépouillés de tous les avantages que leur donne le bonheur de l'élocution.

Nous commençons aujourd'hui par les cours de littérature française et latine; nous poursuivrons dans les prochaines livraisons cette intéressante galerie. Mais avant tout, nous éprouvons le besoin de soumettre une observation à l'autorité municipale. Dans une ville qui loge magnifiquement le collège royal, la faculté de droit, la faculté des sciences, l'école vétérinaire et l'école de médecine, pour qui va s'élever bientôt un beau monument, la seule faculté des lettres qui jette maintenant tant d'éclat, est entièrement négligée. Elle n'a pas même une salle pour recevoir le nombreux concours qui se presse autour de ses chaires. C'est dans un lieu qui ne lui appartient pas, dans une salle embarrassée d'ustensiles fragiles, et souvent infectée d'émanations chimiques, plus dangereuses encore pour celui qui parle que pour ceux qui écoutent, que ses cinq professeurs sont forcés de tenir leurs séances. Un tel état de choses ne peut durer, et c'est un devoir impérieux pour la cité qu'on surnomma savante, d'offrir au moins un abri à cette faculté des lettres qui est maintenant une de ses illustrations.

J. B. P.

COURS DE LITTÉRATURE FRANÇAISE,

De M. Cabantous.

Le professeur, avant d'exposer en détail l'analyse du premier des écrivains qui doivent cette année faire l'objet de ses leçons, a jugé nécessaire de fixer le caractère littéraire et politique de cet écrivain. Il nous a peint Ballanche réunissant la triple couronne de poète, de philosophe et de publiciste, et trouvant dans la haute position où l'a élevé son génie, le principe de cette alliance à la fois si nouvelle et si féconde. Par quelle admirable sympathie ce merveilleux écrivain a-t-il découvert le secret d'ébranler toutes les puissances de l'âme ! Poète de la pensée, il ravit aux chantes antiques leurs plus divines harmonies pour en parer l'expression de la

plus profonde métaphysique ; philosophe de l'avenir , il guide franchement son siècle dans les voies périlleuses du progrès , mais fidèle aux traditions , il ne peut en même temps s'empêcher de regarder par fois en arrière , et de répandre quelques larmes sur un passé qu'il regrette ; publiciste inspiré , il s'élance par-delà les générations présentes , et d'une voix prophétique appelle de loin son siècle aux magnifiques espérances dont le plan providentiel de la nature lui promet la réalisation. Ainsi Ballanche entreprend à la fois de diriger le sentiment , d'éclairer la raison , de réformer les institutions sociales. Il fonde d'un seul jet , et en les rapportant à un principe unique , un nouveau système littéraire , une nouvelle méthode philosophique , un nouveau plan d'organisation politique. Appuyé sur les documens de l'histoire , il dérobe au passé le secret de l'avenir : plein de foi en la mission qu'il sent avoir reçue du ciel , il s'élève au-dessus de toutes les passions contemporaines , et révèle à tous la marche progressive que l'Eternel trace à l'humanité , et dont ces mêmes passions empêchent d'apercevoir le terme. C'est sous l'influence de cette grande idée du progrès , que Ballanche laisse aller son âme : il a vu , comme il le dit lui-même , que l'époque où il vivait , était une des époques palingénésiques de fin et de renouvellement ; et il s'est senti appelé à diriger son siècle dans la pénible crise où l'Europe se débat depuis si long-temps. Tel est le but de ses efforts , telle est la raison de son ouvrage.

Après avoir ainsi caractérisé en général l'œuvre philosophique de Ballanche , le professeur a commencé à entrer dans l'examen détaillé des nombreuses formes sous lesquelles s'est montrée la doctrine fondamentale de cet auteur , en prévenant toutefois que parmi les questions de tout genre , qui se présenteront dans le cours de cet examen , il choisira exclusivement pour les épuiser les questions morales et littéraires , qui seules se rattachent immédiatement à l'objet de ses leçons. Et d'abord , afin de faire saisir d'un coup d'œil , et indépendamment de ces questions particulières , l'ensemble et la suite d'une si vaste théorie , il porte l'attention de ses auditeurs sur celui des ouvrages de cet écrivain qui semble la résumer tout entière. Pour pénétrer l'idée primitive de Ballanche , il faut la lui demander à lui-même : il a pris soin de la trahir dans un épisode détaché d'un grand ouvrage , qu'il promet au public , et dont il a voulu lui offrir dès maintenant les prémices. Cet épisode c'est la vision d'Hébal , magnifique et ravissante extase , qui , dans l'espace de quelques instans , fait passer sous les yeux du mystérieux chef d'un clan écossais toutes les générations passées , présentes et futures. Quel sublime tableau , que celui qui commence à l'infini et se termine de même à l'infini !

Transporté par ces grandes images, le professeur s'est associé hardiment à la pensée de Ballanche, et en a déroulé avec confiance les admirables transformations. Il emprunte à l'écrivain les divisions qu'il a lui-même tracées, pour mettre à la portée de l'intelligence successive de l'homme, tout ce que saisit la vue instantanée de l'inspiration; et alors s'identifiant avec la doctrine qu'il expose, il esquisse à grands traits les diverses époques de cette merveilleuse histoire.

Avant ce temps, la pensée divine, seule au sein de l'infini et sans manifestation encore émanée de son activité, repose avec délices en la contemplation d'elle-même : telle est la première ère. Bientôt, la création s'agite au milieu de l'Eternité et le temps est né avec l'ère cosmogonique. Ici l'auteur empruntant le langage de la science, choisit dans les divers systèmes des géologues modernes sur l'apparition successive des êtres de différents ordres à la surface de notre globe, les aperçus qui lui paraissent le plus en harmonie avec la vérité traditionnelle; et de ces élémens épars il compose le système le plus imposant et le plus vaste d'une cosmogonie idéale. Mais peu content d'avoir retracé l'origine et la formation du monde des corps, il essaie encore d'appliquer la théorie cosmogonique au monde des esprits. Éclairé du flambeau de la philosophie, il sonde les abîmes où se perdent les principes secrets de notre activité intellectuelle, il interroge les mystères de la sensibilité morale, et par le plus neuf et le plus profond des aperçus, il découvre cette singulière faculté qui a été départie à la raison humaine de pouvoir *spiritualiser la matière*; c'est-à-dire, de pouvoir identifier à sa propre nature les principes fondamentaux de l'ordre matériel, en les séparant par l'abstraction des modes sensibles qui les recouvrent et les rendant par la science indépendans des formes extérieures des corps.

Après l'ère cosmogonique, commencent les temps humains ou historiques. Ballanche les divise en quatre grandes époques : l'époque orientale, l'époque grecque, l'époque romaine et l'époque chrétienne. Chacune de ces époques fait l'objet d'un tableau séparé, qui résume les traits caractéristiques de cette même époque. L'Orient accomplit glorieusement la mission qui lui avait été donnée d'essayer les premiers pas dans la carrière de la civilisation et de formuler le sentiment religieux; en même temps qu'un des peuples de cet Orient, la nation juive, remplit spécialement celle de conserver les traditions antiques dans leur pureté originelle. Mais bientôt l'Orient, désormais inutile à la vie de l'humanité, tombe dans un état stationnaire et immobile, dont aucun ébranlement du monde moral n'a pu encore le faire sortir. La Grèce, avec ses arts, ses constitutions politiques, la riva-

lité perpétuelle de ses petites républiques, et surtout avec la lutte qui commence à se dessiner entre le principe *fatal* ou *aristocratique*, et le principe *volitif* ou *populaire*, apparaît à Ballanche comme l'ère des premiers progrès dans l'émancipation de l'intelligence humaine, comme le plus magnifique épisode de l'histoire de l'humanité. Arrivé en présence du colosse romain, Ballanche s'arrête quelques instans à mesurer les proportions gigantesques de ce peuple dominateur, et à rechercher les ressorts secrets qui faisaient jouer la machine si compliquée de sa constitution. Il voit dans la société romaine le type primitif de toute société humaine, et dans les diverses transformations que subit cette société, l'image la plus parfaite du développement successif de tout état politique. Il admire les immenses progrès de l'humanité à travers les longues luttes du parti patricien ou stationnaire et du parti plébéien ou progressif. Enfin, et pour fournir le moyen d'en faire l'application aux sociétés actuelles, il annonce un ouvrage où il donnera la *formule romaine* destinée à résumer la loi des révolutions opérées dans le gouvernement de Rome. Ici, le professeur, maître de la pensée de son auteur, s'est chargé de suppléer à son silence, et a exposé avec détail, les principes et la connexité rationnelle des événemens essentiels de l'histoire romaine, en s'attachant toujours à expliquer la suite de ces événemens par le rapprochement des diverses périodes de la lutte entre les deux principes stationnaire et progressif.

Bientôt, rentré dans les termes de Ballanche, il entreprend avec lui le tableau de l'influence exercée par le christianisme sur les sociétés modernes. Il montre comment cette religion régénératrice fit tomber les fers de l'antique esclavage, donna le signal, par la voix d'Alexandre III, de l'affranchissement du servage féodal, et posa partout les premiers fondemens de l'émancipation intellectuelle des peuples. Nous jouissons aujourd'hui de ses bienfaits; nos mœurs politiques sont le résultat immédiat de l'introduction des mœurs chrétiennes dans le domaine de la vie publique. La charité de l'Évangile est devenue la philanthropie des philosophes; la fraternité des chrétiens primitifs a préludé à l'égalité civile des Français du dix-neuvième siècle; la liberté morale, consacrée par la religion de l'expiation, a préparé la liberté sociale des temps modernes. Mais la mission du christianisme est loin d'être accomplie; et ici le professeur, s'élançant avec Ballanche dans les âges futurs, lui promet les plus hautes et les plus glorieuses destinées; il montre la *croix civilisatrice* révélant à toutes les nations la dignité de leur nature et la sainteté de leurs droits, comme elle a révélé à Ballanche lui-même le caractère palingénésique de l'ère actuelle.

Le professeur s'occupe cette année de Lucain, dont il a fait choix, beaucoup moins par une préférence de goût que par un esprit d'à-propos. Il a compris en effet que le temps des discussions philologiques était passé; que le public de nos jours, s'il se donne encore la peine de suivre un cours de langues anciennes, demande d'abord des idées générales, puis des études historiques, mais surtout des rapprochemens. Lucain offrait, sous ce triple rapport, une ample matière au professeur. Il touche à notre époque par les points les plus propres à intéresser : par les théories littéraires, par les considérations politiques, et par l'action des unes sur les autres, Aussi M. Sauvage, fidèle à l'idée qui a dicté son choix, s'abstient de traduction proprement dite, autant qu'il le peut. Jusqu'ici il a consacré vingt-quatre leçons aux deux premiers chants de la Pharsale, et sur ces deux chants, qui se composent d'à peu près quinze cents vers, c'est tout au plus s'il en a expliqué cent. Il laisse les mots pour s'occuper des choses; il se complait dans les questions d'art, dans les études morales, dans les digressions, de quelque nature qu'elles soient, qui peuvent se rattacher à son sujet; la broderie domine et couvre toujours le fond : voilà pour l'idée générale de sa manière. Voici maintenant quelques-uns des matériaux qui ont servi de texte au professeur, dans la suite des leçons dont nous avons parlé. Nous passons sur la première, qui avait pour objet une appréciation générale de son auteur, parce que nous espérons que M. Sauvage voudra bien écrire plus tard cette improvisation et nous permettre de la publier,

Dès la seconde leçon, le professeur, suivant la marche de son poète, est entré dans l'examen des causes qui avaient amené l'explosion de la guerre civile entre César et Pompée. Appuyé sur les monumens historiques de l'époque, notamment sur la correspondance de Cicéron, si précieuse à la fois pour l'art et pour les faits, M. Sauvage combat sans cesse les prédilections de son auteur en faveur de Pompée et ses préjugés contre César. Selon lui, cette préoccupation a singulièrement nui au talent du poète et à la perfection de son ouvrage : en effet, par une singulière contradiction qui fait mal au lecteur, le caractère de César est le seul qui se soutienne dans le poème, malgré tous les efforts de l'auteur pour le dénigrer.

Or, la jalousie des dieux excitée par l'excessive grandeur de Rome, les

triumvirat, la mort de Crassus, celle de Julie et l'ambition des deux triumvirs survivans, ne sont pas les seules causes de leur rupture fatale. Le poète en signale une autre bien plus importante et plus active, c'est la profonde corruption qui a gangrené le corps social. Ce point de vue est traité par Lucain avec une grande supériorité, avec une verve éclatante qu'il n'emprunte pas moins à sa conscience qu'à son talent. Cette peinture remarquable a fourni au professeur plusieurs rapprochemens pleins d'intérêt. Horace, Juvénal, Pétrone, ont été tour à tour mis en regard du modèle qu'il avait sous les yeux. Mais Horace, malgré la vigueur de quelques-uns des tableaux qu'il a tracés dans le même genre; mais Juvénal, malgré cette énergique haine du vice qui a fait son génie; mais Lucain lui-même, malgré la force de la plupart des traits qui distinguent sa belle tirade; aucun de ces écrivains enfin ne peut, selon le professeur, lutter avec Pétrone dans le parallèle où il les a rapprochés. On sait que Pétrone, qui n'approuvait pas le système historique adopté par Lucain, et qui aurait voulu introduire le merveilleux mythologique dans le sujet de la Pharsale, a essayé d'appuyer sa théorie par un fragment sur le même sujet. Le professeur a fait justice, comme il le devait, de cette théorie tout-à-fait intempestive; mais s'emparant du morceau en lui-même, considéré sous le rapport du style et de la force des pensées, il n'hésite point à lui donner l'avantage sur les passages correspondans des auteurs que nous avons cités. M. Sauvage a été ainsi amené à parler de l'imitation littéraire. Selon lui, l'imitation n'exclut pas la création, quand les matériaux d'emprunt sont mis comme en fusion par le feu du génie; car il en résulte alors une œuvre originale, semblable à cet airain de Corinthe, composé d'élémens divers, dont la force de l'incendie avait développé les affinités.

Le passage qui avait fourni au professeur l'idée de ces rapprochemens et de ces considérations, est immédiatement suivi, dans Lucain, de la célèbre prosopopée dans laquelle le poète suppose si heureusement que la patrie apparaît à César au moment où il va franchir le Rubicon. Avant de passer à l'examen des beautés de détail qui abondent dans ce morceau, M. Sauvage se livre à une discussion approfondie sur le genre de merveilleux qui convenait au sujet choisi par Lucain. En félicitant son auteur d'avoir eu sous ce rapport une parfaite connaissance de son époque, il déplore sa fin prématurée qui ne lui permit pas de tirer un plus grand parti d'une machine poétique si heureusement imaginée. Il aime à se représenter l'heureux effet qu'aurait produit dans le cours du poème cette

auguste image de la patrie, se présentant à César chaque fois qu'il serait sur le point de violer quelqu'un des devoirs sacrés qu'elle impose ; essayant d'abord d'arrêter ses pas au passage du Rubicon, puis retenant son bras à Pharsale, à Thapse, à Munda et dans tous les épisodes sanglants de cette lutte fatale. Le professeur ne pouvait oublier, en analysant ce célèbre passage, la belle imitation d'un poète moderne ; il a prouvé par la traduction de quelques strophes des *Lusiades*, que le chantre du géant Adamastor avait profité de l'idée de Lucain, tout en lui donnant un plus heureux développement.

Après les considérations littéraires, sont venues les considérations politiques, et au moyen d'assez longs passages empruntés aux commentaires de César, à Patercule, à Florus, à Suétone, et surtout à Cicéron, il a été facile au professeur de légitimer le passage du Rubicon et de le présenter comme le résultat nécessaire des injustices et des violences dont César avait été l'objet, et des menaces dont il aurait été certainement la victime si dans cette circonstance, au lieu de la prudence du général, il eût écouté la générosité du citoyen.

Du reste, le poète, malgré ses préventions contre César, est obligé de proclamer lui-même la légalité de sa démarche, et il reconnaît que la fortune a pris soin de la justifier : les tribuns, en effet, chassés du sénat, viennent se réfugier dans le camp de César, et dès ce moment, c'est là que se trouve le parti national. L'auteur a placé en cet endroit trois discours : celui de l'un des tribuns, au nom des intérêts civils ; celui d'un vieux centurion, au nom des intérêts militaires ; celui de César, au nom de tous les deux. Ces trois discours quoique généralement déclamatoires, résument très-bien, selon le professeur, la position des choses, la disposition des esprits, et la situation de César, pressé à la fois par la nécessité, par les vœux du peuple et par les instances de l'armée. Le plus grand résultat des leçons de M. Sauvage est jusqu'ici cette réhabilitation du caractère de César, habilement représenté par le professeur comme l'expression des besoins sociaux de son temps.

Là se termine la partie dramatique du premier chant de la Pharsale ; le reste se passe en récits et descriptions, en dénombrements de troupes, où le génie du poète se montre encore, mais à de rares intervalles, et dans l'analyse desquels le professeur est obligé d'aller vite pour éviter la longueur ; il cherche alors à soutenir l'intérêt par des rapprochements, dont l'énumération des troupes de César lui fournit l'occasion.

Il passe en revue à ce sujet les divers dénombrements des poètes épiques; celui d'Homère, de Virgile, du Tasse, etc.

Le Rubicon passé, la terreur s'empare de Rome; Pompée, les consuls, le sénat, Cicéron lui-même, dont le génie avait fait fuir Catilina, selon la belle expression de Pline, fuit à son tour devant le génie de César. Des prodiges annoncent les malheurs dont Rome est menacée, et les expiations commencent pour conjurer les effrayans témoignages de la colère du ciel. Lucain a racheté ici le défaut d'action par le mérite de la couleur. Il excelle à peindre la douleur, le deuil, le désespoir, le désordre de la nature, et selon la remarque judicieuse du professeur, il rachète l'absence du merveilleux mythologique que la nature de son sujet excluait impérieusement par le merveilleux naturel qu'il manie avec beaucoup d'art, et dont l'heureux emploi se fait surtout sentir à la fin de ce premier chant. Nous terminerons là cette première analyse, où nous regrettons de ne pouvoir reproduire les nombreux détails sur l'intérieur de la société romaine que M. Sauvage a empruntés surtout à la correspondance de Cicéron : Cette correspondance étant, comme l'a dit le professeur, le tableau vivant de l'époque.

ACADÉMIE DES JEUX FLORAUX.

Séances de réception.

Dans la pensée de leurs fondateurs, les académies furent comme autant de puissances conservatrices, chargées de réprimer les emportemens de la philosophie, de garder intactes et pures les traditions littéraires et de sanctionner les modifications que devait subir la langue nationale. Mais de ces trois missions, quelle est celle que de nos jours une académie peut se croire appelée à remplir? Sans parler de cette impatience inquiète, de ces présomptions indomptables qui nous rendent indociles à toute sorte de joug, n'est-il pas évident que la prépondérance officielle est maintenant impossible de leur part, parce qu'elle est inutile? A l'époque actuelle et dans une nation où le sentiment instinctif des intérêts politiques réagit sur l'intelligence de l'individu, ajoute à ses lumières, réalise ses prétentions et lui donne une grande foi dans ses forces, chacun prétend à être soi, à vivre de la vie qui lui est propre, soit civile, soit philosophique, soit littéraire. Les doctrines de toute espèce destinées à satisfaire tant et de si hautes exigences, à alimenter tant d'activités diverses, ne sauraient être plus long-temps comme gardées à vue dans de mystérieux sanctuaires, elles qui veulent courir les

rues, grandes, désordonnées, multiples comme la foule. Pour ceux qui requrent mission de les régenter, qu'ils essaient d'une lutte désespérée en s'efforçant de les maîtriser encore ; et à la fixité désolante de leurs principes, la philosophie ne cessera d'opposer le développement précipité de ses dogmes ; la littérature, la variété capricieuse de ses formes ; la langue, le luxe et la hardiesse de ses innovations ; la langue ! c'est bien elle surtout qui de nos jours se soumettrait aux mutilations d'un censeur ! Jeune fille comme elle s'est faite, elle ne voit que courtisans qui l'ornent et la font belle à l'envi ; de compagnie avec la mode dont elle reflète les caprices, elle va bizarre et folle recueillant dans ses courses aventureuses les atours qu'on lui donne, et par une sorte de coquetterie dont les femmes ont le secret, reprenant quelquefois la parure qu'elle rejeta il y a des siècles. Que voulez-vous ? c'est son humeur à elle et on ne l'en fera pas revenir.

Maintenant, si l'on fait attention aux caractères qui, chez nous, distinguent la critique, si l'on regarde au ton d'ironie, à la verve mordante que respirent ses jugemens, surtout lorsque des vellétés de vengeance ou quelque besoin de réaction s'en viennent aiguillonner son humeur et ajouter ainsi à sa causticité habituelle, on comprendra aisément que ces comités littéraires placés en dehors du mouvement commun aient été en butte à toute sorte d'épigrammes. Nous n'examinons pas s'il y a lieu de s'en plaindre, mais ce que nous tenons pour sûr, c'est que par un étrange abus de mots, appliquant à tout ce qui avait nom académie, même prétention, même pouvoir, et par suite même caducité et même déchéance, cette critique s'est laissé aller à une exagération de satire, vraiment regrettable. Notre académie des jeux-floraux, par exemple, ne saurait sans injustice, être enveloppée dans la réprobation générale. Nous ne sachions pas qu'elle prête à ses mainteneurs d'autre autorité que celle du savoir, ni qu'elle ait d'autre mission que d'ouvrir une arène aux jeunes talens, de continuer en quelque façon les rivalités du collège. Or, pourquoi se refuserait-on à la regarder exclusivement comme un bienfait ? Certes, si notre opinion, quelque favorable qu'elle soit, avait besoin d'appui, les exemples et les suffrages ne lui feraient pas faute. Nous pourrions placer en première ligne le nom de celui dont les jeunes amis de l'art ont fait comme leur bannière vivante, et que les jeux-floraux ont fait connaître les premiers à ses contemporains, Victor Hugo. Nous pourrions parler aussi du charme que présentent ces fêtes annuelles, des souvenirs de nationalité qui se rattachent à leur fondation, de l'éclat qu'elles ont répandu sur notre vieille

été, toutes choses singulièrement propres à raviver nos sympathies. Cette année, et dans l'espace de quelques jours, nous avons déjà vu le public s'asseoir par deux fois dans le sanctuaire d'Isaure. Il s'agissait de réparer des pertes nombreuses faites dans ces derniers temps, et grâce aux longs adieux de départ et d'arrivée, trois séances doivent à peine suffire pour compléter le chiffre de rigueur.

La première, qui a eu lieu le 27 Janvier, a été consacrée à la réception de MM. de la Martinière et de Puibusque : chacun d'eux avait des droits incontestables au titre de mainteneur, le premier comme maître ès jeux-floraux, le second comme ayant plusieurs fois figuré avec honneur dans les concours.

Dans cette séance, MM. Cabantous et Ducos, chargés de prononcer l'éloge de MM. Larrouy et Désazars, ont vivement captivé notre attention, en mêlant au détail de la vie privée de ces deux hommes, des aperçus historiques fort instructifs.

Les discours des deux récipiendaires ont roulé sur l'indépendance de l'homme de lettres. Ce sujet, auquel les luttes de plus en plus vives de la presse prêtaient le mérite de l'à-propos, a été traité avec tout le soin que réclamait l'importance nouvelle qu'il a acquise de nos jours. On peut en juger par le fragment suivant qui appartient au discours de M. de Puibusque :

« Un poète l'a dit avant moi : L'INDÉPENDANCE EST L'ÂME DU GÉNIE.

» Oui, Messieurs, brillante émanation du ciel, le génie meurt dès qu'il devient esclave de la terre ; il faut penser, il faut écrire librement, pour avoir cette individualité distincte et puissante qui caractérise le génie ; hors de là, celui qu'un privilège de la nature avait placé dans une sphère supérieure, retombe au niveau des hommes de circonstances, de passions, d'intérêts ; il appartient trop à la société dont il est membre pour s'appartenir à lui-même.

» Mais pourquoi faut-il que cette vérité si souvent proclamée ait été si rarement comprise ! Pour les uns, l'indépendance a consisté dans un sauvage affranchissement de toutes les lois, de tous les principes, de toutes les croyances ; pour les autres, dans un superbe mépris et de l'homme et de la divinité : scepticisme, licence, anarchie, tout a voulu s'appeler du beau nom d'indépendance ; et que de fois n'a-t-on pas vu le talent, infidèle à son origine, s'insurger contre la civilisation, et, comme l'ange déchu, retourner aux ténèbres, en jetant un blasphème au ciel et une menace à la terre !

» Cette coupable désertion, cet égarement, ce crime d'une pensée antisociale, l'antiquité n'avait le droit ni de s'en étonner ni de s'en plaindre, car la lumière d'en haut n'éclairait pas sa route, et son destin était de voguer au hasard sur une mer d'erreurs. Mais n'êtes-vous pas frappés, Messieurs, en observant la marche de l'esprit humain à travers les temps modernes, de voir les mêmes naufrages se reproduire à la clarté du jour, sur des écueils explorés et connus ?

» Considérez seulement la rapide, l'orageuse transition du seizième au dix-neuvième siècle ; transition vainement retardée par la halte imposante du règne de Louis XIV. A peine quelques écrivains apparaissent-ils entre ces deux époques qui puissent dire avec la sage indépendance de Montaigne : « On doit estre esclave de la raison ; mais on ne doit l'estre que d'elle. »

» D'abord, c'est la réforme, schisme religieux, tout palpitant de passions politiques, qui vient demander compte à l'Eglise d'un culte de quinze cents ans, et qui, en fouillant d'une main curieuse les bases de ce vieil édifice, menace d'ensevelir le monde chrétien sous ses ruines. Puis, c'est la ligue, réaction désordonnée, plus hostile aux rois que favorable aux autels, qui s'arme de la croix pour briser le sceptre, combat à outrance, succombe sans se rendre, et vaincue, blessée, mourante, se traîne encore jusque sous les marches du trône pour y cacher son poignard. Arrive enfin la fronde, ~~manière~~ manerie moins sérieuse que bruyante, guerre de plume autant que d'arquebuse, qui, réduite par l'histoire aux étroites proportions d'une émeute, n'en a été que la parodie de la ligue, si les événements ultérieurs n'en avaient fait le prologue d'une vaste et profonde révolution.

» Étaient-ils indépendans ceux qui roulèrent dans ce tourbillon perpétuel où furent successivement enveloppées et la religion, et la monarchie, et la société entière ?.... Étaient-ils indépendans ceux qui, étourdis par le tumulte de tant de querelles, aveuglés par la poussière de tant de ruines, furent condamnés à n'écrire qu'avec la pointe de leur épée, en face ou sous la protection des halberdiers ?....

» Non, ils ne l'étaient pas, ils ne pouvaient pas l'être : attachés à la glèbe des partis, ils subissaient à leur insu même un funeste vasselage. Combien d'entr'eux cependant ont cru à leur indépendance pour s'être affranchis d'une servitude par une servitude souvent plus dure ! Que d'intelligences dignes d'être libres, ont proclamé leur émancipation pour avoir brisé le joug d'une opinion avec les chaînes d'une autre opinion, ainsi que ces esclaves romains qui, après chaque victoire, s'occupaient sous le fouet de leurs maîtres, à charger de fers les prisonniers ennemis !

« Ah! qu'il y a loin de cette liberté servile à la véritable indépendance! Large comme la pensée, pure comme le cœur, impartiale comme la conscience, elle plane avec calme au-dessus des passions qui troublent le monde; amie de l'humanité, dont la cause l'emporte à ses yeux sur tout autre intérêt, elle veut que l'écrivain, dégagé de l'influence de ses préventions et de ses sympathies, adopte tout ce qui est bien, réprouve tout ce qui est mal, et accepte enfin la lumière de quelque côté qu'elle vienne.

« La morale, Messieurs, voilà l'inébranlable base de l'indépendance: les peuples païens n'y trouvèrent, je le sais, qu'un appui frêle et incertain, parce qu'elle n'était pour eux qu'une obscure abstraction, qu'une idole voilée. Mais il n'en est pas de même pour nous: un Dieu a rendu la morale visible à nos regards et lui a donné une éternelle consécration, en fondant le christianisme, qui serait la plus généreuse institution de la terre si ce n'était une révélation du ciel; le christianisme, qui, non content d'abolir l'esclavage, a dit à l'homme de n'être plus esclave, de se montrer humble avec la fortune, fier avec l'adversité; de porter haut la tête et le cœur, et d'en appeler du temps qui le méconnaît ou l'opprime, à l'éternité qui doit le consoler ou le venger.

« Quiconque est pénétré de ces doctrines sublimes, sera toujours assez fort pour résister à l'étreinte de son siècle; son génie fructifiera dans les jours de tourmente comme dans les jours de calme; on ne le verra jamais fléchir sous le coup de ces revers accablans dont l'aveugle vulgaire accuse encore l'aveugle destin; soutenu par la foi, il sera plus ferme que ce sage d'Horace qui n'avait que du stoïcisme pour braver la chute de l'univers.

« Terre d'Occitanie, terre de poésie et de religion! dis-nous si, en descendant sur toi, le christianisme ne t'a pas fécondée; dis-nous si ce n'est pas à sa voix que répondait le luth indépendant de tes pieux Trouvères; dis-nous si ce n'est pas son esprit qui inspira l'esprit d'Isaure, et qui fit lever comme les épis d'un champ inépuisable ces générations ardentes et laborieuses qui ont donné et donnent encore de si riches moissons!

« Oui, lorsque arborant l'étendard du christianisme, tu courus te placer à la tête de la société française, tu ne parus si belle et si majestueuse que parce que tu marchais avec lui et comme lui dans ton indépendance, ta force et ta sagesse.

« J'aime l'indépendance, Messieurs; je l'aime comme le génie aime la gloire, comme un guerrier aime le bruit des combats; mais ce n'est pas seulement pour moi que je la réclame, je la veux pour tous; elle s'offre à mon esprit comme le premier besoin, comme la première condition de

la littérature. Gardez-vous de supposer toutefois qu'en demandant à l'écrivain de secouer un joug mortel au talent, je prétende qu'il ne vive jamais de la vie de son époque, qu'il habite un monde à part, qu'il demeure étranger à tout le mouvement qui l'environne, et qu'en vue de sa mission littéraire il oublie sa destination sociale : loin de moi des exigences d'une nature si étrange et si funeste.

» L'indépendance ainsi conçue, ainsi pratiquée, ne serait, je le déclare, qu'un prétexte pour de criminelles défections, qu'un manteau pour l'égoïsme ou la lâcheté; la société qui, en dernière analyse, est le principe et la fin de tout ce qui se dit, de tout ce qui s'écrit parmi les hommes, qu'il s'agisse ou de leurs intérêts matériels ou de leurs intérêts moraux; la société revendique l'activité de tous ses membres; elle en a le droit : notre devoir à nous est de la servir, et, au milieu même des discordes qui l'affligent, nous ne pourrions nous enfermer dans l'inertie de la neutralité sans devenir complices de ses maux.

» Cette impérieuse obligation, loin d'altérer l'indépendance de l'écrivain, ne fait que lui donner plus de relief et d'éclat, quand il a le sentiment de ce qu'il se doit à lui-même; épreuves quelquefois nécessaires, souvent heureuses, l'adversité et la persécution développent un caractère qui s'ignorait et l'élèvent à une hauteur qu'il semblait incapable d'atteindre. Proscrit dans le monde politique, où tout change si brusquement, l'homme de lettres peut toujours se réfugier dans le monde moral, où rien ne saurait changer : c'est là, c'est au pied de ce sanctuaire inaccessible aux partis que le flot des révolutions vient expirer; c'est là que règne une paix inaltérable, et que la lumière brille toujours vive et pure comme ces fanaux allumés au sommet des promontoires, que l'ouragan des mers ne peut ni éteindre ni agiter ».

Le 17 Février, l'académie a procédé à la réception de MM. Mazoïer et Caubet. M. de Malaret a ouvert cette séance par l'éloge de M. Desmousseaux, ancien préfet de notre département. Son discours, remarquable par cette pureté de style et cette sagesse de vues qui distinguent tous ses écrits, a été écouté avec une religieuse attention.

M. Mazoïer a pris ensuite la parole; il s'est livré à de longs développemens sur les caractères et les dangers de la nouvelle école. Cette question de la distinction des genres en littérature est déjà usée. Nous devons dire, cependant, que le nouveau mainteneur a racheté l'inopportunité du sujet par la profondeur et la nouveauté des considérations.

M. Caubet, le second récipiendaire, a remercié l'académie dans un dis-

cours en vers. Il a heureusement lutté contre la difficulté qu'il y a à s'exprimer en poète sur le ton de la conversation la plus simple.

Les réponses de M. Ducos sont toujours remarquables d'élégance et de délicatesse. C'est un écrivain plein de courtoisie que M. Ducos : le sort, qui le désigne si souvent pour accueillir les nouveaux frères, le sait tout aussi bien que nous, sans doute.

On se rappelle la fin tragique de M. d'Ayguës, qui, jeune encore, périt à Cette en se baignant dans les eaux de la mer. M. de Lavergne, chargé de prononcer son éloge, a heureusement répondu au sentiment qui avait guidé l'académie dans le choix de son interprète. M. de Lavergne avait particulièrement connu M. d'Ayguës : pour nous faire apprécier les hautes qualités de l'ami qu'il a perdu, il n'a eu qu'à raconter ses souvenirs, et, en écrivant ses propres impressions, il a trouvé des paroles empreintes d'une sensibilité profonde. Le public a partagé l'émotion dont il était vivement pénétré : « C'est avec le cœur, a dit M. de Lavergne, qu'il faut écrire l'éloge de ces hommes qui ne vécurent que d'affections douces ». Il a placé l'application à côté du précepte. Nous voudrions pouvoir reproduire en entier son discours, où l'écrivain et l'ami, se prêtant une mutuelle assistance, se montrent sous un jour également favorable.

Des rivalités funestes ayant éclaté dans l'académie à l'occasion du remplacement de M. le cardinal de Clermont-Tonnerre, notre ancien archevêque, ces querelles domestiques ont été heureusement étouffées par une transaction, et la réception simultanée des deux candidats qui s'étaient partagé les suffrages des mainteneurs, M. d'Astros, notre archevêque actuel, et M. Gatien Arnoult, professeur de philosophie à notre faculté des lettres, mettra le sceau, le 7 mars prochain, à la réconciliation académique.

MÉLANGES.

L'OFFICIER DE DRAGONS.

Un officier de dragons était criblé de dettes. — Au lieu de fuir ses créanciers ou de les tuer, comme cela s'est vu quelquefois, il les invite à déjeuner dans la louable intention de les payer en égards et en politesses, à défaut d'autre monnaie. Tous répondent avec une scrupuleuse exactitude à cet appel inattendu ; on ne compte ni absent, ni retardataire, la ploutouchante cordialité anime le repas ; on badine, on rit. Grâce à la gaité de l'aimable amphytrion, tout va pour le mieux.

Le dessert venu, « Messieurs, dit-il, en essayant sa moustache, je veux m'expliquer avec vous militairement. »

Anssitôt silence profond.

« Voyons d'abord vos titres. »

Toutes les mains se portent vers les poches, et les papiers s'amoncellent sur l'assiette du débiteur.

« C'est bien, reprend-il ; je vois avec plaisir que l'on fait cas de ma » correspondance financière : pas une seule lettre de change n'a été égarée , » pas un billet n'a été perdu. On sait pourtant que je suis assez modeste » pour ne pas y attacher grand prix ; mais avec vous , Messieurs , un auteur » est toujours assuré de retrouver ses œuvres ; et pour mon compte , je » croirais agir en père dénaturé si je répudiais cette intéressante famille.....

— Sourire de tous côtés , mouvement d'attention et d'espérance.

« Oui , les voilà bien tous ces chers enfans ! Que de personnes , que » de choses dans l'étroite circonférence d'une assiette ! Dix maîtresses , » cent amis , deux grooms , un landau , un dandem , un tilbury , trois » chevaux magnifiques , un surtout ! le généreux Macbeth , pur sang , s'il » en fut jamais , qui avec deux secondes de vitesse de plus , m'aurait fait » gagner tous les paris qu'il m'a fait perdre..... Doux charme des souve- » nirs ! Mais laissons cela et venons au fait. Vous voulez de l'argent ? Rien » de plus juste : s'il ne dépendait que de moi de vous en donner , je le » ferais à la minute..... »

— Les visages se rembrunissent et deviennent sérieux.

« Par malheur , je vous l'avouerai , je n'ai pas un sou. »

— « Pas un sou ! s'écrie toute la cohorte à la fois ! pas un sou ! Et » pourquoi donc nous avoir convoqués ? Prétendez-vous joindre le persifflage » à l'insolvabilité ? C'est une horreur , c'est.....

— « Tous doux , Messieurs , daignez m'écouter jusqu'à la fin. Je n'ai » pas un sou , je le répète ; il y a mieux , je n'ai aucune ressource pré- » sente ni future , je ne me connais pas un seul oncle en Amérique , et ma » bonne vieille tante , qui fait la guerre aux illusions de la jeunesse , vient » de me faire savoir par un exprès que bien décidément elle me déshé- » rite ; ainsi vos rigueurs seraient sans résultat : on a beau frapper une » roche stérile , on n'en fait rien sortir , à moins d'être un Moïse ; et bien » que vous ayez l'incontestable honneur d'appartenir à la tribu de ce grand » prophète , je ne pense pas que vous ayez hérité de sa baguette magique. » Calmez-vous donc , encore une fois ; je suis homme d'honneur , et je » tiens à remplir mes engagements , si je le puis. Le jeu est la principale » cause du dérangement de mes affaires ; il m'a enlevé à l'improviste et » mon argent et le vôtre. Eh bien ! si j'en crois un de ces pressentimens

» secrets qui ne peuvent tromper, l'auteur de mon embarras doit en venir le réparateur ; je ne demande que juste ce qu'il faut pour profiter de la chance qui m'est révélée ; que chacun de vous me prête une modique somme au prorata de sa créance, et je réponds, n'eussé-je que cent écus, de me libérer intégralement avant deux jours. »

Ici, nouvelle interruption, tumulte.

« Jamais scandale pareil ne s'est vu, c'est insulter aux droits les plus sacrés..... c'est vouloir nous entraîner dans le gouffre..... »

« Messieurs, messieurs, réplique froidement l'orateur, tournez la tête, s'il vous plaît, vers cette cheminée. Voyez-vous ces pistolets, ils sont chargés. Si vous me refusez ce que je vous demande, je suis réduit à m'arracher la vie ; et, pour peu que vous l'exigiez, je vais sur-le-champ vous couvrir des débris d'une malheureuse cervelle que la plus folle des passions a troublée. Songez seulement que cette cervelle est votre unique hypothèque, et qu'avec elle, vous perdez tout ; songez qu'un louis ou deux ajoutés à ceux que je vous dois ne sauraient vous grever beaucoup et me donnent le moyen de sauver vos créances et ma vie ; songez enfin que les prêts faits au hasard ne peuvent souvent être remboursés que par le hasard, et qu'en toute circonstance, il est sage de risquer un petit mal pour un grand bien.... »

L'assemblée, plus effrayée que convaincue par une telle argumentation, balance encore, et aurait sans doute balancé long-temps, mais elle est forcée de céder en voyant l'impassible dragon armer ses pistolets ; on complète avec effroi la somme demandée et chacun s'esquive à la hâte.

Le joueur, ravi du succès de son éloquence, retourne au champ de bataille témoin naguère de sa déroute. La victoire couronne son audace, il revient chargé de l'inconstante fortune. Ses créanciers sont mandés de nouveau ; tous arrivent, non sans avoir eu la précaution d'oublier leur bourse. Mais quelle joie, quelle surprise en voyant briller un monceau d'or sur cette même table où ils ont déposé leurs offrandes involontaires ! Capital et intérêt, tout est largement payé ; on n'examine même pas si le taux légal a été rigoureusement observé, et la liquidation finit par un auto-da-fé de papier timbré.

« Messieurs, dit le dragon d'un ton solennel, l'horrible alternative à laquelle j'échappe, ne sortira pas de ma mémoire ; je jure sur cette flamme sacrée, sur cette noble fumée qui a pour moi la douceur du parfum le plus pur, que jamais, au grand jamais, je ne contracterai aucune dette, dut-on abolir la contrainte par corps et forcer les juifs à

» nous traiter en chrétiens. L'argent n'est pas un vil métal, quoi qu'en disent les philosophes, mais l'honneur vaut encore mieux. »

Un joueur jurer, il n'y a rien là que de très-ordinaire; mais tenir son serment, voilà qui est prodigieux. Le nôtre pourtant s'y montra fidèle, et jamais dans les annales des dragons il ne fut fait mention d'une conduite plus exemplaire.

A. DE P.

REVUE DRAMATIQUE.

LE TESTAMENT D'UNE PAUVRE FEMME.

Autrefois l'apparition d'un roman de Ducange était presque un événement littéraire : chacun se disputait le nouveau né; on eût rougi de ne le pas connaître. Mais depuis que les Hugo, les Sand, les Mérimée, les Gozlan, les Balzac, et une foule d'autres écrivains, tous brillants de verve d'originalité, de pensées neuves et hardies, ont envahi le domaine de la fiction, et reflété dans de suaves ouvrages, leur imagination vive et féconde, Ducange n'a plus eu pour lecteurs que cette classe de gens qui, en lisant, n'ont d'autre but que de se rendre la vie plus légère. Il a cru réparer cet échec en écrivant pour le théâtre; mais si un premier succès avait couronné ses efforts, traiter de nouveau le drame après Alexandre Dumas, c'était presque risquer une chute. Tel n'a pas été cependant le sort du *Testament d'une pauvre femme*; et, pendant que les recettes témoignent à la direction de l'indifférence avec laquelle le public a reçu cette pièce, du moins les sifflets du parterre sont épargnés à son auteur. Que s'il vous prend envie d'aller la voir, vous trouverez des morceaux bien écrits, certaine entente de la scène, quelques détails traités avec art; mais cette touche vigoureuse qui seule a la puissance d'émouvoir des spectateurs blasés; ces pensées mâles, ce style énergique, sans lequel on ne fait rien de grand; cette puissance de conception que vous admirez dans *Richard d'Arlington* ou dans *Lucrèce Borgia*, ne cherchez rien de tout cela dans le *Testament d'une pauvre femme*. M. Ducange est romancier, romancier d'autrefois, et toutes ses productions portent l'empreinte d'un genre où il a su briller alors que nous étions moins difficiles.

LE DILETTANTE D'AVIGNON.

Ce fut un délire à Paris, lorsque, pour la première fois, on joua le *Dilettante d'Avignon*; et pourtant jamais musique ne fut moins digne du succès qu'obtint cet ouvrage. Si la savante facture des morceaux, l'habile combinaison de quelques effets harmoniques, annonce l'élève de Chérubini qui sut profiter des leçons de son maître, l'absence presque totale de mélodie

et la faiblesse des motifs décèlent un compositeur du second ordre, auquel il manque d'ailleurs l'expérience du théâtre. Qui put donc mériter au *Dilettante* les trépignemens réitérés de la salle Feydeau ? Sans doute la délicieuse M.^{me} Casimir, à la voix flexible et pure, au gosier syrénaïque, au gazouillement de rossignol ; et aussi l'inimitable Fargueil, dont les gestes enthousiastes et comiques excitèrent une hilarité générale qui se changea bientôt en un tonnerre d'applaudissemens. Oh ! que M. Halevy remercie ces acteurs, si l'on a tant couru l'entendre ! Soyons justes cependant, il y a dans le *Dilettante* deux morceaux d'ensemble remarquables à plus d'un titre ; d'abord celui-ci.

Il fait en ce beau jour le plus beau temps du monde,
dans lequel l'auteur a intercallé avec tant de bonheur l'air de *Malborough s'en va-t-en en guerre*, et puis le cœur de *Vive l'Italie*. Malheureusement pour ce dernier on pourrait accuser l'auteur de plagiat. Il me souvient d'avoir entendu ma grand'mère chanter un air dont le rythme a beaucoup d'analogie avec celui-ci ; comme moi, sans doute, vous connaissez le refrain :

Je ne mets pas tous les jours

Ma culotte, ma culotte ;

Je ne mets pas tous les jours

Ma culotte de velours.

Hé bien, priez votre vieille marraine de l'entonner comme on le faisait de son temps, et vous aurez ou à peu près le chœur favori du *Dilettante*.

Le parterre de Toulouse a froidement accueilli ce petit opéra, malgré les efforts de M.^{me} Pouilley et de Bourrelly, qui ont rivalisé de zèle et de talent avec Fargueil et M.^{me} Casimir. Nous concevons la différence de succès : le prestige de la nouveauté, si puissant en toute occasion, n'existait pas pour le *Dilettante*, dont la musique était connue depuis près de trois ans. Si la direction voulait absolument reposer nos oreilles, trop fortement impressionnées par *Robert le Diable*, et demander grâce pour un genre usé, tous les jours plus éloigné de nos goûts, opéra comique pour opéra comique, elle eût mieux fait de préférer la *Langue musicale* ou la *Marquise de Brinvilliers* au *Dilettante* d'Avignon.

UNE GRANDE AVENTURE.

S'il est vrai, comme on l'a dit, que la vengeance soit le plaisir des dieux, le corse Subregondi doit descendre en droite ligne de Jupiter tout au moins. Soupçonnant sa femme d'infidélité, et n'étant pas en pareille matière de l'avis du bon Lafontaine, il cherche depuis vingt ans l'insolent qui l'osa déshonorer, se promettant bien, s'il le trouve, de le

tuer de sa propre main. Un officier français qui a nom Merville est tout près d'éprouver si la carabine du corse porte juste, lorsque la vertueuse Madame Cléquot consent à déclarer, moyennant dix mille francs, qu'elle a mis au monde un enfant, dont Madame Subregondi est en effet la mère, et tout s'arrange pour le mieux.

J'ai ouï dire à M. Scribe, que n'étant plus l'homme de nos besoins, il renonçait pour toujours au théâtre. Peut-être y aurait-il eu de l'adresse à tenir parole. Si les calembourgs, l'esprit ou les bons mots, obtiennent encore quelques sourires de salon, ils ne peuvent suffire à faire ou maintenir une réputation même de vaudevilliste.

MADAME GIBOU ET MADAME POCHET.

Le carnaval s'est enfui rapide et avec lui Madame Gibou. Ce n'est pas qu'on ne puisse aussi prendre du thé en carême; mais du thé à la Pochet, que le ciel vous en préserve! Carottes, navets, fines herbes, poivre, sel, œufs et farines, une honnête famille eût passé le vendredi-saint avec les ingrédients qui sont entrés dans la théière, ou plutôt dans le pot au feu.

Aimez-vous à rire? chantez après un bon dîner *les Noeues de Madame Gibou*. Examinez la charge dont l'inimitable Monnier a fait précéder cette drôle de chanson, et votre rate sera bien contractée si elle ne se dilate point; mais que votre mauvais destin vous fasse le prochain mardi-gras ouïr cette farce en trois actes, vous hausserez les épaules ou je vous plains de tout mon cœur.

LES JOURS GRAS SOUS CHARLES IX.

Maudit soit l'imprimeur qui ne me laisse pas le temps de vous entretenir du nouveau drame, et me force à renvoyer à la troisième livraison ce qu'il eût fallu mettre dans celle-ci! A défaut d'analyse, je vous engage à courir entendre l'œuvre de MM. Lockroy et Arnould, production bâtarde, qui, malgré ses imperfections, méritait un autre accueil que celui qu'elle a reçu, car on l'a faiblement applaudie. Chacun des actes pris séparément renferme de grandes beautés et présente de l'intérêt; mais il n'y a point d'unité dans l'ensemble, et je ne sais si c'est à titre de comédie ou de drame que cette production se recommande le plus. La gaieté des premières scènes, et ses tendres propos d'amour contrastent singulièrement avec la conspiration qui les suit, et sont loin de faire présumer un aussi terrible dénouement. Oh! allez voir *les jours gras sous Charles IX*, et surtout battez des mains à Madame Jolly, car elle est, comme toujours, admirable dans cette pièce.

J.-B. P.

MARS 1833.

TOME I.

19

Fare thee well !

(BYRON.)

Que m'importe qu'à cette année
Une autre succède demain ,
Puisqu'avec elle s'est fanée
La seule fleur abandonnée
Dans les ronces de mon chemin.

A vingt ans voir finir son rêve !
Ne plus croire ! n'attendre rien
Du jour qui naît ou qui s'achève !
Languir plein de vie et de sève !
Riche d'espoir, perdre son bien !

Oh ! que n'ai-je en mon port tranquille ,
Enfant triste, sous un ciel bleu ,
Aux flancs de ma barque docile
Laissé dormir ma rame agile,
Comme mon âme au sein de Dieu !

Plus tard, quelque vierge choisie ,
D'un seul regard de son œil noir ,
Eût fait chanter ma poésie ,
Ainsi qu'une harpe saisie
Par les brises de mer, le soir.

Comme un frais bouquet de fiancée
Tombe avant l'heure de l'hymen,
L'ombre chère s'est effacée
Quand, pour la tenir embrassée,
Déjà je lui tendais la main.

Naguère aux instans de l'ivresse,
De transports me sentant souffrir,
Que de fois t'ai-je dit : « oh ! laisse,
Avant le soir de ma jeunesse,
Laisse-moi dans tes bras mourir » !

Puis je pleurais..... Toi, tout heureuse,
Et retenant mes longs cheveux
Au pli de ta lèvre amoureuse,
Tu répondais, insoucieuse :
« Sommes-nous pas jeunes tous deux » ?

Je voulais bien mourir, mais elle !
Dans toute sa beauté finir !
Avant qu'elle eût, pauvre hirondelle,
Au bois, seule, essayé son aile,
Et connu Dieu pour le bénir !

Je vécus pour te laisser vivre ;
Mais tu me promis en retour
De m'assister et de me suivre,
Toujours chagrine et toujours ivre
De mes pleurs et de mon amour.

Ta parole était un mensonge.
Je pleure, et tu ne pleures plus ;
Mon sein garde un mal qui le ronge :
Dans les fêtes tu perds le songe
Des biens que par moi tu connus.

Dès que l'heure du plaisir sonne,
Pars ; à d'autres laisse effeuiller
Les belles fleurs de ta couronne :
Au bal tu n'auras plus personne
Glorieux de t'y voir briller.

Mais si, dans la fête, une rose
Se détache de tes cheveux ;
Sur elle si ton pied se pose ;
Si ton danseur l'oublie ou n'ose
En parer son sein à tes yeux ,

Oh ! laisse-la-moi, je t'en prie :
Fraîche, son éclat à mon cœur
Peindra ton image chérie,
Ou me retracera, flétrie,
Et ton amour et mon bonheur.

CHARLES CASTELLAN.

Paris, 31 Décembre 1832.

L'ILE DES CROCODILES.*

A Oxford, la Croix-d'Or était mon auberge favorite. Ce n'est pas que l'Ange n'eût son mérite, que l'Etoile n'attirât des amateurs, et que la Mitre ne fût digne de recevoir un archevêque; mais dans ces auberges, pas de chambre agréable comme celle qui se trouve à gauche de la cour intérieure de la Croix-d'Or. On pourrait bien rencontrer plus de luxe et de magnificence, mais plus de commodité, plus de petits agrémens, impossible. J'aimais beaucoup aussi la société des voyageurs qui se rendaient à la Croix-d'Or. C'étaient les diligences du Nord arrivant à huit heures du soir, qui nous les amenaient en grand nombre, tous gens de bon appétit et reçus toujours par un souper bien chaud et bien servi. Ces soupers, je ne les manquais pas d'ordinaire, car ils m'offraient l'occasion de lier connaissance avec des convives aimables et honnêtes, et dont avec le temps j'aurais pu faire de bons amis. J'y voyais d'étranges créatures qui me fournissaient matière à m'occuper d'elles jusqu'au soir suivant, et puis il m'arrivait quelquefois d'être récompensé par le sourire d'une femme aux yeux bien beaux et bien brillans, pour une aile de poulet que j'avais servie; ce qui m'était aisément de mémoire une

* Cet article est traduit d'un de ces *magazine* si répandus en Angleterre. Fidèles à nos engagemens, nous nous proposons de varier quelquefois notre rédaction par de semblables importations de littérature étrangère.

(*Note du Directeur.*)

semaine entière mes classiques, voire aussi la logique du révérend Aldrich. Je crois bien qu'il y avait trois diligences qui descendaient à la Croix-d'Or. Comme-ils ont peu de temps à eux, les passagers emploient à merveille les quelques minutes accordées pour les relais, faisant plus d'attention aux mets qu'on leur sert qu'au vain cérémonial de l'étiquette. Je me donnais souvent le plaisir de découper, et m'acquittais assez bien des honneurs de la table. Un soir, comme j'attendais avec assez d'impatience l'arrivée des diligences, et que je songeais aux convives qu'elles nous porteraient, un jeune homme vint, qui entra au salon et s'établit auprès d'une petite table devant le feu. Cet étranger piqua vivement ma curiosité. Il demanda trois choses: du *poisson*, du *rhum* et de *l'eau*. Il semblait manger avec peine; de fréquents et profonds soupirs s'échappaient de son sein. C'était un homme d'une haute taille, de traits beaux et réguliers. Je ne lui aurais pas cru plus de vingt et un à vingt-deux ans, n'eût été l'immobilité de son front et de ses yeux, immobilité si rare à cette époque de la vie. Je brûlais de converser avec lui; car sa physionomie m'intéressait, d'autant plus, que connaissant toutes les figures de l'université d'Oxford, je n'avais jamais rencontré la sienne. Sans paraître un homme de robe, il n'en était pas moins vêtu avec élégance et simplicité. Tout chez lui décelait qu'il était en proie à une vive affliction. Je pensais tout cela pendant qu'il vidait son second verre de rhum; il allait vider son troisième, quand je m'avançai en toussant, espèce d'exorde dont on se sert pour commencer une conversation avec un étranger. Les voyageurs firent alors irruption dans la salle, et cela avec une confusion qui ne ressemblait pas mal à celle de Babel; ce qui m'empêcha de donner des suites à mon projet de conversation avec le jeune étranger. Contre mon ordinaire, cette fois je ne me joignis pas au souper; je n'abandonnai pas même la place que j'avais prise au coin de la cheminée, non loin de celle du jeune homme qui m'occupait si fort. Cependant les voyageurs étaient plus nombreux que de coutume; et un monsieur totalement enveloppé de son manteau fut obligé, la table

commune étant tout occupée, de s'établir à celle du jeune étranger. Le nouveau venu se débarrassa de son premier manteau, et même d'un second, détacha une provision de schalls et de cravattes qui entouraient son cou, et laissa voir la corpulence passablement épaisse d'un homme d'environ cinquante ans, de grands yeux bleus ébahis, et une perruque laineuse et défrisée de la couleur la plus claire. Ce personnage ordonna d'un ton fort impérieux, qu'on lui apportât du bœuf froid et un *quart* de forte bière, montrant de grandes impatiences de la lenteur qu'on mettait à exécuter ses ordres.

— Il fait bien froid ce soir, monsieur, dit-il, en s'adressant enfin au jeune homme; je n'ai rien mangé depuis Manchester, d'où j'arrive, et j'ai l'appétit d'un chasseur. — Il faut bien long-temps à l'homme pour mourir de faim, reprit le jeune homme: on a vu des personnes vivre dix jours sans prendre de nourriture. — Grâce à Dieu, ce n'a jamais été mon cas; et maintenant je n'attendrais pas dix minutes de plus, dussé-je empêcher mon père d'être pendu. Vite, garçon!

Le jeune homme branla la tête, et une si grande expression de tristesse et d'ironie se répandit sur ses traits, que celui avec qui il causait en fut frappé. — Quoique jeune, seriez-vous malheureux? Vous n'êtes pas resté si long-temps sans manger, je pense? Et alors, s'adressant au garçon de l'auberge: — Garçon, que diable tardes-tu à m'apporter le bœuf?

— Ce n'est rien cela, ce n'est rien, répondait cependant l'étranger d'une voix sourde; car ma jeunesse n'a pu me défendre ni contre les chagrins, ni contre le crime, ni contre la misère, ni contre le — *meurtre*.

Il appuya sur ce dernier mot avec un accent si extraordinaire, que le voyageur tressaillit, laissa tomber son couteau et sa fourchette, et regarda l'étranger comme pour lui demander de s'expliquer. — Oh! ne me jugez pas, écoutez-moi plutôt, et puis voyez; vous obligerez un misérable, et prévienerez peut-être un malheur dont vous ne vous faites pas d'idée.

Le voyageur resta immobile d'étonnement; ses yeux se

fixèrent sur cette figure de jeune homme, tendre et mélancolique, et moi aussi j'attendis bien curieux ce que nous dirait ce jeune étranger.

« J'avais seize ans, nous dit-il, et j'habitais encore les déserts : protégé contre le chaud de l'été par les chênes ombrageux de la forêt primordiale, abrité contre le froid de l'hiver par la peau du tigre et celle du lynx, tous mes désirs se trouvaient satisfaits. Les bois d'orangers s'étendant à plusieurs centaines de milles, et longeant notre fleuve; les noix de coco, tous les fruits, toutes les fleurs que le Grand Esprit jeta dans le paradis du premier homme, prévenaient mes besoins. Des plumes d'aiglon entouraient ma chevelure, et la broderie de ma ceinture désignait à mes compagnons l'homme auquel ils étaient soumis. Je me sentais plus orgueilleux de leur franche obéissance, de l'amour dont j'étais l'objet, que si le sang de cent rois eût coulé dans mes veines. J'étais le chef des Chactas et des Muscogulges. Ma mère était d'origine européenne; son grand-père avait parcouru les pays de l'Amérique septentrionale, alors très-peu peuplés, avec plusieurs centaines de héros intrépides comme lui, et dont l'enthousiasme pour l'indépendance et l'égalité les avait portés à s'affranchir de la dure et froide lettre de la loi. Son nom vit encore dans le Tippi-rary. Le nom d'O'Flaërty y glace encore, je pense, d'effroi ces hommes sans énergie qui habitent les villes où la loi les tyrannise. Cependant sa vie fut aussi courte que glorieuse. Un soir, il était minuit, il attaqua le magasin d'un riche marchand, et fut blessé d'un coup de fusil au moment où il enfonçait un coffre contenant des sommes d'or considérables. On s'empara de lui; mais on voulut en vain lui faire ouvrir la bouche pour nommer ses complices : il préféra mourir avec le calme, le recueillement et l'intrépidité d'un héros; et lorsque la corde, instrument de son supplice, était déjà attachée à son cou, il dédaigna de nouveau de prolonger sa vie par une infâme délation. « O'Flaërty peut mourir, dit-il, mais il ne saurait trahir. » Il laissa un fils digne d'un tel père; comme lui, ce fils porta haine éternelle à la sujétion et à la tyrannie. Son noble

cœur désirait ardemment de précipiter le retour de ces jours d'or de la communauté des biens, où l'homme était libre, sans entraves, et n'avait pas des lois auxquelles il dût obéir. La beauté, l'héroïsme du caractère de ma mère, l'élevèrent au rang de compagne du roi des forêts. Elle semblait sentir qu'elle était là dans sa véritable position. La fierté de ses ancêtres, le souvenir des exploits qui les avaient illustrés, éclataient dans ses yeux et imprimaient sur tout son être un air de grandeur qu'on cherche vainement dans les femmes d'une naissance obscure. Atta-Kul-Kulla, qui dans le langage des blancs signifie le *Petit-Charpentier*, était le nom de mon père. Dans les combats il portait un casque de papier d'une forme guerrière, bariolé d'images et surmonté d'un gibelet d'or. A ma naissance, des peuplades innombrables, des tribus nombreuses, qui attestaient sa puissance, accoururent toutes joyeuses; les Muscogulges, les Simmoles, les Cherochées, les Chactas et tous ceux qui habitent les rivages majestueux de l'Alatamaha, députèrent à la résidence royale, pour féliciter leur monarque sur cet heureux événement. Mais hélas! combien cette joie devait durer peu, et combien vite devait lui succéder le deuil! Parmi les députés des puissances voisines se trouvait Sisquo Dumfki, le *preneur de rats*, venu du pays qui s'étend sur les bords du superbe Mississipi. Il était le buveur le plus renommé de sa contrée. La *casine* * la plus forte n'agissait pas plus sur lui que l'eau la plus pure. Dans toutes les fêtes, dans toutes les réjouissances solennelles il était le champion des Chicassas. Sa réputation n'était pas inconnue aux chefs de notre tribu. Mon royal père buvait aussi la casine: et pour fêter ma naissance, il voulut défier Sisquo Dumfki à qui en boirait le plus. Cinq jours et cinq nuits ils en avalèrent sans désespérer; cinq jours et cinq nuits aussi, le calumet jeta son épaisse fumée. A chaque instant ils portaient à leurs lèvres la casine versée dans la coque de la noix de coco. Enfin, le sommeil sembla gagner la paupière du roi mon père; il était

* Espèce d'usquebaugh très-recherchée chez les Indiens: — excellente boisson. *Experto crede.*

plus long à boire, la main bientôt ne prenait plus la coupe, sa tête ne tarda pas à pencher sur ses épaules. Alors son généreux rival satisfait de la victoire qu'il venait de remporter, couvrit mon père de sa peau de léopard, et le laissa plongé dans un profond sommeil. Ce sommeil devait être l'avant-dernier pour lui; il ne se réveilla plus qu'une fois. Versez, cria-t-il, versez à pleine coupe la casine: et il ne cessa de vouloir boire que lorsqu'il fut mort. Il me serait difficile de dire combien il fut bu de casine dans ce prodigieux défi: des courtisans m'ont assuré que les deux champions burent assez de liquide pour rendre un canal navigable depuis le lac Otaquaphenogan jusqu'au Talahasochue! Je perdis donc mon père; mais pour lui succéder je fus obligé, d'après les coutumes du pays, de venger sa mort. Le soin de le venger fit partie de mon éducation. Je ne pouvais boire rien de moins fort que la casine. Tous mes repas étaient assaisonnés du rhum le plus violent: de sorte qu'à seize ans les liqueurs les plus spiritueuses m'étaient aussi douces que le lait. Sisquo Dumfki vivait encore: et il était encore sans rival dans sa tribu. Sa mort fut résolue par ma mère aussitôt que son époux mourut. Pour cela, elle jeta dans ma jeune âme les semences d'une haine impérissable contre celui qu'elle appelait le meurtrier de mon père. Elle m'apprenait la gloire, les délices que l'on trouve dans la vengeance. Elle m'exhortait souvent à prendre la hache et le tomahawk, dans la crainte où elle était que l'éducation que j'avais reçue ne fût pas suffisante pour vaincre à force de boire le *preneur de rats* si terrible. Mais je connaissais mes forces; et j'envoyai dans les tentes des Chicassas un messenger pour qu'il invitât à un banquet et qu'il défiât en mon nom le buveur ennemi. Il vint. On se figure aisément quels sentimens devaient m'agiter en me trouvant face à face avec le meurtrier de mon père; car c'est ainsi que depuis le jour où j'avais été suspendu aux branches aromatiques du magnolier, on m'avait dépeint le noble, le généreux, le grand Sisquo Dumfki. Vous verrez par la suite de cette narration combien j'avais tort de lui porter haine.

» Il vint, et comme il adressait ses hommages à ma royale mère, j'aperçus à ses côtés la jeune fille la plus belle que j'eusse jamais vue. Mon cœur s'émut, et j'en devins rouge. Ses membres n'étaient pas enveloppés de ces draperies que les dames d'Europe portent pour dissimuler la délicatesse ou les défauts de leurs formes. Ils étaient d'un poli de marbre, bien arrondis et d'une perfection admirable. Une légère ceinture brodée de plumes d'aigle, couvrait le milieu de son corps; un riche diadème de plumes de héron ornait sa belle tête: voilà tout son costume. Elle était si jeune, si naïve, si ravissante et si belle, que son premier regard pénétra dans mon cœur. J'avais douze femmes choisies dans ma tribu; plusieurs peuplades m'avaient pressé ardemment de choisir une ou deux vingtaines de leurs plus belles femmes, et j'avais jusqu'alors tardé de faire un choix. Mais dans cet instant je voulais les épouser toutes pour posséder la fille de Sisquo Dumfki. Et ces émotions tendres m'étaient inspirées par la fille de mon plus cruel ennemi, de celui contre lequel on avait dirigé mon éducation et ma haine, avec qui je devais boire jusques à mourir. Oh! qu'un regard de cette vierge enchanteresse me fit vite oublier le sentiment de la vengeance! Je lui parlai: je la trouvai douce, ingénue, angélique; elle était bien la fille des forêts sans sentiers, majestueuse comme le haut palmier qui étale dans les airs sa tête de panache, pure comme les jasmins avec leurs fleurs de la blancheur de la neige, qui épanouissent amoureusement leurs suaves corolles. Elle avait nom Nemrooma, qui dans votre langue signifie lis sans tache — Mon nom, je vous le dirai maintenant, était Quinmolla, buveur de rhum.»

Ici, le jeune homme s'arrêta et poussa un profond soupir.

J'avoue que je fus bien vivement intéressé de la manière dont il raconta cette partie de son histoire. Le voyageur à qui il s'adressait était en contemplation devant cette beauté sauvage. Son bœuf était encore intact dans son assiette, et il ne pouvait détacher ses yeux du jeune roi des Indes. Celui-ci reprit :

« La fête eut lieu enfin : Sisquo Dumfki et moi étions placés vis-à-vis, et assez éloignés des autres convives. Nous bûmes, et chaque fois que la barrique s'emplissait de nouveau, l'aimable Nemrooma accourait vers nous avec sa noix de coco. Je retins une fois sa main dans la mienne et la regardai avec une expression d'amour qui dut lui faire comprendre combien elle occupait mon cœur.

» Elle ne parut point fâchée que je l'admirasse; seulement, elle baissa le front et rougit, ce qui la rendit mille fois plus belle à mes yeux.

» Après avoir bu constamment pendant trois jours, je dis à mon adversaire : Hélas ! Sisquo, combien je souffre de voir continuer ce défi. Lors même que vous triompheriez de moi comme vous le fîtes de mon père il y a seize ans, n'espérez pas échapper à ceux qui désirent votre mort. Moi-même je l'ai désirée ardemment jusqu'à aujourd'hui; et maintenant que je connais votre noble caractère, et que je voudrais vous sauver, je crains de ne le pouvoir. Le héros m'écouta et ne s'émut point. Il épuisa la coupe qu'il tenait dans ses mains. — On ne meurt qu'une fois, dit-il; le Grand Esprit aime les actions des grands hommes. Dans l'Elisée il y a de la casine et du tabac.

» Je résolus d'employer tous mes efforts pour le soustraire à la mort que ma mère lui destinait. — Sisquo, renvoyons la suite du combat à une autre époque. Croyez-m'en; laissez-moi vous sauver; rendez-moi le plus heureux des hommes. Feignez d'être ivre de casine et de dormir; je placerai autour de votre tente une partie de mes gardes avec ordre de n'en permettre l'entrée, sous peine de mort, à aucun des émissaires de la reine. J'épouserai en même temps votre fille, si vous y consentez; et par ce moyen, allié de la famille royale, vous n'aurez rien à craindre de la haine de ma mère. — Prince, le plus puissant des rives de l'Alatamaha, j'accepte, je vous cède la victoire; une autre fois nous achèverons notre combat. Et pour Nemrooma, qu'est-elle, qu'une chétive fleur trop

honorée d'être transplantée dans les jardins de l'illustre Quinmolla !

» Ainsi, pour m'obéir, le noble Sisque Dumfki feignit d'être complètement ivre; il vomit, il chanta, il poussa des cris, et enfin, fit semblant d'être dans un état d'insensibilité parfaite. Je remarquai alors seulement l'absence de l'intéressante Nemrooma. Elle ne vint pas couvrir son père de peaux et de feuilles, et je dus moi-même placer sur son corps le manteau royal, et approcher ses pieds du feu. Je lui pressai amicalement la main et le laissai, non sans crainte que ma mère ne parvînt à le faire mourir. Cependant dix mille voix me saluaient vainqueur; mon triomphe enivrait de joie toutes les peuplades. Jamais conquérant au retour de lointaines expéditions, la robe rouge du sang de milliers de soldats, ne fût accueilli avec tant d'enthousiasme et d'amour. Après avoir averti le capitaine de mes gardes de veiller soigneusement à ce que personne ne pénétrât dans la tente où reposait mon rival, j'allai trouver la reine. Elle fumait : la fumée répandue autour de sa tête rendait ses yeux, noirs et perçans, semblables à deux brillantes étoiles sous un ciel nuageux.

« Il est donc mort, me dit-elle, car autrement mon fils n'oserait paraître devant sa mère. » — Il n'est pas mort, ma mère; il sommeille profondément : estimons-nous assez vengés, puisque le héros des Chicassas est vaincu. — Il sommeille ! C'est bien ; j'aviserai à ce qu'il ne se réveille plus. Dans les mains d'une femme le tomahawk aura, je pense, autant de vertu que la liqueur empoisonnée de la coupe; car sache, Quinmolla, que rien au monde ne me pourrait persuader que le généreux Atta-Kull-Kulla n'ait été empoisonné par son rival. Il buvait, vois-tu, non pas pendant cinq jours, mais des semaines, mais des mois entiers, et ces orgies ne l'éprouvaient pas plus qu'un bain dans le fleuve *le Guerrier*, qui coule sous d'épais ombrages. Dis-moi, dis-moi, mon fils, que Sisque Dumfki ne se réveillera plus. — Vous dire cela, non, non, cela me répugne; serais-je donc aujourd'hui traître comme l'hyène, ou traître comme les blancs ! Oh ! non ; et j'aime tant

la belle Nemrooma ! — Les plumes que tu portes sur ta tête ne sont donc pas des plumes d'aigle ? Ce sont donc des plumes arrachées à l'aile d'une colombe ? Ne crains-tu pas la colère de ton père dont j'ai vu l'ombre éplorée voltiger autour de ce palmier ? Ne crains-tu pas que du séjour des âmes, un de ces regards que personne ne peut voir sans mourir ne te balaie de dessus cette terre ? Fuis, tu es indigne des mille rois des forêts qui, bien long-temps avant que nous ne nous transportions dans ces plaines, habitaient les rivages de l'antique * Roi des fleuves. Fuis, tu es indigne d'eux, car tu préfères l'amour à la vengeance des Milésiens, des O'Flaërtys, des habitans des bois de Tippérary. — Elle exhala ainsi son indignation ; mais sa rage ne faisait rien sur moi. — Nemrooma ! me disait-elle encore ; et que trouves-tu dans cette fille qui puisse te faire faiblir ? Mais cesse de te laisser dominer par de vaines espérances d'amour. Elle est morte avec le soleil d'hier.

— Quoi ! tu aurais osé flétrir de mort ce lis que je voulais pour moi ? Que dis-tu ?

— L'Alatamaha est large et profond ; un canot est fragile et léger ; le bras d'une jeune fille est impuissant contre un courant impétueux. Seule sur une barque, inhabile à manier la rame, le fleuve l'aura emportée.

— Grand Esprit ! m'écriai-je : et j'oubliai le respect que je devais à ma mère. Tu te repentiras de cette cruauté. Avant mon retour, le palmier se dorera souvent des rayons du soleil.

» Je dis, et m'éloignai ; j'abandonnai tout : tente, parens, amis, sujets. Je m'enfonçai dans l'épais du bois ; je longeai long-temps le fleuve, et arrivé enfin à mon canot de pêche, j'y trouvai des provisions, mes perches, mes lignes, et ma lance guerrière, et mon carquois aux flèches empoisonnées ; je le poussai précipitamment au milieu du fleuve, dirigeant mes regards sur les rives, pour voir si une barque y avait échoué. Je naviguai ainsi tout un jour ; je commençais à crain-

* Mississipi. — Père des fleuves.

dre déjà que la barque ne fût arrivée à cet endroit du fleuve que nous nommions *Ile des Crocodiles*, que ce n'en fût fait de Nemrooma. — Oh! Alatomaha, avec qu'elle majesté se déroule la nappe brillante de tes eaux qui réfléchissent en se mouvant les immenses ombres des chênes, tandis que le chant d'une multitude infinie d'oiseaux frappe l'écho de tes rives! Oh! que cette scène de tranquille beauté contrastait avec mes tumultueuses pensées! Et quel contraste aussi de celles qui devaient agiter la jeune âme de Nemrooma, avec ces tableaux variés qu'épandait la nature devant elle, avec ces riches tapis de verdure, avec l'harmonie divine de ces habitans de l'air qui lissent au soleil leur éclatant plumage!....

» Je continuai de voguer toute la nuit, et même le lendemain matin, sans apercevoir ni la barque ni la jeune fille. Vers le milieu du jour, des rugissemens extraordinaires m'apprirent que j'allais bientôt entrer dans la lagune des Crocodiles. Je craignis beaucoup alors de rencontrer trop tard Nemrooma, et je redoublai d'efforts. Au détour du fleuve j'en fus récompensé en voyant tout près devant moi la barque tant désirée. Je n'étais cependant pas encore assis auprès de Nemrooma, et déjà nous étions dans le lac infernal. L'eau dormante était soulevée par une multitude d'alligators, leurs sifflemens glaçaient d'effroi. Sitôt qu'elle m'aperçut, la pauvre jeune fille ressentit une vive joie, abandonna son canot et sauta dans le mien; et puis, trop violemment émue, elle s'évanouit. La barque qu'elle venait de quitter devint aussitôt le théâtre d'un combat terrible. Un crocodile de grosseur prodigieuse, caché dans des roseaux, sauta sur le frêle esquif. Sa platte queue battait la lagune; l'eau jaillissait de sa gueule entr'ouverte, comme d'une cataracte. Ses larges naseaux vomissaient des nuages de fumée; ses rugissemens retentissaient comme le tonnerre. Un autre monstre, parut pour lui disputer la barque; et soudain ils fondirent l'un sur l'autre. Leur course rapide s'imprima un instant sur la surface de l'onde. Le combat fut horrible. Quelquefois ils plongeaient jusqu'au fond du lac en s'enlaçant avec violence. L'eau devenait trouble et perdait sa couleur. Puis ils repa-

raissaient au-dessus de l'eau, et s'attaquaient de leurs mâchoires dont le bruit se répétait au loin. Ils s'enfoncèrent une dernière fois pour finir le combat au fond du lac. Le monstre vaincu s'enfuit se cacher sous les hautes herbes du rivage. Le vainqueur se dirigea vers le canot ; il le saisit avec ses deux pattes courtes ; peu d'instans après, la barque était dispersée çà et là et brisée en mille morceaux. Lorsque Nemrooma, revenue à elle, vit cette scène d'horreur, elle s'attacha convulsivement à mon bras : elle m'empêchait ainsi de travailler à notre fuite. Cependant peu à peu elle reprit du courage, et je ramai de toutes mes forces vers l'embouchure en dehors de la lagune. Mais, hélas ! ici encore la fortune devait nous être contraire : c'était l'heure à laquelle les poissons remontent le fleuve ; et comme l'eau est peu profonde en cet endroit, les crocodiles l'avaient choisi pour intercepter leur proie. Les rives du fleuve semblaient animées de poissons. Les crocodiles s'étendaient d'un rivage à l'autre. C'était la chose la plus effrayante qu'on pût voir, que ces monstres broyant des truites énormes dont les queues frappaient leurs yeux et leur tête avant qu'elles fussent avalées : en vérité, bien terrible spectacle que ce bruit de mâchoires, ces pattes à fleur d'eau, ces flots d'écume et de sang vomis par tant de gueules, ces vapeurs s'échappant de tant de naseaux. Je ne savais plus quel parti prendre. Enfin je persistai à ramer vers les bords de la lagune, dans l'intention de débarquer une fois que les poissons auraient été dévorés, pensant qu'il nous serait plus facile d'échapper ainsi aux monstres rassasiés. Nous n'avions pas fait la moitié du chemin, que j'aperçus deux crocodiles d'une grosseur énorme qui nous poursuivaient. Il nous était impossible de les éviter. Il se jetèrent rapidement sur nous. Déjà l'un d'eux, s'élevant au-dessus de l'eau, allait placer sa patte sur la barque, quand je lui décochai une flèche qui fort heureusement lui perça l'œil. Il roula au fond du lac en poussant des rugissemens affreux ; ce qui me permit de me défendre contre celui qui le suivait. Celui-ci se précipita en crachant un mélange d'onde et d'écume qui retomba sur nous comme une pluie d'ouragan. Abandonnant mon arc à l'adroite Nemrooma, je

saisis ma lance, frappai le monstre sur la tête et le tins ainsi éloigné pendant quelques instans. Il allait recommencer le combat, sa gueule s'ouvrait large et terrible, quand une flèche lui cloua la langue à la mâchoire. Il s'éloigna avec de grands cris. Je me dirigeai aussitôt avec la rapidité de l'éclair vers le rivage, j'enlevai la pauvre Nemrooma et la déposai au pied d'un immense magnolier qui était à quelques pas de moi. Cependant comme nous étions déjà sur le rivage, nous aperçûmes un nombre prodigieux de crocodiles groupés autour du bateau; même un d'entr'eux y entra, et notre seul espoir de salut s'engloutit sous le poids du monstre.

» Je remarquai aussi que l'île était peuplée d'ours. Nous n'avions plus de provisions; nos flèches étaient restées dans le bateau. Partout, impossibilité de nous soustraire à une mort affreuse. »

Ici le jeune homme s'arrêta, et le voyageur dont l'intérêt était encore plus vivement excité, lui dit : — Pour l'amour de Dieu, racontez-moi, monsieur, comment vous vous êtes sauvé?

Comme l'étranger se préparait à lui répondre, je regardai autour de moi dans la salle. Tout le monde avait disparu. Chacun avait réglé son compte, et le garçon de l'auberge attendait impatiemment, appuyé contre un buffet.

— Comment je me suis sauvé? reprit le prince indien; c'est précisément ce qui m'embarrasse, et j'espère que vous m'aidez à trouver un moyen.

— Moi vous aider? répondit le voyageur. Ce serait chose difficile.

— La diligence est prête, monsieur! cria le garçon.

— Le fait est, reprit le jeune homme, que j'en suis là du conte que j'écris pour le prochain numéro du *Blackwood*; mais je veux être damné si je sais un expédient naturel et vraisemblable pour sortir de l'île des Crocodiles.

— Le conducteur ne peut plus attendre, reprit à son tour le garçon; votre souper se monte à deux shillings et six pence.

— Mon souper! dit le voyageur. Est-ce que ce drôle, avec son conte de vieille, avec son titre de roi de Jacdas, de Kick-chas et de je ne sais plus quoi, m'a donné le temps de manger un seul morceau?

— Mais faites donc attention, mon bon monsieur, que le cocher ne peut plus attendre.

— Je vous répète de me laisser. Je n'ai rien mangé depuis Birmingham.

— Dites donc, monsieur, quel expédient m'indiquez-vous pour enlever le couple infortuné de l'île des Crocodiles?

— Que le diable l'emporte, votre couple, et que les crocodiles en fassent bonne chère!

— Deux shellings et six pence pour votre souper, monsieur.

— Deux cent-soixante diables plutôt! répondit le voyageur, rouge de colère, s'enveloppant de ses deux manteaux et se disposant à continuer son voyage. Faites-vous payer par le maudit roi des Indes, qui n'est qu'un misérable écrivain de magasins; car je veux être pendu s'il ne m'a escamoté mon bœuf froid, et bu par-dessus le marché jusqu'à la dernière goutte de mon porter.

— Tout est prêt! cria le conducteur du milieu de la cour.

— Tout est prêt! répéta le postillon. Tcho! pho! i-io hip! hip! tra! Et le pauvre voyageur, la faim dans le ventre, fit le tour de la place au Blé et passa sur le pont de la Magdelaine, à raison de onze milles à l'heure.

(*Blackwood's Magazine.*)

L. CAPELLA.

LA PÉROUSE,

DRAME EN VERS. *



Jean - François GALAUP DE LA PÉROUSE, né à Albi en 1741, était déjà célèbre par dix-huit campagnes sur mer, quand Louis XVI le chargea de sa glorieuse et funeste expédition. Le Roi lui-même avait conçu et tracé de sa main le plan de ce voyage, dont le but devait être l'exploration de toutes les côtes, de toutes les mers, depuis le pôle nord entre l'Amérique et le Kamschatka jusqu'à la Nouvelle-Zélande, à l'autre extrémité du globe. Une plus noble mission était attachée à ces utiles découvertes :

* Avant d'être nommé recteur de l'académie de Clermont, et ensuite de celle de Toulouse, M. G. Ozaneaux avait, comme on sait, travaillé pour le théâtre. Son drame de *Misolonghi* avait déjà obtenu un succès qui en promettait beaucoup d'autres, et un *La Pérouse*, reçu en Août 1829 au Théâtre Français, était près de subir à son tour l'épreuve de la représentation, quand la révolution de Juillet vint changer la destinée de son auteur. Ami de tous les établissemens généreux et utiles, M. Ozaneaux a applaudi un des premiers à la fondation de la Revue du Midi; en conséquence, il a bien voulu nous communiquer le premier acte de son drame inédit, qui est probablement écarté pour jamais de la scène, et qui a pour nous un intérêt en quelque sorte local, car *La Pérouse* était presque

La Pérouse devait répandre dans les innombrables îles de la mer du Sud, encore sauvages, et séparées par des milliers de lieues de tous les continens, les premières clartés et les arts les plus utiles de la civilisation européenne. Ses vastes connaissances, son infatigable activité, son génie, et les admirables qualités de son âme, le rendaient digne de conduire et capable d'achever cette belle entreprise. L'enthousiasme qu'elle excita fut général en Europe : tout ce que la France avait alors de jeunes marins passionnés pour la gloire, de savans zélés pour les progrès de la science, voulut en partager les honneurs. Astronomes, naturalistes, peintres, géographes, quittèrent les fauteuils de l'académie pour aller faire ce qu'on appelait le tour du monde. Deux seulement devaient échapper à la catastrophe : le jeune Gaspard Monge, si célèbre depuis, qui fut forcé de se faire relâcher à Tenériffe, et M. Delesséps*, depuis consul de France dans le Levant, et que La Pérouse envoya du fond du Kamschatka, à travers les glaces des Samoïedes et les steppes de la Tartarie, porter ses dépêches à Paris.

La Pérouse était parti de Brest avec deux frégates, l'*Astrolabe* et la *Boussole*, le 4.^{er} Août 1785. Il traversa l'Atlantique, et, tournant l'Amérique à l'extrémité méridionale, il la parcourut dans toute sa longueur par la

notre compatriote. Ce n'est pas à nous à faire ressortir ce qu'il y a d'heureux dans la pensée philosophique qui sert de base à la conception de cette pièce de théâtre : on remarquera seulement qu'elle est écrite en vers libres, sauf dans les passages où la rapidité du dialogue a exigé l'emploi de l'alexandrin ; le poète a cru devoir adopter cette forme comme plus favorable à la conversation théâtrale, *natum rebus agendis*, et surtout comme plus appropriée au caractère des sauvages qu'il avait à faire parler.

(Note du Directeur.)

* Il vient de mourir.

mer Pacifique jusqu'à l'extrémité septentrionale. Trois fois il passa la ligne, trois fois, avec un rare bonheur, il parcourut toutes les zones, des glaces du nord aux glaces du midi. Sa prudence, et les soins paternels qu'il prenait de ses équipages, les conservèrent en bon état pendant trois années qu'ils tinrent la mer. Il était à Botany-Bay de la Nouvelle-Hollande le 7 Février 1788, époque à laquelle il écrivait au ministre son retour et la ligne qu'il allait suivre pour rentrer en France. Ses découvertes étaient achevées, sa mission accomplie; mais déjà un malheur affreux avait signalé sa dernière course, et comme annoncé la catastrophe qui l'attendait : Delangle, capitaine de l'*Astrolabe*. Lamanon, membre de l'Institut, et quelques personnes de l'équipage, avaient été massacrés presque sous ses yeux par les sauvages dans les îles des Navigateurs. Lui-même quitta Botany-Bay, et l'on n'entendit plus parler de lui.

Sa disparition causa en France une douleur générale : toute l'Europe en fut émue; de toutes les parties du monde les marins coururent à sa recherche. L'Assemblée Constituante envoya une expédition commandée par le général d'Entrecasteaux. Il suivit toutes les indications de La Pérouse, et ne trouva rien; seulement son voyage jeta un grand jour sur le climat, les mœurs, les productions de ces contrées. M. de Labillardière, naturaliste, membre actuel de l'Institut, qui l'accompagnait, apporta des richesses au cabinet du jardin du Roi. Il y a huit ans enfin, un capitaine anglais prétendit avoir découvert des traces du naufrage de La Pérouse; il indiquait les îles Hébrides, situées à une distance peu éloignée des antipodes de Paris. Le gouvernement français ordonna une expédition. Le capitaine Dumont d'Urville, un de nos marins les plus distingués, partit de Toulon le 25 Avril 1826, et rentra le 25 mars 1829 dans le port de Marseille, avec des données certaines sur le lieu du naufrage de La Pérouse, quelques

détails sur sa catastrophe, et rapportant quelques objets provenant de son équipage.

M. d'Urville a élevé un monument à La Pérouse sur le lieu même du naufrage. Il résulte de son rapport, qu'on peut lire dans le *Journal des Voyages*, publication de Mai 1829, que les deux frégates françaises échouèrent pendant une nuit obscure dans les récifs de corail qui environnent les îles de Vanikoro; que l'une d'elles, entraînée par les courans, fut engloutie; l'autre fut brisée, mais l'équipage se sauva. Il n'échappa, du reste, à la mer que pour tomber sous les coups des sauvages.

Seulement une tradition singulière se mêle à ce récit : il paraît certain que deux hommes échappèrent au naufrage et à la mort, et vécurent dans l'île une ou deux années : on ignore quelle fut leur fin.

Je me suis emparé de cette tradition, et j'ai tâché de représenter ces hommes séparés de la société européenne et jetés au milieu d'un peuple sauvage, sans autre ressource, sans autre puissance que celle de leur intelligence personnelle. C'est la lutte de la civilisation contre la barbarie, et la victoire de cette dernière; victoire d'un moment, puisque la civilisation triomphe, même en succombant.

Au lieu de deux hommes, j'en ai mis trois : il me fallait trois nuances pour représenter l'européen. Ces trois noms sont historiques.

PREMIER ACTE.

PERSONNAGES DU DRAME.

LA PÉROUSE.

LAW DE LAURISTON.*

LASTENNEG, matelot provençal.

ZODAI, enfant de treize ans, roi des îles Vanikoro.

AMÉA, sa sœur.

EROMINGO, chef de la tribu des prêtres.

ZÉBOUM, chef de la tribu des guerriers.

Prêtres, Guerriers, Vieillards, Femmes, Enfants, etc.

Le théâtre représente une pelouse, sous des bananiers, au penchant d'une montagne, et près de la mer, qu'on doit apercevoir d'un côté dans le fond ; de l'autre, la montagne continue à s'élever.

Sur une petite éminence, au fond de la scène, est la cabane royale, entourée d'un jardin cultivé, que ferme une haie de bambous. On doit y remarquer des arbustes odoriférans : le pamplemousse, l'yamboos, le gardenia, etc. Auprès doit passer un ruisseau ombragé de mangliers, qui descend vers la mer.

Sur le devant du théâtre, est la cabane des français, et vis-à-vis sur le même plan, un petit monument en pierres entassées sans art, surmonté d'une croix. On y lit en caractères grossiers, les noms suivants : de Clonard, de Monti, d'Aigremont, Lepaute, d'Agelet, d'Arbaud, Duché de Vancy, Broudou, de Vaujuas. Les noms continuent sur les autres faces du monument.

A divers plans, et dans le fond, sur la montagne, on distingue

* C'était un des deux frères du maréchal Lauriston, mort depuis peu.

quelques huttes de sauvages. Elles sont en général construites avec des colonnes d'arbre à pain serrées les unes contre les autres, et couvertes d'un toit de feuilles de palmier. La porte est une simple ouverture fermée par une planche.

SCÈNE I.^{re}

LA PÉROUSE, LAURISTON, ZODAI, AMÉA,
ZÉBOUM, SAUVAGES.

Au lever du soleil, des Sauvages sont occupés à orner la cabane royale avec les débris du bâtiment français échoué sur ces côtes; d'autres travaillent au jardin. La Pérouse, au fond, dirige et surveille leurs travaux.

Sur le devant, Lauriston, assis, dessine la vue du rivage; des insulaires, groupés autour de lui, expriment par des gestes leur admiration, en comparant son ouvrage aux objets qu'il copie.

En face, Zodaï, debout près du monument et environné d'une foule nombreuse, à genoux ou couchée à ses pieds, suit avec la pointe d'une flèche les syllabes des noms écrits sur la pierre, et semble méditer profondément. Zéboum, à demi couché près d'un arbre, regarde cette scène avec mépris.

Améa, suivie de quelques jeunes filles, descend la montagne et s'arrête au fond, près de La Pérouse.

AMÉA, à La Pérouse.

Ami, prends du repos : l'air est brûlant, les yeux
Ne peuvent supporter les reflets de la plage.
Le soleil immobile est au plus haut des cieux,
Les cocotiers n'ont plus d'ombrage.
Reste au moins sous ces bananiers,
Ton front sera couvert de leur large feuillage.
Tiens, j'ai pressé pour toi, dans ce beau coquillage,
La liqueur fraîche des palmiers.

(Elle lui présente un coquillage en nacre de perles.)

LA PÉROUSE.

Merci, bonne Améa. (*Il boit.*)

AMÉA, s'approchant de Lauriston et regardant son ouvrage.

Dieux! voici nos cabanes!

Les mangliers, et le ruisseau,
Et les gazons, et les grandes lianes
Qui sur nos fronts se courbent en berceau.

(*In indiquant le dessin.*)

Mais que vois-je! C'est moi!..... C'est le bon La Pérouse!

(*La Pérouse s'approche et regarde.*)

C'est Zodaï!

ZODAI, s'approchant.

Moi?

AMÉA.

Tiens, regarde.

ZODAI, montrant le dessin.

Et ce vieillard,
Au milieu de la foule assis sur la pelouse?

LAURISTON.

C'est ton père.

ZODAI.

Ah! ma sœur, détourne ton regard;
Toi, Lauriston, cache-nous son image.

LAURISTON.

Quoi! c'est lui dont la main nous sauva du naufrage,
Et tu veux!....

ZODAI

Tu sais bien que demain sur ces bords
 De nos aïeux la fête se célèbre:
 Et malheur à celui qui dans ce jour funèbre
 Voit devant soi la figure des morts!

LA PÉROUSE.

Et comment l'oublier, ce prince magnanime?
 A chaque pas je le retrouve ici.
 Il faut donc oublier aussi
 La nuit où son secours nous tira de l'abîme!
 Nuit affreuse!..... Les vents, contre nous déchaînés,
 Nos deux vaisseaux désunis, entraînés
 Par des courans fougueux, et sillonnant sans voiles
 Un Océan sans fin, sous un ciel sans étoiles!....
 Le mien lancé sur des écueils couverts,
 Et de ses cavités profondes
 Le bruit sourd m'annonçant le passage des ondes
 Qui se précipitaient dans ses flancs entrouverts!....
 Et puis des côtes inconnues,
 Des monts lointains, dont le feu des éclairs
 Dessinait un moment le contour dans les nues....
 Ce tumulte confus où ma voix se perdait,
 Ces cris de désespoir, ces signaux de détresse
 Auxquels l'écho seul répondait;
 Ces eaux qui s'élevaient sans cesse,
 Et ce vaisseau qui toujours descendait!....
 Ah! Zodaï, de ma pensée
 Cette image jamais ne peut être effacée.
 C'est là, sur ce récif..... les flots moins agités
 Réfléchissaient du jour les premières clartés;
 Là que j'ouvris les yeux : une foule empressée
 Etait debout à mes côtés.
 Ton père m'apparut comme un Dieu favorable :

Sa douce voix, son air humain,
 Le rameau vert qu'il tenait à la main,
 Tout m'assurait un accueil secourable.....
 Mais cet accueil, je le payais bien cher !
 J'appelai mes amis : il me montra la mer ;
 Des corps inanimés, des débris que l'orage
 Reprenait tour à tour et rendait au rivage,
 Lauriston, qu'Améa ranimait avec toi,
 Et le vieux Lastennec, qui pleurait près de moi ;
 C'était là tout. Depuis ce jour funeste
 Bien des jours ont passé, bien des mois : notre ami
 Du dernier sommeil a dormi,
 Et ce portrait fidèle est tout ce qui nous reste.
 Laissez-moi contempler ces traits ; j'aime à les voir....

ZÉBOUM, à part.

Regarde-les long-temps !

ZODAI.

Non, du moins pas ce soir ;
 Tu le pourras demain, mon ami, je t'en prie ;
 Tu ne veux pas mourir sans revoir ta patrie ?

LA PÉROUSE.

Oh ! non.

ZODAI.

Viens, tu vas voir comme de tes leçons
 J'ai su pénétrer les mystères ;
 J'ai voulu m'essayer sur de vains caractères,
 Et je puis lire tous ces noms.

LA PÉROUSE.

Ces noms ?

ZODAI.

Oui.

LA PÉROUSE.

Quel cruel souvenir!

ZÉBOUM, à part.

Sacrilège!

Puissent nos dieux punir cet affreux sortilège!

ZODAI, indiquant avec sa flèche les noms du monument et lisant lentement.

De Clonard..... de Monti..... d'Aigremont....

LA PÉROUSE.

De Clonard!

ZODAI.

Me serais-je trompé?

LA PÉROUSE.

Non, mon fils.

AMÉA.

Le bel art!

LA PÉROUSE.

Ah! de la marine de France

Ils étaient tous la gloire et l'espérance.

Si de leur équipage il ne restait plus rien!

AMÉA.

Mais pourquoi ces regrets? Nous t'aimons, tu nous aimes;

Vous devez être heureux vous-mêmes,

Vous nous avez fait tant de bien!

Quels secrets dans nos cœurs, charmés de les apprendre,
Du haut des cieux vous avez fait descendre !
Nos devoirs nous sont mieux connus,
De ses enfans la mère est plus chérie ;
Les mots de Dieu, de père, de patrie,
Veulent dire pour nous quelque chose de plus.
Nos bras, guidés par vous, ont orné nos demeures,
Fécondé nos jardins ; et ce temps dont les heures
Comme un rêve des nuits s'effaçaient pour toujours,
Dans notre souvenir a laissé tous ses jours.
Vous avez découvert à notre âme ravie
Un autre monde, une autre vie :
Ces lieux même, ces lieux sont devenus plus beaux.
Nous aimons l'air, les eaux, les gazons, la lumière ;
Nous aimons la nature entière :
Nous sourions jusque sur les tombeaux.

LA PÉROUSE.

Voilà le plus doux prix où je pouvais prétendre :
Vous voir plus éclairés, plus sages, plus heureux.
Ah ! si mon roi pouvait t'entendre !
Mon roi si bon, si généreux !
« De ces peuples enfans dissipez l'ignorance,
» Me disait-il : de nos arts bienfaisans
» Répandez en tous lieux les utiles présens ;
» Dans l'univers entier faites aimer la France ».
Dans l'univers ! ô fatal souvenir !
Du moins, si notre état devait bientôt finir !
Si nos amis vivaient encore !
Si leur vaisseau, jusques à l'Ile-Aurore,
Du moins avait pu parvenir !

ZODAI.

Écoute : Eromingo va bientôt revenir,
Il te dira de leurs nouvelles.

LA PÉROUSE.

Nous fera-t-il des récits bien fidèles ?

LAURISTON.

Il a dû parcourir tous les lieux d'alentour.

LA PÉROUSE.

Je désire à la fois et je crains son retour.

LAURISTON.

Quel autre pouvions-nous charger de ce message ?

ZODAL.

C'est lui qui de nos Dieux interprète les lois ;
Il ne peut vous tromper.

AMÉA.

D'ailleurs, dans son jeune âge,
Il a vu ton pays ; il s'en souvient : sa voix
Murmure encore quelquefois
Des sons de votre beau langage.

ZODAL.

N'en doute pas, il arrive aujourd'hui.

LA PÉROUSE, allant au fond de la scène.

Je ne vois pas encor la pirogue.

AMÉA, à Lauriston.

C'est lui
Qui nous a conté les merveilles

De vos magiques régions.
Mon frère et moi nous l'écoutions,
Et ses récits enchantaient nos oreilles.
Je me le figurais, ce sol mystérieux,
Bien loin, bien loin, là-bas, où la voûte azurée
Va toucher la mer ignorée.
Je me disais : ils sont plus près des cieux,
Ces êtres fortunés : comme ils doivent entendre
Bien mieux que nous ce que disent les Dieux !
Si l'un d'eux sur nos bords pouvait un jour descendre,
Beau, jeune, bon sur tout, comme je l'aimerais !
La nuit, dans mon sommeil, je voyais son visage ;
Lauriston, il avait ton sourire, tes traits....
Je cherchais cette douce image
En m'éveillant, et je pleurais.
Quelquefois dans nos bois je marchais avec elle ;
Je la sentais tout près de moi,
Je lui disais : dans la grande nacelle
Que je voudrais m'en aller avec toi !
Comme on doit être bien sur ces rives lointaines !
Le soleil quitte là sa couronne de feu ;
L'eau limpide de vos fontaines
Réfléchit un ciel toujours bleu.
Les puissances du mal, de vos cases bannies,
Ne troublent point la paix de vos amours ;
Dans vos demeures tous les jours
Vous recevez les bons génies.
Ah ! s'il est dans vos champs des gazons toujours frais,
Une lumière douce et pure,
Des bengalis dans vos forêts,
Et des fleurs pour ma chevelure ;
Si tu n'as pas dit : « Sois à moi ! »
A quelque étrangère plus belle,
O mon ami ! dans la grande nacelle
Que je voudrais m'en aller avec toi !

LAURISTON.

Que tu sais de douces paroles,
 Chère Améa ! comme tu me consoles
 De tous les biens que j'ai perdus !
 Auprès de toi bientôt je n'y songerai plus.
 Mais l'infortuné La Pérouse,
 Loin de tous ses amis, loin de sa jeune épouse,
 Loin d'un monde brillant dont il était l'honneur,
 Comment lui rendre le bonheur ?
 Il est chez nous des plaisirs qu'on ignore,
 Dont on n'a pas besoin dans vos heureux climats ;
 Vous n'avez pas de mots pour les nommer encore,
 Et si je t'en parlais tu ne m'entendrais pas.

(*A part.*)

O trésors de l'esprit, chefs-d'œuvre du génie,
 Délicieux et féconds entretiens,
 Qui du monde pensant maintenez l'harmonie,
 Arts, sciences, rayons de la gloire infinie,
 N'êtes-vous pas d'indispensables biens !

LA PÉROUSE, au fond.

Ah ! voici Lastennec !

LAURISTON.

Courons !

LA PÉROUSE.

Il nous appelle,

Silence !

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, LASTENNEC, *sur la montagne,*

LASTENNEC.

Excellente nouvelle !
 Eromingo ! Je viens d'apercevoir

A l'horizon nord-est se former un point noir ;
 C'est la pirogue : à moins que vers la marée haute
 Le vent ne souffle de la côte,
 Dans ces eaux il sera ce soir.

LA PÉROUSE.

O mon Dieu ! c'est la vie ou la mort qu'il m'apporte !
 Allons !

LASTENNEC.

Sur la montagne il fait bien chaud.

LA PÉROUSE.

N'importe.

*(Ils sortent tous , excepté Zéboum et Lastennec ,
 et montent la montagne.)*

SCÈNE III.

LASTENNEC, ZÉBOUM, *qui est resté à sa place.*

LASTENNEC.

Eh bien ! tu ne vas pas avec les autres ?

ZÉBOUM.

Non.

LASTENNEC.

Pourquoi ne suis-tu pas La Pérouse ?

ZÉBOUM.

A quoi bon ?

Je suis bien là.

LASTENNEC.

Ton chef va venir.

ZÉBOUM.

Qu'il arrive.

LASTENNEC.

Comment ! tu n'iras pas l'attendre sur la rive ?

ZÉBOUM.

Peut-être.

LASTENNEC.

Allons, monsieur ne veut pas se gêner.
Voilà comme ils sont tous : dormir, se promener,
Se coucher sous un arbre, et manger ;.... quelle vie !
Quel ennui !

ZÉBOUM.

Que dis-tu ?

LASTENNEC.

Je dis que je m'ennuie.

ZÉBOUM.

Je n'entends pas.

LASTENNEC.

Je dis que je voudrais partir.

ZÉBOUM.

Pars.

LASTENNEC.

Si mon général y pouvait consentir,
Nous irions en pirogue....

ZÉBOUM.

Où ?

LASTENNEC.

Tiens, belle demande!
 Nous irions.... loin d'ici.... sur la mer.

ZÉBOUM.

Elle est grande
 La mer.

LASTENNEC.

Oui, bien plus grande encor que tu ne croi;
 Mais je n'en ai pas peur; c'est mon pays à moi....

ZÉBOUM.

Ton pays ?

LASTENNEC.

Oui : j'ai vu les eaux avant la terre :
 Les vagues m'ont bercé sur le sein de ma mère.
 J'eus pour premiers jouets les cordages mouvans,
 Les longs plis de la voile et le souffle des vents;
 Pour premier toit, le Ciel; pour lit, une chaloupe :
 J'ai grandi sur des mâts, vieilli sur une poupe.
 Je veux la mer : ici je ne saurais marcher,
 Que le sol à mes pieds ne semble s'attacher :
 Cette immobilité qui partout m'environne,
 Ces vallons rétrécis, ce bord qui m'emprisonne,
 Ces éternels gazons sous mes pas étendus,
 Cet air brûlant qui souffle, et ne m'emporte plus,
 Tout cela me fatigue et m'abat : dans un rêve
 Il me semble souvent que l'île se soulève,
 Et comme un grand vaisseau qu'on lance sur les mers,
 Se détache, et m'entraîne au bout de l'univers.

ZÉBOUM.

Heureusement qu'un Dieu la retient sur sa tête.

LASTENNEC , riant.

(*A part.*)

Un Dieu !... Que vas-tu faire , ô Lastennec ? arrête :
A ce peuple crédule et superstitieux
Mon général défend qu'on parle de ses Dieux.

ZÉBOUM.

D'ailleurs , Eromingo va le rendre propice ,
Et demain vous verrez un fort beau sacrifice :
Vous n'étiez pas encor dans cette île au dernier ?

LASTENNEC.

Non.

ZÉBOUM.

Sans doute il ramène un nouveau prisonnier.

LASTENNEC.

Un prisonnier !.. pourquoi ? Je crains de te comprendre.

ZÉBOUM.

Eh bien ! cette nouvelle a l'air de te surprendre !
Tu demandes pourquoi ?

LASTENNEC.

Oui.

ZÉBOUM.

Tiens !... pour l'égorger.

LASTENNEC.

O Ciel ! on tue un homme !

ZÉBOUM.

On tue un étranger.

LASTENNEC.

Comment ! Eromingo, que je croyais si sage ,
N'a pas anéanti cet exécrable usage !

ZÉBOUM , souriant.

Eromingo !

LASTENNEC.

Quoi ! lui qui dans ses jeunes ans ,
A suivi Bougainville en France !

ZÉBOUM,

Ils sont plaisans !
Gardez vos sentimens et laissez-nous les nôtres.
Eromingo, chez vous, a-t-il blâmé les vôtres ?

LASTENNEC.

Nous ne versons jamais le sang humain.

ZÉBOUM.

Jamais ?

LASTENNEC.

Nous tuons les méchans,

ZÉBOUM.

Quels sont vos droits ?

LASTENNEC.

Eh ! mais...

(A part..)

Si monsieur La Pérouse était là !... que répondre ?..

*(Haut.)**(A part.)*

La justice... D'un mot il saurait le confondre.

(*Haut.*)

Mais vous faites un crime.

ZÉBOUM.

Et pour quelle raison?

LASTENNEC.

Cet homme vous ressemble.

ZÉBOUM.

Après ?

LASTENNEC.

Il a maison ,

Femme , enfans.

ZÉBOUM.

C'est possible.

LASTENNEC.

Il veut vivre.

ZÉBOUM.

Sans doute.

LASTENNEC.

Eh bien ?

ZÉBOUM.

Il faut qu'il meure.

LASTENNEC.

O quelle tête !

ZÉBOUM.

Écoute.

Le héron, comme l'aigle, a son nid, ses petits,
 Sa compagne ; il ressent les mêmes appétits,
 Il aime à vivre. Il peut, les ailes étendues,
 S'élever dans les airs, et traverser les nues :
 Pourtant l'aigle le tue, et le mange.

LASTENNEC.

Il fait bien ;
 Mais la comparaison ici ne prouve rien :
 Je te parle d'un homme, et...

ZÉBOUM.

La chose est la même.

LASTENNEC.

Dieu ! si mon général était là !.. quel blasphème !
 Se peut-il qu'un sauvage ait raison contre moi !
 Je sens bien qu'il se trompe, et ne sais pas pourquoi.
 Ah ! leur férocité n'était donc qu'assoupie !..
 Heureusement, voici mon général.

ZÉBOUM, sortant.

Impie !

SCÈNE IV.

LA PÉROUSE, LAURISTON, LASTENNEC.

LA PÉROUSE.

Ah ! mon vieux compagnon, nous allons donc savoir
 Le sort de nos amis : la pirogue s'avance,
 Au milieu des récifs tu peux l'apercevoir.
 Mais je commence à perdre l'espérance.

LASTENNEC.

Pourquoi donc, commandant ?

LA PÉROUSE.

Je ne sais : mais enfin
S'ils étaient massacrés ! Sur ce triste rivage
S'il nous fallait attendre un semblable destin !

LAURISTON.

Mon général , quel lugubre présage !
Ce peuple nous chérit.

LA PÉROUSE.

Je ne puis partager,
Lauriston, des erreurs qui tiennent à votre âge.
L'amitié d'un peuple sauvage
Me cache toujours un danger.

LAURISTON.

Depuis un an pourtant ils se laissent conduire.

LA PÉROUSE.

Ce qu'a fait une année, un jour peut le détruire.
Un jour ! que dis-je ? un seul moment.

LAURISTON,

Eromingo ?...

LA PÉROUSE.

C'est lui que je crains.

LAURISTON.

Et comment ?
Lui qu'on a vu dans nos contrées !...

LA PÉROUSE.

Vous dites vrai, qu'on a vu ; qu'en tous lieux
On a montré comme objet curieux,

Comme un de ces produits des terres ignorées,
 Qui d'un monde blasé réveillant les plaisirs,
 Occupent quelques jours ses frivoles loisirs.
 Et lui, qu'a-t-il gagné? qu'a-t-il vu? Des spectacles,
 Dont son œil n'aperçut que les vastes décors.
 De la société comprit-il les trésors?

Il n'en reçut que des oracles,
 Il n'en saisit que les dehors,
 N'en contempla que les miracles.
 Aussi, qu'en a-t-il rapporté?

Ce qu'au fond des cachots où son maître le plonge,
 L'esclave en s'éveillant conserve d'un vain songe
 Qui lui montra la liberté....

L'horreur de son état, le désespoir, l'envie,
 La haine, si terrible en un cœur impuissant,
 Et dont le feu caché dure autant que la vie

Ou ne s'éteint que dans des flots de sang :

Tel est Eromingo.

(*On entend un coup de canon fort éloigné.*)*

Quel bruit!.... Je n'ose y croire.

LAURISTON, avec hésitation.

C'est le canon?...

LA PÉROUSE.

(*Nouveau coup.*)

Encor! c'est le canon!

* Il est démontré maintenant que le général d'Entrecasteaux, envoyé par l'Assemblée Constituante à la recherche de La Pérouse, passa à une très-petite distance de l'endroit du naufrage, où il aurait certainement trouvé les français dont parle la tradition citée plus haut. Mais des indications trompeuses données par les sauvages, qui sans doute craignaient la vengeance des européens, l'écartèrent de ces parages dangereux.

L'auteur a profité de ces idées, car ces fausses indications sont un des ressorts importants de son action dramatique.

LASTENNEC.

Victoire !

Victoire ! on vient à nous !

LA PÉROUSE.

Oui , je crois distinguer
Vers le cap nord de cette île lointaine...

LAURISTON.

C'est une voile européenne !

LASTENNEC.

Dieu soit béni !.. nous allons naviguer !

LA PÉROUSE.

Je puis donc espérer de te revoir encore
O mon pays !

LAURISTON, à part.

D'où vient ce trouble que j'ignore !
Améa ! Ciel ! la fuir !

LA PÉROUSE.

Après tant de malheurs !
Ah ! venez ; sur mon cœur il faut que je vous presse !
O mes amis , dans ce moment d'ivresse ,
On oublierait un siècle de douleurs.

LASTENNEC.

Oh ! j'en pleure de joie !

LA PÉROUSE à Lauriston.

Et votre âme attendrie
N'est pas toute au bonheur de revoir la patrie !
Vous semblez inquiet, Lauriston !

LAURISTON.

Je ne puis
Me rendre assez raison de l'état où je suis,
Ah ! ma tête s'égaré !... Améa !... ce navire !...

LA PÉROUSE.

Eromingo l'a vu ; sans doute il va nous dire :
On vous attend ; partez.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS , AMÉA.

AMÉA.

Que vois-je ! quels transports !

LAURISTON.

Nous allons pour toujours abandonner ces bords.

AMÉA.

Pour toujours !

LAURISTON.

Tiens, vois-tu ce vaisseau ?

AMÉA.

Oui, je tremble.

LAURISTON.

Il vient pour nous chercher, et nous partons.

AMÉA.

Ensemble ?

LAURISTON.

Nous trois.

AMÉA.

Vous sur les mers ! vous en France ! et sans moi !
Non, non.

LA PÉROUSE.

Dieu ! qu'as-tu dit ?

AMÉA.

Lauriston ! avec toi !
A jamais avec toi ! Je veux que tu me prennes
De tes deux mains , ainsi ; je veux que tu m'entraînes
Au rivage , à la mer , à ce vaisseau , là-bas !

LAURISTON.

Mais ton frère, Améa, ne le permettra pas.

AMÉA.

Suis-je à lui ? non , à toi ! Je suis à toi ! mon âme,
Mon bonheur , tout est là : si Zodaï me blâme ,
Si le peuple , les dieux me retiennent , eh bien !
Je dirai : tuez-moi ! Sans lui , je ne suis rien ,
Rien , qu'une ombre , une image immobile , glacée ,
Rien , qu'un souffle , une voix qui n'a plus de pensée.
Tuez-moi !

LA PÉROUSE.

Lauriston !

LAURISTON.

Je ne me connais plus ;
Sa parole a fixé mes vœux irrésolus.

LA PÉROUSE.

Eh bien ?..

LAURISTON.

Mon Améa, celle que j'ai nommée
Mon ange protecteur, ma sœur, ma bien-aimée !
Ce départ, c'est sa mort : puis-je l'abandonner ?

LA PÉROUSE.

O ciel ! qu'ai-je entendu ! Vous voulez !..

LAURISTON.

L'emmener,

Ou rester avec elle.

LA PÉROUSE.

O projets téméraires !

Moi vous laisser ici, Lauriston ! Et vos frères,
Votre roi, vos amis, tous vos concitoyens,
Que leur dire ? Enchaîné par de honteux liens
Il a sacrifié.... Non, je ne puis le croire,
Ces sentimens d'honneur, cet amour de la gloire,
Ces talens dont l'éclat nous avait tous séduits,
Un jour dans votre cœur ne les a pas détruits.
Lauriston, abjurez cette indigne parole.

LAURISTON.

Enlevons Améa !

LA PÉROUSE.

Mais l'entreprise est folle,
Mon ami, songez donc au danger de braver
Un peuple contre nous facile à soulever,
Un peuple dont les chefs en secret nous haïssent.
Voulez-vous qu'à l'instant ses prêtres nous maudissent,
Et que ce jeune roi cesse de protéger
Les ravisseurs ingrats qui l'osent outrager ?
Que ferons-nous alors contre des milliers d'hommes ?

Voyez où nous allons : regardez où nous sommes ;
Sans eux cet Océan nous est fermé ; sans eux
Ce sol nous est mortel ; en ce moment affreux
Où d'un geste, d'un mot , notre sort va dépendre ,
Pouvons-nous exposer ?..

AMÉA.

Ah ! je crois vous comprendre :
Vous ne m'emmenez pas ? Eh bien ! je vous suivrai ;
J'irai sur les récifs ; et puis je nagerai.
Je n'ai pas peur : dans l'ombre ils ne m'auront pas vue,
Et puis dans le canot quand vous m'aurez reçue ,
Vos guides, dont aucun n'osera me toucher ,
De partir avec vous ne pourront m'empêcher.

LA PÉROUSE.

Mais l'on va nous poursuivre, et l'on peut nous atteindre.

AMÉA.

Attendons à la nuit, vous n'aurez rien à craindre.

LA PÉROUSE.

La nuit, nous ne pourrons sortir de ces récifs.

AMÉA.

J'ai ma pirogue, moi ; j'ai des rameurs actifs ,

LA PÉROUSE.

Améa, je ne puis accepter ; c'est un crime.

LAURISTON.

Vous faites , général , une double victime.

LA PÉROUSE.

Eromingo débarque : allons , suivez mes pas.

LAURISTON, pressant Améa sur son cœur.

Je ne pourrai jamais m'arracher de ses bras !

AMÉA.

La Pérouse !

LASTENNEC, regardant Lauriston, à part.

Il est fou ! que le ciel lui pardonne !

LA PÉROUSE.

Monsieur de Lauriston, venez, je vous l'ordonne.

FIN DU PREMIER ACTE.

G. OZANEAUX,

MYTHOLOGIE PYRÉNAÏQUE.*

..... Plusieurs nations, différentes d'origine, de mœurs et de langage, se sont rencontrées dans les Pyrénées.

Peuplé sans doute par des colonies parties des bords méditerranéens, et surtout par des tribus africaines, le midi de la Péninsule eut, à une époque très-reculée, des habitans qui se sont étendus, non-seulement sur ses côtes, mais de proche en proche, dans l'intérieur des terres jusqu'aux montagnes du système Lusitanique, qui, dans les anciens temps, durent apparaître comme une barrière qu'on ne pouvait franchir sans dangers. Bientôt les descendans des navigateurs de Tyr s'établirent sur toutes les côtes méridionales; le détroit de Gadès ouvrit pour eux l'Atlantique, et les trirèmes phéniciennes, se hasardant dans la grande mer, abordèrent dans les ports de la Cantabrie, avant de reconnaître les terres des Venètes, d'aller en Albion, et de pousser jusqu'à Thulé leurs courses aventureuses.

Des Grecs s'établirent aussi sur les côtes des deux Sinus gaulois: et peut-être faut-il rapporter à cette époque lointaine et l'hellénisme du langage vulgaire et les homonymies géographiques qui nous étonnent aujourd'hui et qui sont trop nombreuses pour être l'effet du hasard; monumens précieux, dont la date ne peut être déterminée,

* Ce morceau est un fragment de la préface de l'*Archéologie Pyrénéenne*.

et qui remontent à des temps sur lesquels les sciences historiques n'ont pas encore étendu leurs conquêtes.

Les montagnes du centre de la Péninsule furent traversées enfin par les peuples du midi; ils se répandirent jusqu'à l'Ebre, et là, ils aperçurent cette longue chaîne qui couvre l'Isthme, et que pressent les deux mers. Déjà des Grecs en occupaient les extrémités, et déjà ils avaient imposé à ces monts escarpés le nom qu'ils portent encore.

On a dit, dans des temps modernes, que les Ibères avaient traversé les Pyrénées et fondé des villes jusque dans nos plaines. Mais il est assuré que les habitans de l'Espagne, après avoir franchi les monts, ne durent pas se hasarder au loin dans une contrée traversée par de grands fleuves, et couverte d'épaisses forêts. Suivant quelques écrivains, ils y rencontrèrent les Celtes déjà établis; selon d'autres, ils en furent chassés par les nations du Nord.

Le nom des Celtes se mêle aux plus anciennes notions historiques, aux mythes religieux même et aux souvenirs d'Alcide, de cet Alcide qui avait planté de ses puissantes mains les colonnes célèbres qui portaient son nom à l'extrémité de la Péninsule.

Diodore montre Hercule construisant dans la Gaule les murs d'Alexia, et cédant à la beauté de la fille d'un roi des Celtes.

La géologie affirme aujourd'hui que la formation des monts pyrénéens a eu lieu par le soulèvement des couches du globe; effrayant cataclysme qui n'a pas laissé, à ce que l'on croit, de souvenirs dans la mémoire des peuples, parce qu'il est antérieur à ce court espace de temps qui compose leur histoire. Mais les mythes antiques nous ont peut-être transmis une tradition sur cet événement. Amoureux de Pyrène, fille de Bébrix, roi des Celtes, Alcide voit son amour récompensé; Pyrène va devenir mère. Forcé de s'éloigner pour quelque temps, le héros à son retour apprend que des animaux féroces ont déchiré celle qu'il aimait. Il en

rassemble en pleurant les membres dispersés, et, pour lui consacrer un monument immortel, il soulève les rochers, il les entasse, il en forme le tombeau gigantesque qui, de l'Océan, se prolonge jusqu'au promontoire de Vénus, et qui porte encore le nom de Pyrène.

Une autre tradition place aussi Alcide aux premiers temps de la Gaule, et le fait chef de ces colonies helléniques qui ont porté leur langage dans nos contrées. Selon Ammien, les Doriens ayant suivi Hercule, vinrent habiter les lieux voisins de l'Océan, et c'est dans ces lieux, c'est dans l'Aquitaine que nous retrouvons encore aujourd'hui et *Sestos* et *Abydos*, et *Scyros* et *Samos*, et de nombreuses familles qui portent des noms purement grecs ou évidemment dérivés de la langue des Hellènes.

Les Gaulois, dit Plutarque, étaient une nation celtique. Leur trop grande multitude les obligea de quitter leur pays qui ne pouvait plus les nourrir, et ils cherchèrent des terres plus fertiles. On comptait parmi eux plusieurs millions d'hommes armés. Les uns allèrent du côté de l'Océan septentrional, passèrent les monts Riphéens et occupèrent les extrémités de l'Europe. Les autres s'établirent entre les Alpes et les Pyrénées.

Ces derniers se trouvèrent en présence des peuples de la Péninsule.

Là aussi se rencontrèrent les divers systèmes religieux créés dans le Midi, et ceux qui étaient originaires des contrées lointaines d'où les Celtes étaient venus jusque dans nos montagnes. Les poètes placèrent souvent dans le midi de l'Espagne, dans la Bétique et la Turdétanie, où sans doute les premières colonies africaines abordèrent, ces champs fortunés où les âmes des héros et des sages allaient jouir d'une éternelle félicité. De cette contrée si fertile furent apportés jusqu'à nos Pyrénées des mythes dont l'origine n'a pas encore été reconnue. Les génies de l'Anas et du Tage reçurent des adorations jusqu'au-delà de l'Ebre,

et le culte des dieux de l'Atlas vint se mêler au culte qu'obtinrent bientôt nos montagnes. Endovellic et mille autres déités locales furent vénérées. Vêtus d'un *sagum* noir et velu, la tête-couverte d'un casque de fer que surmontaient des panaches d'une couleur éclatante, armés de courtes épées, d'un poignard, de dards à crochets, et couverts de boucliers, les uns longs et légers, les autres courts et arrondis comme ceux des Africains, les jambes ornées de kremides tissées de poil, les Espagnols vinrent rendre des hommages à leurs dieux, exécuter des danses sacrées autour de leurs autels, et leur offrir des victimes. C'est là qu'ils faisaient ce vœu, que les plus braves des Gaulois observaient aussi, de mourir avec le chef qui les avait guidés sur les champs de bataille.

Tyr avait jeté des comptoirs sur toutes les côtes d'Espagne, où ses navigateurs venaient échanger, contre de l'or et de l'argent, du fer et du cuivre, métaux plus utiles. Elle forma par elle-même, ou par ses colonies, des établissemens durables dans la Péninsule. Ces Phéniciens qui les premiers, selon un poète, fixèrent par des signes durables les accens fugitifs de la parole, influèrent puissamment sur le culte des Espagnols, et introduisirent peut-être dans l'Ibérie, leur vénération pour ces *Bethels*, ces pierres brutes, élevées en monumens, que l'Orient révérait et que les Gaulois aussi environnaient d'hommages. Ils y portèrent les statues de leurs divinités aux longues ailes, de Jupiter Ammon, d'Isis et des Déesses mères, ainsi que celle de leur Hercule, plus ancien que l'Alcide des Grecs. Ainsi, par les enfans de Sidon et de Tyr, les Celtes, parvenus jusqu'aux Pyrénées, se trouvèrent en rapport, eux encore à demi barbares, avec la plus antique civilisation, avec les auteurs des créations les plus nobles, avec ces hommes qu'Homère a salués du titre de *grands artistes*, et que le fils du Roi-prophète chargea du soin de bâtir le temple de Jéhovah.

Carthage, en fondant une ville de son nom dans la Péninsule, y assura le triomphe de ses rites sanglans dans lesquels elle immolait des enfans à Saturne. La victoire de Gélon abolit cette coutume barbare à Carthage; mais les colonies se conformèrent-elles en cela aux nouvelles lois de la métropole? Les Celtes aussi offraient la vie des hommes à la divinité, et ce ne fut pas sur ce point qu'il y eut un combat entre les deux systèmes religieux.

La mythologie des Grecs établis sur les côtes de l'Espagne et de la Gaule ne différait pas sans doute de celle de leurs compatriotes. Elle commençait à l'union d'Uranus ou du Ciel avec la Terre, et finissait au retour d'Ulysse à Ithaque. Elle formait un ensemble complet. Homère et les travaux de la statuaire et de la glyptique ont montré combien ces mythes gracieux et sublimes étaient favorables aux arts.

Venus des terres lointaines, les Celtes apportèrent un culte qui n'avait que de faibles rapports avec ceux des peuples établis dans la Péninsule et sur le revers septentrional des monts. Possesseurs de ce sol que recouvraient des bois immenses, de vastes lacs, de larges fleuves, que couronnaient au loin les cîmes glacées des rochers pyrénéens, ils retrouvèrent dans le chêne de nos forêts le symbole d'Esus; dans la voix de l'orage, celle de Taranis. Les amas d'eau, à la bleuâtre transparence et réfléchissant les feux du ciel, furent pour eux le séjour sacré de divinités protectrices; dans la première ferveur de ce culte l'or fut offert aux lacs sacrés; et si quelque fois on ne leur en fit pas hommage, c'est qu'il devait briller sur les casques et les boucliers, sur les chars de guerre et sur le front des rois.

La religion druidique fut l'une des plus sublimes créations de l'enfance des sociétés. Fondée sur la nature, sur l'histoire des élémens, sur le sentiment admiratif qu'inspire la vue des merveilles de l'univers, elle reconnut un grand Être, supérieur à tout ce qui existe, dispensateur

de la vie et de la fécondité. Elle adopta, ou elle fit naître ce principe brillant qui n'admet dans le monde aucune combinaison, aucun assemblage qui ne soit dirigé par une intelligence. Elle annonça l'immortalité de l'âme, et, après une vie passagère, de longues tortures pour les méchants, et une immortelle félicité pour ceux qui auraient toujours honoré les dieux, évité le crime, et combattu avec vaillance.

A l'époque où les Celtes apparurent dans nos contrées, il s'opérait une de ces migrations qui ont quelquefois changé l'aspect de la terre. Une grande armée, formée de tribus diverses, allait conquérir au loin de nouvelles demeures. A l'avant-garde paraissaient les Celtes, et surtout ceux que l'on distinguait par le nom de Volces. A leur droite étaient les Aquitains. Derrière eux marchaient les Belges qui s'habituerent dans les régions situées entre la Marne et le Rhin. Les petites peuplades ibériennes qui avaient franchi les Pyrénées, ou qui s'étaient établies dans les vallées septentrionales, furent refoulées au-delà des monts, et l'on vit bientôt le culte druidique porté par la victoire jusqu'au Promontoire sacré, jusqu'aux extrémités de la Péninsule. Devenus par la force des armes les maîtres du territoire, les Celtes s'unirent avec les anciens habitants, et du mélange des deux peuples se forma la nation des *Celtibères*, qui, de ce côté, couvrit d'une puissante ligne de défense les grandes associations des Volces et des Aquitains.

Cette pensée si grande, si poétique, qui donnait à chaque objet, à chaque partie de la matière une intelligence, peupla de déités le pays gaulois. Les hauts lieux, les forêts, les amas d'eau, furent surtout l'objet d'une vénération particulière. Les Celtes, voisins des Pyrénées et des rochers du Cebennus, contemplèrent avec respect les masses imposantes que présentent ces montagnes, les épaisses forêts qui en couvrent les déclivités, les fleuves qui y prennent naissance, les sources salutaires qui en

découlent et les métaux que leurs flancs recèlent. Ils divinèrent ces vastes soulèvemens des couches supérieures du globe, honorant ainsi, dans quelques-unes de ses parties les plus remarquables, la Nature, cette déesse antique; qui, par la bouche de ses prêtres, disait : *Je suis tout ce qui est, tout ce qui a été, tout ce qui sera, et nul mortel n'a pu lever le voile qui me couvre; vierge myrionime qui, suivant un de ses adorateurs, était une et toutes choses.*

Au centre de la grande chaîne des Pyrénées règne une sommité qui n'est égalée par aucune autre; les peuples modernes lui ont donné le nom de *Maladetta*. Des monts entassés sur sa base sort le plus beau fleuve de l'Aquitaine; sur sa cime, resplendissante de glaciers éternels, se dresse, en obélisque immense, le granit du Pic de Nethon : nul homme n'a pu gravir ses parois et s'asseoir à son extrémité tranchante, qui déchire les nuages rapides et qui brave la foudre. Là, les pâtres du voisinage croient voir quelquefois le génie du mal appelant la tempête et versant sur nos plaines les longs torrens d'une grêle dévastatrice. Les Gaulois adorèrent le Pic de Nethon, et des bords du Sinus Cantabrique aux rivages voisins d'Illibéris, ils consacrèrent un culte aux génies des montagnes. *Averanus*, *Dunsion*, *Ageion*, *Boccus* et un grand nombre d'autres furent adorés. Le temps n'a pu nous ravir la mémoire des hommages offerts à ces déités pyrénéennes, et c'est au pied des monts d'*Averan*, de *Boucou*, de *Bassioue*, que la science a retrouvé les autels qui leur furent élevés.

C'est non loin de ces monts, au fond d'une vallée pittoresque qui porte le tribut des eaux qui la fécondent dans cette autre vallée qu'arrose le grand fleuve pyrénéen, que s'élève la hauteur de *Peyros-marmès*. Sur la partie la plus haute on a creusé une enceinte carrée : des autels y furent jadis placés, et le respect des peuples voisins les environne encore. Consacrés autrefois aux

dieux des monts, ils obtiennent les hommages des descendans de ceux qui les élevèrent. En passant devant eux, il faut encore couper une branche d'arbre, il faut prononcer une prière et jeter en offrande la religieuse branche sur les vieux monumens. Cette branche est celle des *supplians* que Thésée, à la tête des enfans que le sort avait choisis pour aller en Crète avec lui, vint offrir à Apollon; c'est la branche que portaient les Juifs infidèles lorsque, tournant leurs regards vers l'Orient, ils adoraient le soleil; c'est le même rameau que les Egyptiens et les Perses tenaient dans leurs mains en s'approchant des temples. Ainsi dans les contrées les plus ignorées de nos montagnes existaient, et existent même encore, des pratiques religieuses que l'Asie et la Grèce ont connues dans ces temps reculés dont près de trente siècles nous séparent.

Le culte des arbres ne fut pas moins célèbre que celui des hauts lieux. Esus, le grand Être, le dieu suprême des Gaulois, était révééré sous la forme d'un chêne aux rameaux élancés. Un seul arbre suffisait pour représenter à la fois cent divinités adorées par les Celtes.

Dans les Pyrénées, dans les montagnes que le Pic de Nore domine, sur les flancs du Cebennus, de vastes forêts furent consacrées, ainsi que l'était celle de Marseille. Dans nos plaines, les bois étaient un objet de vénération et de culte. Les druides les habitaient, et, dans leurs vastes solitudes, ils étudiaient les phénomènes de la nature, ils initiaient les jeunes hommes aux mystères d'une merveilleuse théogonie, ils y appelaient enfin la population tout entière alors qu'il fallait recueillir le gui de chêne, ce rameau d'or des Gaulois.

Dans les antiques forêts qui couvraient les bords de la Savè et du Tarn, on a souvent répété la cérémonie dans laquelle le gui de chêne, coupé avec une serpe d'or et recueilli dans un *sagum* d'une éclatante blancheur,

était distribué à la foule pieuse qui se pressait dans ces lieux reculés. Mais quelle dut être imposante la pompe sacrée destinée à offrir aux dieux de la Celtique l'or recueilli dans le lit des torrens, et celui que des Tectosages vainqueurs rapportèrent dans l'antique *Tolosa*, leur patrie!..

Près de cette métropole des Volces existait un lac, un palus sacré. C'est là que toutes les tribus du voisinage venaient présenter aux immortels le sacrifice des métaux les plus précieux. Fiers de leurs exploits, des Celtes Tectosages étaient revenus dans la contrée qui les avait vus naître. Les trésors des nations subjuguées paraissaient parmi les trophées de ces héros. Oubliant l'un des préceptes de la religion de leurs pères, ils n'en firent pas hommage à Belenus, et bientôt une cruelle maladie vint moissonner leur courageuse élite. Interprètes des volontés du ciel, les druides s'assemblent, ils prescrivent l'abandon de ces richesses perfides; l'or des vainqueurs est précipité dans le lac de Toulouse; une expiation solennelle a lieu, et Belenus rend bientôt la santé au peuple qui l'avait offensé.

Confiés aux profondeurs du palus sacré, ces monceaux d'or n'excitaient ni l'envie ni la cupidité des Gaulois; ils y ajoutèrent même chaque année par de nouveaux dons. Long-temps après, Rome étendit au loin ses conquêtes; *Tolosa* fut comptée au nombre des villes alliées de la république. Les Cimbres accouraient, et Cepion, chef des Romains, crut devoir profiter des divisions excitées par l'approche de l'ennemi. Maître de *Tolosa*, il en profana les temples, il fit retirer du lac de cette ville les trésors qui y avaient été offerts à Belenus. Mais une horrible fatalité était attachée à ces richesses: bientôt Cepion est vaincu, et de ses légions si nombreuses, à peine reste-t-il dix soldats pour aller raconter dans Rome une si grande infortune. Lui-même, poursuivi comme sacrilège, meurt pauvre et délaissé. Dans la suite, pour désigner

un homme infâme et malheureux, les Gaulois comme les Romains s'écrièrent : *Il a de l'or de Toulouse!!*

Nous avons indiqué la présence des Romains dans nos contrées. Après de longs combats, ils en devinrent les maîtres, et la mythologie gauloise dut céder à la théogonie des vainqueurs, ou s'identifier en quelque sorte avec elle. Dans les *Peulvan*, dans les *Kromlech* de Belinac, chez les *Cadurci*; de Vieux, d'Alban, de Malves, chez les *Albienses* et les *Volces*, les vainqueurs virent de *grands simulacres* des dieux de la Celtique. Ces dieux, ils les confondirent avec ceux qu'ils adoraient, et sur les rapports les plus futiles, ils proclamèrent l'identité des deux systèmes religieux.

Cependant Cicéron avait dit que le culte des Gaulois était différent de celui de tous les peuples; il avance même que leur religion consistait dans l'obligation de combattre celle des autres nations et de faire la guerre à tous les dieux immortels. « On a vu les Gaulois, dit-il, » quitter autrefois leur patrie et traverser d'immenses contrées pour aller attaquer Apollon Pythien jusqu'à Delphes » même. C'est cette nation si sainte, qui osant mettre le » siège devant le Capitole, entreprit d'assiéger Jupiter lui-même... »

Mais, il faut l'avouer cependant, dans nos contrées méridionales, sur les côtes des deux Sinus, les dieux de la Grèce et de Rome n'étaient pas inconnus. Alors que César entreprit la conquête de la plus grande partie de la Gaule, les colonies helléniques y avaient depuis longtemps apporté leurs mythes, leur théogonie; les Romains, que le commerce attirait, s'étaient occupés déjà de l'introduction de leur culte, comme un moyen de rendre plus traitables des hommes avec lesquels ils entretenaient des relations avantageuses. Ainsi, dans les régions que traverse l'immense chaîne des Pyrénées et que bornent les deux mers, les dieux de la Grèce et du Latium avaient des

autels, et à leur adoration se mêlait peut-être celle des déités de la Phénicie et de Carthage, et sans aucun doute, celle des génies protecteurs des *Vettons*, des *Arebaci*, et des *Celtibères*.

La fortune avait secondé les efforts du grand Pompée; les restes fugitifs des légions de Sertorius cherchaient un asile dans les lieux les plus sauvages, sur les monts les plus escarpés. Ces soldats occupaient les cîmes des Pyrénées, les vallées glacées de l'Asto, les arides déserts que domine le Pic de Nethon. De ces positions formidables, ils s'élançaient sur la Gaule et y portaient le ravage et l'effroi. Pompée traita avec eux; il les fit descendre dans les plaines que féconde le fleuve qui sépare les Celtes des Aquitains, il leur assigna des demeures; il les réunit en corps de tribu, et, de proche en proche, ces *Vettons*, ces *Arebaci*, ces *Celtibères*, s'étendirent jusques à une médiocre distance de *Tolosa*. Ils adoptèrent les mœurs romaines; mais ils n'abandonnèrent pas le culte de leurs dieux protecteurs, et peut-être doit-on compter parmi ces derniers, et *Aherbelste*, et *Xuban*, et *Illumber* et *Alcas*, et un grand nombre d'autres dont nous avons retrouvé les monumens.

Tandis que, dans plusieurs portions de la Gaule, le druidisme cédait à l'influence des vainqueurs, les vastes contrées sur lesquelles *Tolosa* exerçait encore une haute influence, voyaient s'établir une autre religion, incohérent mélange des systèmes pieux, des cultes de vingt peuples divers. Esus eut encore des adorateurs; les lacs, les bois furent toujours révévés; *Divona* fut encore adorée par les *Bituriges Vivisci*. De la réunion de six arbres on fit un Dieu qui reçut de nombreux sacrifices *. Le hêtre, qui pare de sa verdure les déclivités des monts, eut des autels. Les marbres antiques que nous possédons encore rappellent le culte rendu, en même temps, dans nos

* *Sex Arbori Deo.*

villes, à Jupiter, à Mercure, à Diane, à Silvain, à Hercule, à la *Grande Mère*, à Minerve, qui, dit-on, eut un temple à Toulouse, cité que son amour pour les lettres plus encore que le culte qu'elle rendait à cette fille de Jupiter, fit saluer du titre de *Palladienne* par les poètes de l'antiquité. Mais à ces déités étrangères on associa les dieux de nos montagnes, et les génies de nos fleuves, et cette innombrable série de déités locales dont les autels, retrouvés depuis peu d'années, existent encore dans nos vallées, ou [décorent les longues galeries de ce Musée que Toulouse consacre aux glorieux souvenirs de son antique existence.

Qui nous dira les mythes d'*Andli* et de *Barsa*, de *Sirona* et de *Lahe*, déesses adorées dans notre vieille Aquitaine? Les cantiques sacrés que l'on entendait répéter autour de leurs autels, sont-ils oubliés pour toujours, ou les avons-nous retrouvés dans ces ballades, dans ces chants encore conservés par les vieillards? Nous le croyons; toute espérance n'est pas encore éteinte, et l'*Hymne des Borouch* nous révèle peut-être l'une des plus précieuses traditions galloques et pyrénéennes.

Ilixoni présidait aux sources salutaires de la sauvage vallée de Luchon; *Astoillumus* fut peut-être le dieu de l'*Asto*. L'origine de *Baicorrix* est-elle gauloise, ainsi que l'indique la dernière syllabe de son nom? *Eteioi*, *Edelat*, *Expercen*, *Arardus* doivent-ils être comptés parmi ces *Dei locales* qui peuplaient le monde romain, ou plutôt ne devons-nous voir en eux que ces anciens génies adorés par les Celtes et par les Aquitains, et qui présidaient à chaque portion du monde physique? Intel ligences que l'on retrouvait à chaque pas, que l'on invoquait à tout instant.

Leherennus fut l'*Arès*, le Mars de l'Aquitaine. *Helioug-mouni* réunissait en lui les attributs du dieu Soleil, et de Diane, ou de la Lune. *Iscitus* n'est connu que par les

monumens sur lesquels, dans la haute vallée de Larboust on inscrivit son nom. *Gar* est peut-être ce mont escarpé situé à l'extrémité septentrionale de l'étroite vallée d'où s'échappe la Garonne, et que l'on défia comme l'*Averan*, la *Serre de Bouc* et le *Col de Bassioue*. *Teotani*, *Aereda*, ont une origine gauloise; *Bœsert* a laissé son nom aux lieux où il fut adoré, et où nous avons retrouvé l'un des marbres qu'on lui consacra; mais *Abellion* ne doit pas être compté au nombre des déités topiques : ce fut, sans doute, l'un des plus puissans génies adorés par l'association des peuples venus d'au-delà des monts. Ses autels, conservés encore, apparaissent, non-seulement sur les montagnes et dans les vallées voisines des *Thermes Onesiens*, mais on les retrouve jusqu'au pied des côteaux voisins de *Calagorris*; ainsi, son culte embrassait presque tout ce vaste espace qu'occupèrent les *Vettons*, les *Arebaci* et les *Celtibères*.

Les *Mattresses* ou les *Dames des Auscitains*, et les *Déeses maires*, furent adorées dans la Novempopulanie et dans la Province romaine.

Tutele eut un temple à Bordeaux et des autels en cent lieux différens : son culte fut uni à celui d'*Ussubium*, génie local d'une station romaine.

Les déités *tutélaires* que nous avons retrouvées à chaque pas, n'étaient point, sans doute, différentes des divinités *indigètes* ou *topiques* : tantôt elles avaient un sexe, tantôt un autre, et les inscriptions leur donnent quelquefois le titre de *dieu*, quelquefois celui de *déesse*; mais le plus souvent elles gardent à ce sujet le secret des sanctuaires; et sans doute il y avait quelque chose de mystérieux dans cette qualité qui n'était point indiquée sur les monumens.

Parmi les divinités étrangères dont le culte fut le plus célèbre au pied de nos montagnes, il faut compter celui de *Vénus*. Son temple s'élevait sur les bords de la Méditerranée; les navigateurs le saluaient alors qu'ils l'apercevaient se détachant du groupe des hautes montagnes

qui dominent les champs de *Ruscino* ; ils appendaient des offrandes à ses hautes colonnes, alors qu'échappés aux dangers des mers, ils abordaient sur les rivages fertiles possédés par les petites tribus soumises à la puissante association des *Volcæ Tectosages*.

Dans le midi des Gaules, malgré le mélange des traditions religieuses de tant de tribus diverses qui y étaient accourues de différens pays éloignés, on n'offrait, vers les derniers temps de la république, un culte et des hommages qu'aux déités, aux génies que l'on supposait en-dehors de la matière ou présidant aux destinées de chacune de ses parties. Le spiritualisme des Gaulois et le panthéisme de quelques autres peuples, partageaient les croyances des habitans des monts pyrénéens et des contrées voisines. La flatterie vint leur donner un dieu nouveau, et ce dieu ce fut le plus heureux des triumvirs, Octave, non moins coupable que ceux qui avaient d'abord partagé sa puissance, mais qui, resté seul, était devenu l'arbitre et le maître du monde romain.

Ce fut dans l'une de ces villes que quelques géographes donnent aux *Volcæ Tectosages*, ce fut dans Narbonne, la première des colonies fondée par le sénat, le boulevard de la république dans nos contrées, que l'on vit un autel s'élever pour Auguste : des prêtres y furent attachés, des sacrifices solennels y eurent lieu chaque année, et pendant long-temps cet autel, qui existe encore, fut environné d'hommages et rougi par le sang des victimes.

Bitteris imita l'exemple de Narbonne, et eut comme elle ses *Sevirs Augustaus*, son collège de prêtres attaché au culte de celui qui avait livré Cicéron à l'implacable vengeance d'Antoine.

Les *Bituriges Vivisci* élevèrent de même un autel à Auguste ; mais ce monument fut consacré aussi au *Génie*

de la cité*, et ils unirent le culte du fondateur de l'empire à celui du dieu particulier de *Burdigala*.

Suivant l'exemple des régions voisines, les habitants du *Vicus Aquensis*** consacrèrent un monument à la Divinité d'*Auguste*. Dans quelques autres localités on joignit comme à Bordeaux l'adoration du génie de la contrée à celle de l'empereur.

Le culte des génies était très-répandu : chaque lieu, chaque particulier avait le sien. Nos vieux marbres, les autels que nous avons retrouvés en ont fait connaître un grand nombre ; ils formaient une classe parmi les dieux indigètes ou topiques. Lectoure eut aussi le sien, et l'on connaît par une inscription encore conservée celui de l'un des cantons de cette contrée qu'occupent aujourd'hui les *Escualdunac*, ce peuple sur l'origine duquel on a publié tant de systèmes absurdes, tant de conjectures hasardées.

En élevant des autels à Auguste, encore vivant, on avait atteint le dernier degré de la bassesse et de la flatterie ; ou avait frappé de mort la vieille foi des peuples. Bientôt, on poussa plus loin encore l'oubli de ce sentiment religieux qui avait créé les cultes divers, cultes qui furent quelques fois inspirés par la crainte, mais le plus souvent par la reconnaissance et l'amour. Il passa en coutume que chaque empereur devait jouir après sa mort des honneurs de l'apothéose. Et on se rappelle le bon mot de l'un d'entr'eux, qui voyant l'heure fatale s'approcher, dit à ceux qui l'entouraient : *Je sens que je deviens dieu !....*

L'Egypte et la Perse avaient, vers ces temps, joint leurs superstitions à celles des Grecs, des Latins, des Ibères et des peuples venus du Nord ; et, malgré une résistance assez forte, Isis et Serapis, Mythra et le système du dualisme, avaient envahi la capitale du monde et trouvé des partisans

* *Augusto sacrum et Genio Civitatis Bit. Viv.*

** Aujourd'hui Bagnères-de-Bigorre.

zélés dans les différentes portions de l'empire. Bientôt des autels furent consacrés à Isis dans le sein des Pyrénées; Mythra eut des adorateurs chez les *Elusates* et les *Ausci*, et de cette époque lointaine date peut-être le culte du mauvais génie, du dieu des ténèbres, de l'Ahrimane impur, qui, sous divers noms, sous diverses formes, paraissait s'opposer à toutes les actions du dieu de la lumière et du bien. Il établit son séjour dans les lieux les plus déserts, et c'est dans ces solitudes, qu'aujourd'hui, comme au deuxième siècle, comme au seizième, on croit encore à sa présence.

Del'introduction des cultes de l'Orient dans les Pyrénées, date pour ces contrées l'entière décadence du polythéisme. Tandis qu'on voyait se multiplier les principes religieux les plus contradictoires, les adorations les plus opposées, les traditions et les légendes les plus absurdes, la culture des lettres et une civilisation toujours croissante apportaient dans la Gaule méridionale la connaissance des divers systèmes philosophiques sur la cause première, sur la nature de l'homme, sur l'essence et le pouvoir des dieux. Un désordre effrayant régna bientôt dans les idées. Ici, la mythologie de l'Égypte avait des partisans; là, des adorateurs se pressaient dans les antres de Mythra et se faisaient initier à ses mystères; mais, en général, dans les classes élevées, aux poétiques, aux rians mensonges de l'Hellénie, à la copie, un peu décolorée, qu'en avaient faite les Latins, au sublime spiritualisme des vieux Gaulois, on voyait succéder l'indifférence ou l'incrédulité. Pour tout ce qui n'était pas peuple, *les dieux s'en allaient*, et si l'on paraissait encore tenir à leur culte, c'est qu'un intérêt puissant y trouvait son compte. Les provinces, les cités faisaient des vœux, offraient des sacrifices pour la santé des maîtres du monde. Mais ces vœux, ces sacrifices, étaient présentés par les magistrats, et dans l'unique but d'obtenir les faveurs du souverain. L'ignorance seule retenait la foule aux pieds des autels. De faux prodiges, des oracles, dont les prêtres

avaient le secret, abusaient bien encore les populations, mais et le bon sens et l'impiété même attaquaient avec une égale force, et avec des succès non interrompus, les croyances vulgaires. Une révolution morale était indispensable. Les meilleurs esprits l'appelaient, et leurs efforts semblaient en hâter le moment. Mais, pour l'obtenir, la sagesse humaine était impuissante. La lumière qui devait éclairer le monde ne pouvait pas jaillir du choc des opinions des sophistes et des rhéteurs. Il ne fallait pas discuter des systèmes, il fallait entendre la voix de l'Eternelle Vérité.

Vierge pure et céleste, la Vérité brilla d'abord sur les monts de la Galilée, sur les contrées qu'arrosent l'Oronte et le Jourdain. Un grand événement avait frappé les esprits. Les menaces des Prophètes étaient accomplies. Solime n'était plus *la Reine des cités, la ville admirable* de Jérémie. Ses murs étaient tombés sous les coups du belier et de la catapulte. Les femmes de Sion avaient gémi sur leur triste fécondité; le sang du juste était retombé sur le peuple, et ce peuple, traîné en esclave chez tous les autres, semblait courbé sous le poids d'une réprobation éternelle. La raison humaine s'étonnait de la sublimité de la morale évangélique, et, comme de nos jours, elle s'épuisait en efforts pour s'élancer dans la longue carrière de la perfectibilité; mais, comme de nos jours aussi, la religion lui répétait ce que l'Éternel avait dit à la mer qui voulait franchir ses rivages : *Tu n'iras pas plus loin !...*

Cependant le polythéisme s'agitait encore. Les prêtres des déités du vieil Olympe, intéressés à maintenir le pouvoir de l'erreur, s'unissaient aux magistrats. On persécutait les chrétiens, leur sang coulait sous le glaive des bourreaux. Les édits étaient si positifs, l'exécution en était si exacte et si cruelle, que toute cause qui n'aurait pas été celle du ciel devait succomber. Mais qui peut s'opposer à l'immuable volonté du destin ? Les provinces soumises à la ville éternelle devaient se prosterner devant

la croix ; quelques hommes , animés du zèle le plus pur et sans autres armes que la parole et l'exemple de leurs vertus , allaient en faire la conquête.

La seconde moitié du troisième siècle fut l'époque qui vit partout triompher le christianisme. Quelques années plus tard , Constantin le fit asseoir sur le trône , et une immense révolution fut alors consommée.

Mais les antiques erreurs conservèrent encore des partisans , et une portion des premiers chrétiens ne put complètement s'affranchir des superstitions de la Gaule antique. Le druidisme , caché dans les forêts , où il avait échappé au fer des légionnaires romains , reparut , et le culte des pierres , des arbres et des eaux , des génies , des Déesses Maires , de Teutatès et d'Esus , vint se mêler quelquefois au culte nouveau. Les conciles , les capitulaires proscrivirent en vain ces restes des anciennes croyances : elles sont parvenues jusqu'à nous , mêlées aux souvenirs du polythéisme grec et romain , s'alliant quelquefois aux légendes locales , s'attachant aux habitudes de la famille , aux espérances et aux vœux de la jeunesse , ainsi qu'aux dernières pensées des vieillards.

Néanmoins , si l'on interroge l'homme que sa naissance , que sa position sociale placent au-dessus des autres , on verra qu'en général il ignore que dans les lieux qu'il habite il existe , si ce n'est une religion différente du culte public , du moins des souvenirs , des pratiques , qui remontent à une haute antiquité ; précieux débris des enseignemens des druides , dernier retentissement des maximes , des oracles du polythéisme ; médaille usée par le frottement , mais où un œil exercé découvre encore un type originel et les caractères qui l'expliquent. Voulez-vous recueillir ces titres , bientôt perdus , de nos origines ? consultez le peuple. Ce n'est que dans ses humbles demeures qu'existe encore l'empreinte des vieux temps ; ce n'est que dans sa mémoire qu'on peut retrouver encore les restes de la

mythologie des plus anciennes époques, mêlés aux fables du moyen âge. Resté stationnaire en présence de la civilisation toujours croissante des classes élevées et de l'oubli des mœurs primitives, il a conservé ses vertus, ses coutumes, ses traditions et ses antiques erreurs.

Voyez-vous ces longues pierres placées dans des lieux déserts et qu'ombragent quelquefois de vieux chênes? ces *Menhirs*, ces *Peulvan*, qu'une sorte de respect religieux environne encore? Au dix-septième siècle, les descendants des *Cadurci* allaient, durant la nuit, jeter de l'huile sur le granit qui les compose. Ainsi Jacob, après avoir élevé en monument une pierre dans le lieu de Bethel, répandit de l'huile sur le sommet; et, dans la suite, le Seigneur lui dit: « Je suis le Dieu de Bethel, où vous avez oint la pierre dont vous m'avez fait un monument. » Combien de fois n'ai-je pas trouvé des bouquets de fleurs placés à la dérobée sur les *Menhirs* et sur la large table des *Dolmen*? De jeunes filles étaient venues y prier pour un amant, de jeunes épouses pour obtenir le titre si doux de mères. Les *Pierres sacrées de Nistos* reçoivent encore un culte et sont l'objet de cérémonies étranges. Qui n'a pas entendu parler de la *Pierre de Tous*? Placée sur l'*Artigue de Salabre*, elle a reçu jusqu'à nos jours, bien que consacrée aux dieux des montagnes, à Diane et à Silvain, les hommages des peuplades pyrénéennes, et ce fut un grand événement pour celles-ci alors que ce marbre vint occuper une place dans le Musée de Toulouse, dans cette collection qui aujourd'hui, selon un écrivain moderne¹, est la plus nationale qui existe en France. J'ai parlé des *Peyros marmés* de la vallée de Barousse, et comme les habitants de cette contrée reculée, j'ai jeté la *branche des supplians* sur ces marbres antiques. Le Comminge possède encore la *Pierre*

¹ M. de Montalembert, lettre écrite à M. V. Hugo, *Revue des Deux-Mondes*.

de *Crechets* et la *Roche de l'Aumône*. Dans la *Peyrade de Héas*, le *Cailhaou de l'Arayé* est un objet de vénération pour les pèlerins qui viennent visiter le *sacellum* de Marie. Il est vrai qu'une tradition pieuse annonce que la mère du Dieu Sauveur est descendue autrefois sur ce bloc de granit, et qu'elle le sanctifia par son auguste présence; mais, peut-être, a-t-on sagement substitué cette légende sacrée à quelque mythe ancien qui rappelait une circonstance importante du culte druidique, ou seulement quelques idées théogoniques des Grecs et des Romains....

Et les *Pierres de Naurouse* !! qui ne sait que la fée qui les plaça sur le tertre si célèbre élevé entre les deux mers, et que surmonte aujourd'hui le monument consacré à Riquet par ses fils, leur attribua le pouvoir d'indiquer par leur rapprochement successif les progrès de la dépravation des mœurs? Hélas! aujourd'hui, leurs parois ne sont plus séparées!.....

On attribue dans toute la chaîne des monts Pyrénéens un pouvoir surnaturel aux fées, êtres fantastiques, qui ont succédé aux Déeses Maires, si chères aux Gaulois.

Ces fées¹, ces déités si puissantes, selon nos vieilles tribus aquitaniques et narbonnaises, ce sont les *épouses des Dieux*². Qui ne les a pas aperçues au moins une fois en sa vie? vêtues de blanc, la tête couronnée de fleurs, elles habitent le sommet du mont de Cagire: elles y font naître les plantes salutaires qui soulagent nos maux. On les entend, la nuit, chanter d'une manière douce et plaintive, à Saint-Bertrand, au bord de la fontaine qui porte leur nom. Quelquefois elles entrent dans l'intérieur du Pic de Bergons, et transforment en fil soyeux, en vêtements de prix, le lin qu'on dépose à l'entrée de leur grotte solitaire. Désirez-vous des richesses? il faut adresser vos hommages à la Fée d'Escout. Là, sous un chêne millénaire,

¹ *Las Hados*.

² *Eras hennos des Dios*.

s'ouvre un antre profond. Allez près de cet asile impénétrable; invoquez la déité qui l'habite, et déposez un vase au pied du chêne. A votre retour, dans quelques heures, vous retrouverez ce vase rempli de métaux précieux.

Avez-vous respiré le parfum des violettes qui croissent au sommet de la vieille tour de Marguerite ? Sur ce donjon, à demi ruiné, les fées viennent, pendant les nuits d'été, former des danses où nul mortel n'est admis. Sous leurs pas entrelacés naissent ces fleurs dont les suaves exhalaisons se répandent dans la pittoresque vallée que les flots de l'Ourse parcourant avec la rapidité du torrent. Au dernier jour de Décembre, chaque famille de cette région ignorée attend les fées avec anxiété. Un festin sacré est préparé pour elles dans la partie la plus reculée de l'habitation. Elles viennent, au milieu de la nuit, visiter leurs adorateurs. Le *Bonheur*, sous les formes délicates d'un enfant, dont la chevelure ondoyante se couronne de roses, est dans leur main droite; le *Malheur*, aussi sous les formes d'un enfant, mais portant un *sagum*¹ déchiré, les joues sillonnées de larmes, la tête couverte d'un diadème d'épines noires, est dans leur main gauche. Ils seront fortunés ceux qui auront montré le plus de zèle, le plus d'empressement pour les recevoir avec somptuosité; leurs troupeaux se multiplieront sur les montagnes voisines, leurs moissons seront abondantes.... Et vous aussi, jeunes filles des hameaux, vos désirs les plus chers seront exaucés : vous le savez, vos pensées les plus secrètes sont connues des *Maires*, des *Fées*. Heureuses si vos mains ont préparé le lait durci, le pain blanc qu'il faut leur offrir!... Mais que de nombreuses infortunes s'accumuleront sur ceux qui ne leur rendent pas un culte digne d'elles!! Un incendie consumera leurs demeures, les loups dévoreront leurs troupeaux, qui paissent sur le Mont Sacon, ou dans les prairies d'Izaourt et d'Erechede;

¹ *Sayle*.

la grêle brisera leurs épis jaunissans , et leurs fils cesseront de vivre bien loin du toit paternel.

Les *Fées* choisissent souvent pour demeure les fontaines les plus limpides. C'est elles qui entretiennent la chaleur des eaux thermales qui coulent de nos montagnes. On les voit guider de légères nacelles, aux flancs azurés, à la poupe couverte de lames d'or, sur le beau lac d'Estom qu'environnent les monts de Soubiran, de Poy - Morou et de Mey. Prenant des formes monstrueuses, elles épouvantent souvent les pêcheurs qui jettent leurs filets dans les lacs d'Overt et d'Omar. On raconte qu'une fois *Hérodiane* parcourant les escarpemens des monts de Neouvielle, aperçut sur le lac d'Overt l'élégante gondole des *Fées* d'Ancizan. Elle leur demanda de s'y asseoir près d'elles. Sa taille est gigantesque, ses traits inspirent l'effroi; on la refusa. Furieuse alors, elle arracha d'énormes monceaux de granit des flancs de la montagne, et les lança dans le lac, où on les voit encore. La nef fut engloutie dans les ondes soulevées, mais *Hérodiane* ne put atteindre les *Fées*, qui, transformées en biches aux pieds rapides, furent, chercher un asile dans les vastes grottes de Tibiran.

Hérodiane, dont le nom indique, sans doute, une origine qui ne doit pas remonter au-delà des temps où la religion chrétienne fut adoptée dans les Pyrénées, est souvent rappelée dans les récits fabuleux qui charment les longues soirées de l'hiver. Des actes authentiques font mention du culte qu'on lui rendait encore dans le Couserans durant le treizième siècle. Auger de Montfaucon, évêque de cette contrée, en 1274, disait dans un article des statuts qu'il fit pour son diocèse: « Qu'aucune femme n'ose se vanter qu'elle va la nuit à cheval » avec Diane, déesse des païens, ou avec *Hérodiane* et » *Bensozia*. Qu'aucune ne mette une troupe de femmes » au rang des divinités, car c'est une illusion du démon. »

Ainsi, dix siècles encore après l'établissement du catho-

licisme, un autre culte, ou plutôt le polythéisme uni à des croyances plus modernes, existait dans le Couserans. Il y subsiste encore, affaibli peut-être, mais agissant néanmoins sur des hommes qui, placés en présence des grands phénomènes de la nature et ignorant leurs causes, sont toujours prêts à les attribuer à des puissances occultes, à des génies quelquefois bienfaisans, mais plus souvent chargés par le ciel de punir les crimes de la terre.

Bensozia est peut-être une copie de l'antique *Vénus pyrénéenne*. Ses longs cheveux blonds, tressés et relevés avec grâce, supportent un diadème d'or et de fleurs. Des bracelets d'argent ornent ses bras arrondis. Pour former son corps, l'éternelle sagesse emprunta la taille de la *Fée d'Abès*. La nuit, montée sur un cheval blanc, elle parcourt les vallées. Des chants d'amour se font-ils entendre, elle frappe de son sceptre d'or à la porte des demeures où ils éclatent. Heureux habitans de ces cabanes, c'est la *fée du bonheur*, c'est *Bensozia* qui vient vous visiter!! Elle vous promet de longues amours, d'heureux hyménées, de beaux enfans, une inaltérable santé; mais vous lui devez vos hommages et vos offrandes. Chaque jour, durant le printemps et l'été, il faut jeter en secret, et pour elle, la plus brillante fleur de vos jardins dans le lit du gave ou du ruisseau qui fertilise la contrée. Chaque nuit d'hiver, il faut répandre, encore pour elle, quelques gouttes d'huile sur la flamme du foyer. Vos femmes veulent-elles la suivre? elles voyageront avec elle dans les vallées et dans les airs; et avant de rentrer sous le toit héréditaire, elles seront introduites dans le temple ignoré de *Bensozia*; elles en fouleront les marbres, elles en verront les murs étincelans de pierreries et les hautes voûtes revêtues d'or.

Si l'on veut chercher dans la mythologie pyrénéenne une image opposée à celle de la gracieuse *Bensozia*, on la trouvera sur le *Pic d'Anie*. C'est là qu'habite un

génie solitaire et inhospitalier. Sa taille surpasse celle du plus haut sapin de nos monts ; son jardin, qu'il cultive avec soin, et d'où il écarte toujours les neiges et les frimats, est situé sur le haut du pic. Là croissent des végétaux qui peuvent décupler la force des hommes et écarter pour quelques heures les démons, gardiens des trésors que renferment et les cavernes et les vieux châteaux en ruines. Mais, malheur aux étrangers qui voudraient cueillir ces végétaux puissans ou visiter la demeure du génie ! Celui-ci susciterait aussitôt d'effroyables tempêtes. Aussi n'aperçoit-on qu'avec effroi les voyageurs se diriger vers le pic. Cette superstition est ancienne et profondément empreinte, et les habitans de la vallée d'Aspe, et surtout du village de Lescun, redoutent toujours les terribles effets de l'implacable colère du dieu de ce mont escarpé.

Un autre être surnaturel, et non moins terrible, habite les profondeurs du *Lac de Tabé*. Ceux qui en visitent les bords doivent éviter de prononcer un seul mot qui offense la pudeur ; ils doivent éviter aussi de jeter des pierres dans les eaux. Si on oubliait ces préceptes, un orage affreux envelopperait la montagne, la foudre frapperait l'impie qui aurait prononcé des paroles impures, qui aurait souillé les saintes eaux du lac ; des feux sortiraient de celui-ci, et, au défaut du tonnerre, dévoreraient les profanateurs. Ainsi jadis, sur les bords du lac *Hélanus*, les peuplades pieuses qui y étaient réunies pour offrir des sacrifices, voyaient, le troisième jour, un orage épouvantable obscurcir l'atmosphère, et une grêle de pierres couvrir la campagne.

Tous les lacs n'offrent pas de tels dangers à ceux qui veulent en parcourir les bords. Celui de Toulouse recevait les richesses que l'on déposait dans ses eaux. Ceux du Béarn, du Comminges et de beaucoup d'autres contrées, obtiennent souvent des hommages secrets ; on leur fait des offrandes, on leur adresse des prières ; on jette dans leur

sein des pièces d'argent, des étoffes, des alimens, des fleurs. Les fontaines sont l'objet d'un culte semblable, et une foule de mythes populaires font connaître encore le pouvoir qu'on leur attribue et le respect idolâtrique qu'elles inspirent.

Il faut *révéler les fontaines*, disent les pâtres des montagnes de Foix.

Lorsque les neiges ont disparu, les bergers de cette contrée se rassemblent aux premières lueurs du matin. Ils montent sur le haut d'une colline, se mettent en cercle et attendent en silence le lever du soleil. L'astre a-t-il paru, le plus âgé commence la prière, et tous l'écoutent dans le recueillement; la prière achevée, le vieillard n'est plus le pontife de cette réunion; ce n'est plus qu'un pâtre. Alors les bergers partagent entr'eux les montagnes et les chaumières qui y sont construites, et sortant de cette réunion forment de petites peuplades : chacune élit son chef; la couronne est toujours sur des cheveux blancs; celui qui la porte a le nom de *Père* ou d'*Ancien*. Ensuite les chefs s'assemblent, ils jurent d'aimer Dieu, de montrer la route aux voyageurs égarés, de leur offrir du lait, du feu, de l'eau, leurs manteaux ¹ et leurs cabanes; de poser le *Tawlmen* ² sur les malheureux que la *Larv* ou la *Tourb* ferait périr; de *révéler les fontaines* et d'avoir soin des troupeaux.

Ces femmes, que le bon évêque de Couserans défendait de mettre au nombre des divinités, on les retrouve encore dans quelques cantons des Pyrénées. Une d'elles, *la femme sainte* ou *sacrée* qui habitait à Saint-Béat, figura dans le procès relatif à l'assassinat du malheureux Fondeville. Une autre m'a fait connaître, il y a seize ans, une partie de la science des augures pyrénéens.

« Lorsqu'une fleur s'épanouit sur des rochers stériles,

¹ *La capo*.

² Table, pierre plate. — C'est le *dolmen* des vieux Celtes.

dans des lieux dépourvus de toute autre végétation, c'est, disait-elle, le présage assuré d'une moisson abondante. »

« Si vous entendez l'aigre cri de la chouette, jetez du sel dans votre foyer, ajoutait-elle, vous détournerez de vous le malheur. »

« Quand un arbre étend ses rameaux sur une maison, soyez assuré, disait encore la *femme sainte*, que des revers affreux vont frapper les possesseurs de cette demeure. Les fils mourront en combattant bien loin de leur patrie, la mère ne verra point ses filles orner leurs chastes fronts du bandeau nuptial; le père, privé des tendres soins de sa femme, passera dans les langueurs du besoin une vieillesse anticipée. »

« Voyez-vous, me disait-elle encore, cette rose qui est demeurée seule sur sa tige, et qui penche sa tête vers cette maison bâtie sur le flanc de la colline du *Pujament*? elle annonce que l'un des habitants de cette maison, beau et jeune encore, va bientôt cesser de vivre. »

Ainsi, ces fleurs brillantes que les Romains répandaient en grand nombre sur le marbre des tombeaux, et que les *Tectosages* et les Aquitains représentèrent sur leurs sépulcres, servent encore parmi nous à indiquer l'éclat, la brièveté et la fin de la vie.

Il ne faut pas confondre ces *femmes saintes*, ces *divinités*, comme disait Auger de Montfaucon, avec les *Bourouches*, les *Hantaoumos*, qui se sont dévouées au service du Mauvais Génie : les premières sont rares; on trouve les autres partout, ou plutôt la méchanceté publique désigne sous ce nom une foule de malheureuses plongées dans la pauvreté, et qui, n'ont jamais songé à adresser des hommages au *Debrua* des *Escualdunac*, au dieu du mal, dont le culte fut, sans doute, apporté dans les Gaules avec celui des autres divinités de l'Orient.

Mais, avant de tracer quelques lignes sur le culte du

Mauvais Génie, rapportons encore une de ces douces traditions dont il faut se hâter de fixer le souvenir, déjà trop fugitif.

Ces êtres surnaturels qui, dans plusieurs contrées des Pyrénées, portent le nom de *Hados* ou de *Fées*, prennent celui de *Labina* chez les *Escualdunac*¹, peuples qui habitent les lieux voisins de l'antique *Lapurdum*². Souvent une *Labina* reçoit le titre d'*Andrea*, qui signifie *Dame* ou *Demoiselle*³. Il est digne de remarque que l'on a trouvé dans cette région un autel gallo-romain consacré aux *Dominatrices* ou aux *Dames*. Plusieurs siècles avant l'introduction de la réforme religieuse dans ce pays on y révérait une *fée* plus puissante que les autres; on la nommait *Ontasuna*, et le peuple lui avait donné l'épithète de *maithagarria* ou d'*aimable*. Ses longs cheveux étaient noirs, ses yeux bleus; une tunique de pourpre voilait son beau corps sans en déguiser les formes enchanteresses; une ceinture d'argent pressait sa taille élégante, des brodequins, aussi d'argent, formaient sa chaussure, et sa main droite agitant une lance d'or⁴. Montée sur un cerf⁵ rapide, elle parcourait les montagnes et les forêts; elle chassait le loup⁶ loin des bergeries. Au mois de Mai, lorsque la zone neigeuse se rétrécit, que l'herbe croît et que les arbres reprennent leur parure, chaque pâtre lui offrait en secret la blanche toison d'un agneau. Un jour elle vit, sur les bords de l'*Erreca*⁷, un jeune *Escual-*

¹ Ceux que l'on nomme vulgairement *Basques*.

² Le pays de *Labourd*, les cantons peu éloignés de Bayonne.

³ On connaît dans le Languedoc la *Baouïmo de las Doumaysellos*, c'est-à-dire la *Grotte des Fées*.

⁴ *Dardoa*.

⁵ *Oreina*.

⁶ *Orsoa*.

⁷ Ou l'*Essaineco Erreca*.

dunac, nommé *Lousaïde*; il conduisait les troupeaux de son père dans les prairies désertes qu'arrose ce fleuve : il n'avait que seize ans, et sa timidité, sa modestie, lui avaient mérité le surnom de *Zuhurra*¹. La belle *Ontasuna* s'arrêta près de lui, et au religieux sentiment qu'inspira d'abord la *fée* se mêla bientôt un sentiment plus tendre. Une femme ne peut long-temps ignorer la passion qu'elle a fait naître, et d'ailleurs une *fée* sait tout. Celle-ci accueillit le naïf et premier hommage de *Lousaïde*, elle l'aima d'amour, comme le dit la tradition que j'ai interrogée.... Le troupeau du jeune pasteur s'accrut avec rapidité, et, en moins de trois années, il enrichit et son père et ses frères. Mais sa vie était attachée à sa constante passion pour *Ontasuna*. Si vous êtes aimé par une *fée*, ne regardez pas les filles des hommes, ne leur adressez pas vos vœux. Fidèle à l'être divin qui vous chérit, vous ne connaîtrez ni les maladies, ni la vieillesse, ni la mort;... infidèle un seul instant, votre vie s'éteint aussitôt. *Lousaïde* rencontra sur le mont d'Aistaince une jeune *Arthaldea*² de la vallée de Cize; elle était sans doute moins belle qu'*Ontasuna*, mais celle-ci était depuis long-temps absente, rien ne paraissait annoncer son retour prochain, et *Lousaïde* n'avait pas encore vingt ans.... Le berger fut coupable et bientôt puni : il n'était plus lorsque *Ontasuna* revint. Sans doute la *fée* aurait pardonné; mais elle aussi était soumise aux arrêts du Destin, et elle n'aurait pu sauver le jeune et beau pasteur. Elle le pleura, elle le pleure encore : un voile noir remplaça sa ceinture, et, pour éterniser le souvenir de ses regrets, elle imposa le nom de *Lousaïde* à la vallée où repose son amant³.

Les légendes relatives au Mauvais Génie, toujours opposé

¹ C'est-à-dire *sage*.

² Bergère.

³ Les géographes écrivent en général *Lousayde*.

au Principe de la lumière, au Demiourgos bienfaisant, différent entièrement de ces mythes pyrénéens, si peu connus et si gracieux, et dont je ne rapporte ici que de légers fragmens. La première idée du dualisme fut tirée sans doute des plus respectables traditions des anciens jours, consignées depuis dans les livres de Moïse. Elle produisit, chez les Egyptiens Osiris et Typhon; ailleurs, Oromase ou Ormusd et Ahriman. Diogène de Laërce disait que le premier était Jupiter, et le second Pluton, dieu des ténèbres.

Dans les premiers temps du christianisme, plusieurs sectes, les Gnostiques, les Cerdoniens, les Marcionites et quelques autres, donnèrent un grand crédit au dualisme. Manès, au troisième siècle, le réduisit en corps de doctrine, et ses partisans le répandirent, non-seulement dans l'Orient, mais encore dans tout l'empire romain. Vers ce même temps le culte des dieux étrangers, de Mythra surtout, triomphait en quelque sorte du culte introduit dans les Gaules par leurs vainqueurs, et, dans les cérémonies nouvelles, dans les initiations, on retrouvait aussi le principe si fécond et si dangereux du dualisme. Alors tout ce qui dédaignait les idées générales de la morale publique, les préceptes éternels de la justice et la vérité, tourna ses regards vers un dieu qui combattait sans cesse le Principe de la lumière et de la vertu; c'est ainsi que s'établit dans les contrées pyrénéennes l'adoration du Mauvais Génie, soit qu'il fût désigné sous le nom d'Ahriman, soit sous celui, plus ancien peut-être, de Satan, que la langue des Escualdunac traduisit par l'appellation de *Debrua*. Sans doute, aux premiers temps de l'adoption de ce culte horrible, les assemblées des adorateurs du démon se tenaient la nuit, dans des lieux inhabités; les prêtres se couvraient des costumes les plus étranges, et donnaient à leur dieu des formes hideuses; sans doute aussi, un festin, des danses, et les excès d'une débauche

effrénée terminaient ces cérémonies nocturnes. De là vinrent dans la suite les récits étranges des solennités du Sabbat ; ces noms de *Poudoués*, de *Hantaoums*, de *Sorguina*, de *Bourouch*, donnés à ceux que l'on croit être les serviteurs de l'être infernal, et les dénominations de *Brouchos*, de *Poudouéros*, de *Hantaoumos*, de *Mahoumos*, que l'on applique aux femmes qui, selon la voix publique, abjurant toute pudeur, se font initier aux honteux mystères du *Debrua*, qu'on appelle aussi le *Maître* ou *Nausia*, par opposition au Dieu puissant, au vrai Dieu, à l'*Yaincoa* des *Escualdumac*. L'intérêt et la méchanceté continuèrent le simulacre de ces criminelles réunions ; de là provinrent tant de superstitions dangereuses, et cette foi si vive au pouvoir de l'esprit infernal ; foi qui, au seizième et au dix-septième siècles, produisit tant de martyrs, et qui, encore de nos jours, dans le pays Basque et dans les Landes, favorise les tromperies de quelques misérables, divise les familles, agite et trouble les populations.

Sans repousser en entier ces fables, le moyen âge n'offre pas moins de mythes qui lui sont propres, que de traditions et de contes théogoniques empruntés à l'antiquité ! Mais ces mythes, appuyés souvent sur l'histoire, ont un type qui les fait aisément reconnaître ; on y retrouve l'empreinte grandiose, chevaleresque et pieuse de cette époque héroïque :
 « Alors, disent les plus simples paysans, les hommes étaient
 » d'une taille gigantesque. Ces monts, formés de rochers
 » entassés, ce sont les tombeaux de nos pères ; le *Pic de*
 » l'*Espade*¹ renferme le glaive de l'un d'entr'eux ; cet autre
 » *Pic*, qui porte le nom de la *Campana*², est une immense
 » cloche couverte a présent de granit, de schiste et de mar-

¹ Dans le comté de Bigorre, *espade* signifie *épée*.

² Dans la même province ; le mot *campana* ne peut se traduire en français que par celui de *cloche*.

» bre : elle sonnera au jour du jugement pour éveiller nos
 » ancêtres qui dorment dans ces immenses mausolées. Les
 » accens de la trompette de l'Ange ne sauraient parvenir
 » jusqu'à leurs cercueils. »

Les poètes ont puisé de nombreux épisodes dans les traditions pyrénéennes. Pulci ¹ fait arriver Roland dans une abbaye sur les frontières d'Espagne : il délivre les moines qui l'habitaient des géants Passamont et Alabastre, et il baptise Morgante, qui renonce à l'islamisme pour embrasser la foi de Jésus-Christ.

Roland !! ce nom est gravé dans la mémoire des habitants de nos montagnes. Le Commingeois connaît Roland comme le connaissent le Béarnais et l'Escaldunac. N'est-ce pas lui qui, du haut des murs de *Lugdunum* ², jeta la célèbre Durandal sur les monticules qui apparaissent au-delà du donjon de Barbazan ? Près de Bayonne, ne montrait-on pas naguères le château de *Ferragus* ? Ces hautes tours du Marboré, ces murs de glaces éternelles, ne sont-ce pas les restes du palais du vieil enchanteur Atland ? les tombeaux des douze pairs n'existent-ils pas encore dans le trop fameux défilé de Roncevaux ? Cette brèche immense, qui porte encore le nom de Roland, n'a-t-elle pas, selon les légendes populaires, une autre origine que celle que lui ont assignée les romanciers ? n'est-ce pas pour atteindre plutôt les Sarrazins que le neveu de Charlemagne a touché de sa terrible épée les rochers qui s'opposaient à son passage ? L'antique mythologie montrait un héros posant sur leurs larges bases deux énormes colonnes, ou plutôt deux montagnes, à l'extrémité de la Péninsule, et leur léguant le nom d'Alcide ; la mythologie pyrénéenne du moyen âge offre un autre héros brisant le sommet des monts qui le séparent de cette Péninsule, et laissant au vaste

¹ *Il Morgante Maggiore*, cant. II.

² Saint Bertrand de Comminges.

passage par lequel il entre sur les terres ennemies, le nom de Roland, qui doit durer autant que les vieux rochers que ce preux a franchis.

On le sait, pour peu que l'on ait étudié les légendes locales, chaque canton de nos montagnes a son épopée particulière. Nous retrouvons à chaque pas des traditions, des souvenirs qu'embellissent, ou les détails les plus touchants, ou les couleurs d'une brillante poésie. La châtelaine de Cabestany inspire un intérêt aussi vif que l'épouse de Fayel, qu'elle doit précéder dans l'ordre chronologique. Vidian, qui a réellement existé, et qui a reçu la double consécration de la religion et de la patrie, ne le cède à aucun des autres paladins de son époque, et Missolin est un héros qu'environnent encore les souvenirs de la piété, du dévouement et de la victoire.

Charlemagne régnait. Les douze pairs n'étaient plus; mais il restait encore quelques paladins, et parmi les plus vantés, on distinguait Vidian; il était du sang impérial, et sa bravoure éprouvée le rendait digne du titre de neveu du vainqueur des Saxons. Malgré leur éclatante défaite en deçà des monts, les Arabes, possesseurs de l'Espagne, venaient souvent ravager la France. Leurs hordes menaçaient l'Aquitaine et la Septimanie. L'empereur ordonne à Vidian d'aller au secours de la première de ces provinces, et le jeune guerrier obéit avec joie. Il avait à venger la longue captivité d'un père et celle à laquelle il s'était soumis pour le racheter des fers des Sarrazins. Vainqueur dans cent combats, il voyait cependant apparaître toujours de nouveaux ennemis; chaque vallée était une porte par laquelle entraient d'autres dévastateurs. Les étendards de l'islamisme, arborés sur les pics escarpés et sur les tours qui couronnent encore nos montagnes, annonçaient aux populations consternées la désolation et l'esclavage.

Un jour, Abou-Zaïd, à la tête d'une petite armée, enveloppe Martres, que l'on appelait alors *Angonia*. Vidian

n'est pas dans ce lieu ; mais , prévenu par un messenger fidèle , il accourt aussitôt avec vingt braves guerriers. Attaquer l'ennemi avec une si faible escorte aurait paru une folie à tout autre ; mais Vidian était un héros. Il encourage ses compagnons , et le bruit éclatant de son cor annonce aux habitans d'*Angonia* qu'il s'approche pour les secourir. Déjà troublé , l'ennemi s'aperçoit qu'il faut combattre à l'instant où il croyait n'avoir qu'à recueillir un riche butin.

Vidian charge Abou-Zaïd et le poursuit au loin ; mais aucun de ses guerriers ne peut le suivre ; il est seul , et l'ennemi qui s'en aperçoit se retourne et fond sur lui avec furie. Il repousse les Sarrazins , mais il reçoit de cruelles blessures et revient à pas lents vers *Angonia*. A une médiocre distance de la ville , une fontaine abondante épanche dans le fleuve son eau fraîche et pure¹. Le héros s'arrête sur ses bords , et tandis que son coursier paît l'herbe du rivage , il lave les plaies profondes qu'il a reçues dans le combat. Sa redoutable épée est appendue à un arbre ainsi que son casque. Une nombreuse troupe d'Arabes avait trouvé un asyle dans l'épaisse forêt qui couvrait la plaine. Sortis de cette retraite , les barbares se jettent sur lui à l'improviste : privé de ses armes , il ne peut d'abord se défendre ; mais bientôt il arrache un cimeterre recourbé à l'un des Sarrazins qui l'environnent. Il jonche la terre des cadavres du plus grand nombre d'entr'eux ; le reste , épouvanté , prend la fuite. Mais Vidian a reçu de nouvelles et de plus dangereuses blessures. Son sang ruisselle sur le sol qu'il a défendu avec tant de valeur ; il tombe , et son âme , dégagée de ses terrestres liens , va rejoindre dans les cieux les âmes d'Olivier , de Roland , de tous les preux morts en combattant pour la foi et pour la patrie.

¹ Cette fontaine , réparée avec soin il y a peu d'années , est souvent visitée par des personnes pieuses

Et que l'on ne croie pas que le souvenir du héros soit éteint dans les lieux qu'il sauva du joug de l'islamisme ; on montre dans les rochers voisins la place où il se reposait de ses travaux. La pierre s'est amollie sous son corps et en a moulé les formes athlétiques ; la fontaine où il lava ses blessures est encore teinte de son sang. Chaque année, dans des jeux guerriers consacrés à sa mémoire, on déploie sa vieille bannière ; elle met encore en fuite les Sarrazins, et le nom de Vidian se mêle alors aux chants sacrés de l'Eglise et aux hymnes de la victoire.

Antérieur à Vidian, Missolin fut peut-être plus grand et surtout plus heureux. Il descendait de l'une de ces familles patriciennes qui, sous la domination des Romains, donnaient des chefs aux cités de la Novempopulanie. L'héritage de ses pères était à Arcizac, lieu peu éloigné de Tarbes, ville antique, mais qui n'a pas conservé de marques de son illustration. De toute sa noble famille, il ne restait que lui et une sœur, promise à Roger, jeune homme que le désir de la gloire attachait au Maire du palais, à ce vaillant Charles Martel, vrai fondateur de la seconde dynastie. Dédaignant et le monde et ses vains plaisirs, Missolin s'était de bonne heure voué au service des autels ; ses riches dons soulageaient l'infortune, son exemple inspirait l'amour des vertus.

Ce fut à cette époque que les Arabes, maîtres de toute l'Espagne, se précipitèrent sur la France. Les champs de Poitiers furent témoins de leur défaite ; mais les débris de l'armée d'Abdérane se fortifièrent dans les Pyrénées. Recevant à chaque instant des secours, ils ravageaient toutes les contrées voisines. Alors Missolin se rappela qu'il comptait des héros parmi ses ancêtres, et il résolut d'affranchir sa patrie. A sa voix, les *Escualdunac* prennent les armes ; les descendants des *Bigeronnès*, les *Commingeois*, les habitants des lieux voisins de *Beneharnum* se joignent à lui : une armée nationale est formée, et à sa tête il s'avance vers

les Sarrazins qui défendent pied à pied les positions militaires qu'offre la contrée. Dans un combat livré vers Arcizac , il délivre, et sa sœur, et une foule de ses compagnes, qu'Aben-Hamet avait arrachées aux vallées voisines. Enlevées par les Arabes, elles allaient être conduites dans des harems lointains. Il les rendit à leurs familles désolées; il atteignit ensuite l'ennemi entre Ossun, Louey et Juillan : la plaine où l'on combattit porte le nom de *Lanne Maurine*. Les ossemens et les tombeaux que le laboureur y heurte de sa charrue sont encore les trophées de cette mémorable bataille, où le triomphe des chrétiens fut complet. La reconnaissance en consacra le souvenir, trop long-temps négligé par l'histoire. Jadis, au mois de Mai, l'Eglise célébrait la victoire du pieux Missolin, et les jeunes filles du comté de Bigorre, couronnaient de fleurs la statue du sauveur de ces régions. Aujourd'hui les chants de l'Eglise ne célèbrent plus le héros; quant à la statue, si vous la redemandez, la révolution vous répondra. Quelques vieilles ballades conservent seules la mémoire du pieux guerrier; semblables à ces retentissemens harmonieux, à ces vibrations légères qu'excite l'airain sacré, et qui frappent encore nos oreilles alors que les saints concerts ont cessé.

ALEXANDRE DU MÈGE, *de la Haye*.

LA GITANA.

Au mois de Mai 183...., une caravane de gitanos bivouaquait à l'entrée d'une de nos petites villes du Languedoc.

Vous savez tous ce que c'est que le gitano; le gitano, être anormal, qui tient de l'arabe et de l'espagnol pour la forme, de l'homme civilisé et du sauvage pour le fonds, et qui cependant n'est ni espagnol, ni arabe, ni sauvage, ni civilisé; le gitano, paria volontaire qui vit en dehors de nos cités et de nos mœurs, en dehors de nos religions et de nos lois. — Le gitano a son costume à lui, son langage à lui, sa croyance à lui, son commerce à lui; il s'habille, il parle, il croit, il trafique aujourd'hui comme il s'habillait, parlait, croyait et trafiquait quand il s'est greffé à l'arbre social. Le gitano est essentiellement stationnaire; le gitano de nos jours est le gitano du passé, le gitano de l'avenir; toujours frippon et fumeur, toujours cuivré et vêtu de velours, toujours tenant le milieu entre l'ours et le renard, entre l'usurier et le voleur des grandes routes. Quoique jaloux et vindicatif comme un andalou, il est plus astucieux que méchant, plus près des bagnes que de l'échafaud.

Le gitano naît maquignon, vit maquignon, meurt maquignon. C'est son état par instinct et par habitude; il ne peut pas en avoir d'autre, il n'en connaît pas d'autre. Faites-moi voir un gitano qui ne soit pas maquignon, et je veux vous montrer un homme qui ne sera pas égoïste.

Jamais le gitano ne couche ou ne mange dans un appartement; il y étoufferait. Enfant fidèle de la nature, il ne saurait abandonner le sein fécond de sa mère; il lui faut, à lui homme primitif, pour lit la mousse, la terre ou le roc; pour rideaux, les épaisses branches d'un hêtre ou d'un peuplier, et pour flambeaux, la lune et les étoiles. La perspective de sa chambre, c'est l'horizon. On croirait que ses larges poumons ne peuvent respirer que le grand air; le grand air avec ses ouragans, ses tonnerres et sa pluie; le grand air avec ses rosées, son froid et sa chaleur. Le gitano brave tout, il est habitué à tout. Il mange, il boit, il dort, il s'accouple, il rit, il chante, il grogne, il achète, il vend en plein air, toujours en plein air. Les intempéries, voilà ses émotions.... les orages, voilà ses spectacles.

Le soleil se levait à peine; la petite tribu, assise en rond au bord d'un fossé et sous les rameaux d'un grand arbre, était occupée à considérer la fumée noirâtre qui s'échappait d'une grosse marmite en fer, posée sur des tisons, dont un enfant de la troupe ranimait la flamme en l'excitant avec le vent de son bonnet.

La caravane se composait d'une douzaine d'hommes et de femmes, aux visages de maure, aux cheveux de nègre, presque tous sales et déguenillés, étendus au soleil, accroupis à l'ombre, se grattant, jurant, fumant, grimaçant; puis de cinq ou six enfans, monstres bipèdes, dont quelques haillons couvraient à peine les dégoûtantes nudités, et de sept ou huit chevaux, mulets ou ânes, tous étiques ou poussifs, affamés ou moribonds, animaux impassibles et souffrans, enveloppés sous de vieilles couvertures de laine, qui dissimulaient assez mal les saillies proéminantes de leurs os et la rare maigreur de leur croupe.

Le chef de la caravane était un homme d'une quarantaine d'années.... vrai gitano, sur ma foi !.... gitano type, gitano au long bonnet de laine rouge, à la petite

veste descendant de quatre doigts seulement au-dessous de l'aisselle, aux larges pantalons de velours, aux sandales espagnoles dont les attaches bleues tournaient deux ou trois fois autour d'une jambe robuste, au gilet rouge et court avec des boutons de cuivre pendans en forme de grelots. Poétiquement parlant, il était superbe, le vieux gitano !.... Deux favoris longs, larges et touffus, qui se joignaient sous son menton, entouraient sa mâle figure, couleur de bouquin relié en veau. Vous eussiez dit une belle tête d'arabe encadrée dans la crinière de son coursier. Sa taille bien prise, quoique moyenne, annonçait la vigueur et la force ; son front tanné était grand et bien ouvert ; et ses yeux..... grand Dieu ! quels yeux ! deux diamans, deux yeux d'aigle, deux yeux de tigre ; que sais-je, moi ?.... pis que tout cela peut-être.... A travers les poils de ses épais sourcils, ils scintillaient, ils pétillaient comme deux charbons ardents sous une branche sèche. Leurs jets lumineux éblouissaient comme l'éclat d'une arme à feu au milieu de la nuit, comme un rayon du soleil en passant par la fente d'une porte. Son nom était Juan, sa patrie une caverne des Pyrénées.

— Allons, dit-il tout à coup en jetant par la bouche et par le nez la fumée de son cigarette, et en frappant le sol avec le manche de son long fouet de maquignon qu'il ne quittait jamais ; allons, Catrina, vide la marmite... J'ai faim, moi.... Déjeunons.... Tant pis pour les absens.

En disant cela, Juan analysait d'un regard acéré l'expression que prendrait la physionomie de Catrina.

Catrina, quoique à peine âgée de dix-neuf ans, était la femme du gitano, peut-être sa maîtresse, peut-être sa concubine. N'importe.

Oh ! c'était une Gitana bien séduisante que Catrina ! Elle était belle, d'une beauté que d'aucuns contesteront sans doute, mais qui me frappa : car je l'ai vue, moi, la jeune gitana ; je l'ai connue.... Ah ! si vous l'aviez aperçue avec

sa taille de guêpe, avec ses grands yeux qui semblaient faits d'ivoire et d'ébène, avec ses dents plus blanches que le blanc de ses yeux, avec son pied d'andalouse, avec son petit nez lutin; si vous aviez jeté un regard sur ses deux seins sail-lans et arrondis, cachés à peine sous un fichu rouge et bleu qui ne se croisait pas entièrement sur sa poitrine; si vous aviez étudié avec quel charme naturel se dessi-naient toutes les formes de son corps; si vous aviez vu avec quelle gracieuse négligence un simple mouchoir était posé sur sa tête, oh! ou votre imagination est une gla-cière, ou vous auriez dit comme moi: Elle est bien belle la gitana!....

Catrina se leva et se disposait à obéir aux ordres de Juan, quand les hommes de la troupe s'écrièrent en chœur: — Ah! le voici, Benturo. — Il a l'odorat fin, le renard! — Encore, encore un peu plus tard, et tu déjeunais avec la paille de nos mulets. — Mais tu as bon nez, chien de chasse! tu viens à temps.

Le nouveau venu, sans rien dire, prit sa place au cercle qu'avaient déjà formé ses compagnons.

Benturo était le mieux vêtu de tous les gitanos. Il était habillé avec soin, avec élégance même. Ses pantalons, propres et extraordinairement amples au bas de la jambe, étreignaient dans le haut sa taille svelte et élancée et fai-saient ressortir admirablement les contours de ses hanches. En examinant avec quel art quelques boucles de ses che-veux crépus s'échappaient de son bonnet rouge, on soup-çonnait aisément une coquette préméditation. Son port était majestueux, sa démarche fière et assurée, et on aurait pu deviner à son menton encore imberbe, que Berturo n'avait pas plus de dix-huit ans.

Alors commença le déjeuner des gitanos. Vous auriez cru, en les voyant manger, assister à un repas de bêtes fau-ves enfermées dans une ménagerie. Mêmes cris de joie féroce, même voracité, mêmes grognemens.... Leurs dents

se plantaient avec une avidité effrayante dans les lambeaux de viande à demi crue que pressaient leurs sales mains.....

Saisissant le moment où les gitanos satisfaisaient leur faim dévorante, Catrina et Benturo échangèrent un sourire accompagné d'un doux regard. Ils croyaient, les naïfs amans, que personne ne les comprenait; mais ce sourire et ce regard furent saisis au passage par Juan, qui étudiait avec soin tous les gestes des deux jeunes gens.... Et le vieux gitano frémit, et son sang bouillonna, et ses yeux flamboyèrent. C'est qu'il était jaloux le vieux Juan, jaloux de sa Catrina, et il n'avait pas tort d'être jaloux : car voici ce qui s'était passé la veille.

Le soir, Juan était entré en ville pour acheter des vivres, pour marauder, ou pour une affaire de maquignonage. Quand il revint au bivouac, il était nuit; la lune seule, qui se montrait grande et rougeâtre sur les toits de la petite cité, éclairait le camp silencieux et champêtre des gitanos. — Juan demanda Catrina; nul ne savait où elle était allée. Soudain un soupçon horrible fit bondir le cœur du gitano dans sa robuste poitrine. — Depuis quelque temps il s'était aperçu que sa femme et le jeune homme se jetaient parfois à la dérobée des signes d'intelligence. Leur nocturne disparition semblait consolider dans ce moment l'échafaudage de ses conjectures. L'occasion de tout éclaircir se présentait d'elle-même, et Juan était trop gitano pour la laisser échapper.

Par un instinct incroyable, il suivit une haie qui tenait au bivouac en s'éloignant de la ville. Il avait marché seulement deux cents pas, lorsqu'il entendit derrière les broussailles un long soupir, un soupir d'amant, un soupir de volupté. Ce soupir retentit au fond du cœur de Juan comme les derniers coups de la dernière heure retentissent à l'âme du condamné. Le vieux gitano écumant de jalousie regarda en se haussant sur la pointe des pieds,

et à la clarté de la lune, il vit de l'autre côté de la haie sa Catrina et Benturo qui échangeaient les plus tendres caresses. Oh ! alors, s'ils s'étaient retournés les deux amans, ils auraient pu distinguer deux yeux qui luisaient dans l'ombre comme deux yeux de chat ; deux yeux dont l'éclat eût banni de leur âme toute pensée de volupté. — Le gitano était assez intruit, il ne voulut pas déranger l' amoureux tête-à-tête. Sans faire le moindre bruit, il rejoignit ses autres compagnons, et quand Benturo et Catrina revinrent chacun par un chemin opposé, Juan ne leur fit aucune demande ; ils n'aperçurent sur sa figure ni dans ses discours aucune marque de soupçon ; aussi les deux amoureux se couchèrent et s'endormirent tranquilles, persuadés que le vieux gitano ne se doutait de rien.

Le lendemain au point du jour quand tout le monde fut éveillé, Juan se montra plus gai que jamais, plus prévenant que jamais envers Catrina et Benturo. On aurait dit qu'il était heureux, le gitano ; et il l'était en vérité.... Oui, il était heureux, car il avait médité pendant la nuit une vengeance affreuse, atroce, inouïe ; une vengeance de gitano. Vous verrez.

Benturo, dit Juan en posant amicalement la main sur l'épaule de son jeune rival : tu es mon ami, mon homme de confiance, tu es fort, tu as deux bonnes jambes, Benturo ; je veux te charger d'un message important.... Pablo est à huit lieues d'ici ; peux-tu aller lui dire que je l'attends la semaine prochaine à Béziers, et être de retour ce soir ?

— Oui, maître.

— Mais ce soir au moins, ce soir avant onze heures, car à onze heures je veux partir. Le commerce se fait mal ici.

— Avant onze heures, vous me reverrez.

— Eh bien ! pars, mon ami, mon cher Benturo.

Et le jeune gitano s'éloignait en regardant Catrina.

Et le vieux laissa échapper un sourire, un sourire fait comme une épouvantable menace.

— Attends, Benturo, attends un moment..... Tu as un bon ganibet¹ dit-on? Prête, prête-le-moi ton ganibet, j'en ai besoin..... Le mien est trop vieux, trop usé pour ce que j'en veux faire..... Je te le rendrai ce soir; prête-le-moi.

Benturo sortit son long couteau et le donna à Juan; celui-ci l'examinait avec des yeux avides en s'écriant :

— Oh le beau ganibet! ganibet solide, sur mon honneur..... Merci, merci, Benturo..... En échange, prends ma gourde: elle est pleine d'un vin délicieux, vin de Rivesaltes, vin de moine; tu verras..... Tu verras comme il est bon mon vin; il te donnera des forces.... Ne l'épargne pas, bois-le tout, jusqu'à la dernière goutte..... Je te le donne avec plaisir..... Adieu, adieu, Benturo; bon voyage..... Mais avant onze heures, entends-tu? avant onze heures.

— Benturo prit la gourde et partit. Le vieux gitano alors lança à Catrina un regard moitié riant, moitié féroce, un regard qui la fit frissonner.

.....
Dans la petite ville, dix heures venaient de sonner à l'horloge de la cathédrale. L'horizon était sans nuages, et la lune, pleine et brillante, projetait dans la campagne un éclat presque pareil à l'éclat du jour. Les feuilles des arbres bruissaient doucement, agitées par une brise légère et tempérée. Tout était calme autour des gitanos, tout était tranquille, silencieux..... c'était une belle nuit du mois de Mai.

Allons, allerte! amis; dit Juan, il faut partir.... Chargez vite le bagage et en route!....

¹ C'est ainsi que les gitanos, de même que les Catalans, appellent toutes sortes de couteaux, mais particulièrement un long couteau espagnol, dont la lame est très-pointue et le manche pointu aussi par le bas et garni de cuivre.

Les gitanos détachèrent aussitôt leurs compagnons quadrupèdes, se mirent en devoir d'arranger sur les plus robustes d'entr'eux les ustensiles qui gisaient çà et là sur le sol.

Quand ce travail fut terminé : — Allons, avancez-vous, vous autres, dit Juan; Catrina restera avec moi; nous attendrons Benturo. — Vite en route....., il se fait tard.

Quelques instans après, on n'entendait plus dans le lointain que des voix d'hommes, qui excitaient la marche de leurs montures, et l'on voyait étinceler sur l'horizon le feu de plusieurs cigarettos qui scintillaient comme des étoiles ambulantes.

Alors le vieux Juan se plaça debout devant la gitana, et, croisant ses bras sur son large estomac, il lui dit, en la fixant de ses flamboyantes prunelles :

— Eh bien! Catrina...., nous sommes seuls maintenant, seuls au milieu de la nuit.... Hier aussi tu étais seule avec un homme, et cet homme, ce n'était pas moi.... Ah! il sera bien différent le tête-à-tête aujourd'hui!....

Le gitano était effroyable à voir; aussi Catrina comprit tout.... Elle voulut fuir, mais Juan la saisit en étreignant son poignet avec sa main de fer.

— Tu veux m'échapper, à moi, à moi, enfant!... quelle idée!.... Connais-tu ce ganibet?

Et Juan montrait à Catrina la luisante lame du couteau de Benturo, sur laquelle se réfléchissaient les pâles rayons de la lune.

— Ton amant dit qu'il est bon ce ganibet! Je veux l'essayer moi....

— Oh! pitié, pitié! criait la gitana palpitante, se tordant, se crispant, se ployant pour s'arracher des doigts de son meurtrier. Pardon, pour cette fois, pardon! et puis tu me tueras, si j'y reviens.

— Non, c'est trop d'une fois.... Un baiser de Benturo, vaut bien la mort!.... Regarde donc son ganibet!

Et le gitano promenait le formidable couteau devant les yeux de la gitana, et la lune frappait sur la lame, comme sur un miroir, et la gitana râlait d'effroi.

— Grâce! grâce!.... dit-elle, et elle poussa des cris aigus, éclatans, terribles.... Puis tout-à-coup un seul, un seul cri, mais un cri étouffé, un cri plaintif, un cri gémissant, un cri de biche blessée à mort....; puis plus rien...., rien qu'un lugubre silence.... Et la lame du ganibet ne brilla plus à la clarté de la lune.

Cependant Benturo ayant rempli le message que Juan lui avait confié, s'approchait du lieu où devaient l'attendre ses compagnons. Il s'étonnait de ce que ses jambes ne paraissaient pas avoir leur vigueur accoutumée. Sa démarche, ordinairement si assurée, était lente et peu solide. Parfois même des éblouissemens obscurcissaient sa vue, et alors il distinguait avec peine les arbres de la grande route.

Tout-à-coup, à cent pas environ du terme de son voyage, il ressentit dans l'intérieur de son corps, des tiraillemens épouvantables. Sa poitrine devint brûlante; ses entrailles semblaient se briser. Néanmoins il rassembla toutes ses forces, et parvint non sans effort, à la place où la caravane campait dans la journée. Mais quel fut son étonnement, quand il n'aperçut ni hommes, ni femmes, ni chevaux, ni mulets!.... Le misérable, hors d'état de pousser plus loin, se laissa tomber désespéré sur la terre, et tout-à-coup il vit à ses cotés un corps immobile, allongé, roide; un cadavre baigné de sang....

Oh! jugez de l'horreur du jeune homme quand il reconnut sa Catrina, sa bien aimée, l'œil fermé et la poitrine ouverte, ouverte avec la lame de son couteau encore enfoncé dans la plaie!.... Alors, oh! alors, lui aussi comprit tout, le malheureux! et l'emprunt du ganibet, et le message, et la gourde, et ses souffrances. Il comprit quelle était la main qui avait versé ce sang noir qui inondait

le sol , la main qui avait fait circuler le poison dans ses entrailles.

Le misérable Benturo , en proie aux plus cuisantes douleurs , cherchait à ranimer les restes de sa maîtresse. Il s'était traîné jusqu'à elle , et là , se vautrant comme un serpent sur son corps encore chaud et sanglant , il l'appelait , il la remuait.... Soudain il entendit derrière lui un léger frémissement ; il espéra.... c'était du secours sans doute. Il fit un effort pour se retourner , et il aperçut , adossée à un arbre , la figure hideuse du vieux gitano qui ricanait d'un rire horrible , d'un rire de hyène , à deux pas de sa proie.

— Ah ! tu es exact , onze heures sonnent.... Bravo , Benturo , tu es un excellent messenger , sur ma foi.... Bravo ! Que me dis-tu de Pablo?.... Tu peux reprendre ton ganibet maintenant , je n'en ai plus besoin..... Il est d'un bon acier ton ganibet , bien trempé , bien affilé.... Merci , merci , Benturo.... Je t'ai promis de te le rendre ce soir : il est là ; prends-le.

Et la gitana était étendue morte sur la terre , et le jeune gitano se roulait , se débattait , hurlant , rugissant , à côté du cadavre de la gitana ; et le vieux gitano ricanait toujours

— Et mon vin , Benturo ?.... tu ne me dis rien de mon vin. N'est-ce pas qu'il est bon ?.... La gourde est vide. Ah ! tu l'as tarie , buveur.... Mais , sois tranquille , il n'est pas capiteux mon vin de Rivesaltes ! oh ! non , ce n'est pas à la tête qu'il porte.... Il a du feu pourtant , n'est-ce pas ?....

Et la gitana était étendue morte sur la terre , et le jeune gitano se roulait , se débattait , hurlant , rugissant , à côté du cadavre de la gitana ; et le vieux gitano ricanait toujours.

Narbonne 1833.

EUGÈNE CABANEL.

CHRONIQUE.

INDUSTRIE ET SCIENCES MILITAIRES.

DES CHEMINS DE FER CONSIDÉRÉS COMME MOYEN DE DÉFENSE DU TERRITOIRE.

Mémoire de MM. Clapeyron et Lamé.

Les économistes sont aujourd'hui d'accord sur les avantages que procurent à l'industrie les inventions mécaniques, mais ils n'ont pas encore examiné les perfectionnements qu'elles ont introduits dans l'art militaire. Dans ces derniers temps, par exemple, l'artillerie a dû aux nombreuses expériences faites en Angleterre sur les voitures et autres moyens de transport, des améliorations qui ont permis d'augmenter ses calibres en lui conservant la mobilité indispensable pour les combinaisons stratégiques. Ces découvertes qui ont à la fois contribué aux progrès des arts industriels et militaires, sont un bienfait pour l'humanité, parce qu'elles ont mis du côté de la civilisation, la force et la richesse, et rendu par-là impossibles les triomphes de la barbarie.

Les applications des arts à la guerre qui méritent le plus de fixer l'attention des philanthropes, sont celles qui peuvent servir à augmenter les moyens de défense des états, et à approcher de la solution de ce problème que les places fortes n'ont pu résoudre : « Mettre le faible à l'abri de la violence de l'agresseur puissant. »

Les citadelles féodales, si formidables dans le moyen âge, s'écroulent devant la puissance de l'artillerie; en vain les tours et les murailles élevées ont abaissé leur relief, pour se cacher derrière un glacis incliné: rien ne peut les soustraire aux terribles effets des bombes, et du tir à ricochet, dont l'invention, due à Vauban, a porté le dernier coup au système défensif. Les villes fortifiées ne sont qu'un point de peu d'importance, presque toujours négligé par une armée envahissante. De nos

Jours le nombre des combattans est un élément de succès indispensable, et toute la science de la guerre a été réduite par les plus grands capitaines à ce point essentiel : « être le plus fort sur les points d'attaque ». C'est à cette nécessité qu'il faut attribuer le nombre toujours croissant des armées permanentes destinées à maintenir l'équilibre de l'Europe, dont l'effet est d'épuiser les ressources financières des états.

Mais si nos citadelles ne suffisent pas à la défense du territoire, faut-il renoncer à l'espoir d'arrêter l'ambition des conquérans ? MM. Clapeyron et Lamé, voient la solution de cette grande question, dans la construction de chemins de fer (rail ways), qui parcourant la circonférence de nos frontières et joignant cette circonférence avec les principales villes de l'intérieur, donneraient le moyen de réunir dans un temps très-court, des forces imposantes sur un point menacé. En partant des renseignements fournis par les expériences de l'Angleterre, les machines locomotives transportent une armée avec une vitesse de près de cent lieues par jour. Alors pourrait se réaliser la mobilisation de la garde nationale, qui dans l'état actuel ne peut être effectuée sur une grande échelle qu'avec une grande perte d'hommes et de richesses. Au jour du danger, on verrait accourir instantanément sur le point attaqué des citoyens dont l'enthousiasme ne serait pas détruit par les privations et les douleurs physiques qui sont la conséquence des marches forcées. Quinze jours de campagne suffiraient pour les ramener dans leur foyers et les rendre à leurs travaux.

Pour allier les besoins du commerce avec les convenances de la défense, les auteurs du mémoire proposent deux systèmes de rail ways : les rail ways de l'intérieur joindraient Paris au Havre, à Rouen, à Orléans, à Valenciennes, à Strasbourg ; Tours à Orléan, Nantes à Bordeaux et à Toulouse, Orléans à Lyon et à Marseille. Les rail ways de la circonférence joindraient Calais à Valenciennes, Valenciennes à Verdun, à Strasbourg à Lyon ; Marseille à Nîmes et à Perpignan, Toulouse à Bayonne.

Pour mieux faire ressortir l'utilité des rail ways, MM. Lamé et Clapeyron, supposent que des armées étrangères envahissent, comme en 1814, le territoire, en pénétrant par Bâle, Brisach, Nancy et menaçant la frontière de Flandre ; l'armée française distribuée sur le rail ways de la circonférence pourra se porter avec rapidité, et sans que l'ennemi ait pu le prévoir, sur un point où elle aura tous les avantages de la supériorité numérique. Si l'agresseur parvient à réunir 5 à 600 mille homme en un seul corps, malgré les difficultés presque insurmontables de pourvoir à la subsistance d'une aussi grande réunion de soldats, il passera les frontières qu'il occupe à découvert et livré, sans défense, aux

courses de quelques corps détachés, qui trouveraient toujours une retraite facile sur les rail ways de la circonférence.

Si une bataille devient nécessaire, on la livrera de préférence à une petite distance des rail ways de la frontière, parce qu'ils serviront à porter rapidement des secours d'une halte à l'autre, et à fixer la victoire sur un point décisif. Ils diminueront aussi les conséquences désastreuse d'une défaite, en fournissant au vaincu des moyens de retraite qu'il pourra aisément détruire si l'agresseur est pourvu de machines locomotives. Il ne restera alors pour l'armée envahissante que le choix de deux partis. Si elle poursuit les troupes vaincues sur les rail ways de la circonférence, elle engagera une guerre dans un pays couvert de places fortes qu'il sera bien facile, dans le système proposé, de pourvoir de vivres et de munitions; si, confiante dans les succès, elle marche sur la capitale, alors les rail ways de l'intérieur portent au même instant les forces de toute la France sous les murs de Paris, tandis que l'armée, dispersée sur la circonférence, pourra couper la retraite aux assaillans et les mettre dans une position trop dangereuse pour supposer qu'ils veuillent en courir la chance.

Une note du mémoire que nous venons d'analyser, présente l'évaluation du nombre des machines locomotives nécessaires au transport de vingt mille hommes d'infanterie, de cinq mille cavaliers avec soixante pièces de canon. Une machine de la force de dix chevaux, traîne quarante à cinquante tonnes (la tonne est de mille kilogrammes). Le poids total à porter serait quatre mille cinq cent trente tonnes, distribuées sur une centaine de voitures. En estimant le prix du transport à quatre centimes par kilomètre, on pourrait transporter dans vingt-quatre heures vingt-cinq mille hommes à cent lieues, moyennant soixante-douze mille quatre cent quatre-vingt francs. Cette dépense serait couverte par les frais de nourriture d'une armée qui pour franchir un aussi grand espace emploierait douze jours de marche.

Le mémoire de MM. Lamé et Clapeyron paraît mériter un examen approfondi.

L'essai des chemins de fer a déjà été fait en France avec des succès qui encourageront sans doute l'emploi de ce moyen de transport. Faut-il consacrer les trésors de la France à la construction de fortifications permanentes qui ne présentent que des moyens de défense bien imparfaits, s'il est vrai qu'une invention qui est appelée à donner au commerce un immense développement, suffit pour protéger la patrie contre l'invasion,

E. B.

LITTÉRATURE FRANÇAISE.

LA TOUR DE MONTLHÉRY, HISTOIRE DU XII.^e SIÈCLE,*Par M. Viennet.*

Je m'attendais en ouvrant le livre de M. Viennet, à y trouver une antique légende du moyen âge, bien fardée, bien étrange; je comptais d'avance sur une grande profusion de science gothique et de vieux mots; j'avais rêvé, je l'avoue, au milieu des joutes, des barons luisants de fer et d'acier, des dames fières et roides comme leurs robes brochées d'or, de sombres vengeance, de noirs cachots. Déjà se dressait devant moi une noble châtelainie aux tours bariolées d'écussons, aux salles longues et dorées, aux galeries peuplées d'aïeux et d'armures poudreuses; je voyais un seigneur farouche et cruel; une victime amoureuse et dévouée, un chevalier vaillant, tendre et lettré, un père inexorable; et puis, tout au travers, des guerres féodales, des enlèvements, des tournois, des moqueries, etc.; c'était une gageure, une moquerie. Eh bien! le croirait-on? j'avais dit vrai: ceci n'est pas un roman historique, un récit dramatique et passionné, arraché tout palpitant aux chroniques du moyen âge, encore moins l'étude approfondie d'une époque, d'un caractère, mais bien une longue et inconcevable aventure qui n'a ni intérêt ni raison, et qui rappelle le faire de M. Dinocourt, dans ses jours malheureux.

La scène est en France, au douzième siècle, au milieu des combats livrés par Louis le Gros à ses grands vassaux révoltés. Le célèbre Suger, abbé de Saint-Denis, ministre du roi; des noms historiques jetés pêle-mêle, des donjons pris et repris, une Bertrade, marâtre et empoisonneuse de Louis le Gros, des hommes d'armes tués avec cette facilité prodigieuse des grands seigneurs d'autrefois: voilà pour l'histoire; c'est tout ce que M. Viennet juge convenable de nous apprendre sur cette époque si agitée et si féconde. Voici le roman: Il y a fête et chasse au château de Montfort. De grands vassaux, de hauts chevaliers ligués contre le roi qu'ils appellent le comte de Paris, pressent un sanglier qui ravage les campagnes de la Beauce. Luciane de Montfort, jeune châtelaine aux longues paupières, court à travers la forêt sur un ardent palefroi. Bientôt, pressé par la peur, il s'élance vers des marais profonds, mais le beau Milon de Troyes, l'ami, le chevalier de Luciane, est sur ses pas, et au moment où l'animal haletant va se précipiter, il reçoit la belle châtelaine dans ses bras. Cependant, Amaury de Montfort a promis sa fille au farouche Hugues de Cressy;

le mariage a lieu dans la chapelle gothique, mais ce n'est pas Luciane qu'il vient d'épouser ; Bathyle, jeune orpheline séduite et abandonnée par lui, grâce à un long voile, reçoit devant l'autel le nom de comtesse Châtelaine de Monthéry. Luciane a fui le *manoir paternel*. Ici, je ne sais par quelle fantaisie d'auteur, nous voyons paraître l'abbé Suger avec cette physionomie pénétrante et ascétique que vous pouvez lui connaître, avec des goûts de magnificence et d'ostentation que l'auteur a bien voulu lui donner ; tout cela illuminé de couleurs locales. C'est un missel richement travaillé en orfèvreries, que le pape Calixte II vient d'envoyer au ministre de Louis, et qui donne au jeune Bernard, depuis abbé de Cîteaux, l'occasion de fulminer une véritable bulle contre les vanités de ce monde ; c'est encore les *noëls* du bon peuple de Paris, au passage de Suger. Luciane se retire dans un couvent où elle rencontre Héloïse, la célèbre amante d'Abeillard, qui lui dit son amour et son repentir. L'auteur nous indique aussi les habitudes peu orthodoxes des nonnes du douzième siècle ; après les vêpres du soir, les guimpes sont jetées, les chapelets et les oremus foulés et oubliés ; ces religieuses, courbées naguère sur la pierre des autels, les voyez-vous maintenant joyeuses et lascives bacchantes, danser aux bras des chevaliers que l'orage ou la nuit ont fait recueillir, et verser dans leurs coupes les vins d'Espagne et de Bourgogne. Luciane et Héloïse, comme toutes les héroïnes de roman depuis Clélie, ne prennent aucune part à ces orgies nocturnes ; l'une pleure l'absence de son amant, l'autre les malheurs d'Abeillard. Je cours au dénouement, et il est bien difficile de l'atteindre à travers ces assassinats inutiles, ces hermites déguisés, ces doléances et ces lamentations de héros et d'héroïnes, ces bruits de poutrelles et de ponts-levis qui se haussent et qui retombent, de haches d'armes qui frappent, de tout ce bagage qu'on veut bien appeler historique, couleurs fausses et exagérées, mosaïques malhabiles de vieux mots et de vieux usages.

Hugues de Cressi enlève Luciane, et se trouve abandonné à son tour par ses amis, qui jurent de nouveau foi et hommage à Louis le Gros. Assiégé dans une de ses forteresses par l'armée du roi et d'Amaury de Montfort, il tue à coups de poignard aux yeux des assiégans, Milon de Troyes qu'il tenait depuis quelques jours dans un cachot, et jette son cadavre dans leur camp ; puis se laisse brûler dans une tour de son donjon. Luciane prend le voile au Paraclet, et Louis le Gros continue de guerroyer contre ses grands vasseaux et les Anglais. Je ne connais rien de plus sentimental que cette belle Luciane, vrai type d'héroïne de roman, *modèle de fidélité*

et de vertu ; dernière expression de ces femmes de tourelle et de luth, qui chantent tous les soirs la même romance, attendant que leur revienne le bien aimé. Vous avez vu sans doute dans les tapisseries de haute lice ces personnages sombres et immobiles, au panache orgueilleux, aux membres roides qui lancent à travers leur visière de fer, un regard étincelant ; eh bien ! c'est au milieu de ces antiquités vénérables que sillonne tous les soirs l'araignée domestique, que M. Viennet a trouvé le type de Hugues de Cressy, traître à son roi, usurpateur de Monlhéry, le cœur le plus noir et le bras le plus pesant de la chrétienté. Milon de Troyes est un Céladon bâtarde, sans caractère et sans énergie, un berger de Florian couvert d'une armure du douzième siècle.

Et pourtant c'était un sujet grand et dramatique ; le cadre était bien choisi pour faire un tableau piquant et varié de la France et de ses habitants au douzième siècle. La premier élan des communes contre les seigneurs ; les ébahissemens et les peurs du peuple contre les bonnes lances des chevaliers ; les joies bruyantes et désordonnées des gens d'armes, des moines, des pillards et autres ; toute cette foule si différente de conditions, de costume et de mœurs, travaillée à la fois par les guerres féodales et les Anglais, partagée par les factions et malheureuse de la rébellion des barons contre leur roi ; la face vaillante de Louis le Gros, le génie de Suger, tout ce mouvement d'hommes et de choses pouvait être reproduit avec bonheur dans les pages d'un roman, et faire un drame large et passionné.

F. M.

ÉTRENNES A LA JEUNESSE,

Par M. F. Chatelain ¹.

M. Chatelain aime la jeunesse, il connaît ses besoins et la nature de ses goûts ; son petit recueil le prouve de reste, car en tenant compte de l'intention avec laquelle il a été écrit, il réunit dans la portée modeste que lui donne son titre, tous les genres de mérite. Il est peu volumineux, simple de pensées et de style, varié, amusant, instructif ; il est ce que devraient être tous les livres que l'on met entre les mains des adolescents : car les adolescents avec leur pétulance d'imagination, leur volubilité de caprices, leur esprit inattentif et ennemi des longues études, ont besoin d'être séduits par l'attrait du plaisir. Les grands volumes leur font peur ; ils veulent que le travail soit un jeu passager. Or, ces exigences sont

¹ In-18, Paris, chez Truchy, boulevard des Italiens.

d'autant plus impérieuses, qu'elles tiennent à l'organisation : dès-lors, il faut leur donner une direction sage et non pas les briser, les bien comprendre d'abord et puis s'y soumettre. Ainsi a fait M. F. Chatelain.

Son recueil commence par des *Lettres à Elisa sur la mythologie*, et quoique la révolution qu'a subie la littérature française ait eu pour principal résultat de la dégager des fictions mythologiques, ce petit traité est loin d'être sans importance, car il fait ressortir avec beaucoup de netteté la connexité qui existe entre les traditions fabuleuses et l'histoire des peuples primitifs.

M. Chatelain aborde ensuite la question des beaux-arts. Il s'avoue ennemi acharné des innovations qu'on a introduites dans les genres anciens. Sans nous expliquer sur l'opportunité de ses réclamations ni la force de ses raisonnemens, nous aimons à rendre justice à la franchise avec laquelle il donne son opinion. Après avoir émis quelques idées générales sur la situation actuelle de l'art et son influence sur l'existence des peuples, il entre dans l'examen détaillé de quelques ouvrages de peinture, de sculpture et d'architecture exposés en 1832 au musée des Petits-Augustins. Si sa critique est par-fois trop sévère, elle a du moins l'inappréciable mérite d'être toujours consciencieuse, basée sur des convictions fortes et éclairée par des études approfondies.

La seconde partie des *Etrennes à la Jeunesse* renferme quelques fables, des morceaux de poésie traduits de l'allemand et de l'anglais, des odes imitées d'Horace, des pièces fugitives enfin, courtes et ingénieuses, ainsi qu'il les faut pour délasser le lecteur des efforts d'attention qu'exige la première partie de l'ouvrage.

Ce recueil est donc, à notre avis, une bonne fortune pour les jeunes amis de l'étude, et tous ceux qui l'auront parcouru se joindront à nous pour remercier M. Chatelain de cette modestie louable qui lui a fait consacrer au plaisir et à l'instruction de la jeunesse un talent propre à entreprendre de plus grandes choses.

R. S.

ANNUAIRE DE TOULOUSE ET DE LA HAUTE-GARONNE

Pour 1833.

Enfin, nous avons un Annuaire pour la ville de Toulouse et le département de la Haute-Garonne : vaut mieux tard que jamais. Commençons par remercier l'éditeur, M. Dagalier, de cette bonne idée; nous exprimerons ensuite notre jugement.

Cet Annuaire est loin d'être parfait; mais il est, et c'était le grand point. Le fondement est jeté; désormais il ne s'agira plus que d'embellir et de

développer la pensée première, Nous proposerons donc à M. Dagalier quelques modifications. Son Annuaire est complet, mais il est mal divisé. La séparation de l'*Annuaire* proprement dit et de ce qu'il appelle le *Guide des étrangers*, est vicieuse, en ce que d'abord elle donne lieu à des répétitions, et ensuite, en ce qu'il n'y a pas de division naturelle entre les matières de ces deux parties. La *notice historique* qui fait partie de l'*Annuaire* trouverait aussi bien sa place dans le *Guide des étrangers*. La description de la ville, la notice sur son industrie, le détail de ses publications périodiques et de ses maisons d'éducation, qui font partie du *Guide des étrangers*, sont impérieusement réclamées par le cadre de l'*Annuaire*. Enfin, ces deux parties n'en font qu'une; l'une et l'autre sont également utiles aux habitants de Toulouse et aux étrangers; elles doivent à l'avenir être confondues. Joignez à cela que leur réunion dans un même volume y forme deux paginations, ce qui jette de la confusion dans les recherches.

La *Notice topographique et météorologique* sur le département est bien faite. L'*Aperçu historique sur le Languedoc et Toulouse* est au contraire mal composé. Celui qui l'a écrit connaissait certainement son sujet; mais soit précipitation, soit négligence dans son travail, il s'est étendu outre mesure sur les origines fort obscures des premiers peuples qui ont habité nos contrées, et arrivé à sa véritable tâche, au Languedoc du moyen âge et des temps modernes, il a écourté misérablement cette importante partie de sa notice. Cet *aperçu historique* est complètement à refondre.

Immédiatement après, devrait venir, à notre avis, la *description de Toulouse*, qui nous paraît fort convenablement traitée, quoique un peu insuffisante.

Le chapitre sur l'*administration* devrait être précédé d'un aperçu sur l'organisation administrative du Languedoc jusqu'à la révolution; celui des *municipalités*, d'une notice sur la commune de Toulouse et le capitoulat; celui de l'*organisation judiciaire*, d'une notice sur les parlements; celui sur l'*état militaire*, d'une notice sur l'ancienne organisation militaire du pays, et non de quelque pages de lieux communs sur la gloire militaire de Toulouse; celui sur l'*instruction publique*, d'une notice sur l'université de Toulouse au moyen âge, etc. Les articles sur les institutions scientifiques, littéraires et artistiques de notre ville, tels que l'académie des Sciences, des Jeux-Floraux, le Musée, etc., nous paraissent satisfaisants tels qu'ils sont.

La *statistique* devrait former un chapitre à part et n'être pas mêlée comme elle est à tout le reste : cette faute est capitale. La statistique est un des princi-

paux sujets que doit embrasser un Annuaire ; elle exige un soin minutieux et des recherches approfondies , pour ne présenter que des résultats à peu près certains.

Il y a beaucoup d'adresses dans cet Annuaire , et en fait d'adresses , le plus grand nombre est toujours le meilleur. Mais ces adresses ne sont pas complètes : au nom de la rue , il faut joindre le numéro. Sans cela , dans une grande ville comme Toulouse , l'Annuaire ne serait qu'un guide insuffisant. Nous aurions aussi voulu , au chapitre de la garde nationale , voir figurer le nom et la demeure de tous les capitaines au moins , sinon de tous les officiers.

Enfin , pour terminer par la plus importante de nos critiques , l'exécution typographique de l'Annuaire est en général peu soignée : beaucoup de noms propres sont défigurés. Le caractère et le papier sont bien , mais le format est lourd et inélégant.

Voilà toutes les observations que nous avons à faire. Nous dirons maintenant , pour être justes , que dans un travail aussi abondant en détails qu'un Annuaire , il n'est pas étonnant que quelques points aient été oubliés ou négligés. Tout cela sera réparé plus tard. Nous y avons du reste appris plusieurs faits curieux , comme par exemple ceux-ci : En 1831 , il y a eu à Toulouse , 2054 naissances et 2113 décès , c'est-à-dire , sauf erreur , plus de décès que de naissances , ce qui est peu ordinaire. En 1830 , l'octroi de la ville de Toulouse , a rapporté près d'un million ; ce total a diminué de 81 mille francs en 1831 , ce qui est encore un résultat extraordinaire. Il y a année commune , à l'Hôtel-Dieu de Toulouse , 2680 réceptions , et la population moyenne de l'hospice de la Grave est de 1050 individus , ce qui est énorme pour une ville de 60,000 âmes , puisqu'il en résulte qu'un quinzième de la population environ est à l'hôpital , etc. , etc.

Ch. M.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

CONSPIRATION CONTRE VENISE, EN 1618 ,

Par Léopold Ranke. ¹

Priuli et Nani , chroniqueurs vénitiens , rapportent au sujet de la conspiration des Espagnols contre Venise , que cette conspiration avait été

¹ Ueber die Verschwörung gegen Venedig im Jahr 1618. Von Léopold Ranke. Mit Urkunden aus dem Venetianischen archive.

Sur la conspiration contre Venise en 1618 , par Léopold Ranke , avec des documents originaux tirés des archives de Venise. Berlin , 1831 , in-8.

organisée entre le duc d'Ossuna, vice-roi de Naples, Pierre de Tolède, gouverneur de Milan, et Bedamar, ambassadeur à Venise, tous les trois au service d'Espagne; que leur projet était de massacrer le sénat, de s'emparer de Venise et de la piller; qu'à cette fin des soklats français avaient été mis sous le commandement du corsaire Jacques Pierre, entré au service de Venise; mais que les brigantines dans lesquelles se trouvaient embarquées les levées étant dispersées par la tempête, la conspiration fut dévoilée par Juvin et Moulcassin, deux des confédérés; qu'ainsi plusieurs des principaux conspirateurs furent arrêtés et mis à mort. C'est de ce point de vue qu'est parti l'abbé de Saint-Réal, pour écrire son intéressant ouvrage, qui du reste n'est autre chose qu'un roman. C'est aussi la base du drame d'Ottway, quoique tout ce que dit cet auteur de la conspiration elle-même soit extrait d'un livre fort répandu en Italie, et qui a pour titre : *Sommario della congiura contro la città de Venezia*, ouvrage sans aucune portée historique, le peu de faits qu'il renferme se trouvant mêlés aux inventions les plus étranges.

Vint ensuite Chambrier, qui, dans les mémoires de l'académie de Berlin, vers l'année 1801, nia l'existence d'une conspiration et soutint que la vraie cause de l'exécution de Pierre et d'autres personnages fut leur participation à une croisade contre les Turcs, dans un temps où la république de Venise avait intérêt à rester dans les meilleurs termes avec les Orientaux, ses voisins. Cette théorie, fondée sur quelques expressions accidentelles consignées dans la correspondance de l'ambassadeur français alors à Venise, est entièrement opposée aux faits les plus importants et les mieux établis qui se lient à la conspiration.

M. Daru repoussa cette opinion comme dénuée de fondement, et adopta une théorie plus ingénieuse, mais plus hardie. S'appuyant de l'ouvrage de Louis Vedel, et de la vie du maréchal de Lesdiguières, M. Daru, loin d'admettre une conjuration des Espagnols contre Venise, soutient au contraire que ce fut une conspiration de Venise contre l'Espagne, et dont l'objet principal était de procurer à Ossuna l'indépendance de la souveraineté de Naples. Il explique l'exécution de Jacques Pierre et celle des autres conspirateurs, en l'attribuant à la perfidie du gouvernement vénitien, lequel aurait, pour détourner les soupçons de l'Espagne, lorsque la chose fut connue, feint de croire à une conspiration réelle, et mis à mort ces individus, comme agens principaux, tandis qu'ils n'étaient que les instrumens aveugles d'Ossuna et du gouvernement vénitien. C'est là sans doute un point de vue original, qui fait de Venise

un conspirateur, et change tout l'ensemble de l'affaire; mais quelque ingénieux que paraissent sous la plume de M. Daru les détails dans lesquels il entre pour développer son système, il ne peut soutenir une investigation sérieuse, et l'ouvrage de M. Ranke, écrit d'après des documens originaux les plus clairs et les plus irréfragables, s'accorde avec l'opinion des chroniqueurs.

Les matériaux auxquels a puisé l'historien allemand sont : la correspondance du conseil des dix avec le sénat; les notes des ambassadeurs français et espagnol, avec les réponses des dix; le rapport général des dix sur la conspiration; leur opinion quant au châtiment; enfin un rapport de Spinelli, agent vénitien en 1619. Il résulte de ces documens que le soupçon d'intelligence entre la république de Venise et Ossuna ne repose sur aucun fondement; que toutes les démarches d'Ossuna et de Bedamar étaient au contraire observées par le sénat, qui, après l'exécution de Pierre, prit de promptes mesures pour la sécurité de la ville, et que l'exécution des autres conspirateurs que M. Daru représente comme postérieure au départ du père Brindisi pour l'Espagne, et qu'il pense avoir conduit à la découverte des plans d'Ossuna, précéda réellement ce départ, la première ayant eu lieu en Mai 1618, tandis que Brindisi ne quitta Venise qu'au mois d'Octobre suivant.

On doit donc conclure des investigations de M. Ranke, qu'à peu d'exceptions près, la relation du chroniqueur Nani est la seule véritable.

SCHL.

LES QUATRE PORTES ITALIENS,

Avec un choix de Poésies italiennes, depuis le douzième siècle jusqu'à nos jours ¹.

Les Anglais ont commencé, je crois, à publier ainsi, en un seul volume, tout un écrivain ou toute une littérature. Les éditeurs français ont suivi l'exemple de nos voisins, et depuis quelque temps ces livres-bibliothèques se sont singulièrement multipliés chez nous. Tout le monde connaît le Voltaire en un volume, le Rousseau en un volume, le Répertoire du Théâtre Français en deux volumes, etc., etc. Voici maintenant toute la poésie italienne, resserrée en 700 pages, sans que la critique puisse reprocher à cette publication l'oubli d'une pièce vraiment importante. Bien plus, les défauts ordi-

¹ *I quattro poeti italiani, con una scelta di Poesie italiane, dal 1200 sino a' nostri tempi, publicati da A. Buttura. Parigi, Presso Lefevre, librajo. 1833. Un fort vol. grand in-8.º. beau papier, imprimé sur deux colonnes.*

naires dans des éditions analogues ne se retrouvent pas ici. Le caractère, élégant et pur, quoique compacte, n'a rien de cette exigüité microscopique qui fatigue l'œil, et qui a fait du Voltaire, par exemple, une curiosité de bibliomane plutôt qu'un manuel pour les lecteurs. Le format, grand et magnifique, n'a rien non plus de trop lourd et de trop massif; et, quand à la correction typographique, il suffit de dire que cette belle publication a été entreprise par M. Lefèvre, dirigée par M. Buttura, et imprimée par Didot aîné : ces trois noms forment à eux seuls un assez bel éloge. Ce livre, qui joint la modicité du prix au luxe de l'exécution, est donc le *vade mecum* de tout voyageur en Italie, et même de tout amateur de la belle littérature italienne. Poèmes, *canzone*, *sonetti*, tous ses titres à l'admiration des siècles y sont soigneusement recueillis : c'est l'encyclopédie poétique de ce peuple ingénieux, délicat et vif, de cette langue molle et suave, qui ont remplacé le génie impérieux et le langage fort de l'ancienne Rome; c'est le résumé de cette glorieuse civilisation de Florence, de Naples et de Ferrare, qui meurt aujourd'hui sous le bâton autrichien.

Le Dante ouvre la marche : né à la fin du treizième siècle, cet homme extraordinaire est en effet le premier grand poète de l'Italie moderne. La Divine Comédie tout entière avec ses trois chants sur l'enfer, le purgatoire et le paradis, occupe seulement un peu plus de cent pages. La *rima terza*, cette forme bizarre dont le Dante fut probablement l'inventeur, est la première qu'affecte, dans ce volume comme dans l'histoire, la versification italienne.

Puis vient Pétrarque : né au commencement du quatorzième siècle, l'amant de Laure est la seconde gloire de la littérature de son pays. Toute son œuvre occupe aussi une centaine de pages. Dans ses vers sur la vie et la mort de Laure, nous trouvons pour la première fois le sonnet et la *canzone*, le premier sicilien et le second provençal d'origine. Dans ses poèmes allégoriques, qui ont pour titre : *Triomphe de l'amour, de la chasteté, de la mort, de la renommée, du temps, de la divinité*, reparait la *rima terza* du Dante, qui sera désormais abandonnée par les poètes épiques.

Après ces deux illustres contemporains, voici l'Arioste : après le poème religieux et les chants lyriques, le poème romanesque et badin. L'Arioste a vécu à la fin du quinzième et au commencement du seizième siècle, c'est-à-dire aux plus belles époques de l'histoire d'Italie. Le Roland Furieux, qui n'a pas moins de quarante six chants et de quarante mille vers, ne remplit pas tout-à-fait trois cents pages de l'édition de M. Lefèvre. Là aussi se montre pour la première fois, dans ce volume du moins, cette

délicieuse octave qui est devenue la forme favorite de la versification méridionale. A la suite de l'*Orlando*, l'éditeur a placé les satires du même auteur, qui sont encore en *terza rima*, et trois sonnets. Les élégies, les madrigaux et les canzone de l'Arioste ne lui ont pas sans doute paru dignes d'être recueillis ; quant à ses comédies, elles n'entraient pas dans le cadre de cette publication.

Le Tasse vient le dernier ; et certes, jamais nation ne pourra présenter une plus belle série de grands poètes. Le Tasse est du seizième siècle : il a employé aussi l'octave, inventée par Bocace, et si bien perfectionnée par l'Arioste. La Jérusalem Délivrée ne forme guère plus de cent pages ; mais après la Jérusalem vient la ravissante pastorale de l'*Aminte*, et après l'*Aminte* le petit poème sur l'*Amour fugitif*. J'avoue que j'aurais voulu y voir aussi quelques fragmens au moins du *Rinaldo* et de la *Jérusalem conquise*, ces deux productions de la jeunesse et de la décadence du Tasse étant d'un grand intérêt historique.

Après cette réunion des quatre poètes italiens, comme il les appelle, l'éditeur pouvait s'arrêter ; il avait fait à sa patrie une assez belle couronne ; mais il a voulu y ajouter un choix de poésies par différens auteurs, et nous devons l'en remercier, car on trouve dans ce choix des compositions précieuses et assez peu connues des littérateurs vulgaires. Au premier rang figure, sans contredit, le célèbre fragment d'Ange Politien sur la joute de Julien de Médicis, fragment qui le place à côté de l'Arioste et du Tasse pour la grâce des inventions et le talent à manier la *rima ottava*. J'y ai vu aussi avec plaisir une partie de sa pastorale d'*Orphée*, qui fut le premier modèle de ce genre gracieux, mais fade, dont l'*Aminte* du Tasse est le chef-d'œuvre.

Les autres poètes sont classés par ordre de siècle. Dès le treizième, Guido Guinicelli, Guittone d'Arezzo et Guido Cavalcanti, nous apprennent que le sonnet et la *canzone* étaient connus en Italie bien avant Pétrarque. Dans le quatorzième, nous remarquons des pièces légères du Dante ; d'autres de Cino de Pistoia son ami, célèbre à la fois comme jurisconsulte et comme poète, et quelques sonnets de Boccace. Dans le quinzième, les noms les plus saillans sont ceux de Laurent de Médicis, de Louis Pulci, auteur du *Morgante*, et du comte Boiardo, précurseur de l'Arioste. Il manque peut-être là quelques extraits de la *Théséide* et des romans chevaleresques qui avaient précédé le *Roland furieux*, et en particulier de *Roland l'amoureux* ; mais dans un recueil aussi plein sous tous les rapports, de pareilles lacunes sont assez peu sensibles. Jean-

George Trissin, l'auteur de *la Sophonisbe* et de *l'Italia liberata*, n'y figure aussi que pour deux sonnets. Il résulte évidemment de tout ceci que l'intention positive de l'éditeur, après les grandes compositions de Dante, de Pétrarque, de l'Arioste et du Tasse, et le beau fragment de Politiën, était de n'introduire dans ses *poésie scelte* que des pièces fugitives. Machiavel et Michel Ange ont contribué à leur tour pour des sonnets et des épigrammes.

Je passe sur les auteurs du seizième et du dix-septième siècle, pour arriver à ceux que M. Buttura désigne sous le nom générique d'auteurs modernes. On y retrouve les beaux noms de Frugoni, de Monti, d'Hypolite Pindemonte, de l'abbé Casti, de Gherardo de Rossi, d'Ugo Foscolo, d'Alexandre Manzoni, de tous ceux enfin qui ont conservé dans la décadence de la liberté l'honneur des lettres italiques. On dit que les réfugiés italiens en France publient ou vont publier un recueil de poésies, sous ce titre touchant : *l'Esule*. Heureux peuple, qui trouve encore dans ses douleurs des chants légers et de gracieuses rêveries !

Un fait m'a surtout frappé, en parcourant cette importante compilation. Ce fait, c'est la filiation étroite qui unit la littérature italienne à notre littérature romane. Jamais mon patriotisme méridional n'avait été si délicieusement flatté. Certes, je n'avais pas besoin d'une nouvelle démonstration pour croire à une vérité historique depuis si long-temps incontestée, mais il y a je ne sais quel charme à trouver ainsi réunis en quelque sorte sous un seul coup d'œil, les preuves qu'on n'avait jusque-là rencontrées qu'éparses. Dante, surtout, offre à chaque pas des traces évidentes de la culture des poètes provençaux : il rencontre aux portes du purgatoire le troubadour Sordel de Mantoue, *qui se repose comme un lion*, et que Virgile court embrasser. Il cite avec éloge à la fin du vingt-sixième chant du purgatoire, trois terzines du troubadour Arnaud Daniel ; il montre dans son enfer le terrible châtiment du troubadour Bertrand de Born, vicomte de Hautefort, qui n'est plus dans cet autre monde qu'un buste décapité pour ses méfaits. Partout, on sent comme un écho lointain de cette belle poésie, d'où sont nées toutes les littératures méridionales de l'Europe.

C'est au bord d'une fontaine provençale, Vaucluse, que Pétrarque d'Arezzo célèbre ses amours, dans la forme la plus habituelle aux chansons romanes. Lui aussi parle des troubadours comme de ses maîtres.

C'est dans les Pyrénées que l'Arioste place le théâtre habituel de ses fictions ; son héros est ce fameux Roland, qui mourut à Roncevaux,

ce paladin présenté dans les anciens romans comme duc de Blaye et dont le souvenir vit encore dans la mémoire de nos montagnards. Depuis les savantes recherches de M. Fauriel, il n'est plus d'ailleurs permis de douter que les grandes épopées chevaleresques du moyen âge, dont *Roland furieux* est l'imitation, n'aient eu une origine toute occitanique. Les lieux où se passent les scènes suffiraient presque pour le prouver.

Enfin, le Tasse a choisi, pour un des premiers personnages de son poème, un de nos comtes de Toulouse, Raymond de Saint-Gilles, qui ne le cède qu'au chef de la croisade, Godefroi de Bouillon, et à deux belles créations, Renaud et Tancrède : tant le souvenir de cette civilisation méridionale, éteinte par la barbarie des Francs, a rempli longtemps le monde de son retentissement ! tant il est vrai que, dans l'Europe moderne, toutes les traditions poétiques sont venues du Midi, par l'intermédiaire de nos chères contrées !

Et cependant, Sordel, Daniel, Pierre Vidal, Arnaud de Marveil, Bertrand de Born, toute cette foule de troubadours dont les romanciers et les trouvères du Nord n'ont été que les disciples, aussi bien que les poètes épiques et lyriques du Midi, sont tombés dans l'oubli le plus profond, tandis que les Dante, les Pétrarque, les Arioste et les Tasse, dont ils furent les modèles, jouissent des hommages de l'univers : *habent sua fata libelli*. Certes, ce n'est pas seulement le génie qui leur a manqué, et leur renommée serait grande et glorieuse si leurs descendants avaient su conserver leur indépendance politique. Mais avec la langue et la nationalité dont ils furent l'expression, leur mémoire a disparu de la terre. L'avenir peut-être la leur rendra.

L. L.

MÉLANGES.

COURS DE LITTÉRATURE GRECQUE,

Par M. Hamel.

Le cours de littérature grecque se divise en deux parties bien distinctes, consacrées, l'une exclusivement à l'explication des auteurs, l'autre exclusivement à l'histoire littéraire. Le professeur a pensé que la connaissance de la langue grecque n'était pas assez généralement répandue, ni surtout assez avancée pour qu'il pût se dispenser de cette partie la plus ingrate de sa tâche. Il a cru, d'ailleurs, que, pour saisir l'esprit d'une littérature, il fallait avant tout connaître la forme sous laquelle elle se produisait, et qu'il était nécessaire de passer par l'expression pour pénétrer jusqu'à l'idée.

Partant de ce double principe, il s'est proposé aussi un double but dans son cours de philologie : d'une part, l'interprétation fidèle des auteurs ; de l'autre, l'étude de la langue, considérée dans son esprit et dans son histoire. Pour l'interprétation des passages difficiles, le professeur a recours surtout aux auteurs mêmes qu'il explique et aux lois de la syntaxe, dont il traite à fond dans chacune de ses leçons une ou deux questions ; de sorte que pendant le cours d'une année toutes ces questions auront pu être passées en revue. Quant à ce qui regarde l'esprit de la langue, il s'attache surtout à faire ressortir la variété de ses tours, la liberté de son allure, son irrégularité apparente et sa régularité réelle, tout ce qui caractérise une *langue d'imagination* en opposition avec les *langues logiques* des peuples modernes. Enfin, pour suivre autant qu'il est possible la langue grecque dans son développement historique, il explique des passages de chaque auteur, commençant par les plus anciens, passant successivement aux plus modernes, et signalant les modifications diverses qu'ont subies les mots, soit dans leur forme soit dans leur signification. Voilà pour ce qui concerne la philologie.

Mais la philologie n'est qu'un moyen dont la fin dernière doit être l'histoire littéraire ; c'est ce qui a engagé le professeur à essayer une histoire de la littérature grecque. Après avoir, dans son discours d'ouverture, signalé la tendance tout historique de l'époque, expliqué cette tendance, indiqué son but, qui est de renouveler les croyances de l'humanité et de fonder en toutes choses la foi sur la science, il a insisté sur la nécessité de faire sortir la littérature du cercle étroit des biographies et des minuties de la critique de détail, pour élever à la hauteur des idées actuelles l'histoire de la plus haute expression de la pensée humaine. Dans une histoire générale de la littérature, la plus importante selon le professeur, celle qu'il faut étudier avant toutes les autres, c'est la littérature grecque, et parce que la Grèce est le monde de la beauté, et parce que sa littérature est la seule entre toutes qui ait eu un développement à la fois original et complet. Pour le prouver, il a tracé rapidement l'histoire de la littérature grecque, l'a montrée aux temps mythiques de la Grèce, long-temps indécise et flottante, puis aux temps héroïques, s'exprimant par l'épopée, de l'unité épique passant à la variété lyrique, pour réunir ensuite ces deux genres primitifs dans la poésie dramatique, qui y joignant un nouvel élément, l'action, a, par une admirable succession, passé dans Eschyle, Sophocle et Euripide, du sublime à la beauté, et de la beauté à l'expression. Puis est venue la prose, qui a dans la poésie l'origine de ses différens genres, histoire, éloquence et philosophie. Le professeur les a parcourus l'un après l'autre,

caractérisant chacun d'eux dans ses premiers représentans, et montrant partout l'union parfaite du fond, de la forme, de l'idée et de l'expression. Enfin, après avoir indiqué en quelques phrases les destinées de la littérature grecque, depuis la mort de Démothène et d'Aristote jusqu'à la prise de Constantinople, il a salué la renaissance de la Grèce, sa riche poésie populaire et ses espérances d'avenir.

A la leçon suivante a commencé le développement des idées et des faits indiqués seulement dans le discours d'ouverture; mais, comme pour juger les œuvres d'un homme il faut connaître cet homme en lui-même et dans ses rapports avec la société qui l'entoure, de même, pour faire avec quelque rigueur l'histoire d'une littérature, il faut s'enquérir, 1.^o à quelle race appartient le peuple qui l'a produite; 2.^o quel est l'aspect, la forme et le climat du pays dans lequel elle s'est développée; vient ensuite l'examen de la religion, de l'histoire politique et de la langue de ce peuple. Toutes ces questions sont importantes à résoudre.

Quel est le pays que la nature avait préparé pour recevoir les peuples qui devaient être les Grecs? Défendue à l'extérieur contre la conquête étrangère, à l'intérieur contre la conquête indigène; divisée, sans être séparée, par un sol merveilleusement découpé de montagnes, de golfes et de fleuves, la Grèce est tellement disposée, qu'on peut dire qu'unité et variété est sa dernière expression. C'est le principe de la beauté, suivant saint Augustin: la Grèce a donc belle chance. Quant au climat, il participe de la variété du sol; le ciel y est pur, l'air généralement doux et chaud.

Voilà le lieu de la scène; quels en sont les acteurs? Attaquant les prétentions des Grecs à être peuple autochtone, et se dirigeant d'après les lumières de la philologie comparée sur les mouvemens des peuples à la surface du globe antérieurement aux temps historiques, le professeur a présenté les peuples de la Grèce comme un rameau de cette grande famille de peuples qui, de l'immense plateau de l'Asie centrale, rayonnèrent de tous côtés autour d'eux et portèrent en Grèce comme en Italie le nom de Pélasges, nom qui, du reste, leur fut peut-être imposé par leurs descendans, les Grecs, qui les repoussèrent comme étrangers et barbares, et renièrent leurs pères.

L'origine des premiers peuples de la Grèce une fois connue, ainsi que leur nom, il reste à examiner quelle était leur religion, leurs mœurs, leurs arts, leur poésie, s'ils en ont eu. On fouille la terre pour voir comment notre globe s'est formé; on cherche à reconnaître la nature des terrains qui peu à peu en ont formé l'écorce; on classe les différentes couches, et

on leur assigne différens âges. N'est-il pas aussi curieux, plus curieux même, a dit le professeur, de rechercher comment se sont formés les peuples, quelles [sont les couches qui se sont succédé les unes aux autres, et quel est aussi dans cet autre monde la nature des terrains primitifs. Malheureusement l'histoire ne peut procéder ni aussi sûrement ni aussi facilement que la géologie : les terrains s'entassent les uns sur les autres et restent ; mais les hommes passent, et souvent leurs œuvres avec eux. Pour avoir quelques renseignemens sur les Pélasges, c'est aux âges qui les ont suivis qu'il faut s'adresser, à ceux même qui les ont repoussés, et qui, dans les rares documens qu'ils nous ont laissés sur eux, ont prouvé qu'ils ne les avaient pas compris.

Aussi à l'obscurité naturelle qui enveloppe l'histoire de toutes les religions primitives, se joint pour la religion de la Grèce celle qui vient de la rareté et de l'infidélité des renseignemens. Après avoir mis en garde ses auditeurs contre lui-même et contre le penchant aux explications, auquel on ne se laisse que trop facilement aller dans un pareil sujet, le professeur a passé rapidement sur les rapports qui, dans les temps les plus reculés, rattachent la religion de la Grèce à celles d'Asie, et s'est occupé principalement du caractère fondamental de la religion pélasgique telle qu'elle s'est développée en Grèce sous l'influence d'une civilisation nouvelle.

Le caractère des Pélasges de Grèce comme des Pélasges d'Italie, les uns et les autres arrivés dans un pays fertile, mais qui, pour produire, demandait à être cultivé, fut essentiellement agricole, et ce fut le premier pas de l'homme vers l'affranchissement. Forcé de lutter avec la nature, il apprit peu à peu à la soumettre, et dès-lors il marcha à grands pas vers la liberté. Comme le caractère, les mœurs des Pélasges étaient agricoles, la religion pélasgique fut le culte des élémens, des forces de la nature considérées dans leur rapport avec l'homme pour l'intérêt de l'agriculture. Le commencement de la théogonie d'Hésiode après l'invocation n'est qu'un débris de l'ancien système cosmogonique des Pélasges, où *la terre* était le principe de toutes choses.

Les principaux sièges de cette religion étaient Dodone en Epire, Argos dans le Péloponnèse, Athènes et Thèbes en Béotie.

Nombre de traditions sur Dodone prouvent le caractère agricole du culte qu'on y célébrait. Quant à Argos et Athènes, le professeur ne voit dans les prétendues colonies égyptiennes de Danaüs et de Cecrops que les premières manifestations du caractère et de la religion agricole chez les antiques Pélasges, comme le prouvent les noms de Danaüs, d'Erechthée, de Tripto-

lème, le culte de Demeter (Δῆ, μήτηρ, la terre mère), et plusieurs autres raisons dans le détail desquelles nous ne pouvons entrer. La tradition des colonies égyptiennes est relativement fort moderne. Quant à la colonie phénicienne, il faut y ajouter un peu plus de foi ; mais quoi qu'il en soit, à Thèbes aussi se retrouve le culte de Demeter, et cette fable des hommes nés du sillon qui s'unissent à Cadmus exprime l'union des anciennes peuplades agricoles du pays avec les colons phéniciens.

Ainsi, partout dans ces temps antiques on retrouve le culte de la nature et de la terre : faut-il donc s'étonner alors que les Grecs aient voulu être aborigènes ? Ils crurent être et furent les enfans de cette terre qui les avait adoptés ; ils se disent issus, les uns du chêne, les autres du rocher, ceux-ci du sillon, ceux-là des fourmis laborieuses, indiquant ainsi dans leur fable qu'ils étaient vraiment les fils de leurs œuvres.

Nous remettons à la prochaine fois la suite de l'analyse de ce cours, pour lequel, du reste, nous sommes fort en retard ; car le professeur est à sa dernière leçon sur Homère, après avoir fait sur la poésie populaire plusieurs leçons pour préparer ce qu'il aurait à dire sur la littérature grecque et principalement sur ses premières productions.

COURS DE PHILOSOPHIE,

Par M. Gatien-Arnoult.

Le professeur, pour donner un aperçu général des matières qui doivent faire l'objet de ses leçons pendant le cours de cette année, s'est attaché à présenter le tableau analytique des révolutions de la philosophie depuis l'origine de cette science jusqu'à l'époque actuelle. Mais, avant de dérouler ainsi l'histoire universelle des progrès de l'esprit humain, il a cru nécessaire, pour ouvrir un champ libre à ses investigations, de détruire le préjugé dangereux qui fait douter de l'utilité des études philosophiques. Il a fixé par une suite de notions simples et précises la véritable valeur de ces études ; il a montré qu'elles ont pour objet la solution des trois questions générales dont dépend tout le problème de l'humanité, et qui peuvent se formuler en ces termes : d'où vient l'homme ? qu'est-il ? où va-t-il ? Il a prouvé que, dans un grand nombre de situations différentes, l'esprit même le moins éclairé a dû se sentir irrésistiblement entraîné à se proposer ces grandes et fécondes questions. Content d'avoir ainsi trouvé dans la nature même de nos affections morales le berceau des sciences philosophiques, il s'est appliqué à resserrer dans un cadre étroit et à renfermer sous une formule systématique l'ensemble des théories intellectuelles déjà développées

dans les années antérieures. Son but a été de fournir, par cet exposé méthodique, un terme commun de comparaison qui puisse servir à juger les diverses doctrines dont il doit successivement étudier la marche et l'influence.

Pour lui, tout système philosophique se résume en ce seul mot : *liberté*. Il suit, pour arriver à cette formule, les deux voies opposées qui sont ouvertes à l'intelligence humaine ; il l'induit analytiquement des dernières modifications de la pensée, en remontant de ces modifications jusqu'aux principes les plus élevés dont elles découlent ; il la déduit synthétiquement de la plus haute généralisation qui soit émanée de la faculté d'abstraire, en s'appliquant à saisir parmi les modes nombreux sous lesquels se transforme ce principe générateur, la loi qui préside à la succession de ces mêmes modes. Ainsi, la liberté se trouve toujours au sommet de l'échelle des destinées humaines, soit que, pour les expliquer, l'on parte de la puissance créatrice et qu'on descende ensuite jusqu'à l'homme, soit, au contraire, qu'on prenne son point de départ des affections de l'individu et qu'on remonte par degrés jusqu'à la cause primitive de tous les êtres.

Après ces préliminaires indispensables, le professeur est entré dans le développement du tableau général dont nous avons parlé, et dont ces préliminaires n'étaient pour ainsi dire que le frontispice. Il a compris sous le nom de révolutions de l'esprit humain l'ensemble des révolutions philosophiques, politiques et littéraires, qui ont signalé la marche progressive de l'humanité ; il a dévoilé avec sagacité le lien intime qui unit entr'eux ces trois grands aspects de l'histoire du monde moral. Toute opinion philosophique devient un fait en politique et une parole en littérature : tel est le nœud qui joint entr'elles les trois formes générales sous lesquelles se manifeste la vie du genre-humain. En d'autres termes, toute société est l'expression de la pensée philosophique, toute littérature est l'expression de la société ; ainsi, le tableau des révolutions philosophiques devrait naturellement précéder les deux autres, puisque dans l'ordre rationnel les faits qu'il embrasse sont avec ceux que comprennent ces derniers dans le rapport de la cause à l'effet. Toutefois, et comme les révolutions politiques servent en quelque façon de point de passage entre les révolutions philosophiques dont elles sont la conséquence et les révolutions littéraires dont elles sont le principe, c'est par leur tableau que le professeur a jugé convenable de débiter ; c'est aussi ce tableau dont nous allons essayer de reproduire dans cet article les traits les plus remarquables, en nous attachant toujours à conserver le plus fidèlement possible la pensée générale qui en a conçu et tracé les diverses parties.

Trois grandes ères comprennent et partagent l'histoire de l'humanité tout entière : l'ère ancienne, qui commence aux temps les plus reculés et se prolonge jusqu'à l'apparition du christianisme ; l'ère moyenne, qui embrasse tout l'espace intermédiaire depuis l'établissement de la foi chrétienne jusqu'à la révolution française, et enfin l'ère moderne, qui commence à cette dernière époque, et dont le caractère se détermine chaque jour davantage.

Dans l'ère ancienne, l'Orient occupe la première place ; l'Orient, dont la grande image apparaît encore majestueusement à travers le lointain des siècles, comme l'expression native de la spontanéité humaine, comme l'antique berceau de la civilisation et des lumières. Un principe fondamental domine toute l'existence politique des peuples d'Orient ; c'est la distinction des castes, c'est l'injurieuse croyance à une diversité d'origine parmi les êtres de même nature. Partout, chez les nations orientales, nous retrouvons sous des noms différents les parias et les brahmanes de l'Inde ; partout des classes privilégiées, fondées par la superstition et les préjugés, immolent aux intérêts de leur ambitieuse et jalouse puissance des classes entières de citoyens, victimes des mêmes préjugés et des mêmes superstitions. Le prêtre de ces temps primitifs concentre en lui seul la triple autorité de la science, du pouvoir temporel et d'une mission divine. Les fonctions sacerdotales, soigneusement restreintes dans le sein des castes dominantes, absorbent et résument toutes les charges politiques et civiles. Tel est le réseau sous lequel nous apparaît enveloppée et resserrée toute l'activité morale et intellectuelle des peuples de cette époque.

La civilisation, en quittant la terre d'Orient pour passer sur le sol de la Grèce, brise aussitôt les langes dont on avait entouré son enfance, et marche fièrement, libre de toute entrave. L'esprit humain s'affranchit de la tutelle des prêtres, la philosophie sépare son empire de celui de la religion ; mais, malgré l'influence incontestable que cette grande révolution dans l'ordre des idées dut exercer sur l'ordre des faits, malgré la chute de toutes les anciennes monarchies grecques qui fut la réalisation de la nouvelle tendance des esprits, toutes les constitutions politiques de cette seconde période nous présentent le même vice fondamental qui avait déshonoré les peuples d'Orient. Partout nous voyons encore profondément empreinte sur la société l'outrageante distinction de classes dont nous avons parlé plus haut : Athènes a ses hommes libres et ses esclaves, Sparte a ses citoyens et ses ilotes. Ce caractère particulier était tellement inhérent à toutes les nations qui ont figuré dans l'ère ancienne, qu'à l'époque même où la civilisation se fut identifiée avec l'empire romain, l'état politique

du peuple-roi présente les mêmes traits mieux dessinés encore qu'ils ne l'avaient été dans les constitutions grecques : à la distinction de l'esclave et de l'homme libre se joint au sein même des citoyens celle du patricien et du plébéien. Ainsi la même pensée d'exclusion du plus grand nombre au profit de quelques puissans a présidé à la formation de toutes les sociétés qui remplissent cette première ère ; ainsi, et pour résumer en une seule proposition tous les traits caractéristiques que nous avons signalés, dans l'ère ancienne, tout fut *par le privilège et pour le privilège*.

L'établissement du christianisme, en répandant sur la terre les principes inconnus jusqu'alors de la charité évangélique et de la confraternité universelle du genre-humain, ébranla profondément les constitutions fondées sur le privilège : l'esclavage disparut bientôt à sa voix, l'antique patriciat s'écroula autant par l'effet moral de la nouvelle religion que par la puissance matérielle des hordes barbares qui inondèrent l'empire. Il est bien vrai que le servage prit la place de l'esclavage, que la noblesse héréditaire renouela le patriciat ; mais quelle différence entre ces nouvelles institutions et celles qui les avaient précédées ! Le serf n'était plus seulement une chose comme l'esclave du passé, il avait conquis sa personnalité ; le vassal était soumis et dévoué à son suzerain, mais dans l'hommage qu'il lui rendait se trouvait une réciprocité d'obligations qui consacrait le droit de chacune des parties ; il lui promettait fidélité et obéissance, mais à charge par celui-ci d'accorder en retour aide et protection. Ainsi les classes privilégiées continuèrent encore pendant toute la seconde époque à confisquer tous les pouvoirs à leur profit ; mais elles ne conservèrent ces pouvoirs qu'à la condition de les exercer pour le plus grand nombre. Tout dans l'ère moyenne fut donc *par le privilège et pour le peuple*.

De nos jours enfin, et depuis que la révolution française a creusé un abîme entre le passé et le présent ; au milieu du choc de toutes les opinions, de l'incertitude de toutes les doctrines, quelle pensée surnage au sein de ce chaos où s'élabore lentement l'édifice social de l'avenir ? Cette pensée, qui inspire toutes les théories, dirige tous les essais, rallie tous les esprits, c'est une pensée toute populaire, une pensée toute d'émancipation. Il n'y a qu'une voix aujourd'hui en faveur du peuple ; ses droits sont, enfin, reconquis, et nul ne lui conteste sa prérogative, trop long-temps méconnue, d'être à la fois la fin et le principe de tout gouvernement. D'après ces données et cette tendance générale de l'esprit contemporain, qui oserait douter de la marche de plus en plus rapide de la civilisation dans cette voie nouvelle ? Il est donc permis de l'affirmer : dans l'ère moderne, dont

les destinées commencent à peine à surgir, tout sera *par le peuple et pour le peuple*.

Tels sont les traits par lesquels le professeur nous a peint l'humanité grandissant pour la civilisation à chaque période de son existence, et marchant d'un pas ferme à travers les siècles vers l'émancipation universelle des peuples.

LITTÉRATURE MÉRIDIONALE.

ACADÉMIE DES JEUX-FLORAUX.

Troisième séance de réception.

Comme nous l'avions annoncé, l'académie des Jeux-Floraux a tenu le 7 Mars sa troisième et dernière séance de réception. La position des deux récipiendaires, M. d'Astros et M. Gatien-Arnoult, l'un archevêque de Toulouse, et l'autre professeur de philosophie à notre faculté des lettres; la nature de leurs titres, le caractère particulier de leurs opinions, et aussi les quelques mutineries de parti que réveilla leur candidature, mais que leur nomination presque simultanée étouffa assez tôt pour qu'il n'y eût pas de scandale; toutes ces choses fort attrayantes promettaient une solennité dans laquelle deux de nos passions également vives, celle de voir et d'apprendre, trouveraient en même temps à se satisfaire. Aussi la foule était grande, si grande que les Illustres, seuls dans leurs niches commodés, avec leurs coudées franches et leur calme impassible, faisaient envie à plus d'un; une foule bruyante, composée en grande partie de jeunes gens, tous impatiens de savoir sur quel ton et en quelles paroles le jeune professeur traduirait, en présence des mainteneurs, les idées d'avenir qu'il développe dans ses cours; d'étudier la contenance et le langage d'un prélat appelé pour la première fois, depuis qu'il est parmi nous, à jouer un rôle dans une fête profane, d'assister enfin au dénouement des querelles tant soit peu dramatiques qui jetèrent la division dans le camp des chevaliers d'Isaure.

Sitôt la séance ouverte, M. l'abbé Jamme a prononcé l'éloge de M. le cardinal de Clermont-Tonnerre, qui réunissait aux dignités élevées dont il fut revêtu, le titre honorable de mainteneur. M. l'abbé Jamme n'a négligé aucune des circonstances importantes de cette longue vie de notre ancien archevêque, si féconde en prospérités et en revers. Il a retracé avec fidélité les vicissitudes de tout genre qui environnèrent la carrière de ce prélat, les triomphes et les malheurs contemporains auxquels il s'associa, nous le montrant d'abord vainqueur de ses rivaux du collège,

puis, tout jeune encore, placé sur le siège de Châlons, expiant plus tard au milieu des rigueurs de l'exil son dévouement héréditaire à notre vieille monarchie, et enfin, à travers cette fatale alternative de faveurs et d'humiliations, arrivant à Toulouse pour consacrer les restes de son existence à relever l'éclat de nos églises et mourir chargé de maux et d'honneurs. Si l'on peut reprocher à M. Jamme de n'avoir pas mis assez de rapidité dans son récit, du moins doit-on le féliciter d'avoir évité avec soin les considérations politiques qui se rattachaient naturellement à son sujet. Nous ne pouvons en dire autant de M. de Voisins-Lavernière.

Celui-ci, chargé de faire l'éloge de M. Cavalié, ancien avocat-général à la cour royale de Toulouse, s'est livré à d'interminables développemens sur le caractère de nos dernières révolutions sociales et aussi sur la science de la culture des terres; tout cela parce que M. Cavalié avait été témoin du mouvement de 1815 et de celui de Juillet 1830; de plus, parce qu'il fut secrétaire d'une société d'agriculture. Le discours de M. de Voisins a été mal accueilli. La position dans laquelle il s'est trouvé à cette occasion a été trop fâcheuse, pour que nous ajoutions par des reproches aux sentimens pénibles qu'elle aura fait naître en lui. D'ailleurs, les applaudissemens outrés, le coup de sifflet et les trépignemens d'impatience qui l'ont successivement interrompu, lui auront assez appris que le meilleur moyen d'environner de regrets la mémoire d'un homme, ne consiste jamais à substituer au tableau des vertus du citoyen, l'apologie de ces vertus toujours exclusives et souvent accidentelles que les partis proclament. Seulement, nous croyons devoir faire observer que les torts de M. de Voisins reçoivent une gravité nouvelle de cette circonstance, que c'est contre le vœu unanime de l'académie qu'il s'est obstiné à lire plusieurs passages de son panégyrique.

Les discours des deux récipiendaires sont venus fort à propos pour effacer de nos esprits l'impression fatigante produite par celui de M. de Voisins. Nous connaissons M.^{gr} d'Astros pour un homme d'un caractère modéré et d'un savoir étendu, mais nous ne le savions pas littérateur profond et délicat. Le charmant traité de poésie lyrique qu'il nous a lu, plein de pensées ingénieuses et respirant cette douceur et cette même simplicité qui distinguent ses mœurs, a été écouté avec une espèce de recueillement; il le méritait. Cependant M. d'Astros ne pouvait oublier dans cette occasion solennelle les intérêts de la religion dont il est ministre; et ces intérêts, on peut dire qu'il les comprend, car, laissant de côté toute récrimination amère, il s'est attaché à faire ressortir, sur un ton de convenance parfaite, le caractère religieux de l'académie des Jeux-Floraux. Si des

applaudissemens unanimes ont accueilli ses paroles, il ne faut pas moins l'attribuer à la sage réserve dont elles étaient empreintes qu'à leur mérite littéraire.

M. Gatien-Arnoult s'est levé ensuite au milieu d'un murmure général de satisfaction. L'habile professeur a rendu compte de ses opinions avec talent et courage; il a combattu avec une grande force de raisonnement et une puissance de style entraînante, ces doctrines désespérantes qui veulent que l'art soit retombé dans l'enfance. Pour lui, comme pour beaucoup d'autres, la transformation que l'art a subie marque un progrès, un progrès immense, car elle amène la réunion de jour en jour plus intime du réel et de l'idéal. A ses yeux, c'est dans cette alliance de deux principes contraires qui s'entr'aident, se modèrent et se limitent réciproquement, que réside toute perfection. Alliance nécessaire que nous retrouvons en politique et en religion, deux ordres d'idées qu'envahiraient infailliblement le despotisme ou l'anarchie, le fanatisme ou l'incrédulité, s'ils ne s'appuyaient à la fois sur l'ordre et la liberté, le sentiment religieux et la philosophie. Cette théorie, présentée sous des couleurs séduisantes et avec toute la force que lui prêtent les souvenirs historiques et de hautes spéculations morales, a excité de vraies marques d'approbation.

MM. Ducos et de Panat chargés de répondre aux remerciemens des nouveaux élus, ont rempli leur tâche avec une dignité et une grâce qu'on ne saurait trop louer.

Ce titre de mainteneur décerné à M. Gatien-Arnoult est un fait digne de remarque. Il révèle une heureuse pensée de renouvellement progressif. Nous félicitons l'académie d'avoir compris que le système des *idées nouvelles* avait acquis assez d'importance pour qu'il eût dans son sein un représentant dont les convictions sont si fortes et si hardies; et maintenant qu'elle a réparé toutes ses pertes et mis un terme aux dissensions domestiques qui l'ont agitée, il y a lieu de croire qu'elle réalisera avec bonheur les espérances que font naître et son zèle nouveau et le caractère de quelques-uns des membres qu'elle vient de s'adjoindre.

R. S.

DANTE EXILÉ.

Poème,

Suivi de souvenirs, poésies, par Gaston de Flotte. ¹

Je n'avais pas encore ouvert ce livre que déjà son auteur avait à mes yeux un genre de mérite, malheureusement trop rare mais qui le deviendra moins de jour en jour, le mérite d'avoir confié son œuvre à un imprimeur de

¹ Marseille, chez Feissat aîné.

province. Il faut être animé d'un grand courage pour braver les préjugés dont la presse provinciale est encore l'objet et associer ainsi son œuvre à des chances de défaveur que plusieurs regardent comme inévitables. Ce courage est surtout louable dans un jeune homme et je commence par féliciter M. Gaston de Flotte de cette généreuse audace.

M. Gaston de Flotte est en effet un jeune poète; il est facile de le deviner en lisant son recueil. Au vague qui règne dans ses compositions, on comprend qu'il en est encore à ces impressions premières, toujours incertaines et indéfinies comme une pensée du matin, qui ne laissent voir les objets qu'à moitié parce qu'elles les montrent tous à la fois, et laissent l'âme ouverte à tous les sentimens parce qu'aucun ne la domine. Or, cette disposition d'esprit est vraiment heureuse pour ceux que le caractère particulier de leur instinct de poète et l'ascendant d'une organisation mélancolique, rendent plus sensibles aux charmes de la rêverie et par conséquent plus aptes à les traduire. M. Gaston de Flotte est de ceux-là. C'est au cœur qu'il demande des inspirations, et parmi celles qu'il en reçoit, il choisit de préférence la pensée qui se rattache à des souvenirs douloureux. Il aime le deuil avant tout. Sa muse de prédilection, c'est l'ange voilé qui pleure le long des tombeaux. Aussi, lorsqu'il rencontre un poète dont l'existence est vouée au malheur et qui cherche sa consolation dans la peinture des maux qui ont défloré ses beaux jours, s'attache-t-il à lui avec une ardeur de sympathie qui approche de l'adoration. Ce poète ou ce dieu, c'est le Dante. M. Gaston de Flotte paraît avoir fait une étude spéciale de ses ouvrages, il professe pour son génie une admiration presque exclusive, et le poème qu'il livre à ses lecteurs n'est que l'expression de cet enthousiasme.

On sait que le Dante, né à Florence vers la fin du treizième siècle, fut exilé de sa patrie à cause de la part active qu'il prit à la lutte sanglante des Guelfes et des Gibelins. M. Gaston s'est emparé de son héros au moment où, nouvel Homère, il erre de ville en ville échantant l'enfer et l'amour. Son poème offre un mélange constant de beautés et d'imperfections. Si on y trouve quelques incorrections de versification et de style, un peu de confusion et des récits inachevés, ces défauts sont heureusement rachetés par une poésie généralement élevée et des épisodes ingénieux. Les vers de M. Gaston ont de la grâce. Ceux qui sont traduits du Dante, ont de plus le rare mérite de donner une idée de la manière de ce grand poète. On en peut juger par le passage suivant, dans lequel le Dante raconte à Stella, sa fille, l'impression que fit sur son âme la vue de Béatrix :

« J'avais neuf ans : un jour de fête de famille
 » Où le cœur se déploie, où l'enjouement pétille ,
 » Un ange aux yeux d'azur, aux longs cheveux bouclés ,
 » Attacha ses regards à mes regards troublés.
 » Douce, blanche, rieuse, et vive de saillie ,
 » Et dans ses jeux d'enfant entière recueillie ,
 » Béatrix nous offrait, jeune et modeste fleur ,
 » Un front pur et serein, et vierge de douleur.
 » Je l'aimai..... Je l'aimai, comme on aime à cet âge ,
 » Comme on aime un rayon à travers le feuillage ,
 » Comme on aime un ciel bleu qui tremble dans les eaux ,
 » Comme un frémissement de vent dans les roseaux.
 » Nous avions une vie en notre solitude
 » Douce comme ces jours que dore l'habitude ;
 » Des larmes de bonheur souvent baignaient mes yeux ,
 » Et j'étais à la fois triste, rêveur, joyeux.. »

M. Gaston de Flotte n'est pas tout-à-fait aussi heureux dans les *Souvenirs* placés à la suite de son poème. Cependant nous devons citer comme fort remarquable une ode à Lamartine, son poète favori, qu'il semble avoir choisi pour modèle, et surtout les stances sur Marseille. Inspiré par son amour pour la ville natale et par ce beau ciel italien de la Provence, le jeune poète, dans cette dernière pièce, donne des preuves d'un talent distingué dont nous aimerons à signaler la marche progressive, après avoir payé à ses premiers essais un juste tribut d'encouragement et d'éloges.

R. S.

REVUE DRAMATIQUE.

MOÏSE,

Grand opéra en quatre actes, musique de Rossini.

Quand les ouvrages de Rossini parurent en France, ils y furent accueillis avec le même enthousiasme qu'en Italie. La nouvelle école qu'il venait de créer eut une foule d'imitateurs ; mais presque tous étaient dépourvus de génie, aussi sont-ils restés bien loin derrière lui. Meyerbeer seul, tout en adoptant les formes nouvelles, a su réunir tout ce que l'école italienne avait de gracieux et de brillant, avec le genre sérieux de l'école allemande : ses opéras d'*Emma de Rosburgo*, de *Ronildo et Constanza*, de *Marguerite d'Anjou* et du *Croisé en Egypte*, lui valurent une grande renommée ; mais c'est surtout dans *Robert le Diable* que Meyerbeer a fait preuve d'un prodig-

gieux talent. Quelle puissance de génie est répandue dans cette sublime production ! comme les scènes dramatiques s'y trouvent fortement exprimées, et quel récitatif piquant de variété et rempli de savantes modulations ! Meyerbeer a su être lui ; il a secoué le joug capricieux de la mode, surtout il a compris que le génie ne connaît point d'imitation servile et que son domaine est l'infini ! Honneur ! honneur ! cent fois honneur à l'immortel auteur de *Robert* ! Quelle belle route il vient d'ouvrir à nos jeunes compositeurs ! Je reviens au *Maestro*.

Parmi les nombreux ouvrages que Rossini a composés, le *Barbier* et *Moïse* sont, sans contredit, ses deux plus belles créations. Le premier pétille d'esprit et d'originalité ; il est le type de la musique légère et gracieuse. *Moïse* est écrit dans un genre plus sévère et plus grandiose ; cependant en général, comme dans toutes les autres productions de Rossini, on y retrouve les modulations et les tournures de phrases qui lui sont favorites ; mais ces réminiscences sont rachetées par de grandes beautés. Toute l'introduction est fort remarquable ; le chœur : *Dieu puissant, du joug de l'impie*, est plein de verve et d'entraînement ; l'accompagnement de la voix mystérieuse par les instrumens à cuivre, est d'un grand effet ; le morceau qui suit : *Dieu de la paix, Dieu de la guerre*, est d'une harmonie ravissante ; le duo entre Aménophis et Anaï est charmant : le premier allegro, coupé par un mouvement beaucoup plus lent, est rempli de charme ; cette interruption à l'action du duo fait très-bien ressortir la reprise du premier mouvement dans la marche qui le termine, et le finale : *ô race exécration !* est d'un très-beau caractère.

L'introduction du second acte, quoique un peu longue, est le morceau le plus sûrement écrit qui soit sorti de la plume de Rossini : il y a dépeint avec un grand talent l'horreur qu'éprouvent les Egyptiens de se trouver plongés dans l'obscurité profonde qui les environne. Le quintetti qui suit la belle invocation de Moïse est une copie de toutes les compositions du même genre que le *Maestro* a mises dans ses ouvrages : je conseillerai aux chanteurs de le passer, et d'attaquer l'allegro, d'autant mieux qu'il ralentit considérablement le peu d'action qui existe dans le second acte. Le duo de Pharaon et de son fils Aménophis, quoique fort joli, n'a pas produit tout l'effet qu'en attendaient les dilettanti ; il est pourtant bien chanté par MM. Abadie et Lafeuillade. Si nous en cherchons la véritable cause, nous la trouverons dans le duo même : la situation demandait une musique forte et dramatique, et au lieu de cela, par les motifs que l'on entend, Pharaon semble se réjouir plutôt qu'exprimer la douleur qu'il éprouve des tourmens

d'Amenophis. Sans doute, les Italiens se moquent des convenances dramatiques, un joli motif bien rythmé leur tient lieu de tout; mais nous Français, nous aimons à trouver dans la musique la peinture des passions humaines jointe à ce beau idéal sans lequel cet art enchanteur ne saurait exister. L'air avec chœur qui termine l'acte ferait plus d'effet si l'actrice, attaquant plus franchement les intonations, donnait à son chant plus de légèreté et d'assurance.

Le troisième acte renferme un finale qui est de la plus grande beauté. Le chœur : *Qu'on les entraîne*, est rempli d'énergie et de mouvement; c'est un morceau parfait sous le rapport dramatique et comme composition musicale. C'est surtout dans l'orchestre que Rossini a déployé tout le brillant et la richesse d'instrumentation qu'il possède à un degré si éminent.

Un charmant solo de hautbois, exécuté par M. Rimberg, commence le quatrième acte : cet artiste n'oublie jamais que l'art de phraser la musique peut seul en faire ressortir les beautés, et que vaincre la difficulté n'est qu'un mérite secondaire.

L'air d'Anaï se fait remarquer surtout par l'accompagnement des violons qui expriment si bien le désordre d'un amour malheureux. Il est fâcheux que Rossini n'ait pas écrit la seconde partie de ce morceau dans le style de la première, qui, sans les roulades qu'il y a placées pour faire briller la *prima donna*, serait un de ses plus beaux airs dramatiques.

Je ne terminerai pas cet article sans donner des éloges à la direction sur la mise en scène de *Moïse* et sur les beaux talens dont elle a le bon esprit de s'entourer : avec des artistes tels que M.^{me} Pouilley, MM. Lafeuillade, Abadie et Rey, elle est assurée d'attirer toujours au théâtre un grand concours d'amateurs.

J. C.

LA FAMILLE D'UN APOTHECAIRE.

Vous l'avez tous vue, sans doute, *la Famille d'un apothicaire*? Si vous ne l'avez pas vue, allez la voir; vous y rirez comme on ne rit plus, je vous jure. Depuis que le vaudeville a cessé d'être bête, disait un jour Jules Janin, il a perdu sa plus belle prérogative, et partant, le moyen de se faire écouter. Personne n'a mieux compris que MM. Davert, Desvergers et Varin ce qu'il fallait pour le relever de sa chute.

LUCRÈCE BORGIA.

Depuis *Notre-Dame de Paris*, une idée domine et résume, à notre avis, toutes les productions de Victor Hugo. Cette idée il la suit avec persévérance, il en rêve l'accomplissement avec la conviction d'un homme qui

a foi dans l'avenir, et dont le talent ne recule devant aucune difficulté. Créer, ou prendre dans l'histoire, le personnage le plus abject, l'être le plus méprisable, l'homme le plus criminel; le présenter sous les formes les plus hideuses, le peindre des couleurs les plus sombres, le montrer sous l'aspect le plus noir; et puis, si nous sommes abreuvés de dégoût et que l'horreur nous déborde, essayer de nous intéresser à ce même personnage, en opposant, par un brillant contraste, aux vices dont il est souillé, un des puissans mobiles de nos sympathies : tel est le but que nous semble se proposer un des premiers génies de notre siècle. — *Marion Delorme* quitte la cour, spectacle de ses débauches, pour suivre dans une province éloignée Didier qu'elle aime de l'amour le plus pur. Pour un sourire de ce jeune inconnu, elle donnerait sa joyeuse vie, cette Marion qui voit tous les jours à ses pieds les princes et les courtisans. — *Triboulet*, le plus infâme des hommes; Triboulet, au moral si hideux, au physique si repoussant; Triboulet qui se donne pour passe-temps de déshonorer les familles et de couvrir les vertus d'opprobre; Triboulet est un père accompli. — Et pour en venir au drame qui nous occupe, *Lucrèce Borgia*, cette femme si criminelle, pour qui le poison n'est qu'un jeu, l'inceste une joie passagère, l'adultère un plaisir sans remords; Lucrèce, immolant sans pitié tout ce qui ose blesser sa fierté ou déplaire à son orgueil, et qu'on croirait inaccessible au moindre sentiment humain, *Lucrèce* aura pour *Gennaro* tout ce que peut avoir le cœur d'une mère, de transports vifs et aimans.

Vous le voyez : d'abord, c'est un amour de vierge opposé à la prostitution; puis toutes les qualités d'un père jetées dans le cœur de celui qui verse l'infamie sur tant de vertus augustes; puis enfin la tendresse maternelle la plus parfaite, la plus rare, chez une femme qui hors de là ne connaît que les crimes les plus révoltans. Et comme l'idée morale se cache toujours sous l'idée littéraire, car M. Victor Hugo est essentiellement moral dans ses ouvrages, Didier repoussera sans pitié son amante dès qu'il aura su qu'elle s'appelle Marion Delorme; Blanche, l'unique bonheur de Triboulet, sera tuée par son propre père, alors qu'il croit la venger, et Gennaro poignardera Lucrèce, après n'avoir ressenti pour elle que du dégoût et de l'horreur.

Que si vous me demandez quel avantage peut retirer l'art de cette révolution qu'on a rêvée, la réponse serait difficile, et peut-être que l'auteur de *Lucrèce* n'y a pas lui-même songé. Peut-être ne l'a-t-il entreprise que par un de ces caprices qui lui sont si familiers. Il s'est dit sans doute

qu'il était trop aisé d'inspirer de l'horreur avec de l'horrible, de faire naître la pitié par le malheur joint à l'innocence, et il a essayé de faire autrement que ses devanciers, ne s'enquérant guère si le triomphe qu'il devrait à son talent un autre l'obtiendrait après lui, s'il tracerait une nouvelle route que ses successeurs pussent suivre. Du reste, quelles qu'aient été les opinions de Victor Hugo à cet égard, sachons lui gré d'avoir marché; car il est certain que la littérature lui devra des chefs-d'œuvre qu'elle n'eût jamais possédés sans lui. On peut être indulgent sur les causes avec de pareils résultats. Mais je borne ici mes réflexions; aussi bien l'espace me manquerait pour vous dire un mot de *Lucrèce* et de la marche qu'a suivie l'auteur.

C'est le siècle des *Borgia*, famille si odieusement criminelle que les forfaits les plus noirs deviennent probables alors qu'ils leur sont imputés. Un jeune aventurier, Gennaro, capitaine au service de la république, rencontre à Venise une femme qui lui montre la plus vive tendresse; à son tour il éprouve pour elle un sentiment subit inconnu jusqu'alors. La croyant digne d'une confiance qu'il refusa même à son frère d'armes Maffio, il lui fait l'aveu de l'obscurité de sa naissance, et de l'ardent amour que lui inspire sa mère dont il n'a pu encore connaître le nom; puis il lui parle de la pureté de son âme et du soin qu'il a de conserver son épée sans tache, afin de pouvoir un jour la présenter à sa mère sans rougir; enfin, du refus qu'il a fait d'entrer au service de *l'infâme Lucrece Borgia*. Au même instant des amis de Gennaro viennent interrompre leur entretien, et après s'être nommés successivement, et avoir rappelé l'assassinat de quelque parent, ils s'écrient tous ensemble : *Gennaro, veux-tu savoir quelle est cette femme à qui tu parles d'amour ? Cette femme est empoisonneuse et adultère, inceste à tous les degrés, inceste avec son père, qui est pape ; inceste avec ses frères, inceste avec ses enfans, si elle en avait, mais le ciel en refuse aux monstres : c'est Lucrece Borgia !* A ce nom terrible Gennaro recule d'effroi et repousse avec horreur celle que naguère il traitait avec une sorte de culte. La toile se baisse au milieu de cette scène dont il est impossible de peindre l'effet, et qui peut-être n'a pas d'égale au théâtre.

Au second acte ces mêmes seigneurs qui ont si profondément offensé *Lucrece*, se trouvent à Ferrare devant le palais d'Alphonse d'Este, son époux. Ils raillent l'amour de Gennaro, et celui-ci pour mieux montrer toute l'horreur que lui inspirent les *Borgia*, fait sauter la première lettre de ce nom qui est inscrit sur le palais ducal. Il ne reste donc que ce mot *ORCIA*, mot d'injure et de mépris, et qui flétrit à la fois le palais et ceux qui l'habitent.

Lucrèce vient demander vengeance à Alphonse d'Este d'un acte aussi outrageant. Dans son ignorance du coupable, elle demande sa tête au duc, qui jure de le faire mourir; mais à peine a-t-elle appris que ce coupable c'est Gennaro, qu'elle emploie tour à tour pour le sauver, la flatterie, les menaces et la persuasion. Le duc, qui se méprend sur l'attachement de sa femme, reste inflexible, et Lucrèce impuissante contre les mesures qu'il a prises, se voit contrainte de verser à Gennaro un verre de vin empoisonné. « Je vous laisse seuls, dit ensuite Alphonse d'Este: passez avec votre amant le dernier quart-d'heure qui lui reste à vivre: vous devez avoir des adieux à vous faire. » Lucrèce profite de cet instant pour faire avaler du contre-poison à Gennaro, et puis elle le fait évader sans qu'on puisse l'apercevoir.

Quelques préventions qu'on ait contre M. Victor Hugo ou son école, il serait difficile de rien supposer de plus éminemment dramatique, de plus profondément conçu, de plus intimement écrit que les trois scènes qui se succèdent depuis l'entrevue du duc Alphonse et de Lucrèce. Avec quel art infini l'auteur fait agir ses personnages, et comme chaque caractère a un intérêt qui lui est propre, pendant que tous concourent à l'effet général de l'ouvrage! Que de couleurs dans le tableau! que de nuances dans les couleurs! et comme tout est combiné! J'espère qu'on ne dira plus aujourd'hui que M. Victor Hugo n'est point né pour le théâtre.

Cependant, l'affront qu'elle a reçu à Venise est toujours présent à la pensée de Lucrèce, et elle prépare un terrible châtiment aux jeunes gens qui l'ont si grandement outragée en présence de son Gennaro. Elle les fait tous inviter pour un souper chez la princesse Negroni. Là sont de jolies femmes, des mets délicieux, des parfums, des vins et des fruits; on rit, on s'amuse, on s'égaie; mais tout-à-coup des chants d'église se font entendre au-dehors; les voix se rapprochent de plus en plus, et des moines viennent jusque sur le théâtre entonner la prière des morts, pendant qu'au fond de la scène on aperçoit des cercueils et une salle tendue de noir. Où sommes-nous? s'écrie l'un des convives. Chez moi, Messeigneurs, répond Lucrèce, en s'avancant. *Je viens vous annoncer que vous êtes tous empoisonnés. Vous m'avez donné un bal à Venise, je vous rends un souper à Ferrare. Que pensez-vous de ma vengeance, Messeigneurs? Il me semble que ce n'est pas mal pour une femme. Que ceux d'entre vous qui ont des âmes y aient; voilà des moines pour vous assister, et vos cinq tombeaux qui attendent.* Il en faut un sixième, dit Gennaro, qu'elle croyait si loin de là. Aussitôt tout le monde sort, et Lucrèce, restée seule avec lui, essaie encore une fois de lui faire avaler du contre-poison. Ses prières et ses larmes sont d'abord

repoussées sans pitié; mais enfin elle est près de triompher et de sauver les jours de celui qu'elle aime avec tant d'ardeur, lorsque Gennaro, qui entend les derniers râlemens de Maffio, la poignarde pour venger tant de victimes. Je suis ta mère, dit Lucrece en expirant, et le rideau tombe.

On a trouvé avec raison que ce dénouement manquait de rapidité. Il serait peut-être permis d'excuser les réminiscences de Lucrece et l'hésitation qu'elle met à prononcer le mot de mère; mais le langage de Gennaro dans cette dernière scène nous a paru très-invraisemblable, et nous sommes surpris que cette invraisemblance ait échappé à l'auteur.

La rapidité de l'analyse ne nous a pas permis d'indiquer deux rôles admirablement conçus, et qui se dessinent avec tant de bonheur autour du personnage de Lucrece. Gubetta, criminel sans remords, est le type parfait de ces empoisonneurs dont les cours d'Italie fourmillaient au quinzième siècle; et la noble fierté du duc Alphonse, cessant d'être le jouet d'une femme pour se rappeler qu'il est soldat et descendant d'Hercule, a fourni à M. Victor Hugo une des plus belles scènes de son drame.

Si les critiques de Paris et de la province ont jugé *Lucrece Borgia* d'une manière si diverse, on peut dire que le parterre de Toulouse a accueilli ce drame avec faveur. Quelques rares sifflets se sont fait entendre, sans doute; mais la masse des applaudissemens a été trop imposante pour qu'on ait songé un instant à contester le succès d'un ouvrage qui sera toujours considérée comme une production du premier ordre.

Un mot sur la représentation. M.^{me} Beaupré, chargée du rôle de Lucrece, a dit avec un rare bonheur la scène, si difficile et si longue, de son entrevue avec le duc. Elle a mis aussi beaucoup de vérité dans la scène de l'empoisonnement; mais nous avons à lui reprocher un peu de froideur au premier acte, et peut-être trop d'entraînement dans le troisième. Le rôle de Gennaro ne convient point aux habitudes de M. Jolly; aussi a-t-il peu satisfait les personnes amies de son talent. Bardou a été parfait dans Gubetta, et Miland a mieux rendu que nous ne l'espérons le personnage d'Alphonse d'Este. M. Grandel met toujours dans sa diction un naturel que nous remarquons avec plaisir.

J.-B. P.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME.

	PAGES.
INTRODUCTION, par les Fondateurs de la Revue. .	5.

1.^{re} LIVRAISON. — JANVIER 1833.

LE SAULE, poésie, par M. Auguste Barbier, ...	17.
LE LORNON, histoire martiniquaise, par M. L. de Maynard.	20.
PLANTES VOYAGEUSES de nos contrées, par M. J.-B. Noulet.	48.
CHANSON sur un air des montagnes de l'Ariège, par M. M.-J. Dutour.	57.
MORT DU DUC DE MONTMORENCY, par M. Léonce de Lavergne.	60.
PAQUITA, souvenir des Pyrénées, par M. Henry S.-M.	77.
POURQUOI, poésie, par M. Adolphe de Puibusque. . . .	93.
DU BESOIN D'UNE PHILOSOPHIE NOUVELLE, par M. Gatienn-Arnoult	94.
CHRONIQUE. — Voitures à vapeur. — Le Télégraphe. — Résignée. — Debureau. — Conspiration de Cellamare. — Mademoiselle de Marsan. — Le Roi s'amuse. — Valentine. — Un Spectacle dans un fauteuil. — Odoletta. — La Fidanzata. — REVUE DRAMATIQUE: La Tour de Nesle.	113.

2.^e LIVRAISON. — FÉVRIER.

A QUATORZE ANS, poésie, par M. Philippe de Toulza.	145.
MIKÉLINA, nouvelle polonaise, par M. Adolphe de P....	149.

	PAGES
DES HERBORISATIONS ET DES HERBIERS, par M. Adr. Génie.	171.
MÉMOIRES DU CARDINAL PACCA, par M. M. A. anc. prof.	185.
UNE VISITE A L'HOSPICE DE LA GRAVE, de Toulouse, par M. N. Albert.	198.
UN CHRÉTIEN A TUNIS, par M. J.-L. Lugan.	209.
CHRONIQUE. — Lettres sur les révolutions du globe. — Annuaire du bureau des longitudes. — Atelier de M. Richard. — Du Poikilorgue. — Nouveaux contes de Jules Janin. — Nouvelles et dernières chansons de Béranger. — Il Pianto. — Les Manteaux rouges. — Épîtres et satires d'Horace. — Cours de la faculté des lettres de Toulouse. — Académie des Jeux-Floraux. — L'Officier de dragons. — REVUE DRAMATIQUE : Le Tes- tament d'une pauvre femme. — Le Dilettante d'Avignon. — Une grande aventure. — Madame Gibou et Madame Pochet. — Les jours gras sous Charles IX.	239.

3^e LIVRAISON — MARS 1833.

POÉSIE, par M. Charles Castellan.	287.
L'ÎLE DES CROCODILES, trad. du <i>Blackwood's Magazine</i> .	290.
LAPÉROUSE, drame, 1. ^{er} acte, par M. G. Ozaneaux. . .	304.
MYTHOLOGIE PYRÉNAÏQUE, par M. Alexandre Du Mège.	333.
LA GITANA, par M. Eugène Cabanel.	368.
CHRONIQUE. — Des chemins de fer considérés comme moyen de défense. — La Tour de Montlhéry. — Étrennes à la jeunesse. — Annuaire de Toulouse et de la Haute-Garonne. — Conspiration de Venise. — Les quatre poètes italiens. — Cours de littérature grecque. — Cours de philosophie. — Académie des Jeux-Floraux. — Dante Exilé. — REVUE DRAMATIQUE : Moïse. — La famille d'un Apothicaire. — Lucrèce Borgia.	378.

FIN DE LA TABLE.



UNIVERSITY OF MINNESOTA
walt,cls t.1-2

Revue du Midi.



3 1951 002 794 264 C